# HISTOIRE
## DE
# L'ISLE ESPAGNOLE
## OU DE
# S. DOMINGUE.

*ECRITE PARTICULIEREMENT SUR des Mémoires Manuscrits du P. JEAN-BAPTISTE LE PERE, Jesuite, Missionnaire à Saint Domingue, & sur les Pieces Originales, qui se conservent au Dépôt de la Marine.*

Par le P. PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de Jesus.

TOME PREMIER.

*A AMSTERDAM,*
Chez FRANÇOIS L'HONORE'.
M. DCCXXXIII.

A.

# MONSEIGNEUR

## LE COMTE

# DE MAUREPAS,

## MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

*L'Hiſtoire de Saint Domingue Vous appartient par toutes ſortes d'endroits, & l'on ſeroit ſurpris que Votre Nom ne fût pas la premiere choſe, qu'on y apperçût. C'eſt à VOTRE GRANDEUR,*

*que*

77672

*que je ſuis redevable de ce qu'elle contient de plus intereſſant, & la Colonie Françoiſe, dont on y verra la naiſſance & le progrès, étoit bien peu de choſe, lorſque feu Monſeigneur le Chancelier Votre Ayeul, prit en main le Timon de la Marine. Si depuis ce têms-là elle eſt devenuë le plus riche, & le plus bel Etabliſſement, que notre Nation ait dans le Nouveau Monde, c'eſt l'Ouvrage de Votre Illuſtre Maiſon: le Vôtre en particulier, MONSEIGNEUR, & Votre coup d'Eſſai dans un âge, où les Hommes ordinaires ne ſavent pas encore ſe gouverner eux-mêmes, c'eſt d'y avoir parfaitement rétabli l'ordre & la tranquillité, & de l'avoir miſe en état de ne plus rien craindre, ni au-dedans, ni au-dehors. Et que ne ſe promet-elle pas pour l'avenir d'un ſi heureux début, & de la conſtante application d'un tel Miniſtre, à qui elle ſait qu'elle eſt chere & précieuſe?*

*Mais comment les Colonies, qui*

*Vous*

*Vous ſont confiées, ne proſpereroient-elles pas entre vos mains, tandis que votre premier & principal Objet, eſt d'y étendre parvout le Culte du vrai Dieu, & que c'eſt ſur le fondement inébranlable de la Religion, que Vous y établiſſez l'Autorité du Grand Roi, qui Vous en a chargé? C'eſt une juſtice, MONSEIGNEUR, que vous doivent ceux, qui ſavent comme nous, ce qui ſe paſſe dans ces Contrées éloignées, & en même-tèms un Tribut de Reconnoiſſance, que je Vous rends au nom de mes Freres, qui ſont répandus dans toutes les parties de l'Amérique Françoiſe. Nous apprenons d'eux tous les jours qu'ils ne ſauroient faire un pas, ſans rencontrer des traces de Vos Bienfaits, & leurs ſouhaits le plus empreſſés ſont de pouvoir publier partout que, ſi leurs Travaux Apoſtoliques ont dans tous les lieux commis à Votre Miniſtere des ſuccès, qu'ils n'auroient jamais oſé eſperer, c'eſt encore plus à Votre*

*Zéle & à Vos Attentions, qu'ils en ſont redevables, qu'à leurs ſoins & à leurs fatigues.*

*Ainſi, MONSEIGNEUR, en Vous préſentant ce Fruit de mes veilles, & de celles d'un de mes Confreres, qui m'avoit dévancé, & m'a beaucoup ſervi dans ce Travail, je Vous fais Hommage de ce que je tiens de Vous: je m'acquitte pour ceux, qui m'y ont engagé, d'un devoir, que l'Equité & la gratitude leur impoſent, & je profite d'une occaſion ſi long-tèms déſirée de faire connoître le ſincere & reſpectueux Attachement avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur, PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, D. L. C. D. J.

AVER-

# AVERTISSEMENT.

IL y a plusieurs années, que le Pere Jean-Baptiste le Pers, Jesuite Walon, avec qui j'avois eu de grandes liaisons d'amitié à Paris, lorsqu'il y faisoit ses Etudes de Theologie, m'envoya des Mémoires pour écrire l'Histoire de l'Isle de S. Domingue, où depuis vingt-cinq ans il travaille à la Vigne du Seigneur avec un zéle, que le Ciel a favorisé de ses plus abondantes Bénédictions. Trois mille Negres adultes, & un plus grand nombre encore d'Enfans baptisés de sa main, & neuf ou dix Eglises bâties par ses soins dans les dépendances du Cap François & du Port de Paix, en sont la preuve. Comme ces Mémoires se trouverent imparfaits, une partie en ayant été égarée par la négligence de ceux, à qui l'Auteur les avoit addressés pour me les rendre; je ne me pressai point de les examiner; & cependant je fus obligé de partir pour l'Italie, où je restai trois ans. Je ne doutois point que le P. le Pers, me

voyant hors d'état de faire ce qu'il avoit souhaité de moi, n'en eût chargé quelque autre ; mais je fus fort surpris, lorsque de retour à Paris, après une si longue absence, j'y retrouvai ses Mémoires, dont il avoit réparé les brêches, & des Lettres fort pressantes de sa part, pour m'engager à ne plus différer de les mettre en œuvre.

Dans la vérité, ces empressemens me firent quelque peine. Tout en arrivant de l'Amérique, & avant que de partir pour Rome, j'avois annoncé le Journal du Voyage, que je venois de faire par Ordre du Roi, avec une Histoire générale des Découvertes & des Etablissemens des François dans l'Amérique Septentrionale, dont j'avois parcouru la meilleure partie ; & je me croyois obligé d'employer les premiers momens du loisir, dont je commençois à jouïr, à remplir l'engagement, que j'avois avec le Public ; mais ce n'étoit pourtant pas encore-là ce qui causoit ma plus grande répugnance, pour ce que mon Confrère & mon ancien Ami desiroit de moi : elle avoit un autre principe, dont je n'osois pas trop m'ouvrir à lui. C'est que véritablement l'idée, que je m'étois formée, & que je ne m'étois pas encore donné le loisir de bien développer, d'une Histoire particuliere de l'Isle de S. Domingue, ne me présentoit rien de fort interessant, & il me fâ-

fâchoit d'être obligé d'y sacrifier un têms, que j'avois destiné à des Ouvrages, qui me paroissoient devoir être plus du goût du Public : quoique j'en jugeasse peut-être ainsi, parce qu'ils étoient beaucoup du mien. Enfin, la complaisance & l'amitié l'emporterent sur toute autre considération ; je quittai tout pour me livrer à ce qu'exigeoit de moi une personne, à qui je ne pouvois rien refuser.

Je commençai donc à parcourir les Mémoires, sur lesquels je devois travailler, & j'avouë que cette premiere lecture me fit bien changer de sentiment par rapport à mon sujet. Je compris même que je serois bien plus embarrassé de son abondance, que je n'avois appréhendé de l'être de sa stérilité. Et en effet, les deux parties, qui divisent naturellement cette Histoire, pourroient fournir chacune la matiere d'un Ouvrage très-curieux, & d'une étenduë raisonnable. Car enfin, l'une renferme ce qui s'est passé de plus merveilleux à la Découverte du Nouveau Monde, le plus grand Evenement de ces derniers Siecles ; & non seulement un Auteur peut, sans craindre qu'on ne l'accuse de s'être écarté, mais doit même, s'il ne veut pas s'exposer aux reproches de n'avoir pas rempli tout son sujet, y raconter, ou du moins y indiquer par quels moyens, & par quels dégrés les Espagnols se sont

formé

formé dans l'Amérique un Empire, auſſi vaſte, & plus riche que celui des premiers Céſars. L'autre comprend toute l'Hiſtoire de la plus puiſſante de nos Colonies, & de celle de toutes les Indes Occidentales, dont la naiſſance & les progrès ſont marqués par des traits plus capables de plaire, & d'inſtruire.

Etant donc ainſi raſſûré ſur le fond de mon Ouvrage, je ne penſai plus qu'à tenir la parole, que j'avois donnée, & je me diſpoſai à commencer. Mais en examinant de plus près mes Materiaux, je m'apperçus que j'avois entrepris un bien plus grand travail, que je n'avois penſé d'abord. Effectivement, quelque perſuadé que je fuſſe, que le P. le Pers avoit puiſé dans les meilleures ſources, je ne me crus pourtant pas diſpenſé de les conſulter, ſurtout dans la premiere Partie, pour laquelle je pouvois craindre, qu'il n'eût pas eu tous les ſecours, dont il avoit beſoin. Cette recherche ayant juſtifié mes ſoupçons, j'écrivis au Miſſionnaire, & lui propoſai mes doutes; ils lui parurent raiſonnables, & il me laiſſa une liberté entiere de faire à ſes Ecrits tous les changemens, que je jugerois néceſſaires: liberté, dont j'ai uſé fort ſobrement, & jamais que dans le cas d'une évidente néceſſité. Mais on concevra aiſément que cette diſcretion même, bien loin de dimi-

nuer

nuer mon travail, n'a fait que l'augmenter.

Pour ce qui eſt de la ſeconde Partie, ſur laquelle nous n'avons encore d'imprimé, que quelques morceaux détachés, fort ſuperficiels, & ſur leſquels on ne doit pas même beaucoup compter; je me flattois encore, que je n'y aurois qu'à ſuivre aveuglément mon Guide, ne voyant point d'autorité, que je puſſe oppoſer à celle d'un Homme d'eſprit, lequel eſt depuis vingt-cinq ans ſur les lieux, où il a pû conſulter pluſieurs de ceux, qui ont vû la Colonie dans ſon enfance. Je n'étois pourtant pas tout-à-fait ſans inquiétude, je ſentois dans mes Mémoires des vuides, qui me faiſoient peine: je ne voyois pas aſſés de liaiſon entre la plûpart des faits, & l'attente des Lecteurs ne me ſembloit pas devoir être ſatisfaite ſur pluſieurs articles. Je trouvois bien en cela une preuve convainquante de la ſincerité de mon Auteur, qui ſe contentant de dire les choſes, dont il ſe croyoit bien informé, n'avoit pas jugé qu'il lui fût permis de ſuppléer d'imagination à ce qu'il ne ſavoit pas, ainſi que font tous les jours tant d'autres: mais il falloit pourtant y ſuppléer, des vuides ne ſe pouvant gueres pardonner dans une Hiſtoire auſſi récente que celle-ci. La difficulté étoit d'avoir dequoi les remplir.

Dans cette perplexité, je pris la liberté de m'addreſſer à M. le Comte de Maurepas, lequel eut la bonté de permettre qu'on me communiquât les Pieces, qui ſont au Dépôt de la Marine. Ce Dépôt, que depuis quelques années on a partagé en deux, contient tous les Plans, qui dépendent de la Marine; toutes les Lettres de nos Rois, des Miniſtres, des Gouverneurs, des Intendans, & autres Perſonnes en place; les Relations, les Inſtructions, les Procès verbaux, & généralement tout ce qui émane de la Cour, & tout ce qu'on y addreſſe, qui a rapport à ce Département. Les Plans, & les Mémoires relatifs aux Plans, ſont confiés à la garde du Chevalier de la Blandiniere, Capitaine de Vaiſſeau, Officier de mérite, & actuellement chargé d'une Négociation importante. Tout le reſte eſt ſous la direction de M. de Clairambault, Genealogiſte des Ordres de Sa Majeſté, lequel a commencé cette prodigieuſe Collection ſous le Miniſtere de M. Colbert, & y a établi un ordre, qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer. Mais ce bel ordre n'empêche pas qu'il n'en coûte infiniment pour profiter d'un tel ſecours. En effet, l'exactitude ſi néceſſaire dans un pareil Recueil y a produit une abondance bien onéreuſe à ceux, qui ſont obligés d'en parcourir les Pieces; parce que ſouvent ce qu'ils cherchent

chent se trouve enveloppé dans un grand nombre de choses, qui leur sont tout-à-fait inutiles. Aussi ceux, qui ont été témoins des fatigues, que j'ai euës à essuyer, pour profiter de la grace, qu'on m'avoit faite; sont-ils convenus qu'il falloit un grand amour de la Vérité, pour me les rendre supportables : mais j'en avois reconnu la nécessité.

Une Histoire de la nature de celle-ci, reçoit son principal agrément d'un détail, qui se soûtient par la nouveauté des faits, & qui intereſſe un trop grand nombre de Particuliers de tous Etats, pour ne pas picquer la curiosité du Public ; mais si les Mémoires, qu'on tire de ceux, qui ont été témoins, ou presque contemporains des évenemens, dont ce détail est composé, sont pour ainsi parler, le Corps de l'Histoire ; on peut dire que les Pieces, que j'ai trouvées au Dépôt de la Marine, en sont comme l'Ame, puisque c'est par elles qu'on découvre les ressorts cachés des mouvemens, que ceux mêmes, qui les ont vûs de plus près, ne comprenoient pas toûjours. Un autre avantage, qui résulte de la confrontation de ces deux sortes de monumens ; c'est qu'en les rapprochant ainsi, on les peut corriger les uns par les autres. Car il ne faut pas s'imaginer que tout ce qui est au Dépôt de la Marine, soit également décisif.

On y trouve bien des Ecrits, qu'il faut lire avec une grande précaution, & ce n'eſt pas même toûjours une choſe fort aiſée, que d'y démêler la vérité des artifices, dont l'interêt, la paſſion, la malignité, l'envie de ſupplanter un Rival, ou de ſe faire valoir, & la néceſſité de ſe diſculper, ont cherché à l'embrouiller. Le meilleur moyen pour y réuſſir, eſt de leur oppoſer les ſuffrages non ſuſpects d'un Public déſintereſſé, incorruptible, ſans paſſion, & qui ne fait grace à perſonne aux dépens de la Verité.

Mais ce Public n'eſt pas exactement inſtruit de tout; d'ailleurs, il n'eſt pas auſſi aiſé, qu'on le penſe, d'en recueillir les véritables ſuffrages, & de les diſtinguer de certaines Traditions vulgaires, qui ſe forment de bruits incertains, où préſident ordinairement la précipitation, les préjugés, la malignité d'un petit Peuple, toûjours diſpoſé à ſe ſoulever contre la ſéverité des Loix, & facile à ſe prévenir contre ceux, qui veulent en maintenir les abus; ſource de jugemens iniques, dont cette Hiſtoire nous fournira plus d'un exemple. Or ſi quelque choſe peut ſervir de regle pour faire ce diſcernement, ce ſont quantité d'Actes contenus au Recueil, où l'on m'a permis de puiſer: car, outre qu'il s'y en trouve d'une authenticité, ſi j'oſe ainſi m'exprimer,

mer, que rien ne peut affoiblir ; on peut encore juger par le parti, que le Prince & ſes Miniſtres ont pris, après une diſcuſſion exacte, & une mûre délibération, à quoi il faut s'en tenir ſur les faits les plus conteſtés. Ou ſi la Juſtice du Souverain, & la Sageſſe de ſon Conſeil ont été ſurpriſes, la force de la Verité trouve une reſſource dans un témoignage univerſel, qui reclame, & porte avec ſoi un caractere d'évidence, lequel diſſipe juſqu'à l'ombre même de l'erreur.

Ces réflexions repréſentées au Miſſionnaire de Saint Domingue le convainquirent de nouveau que, s'il eſt avantageux d'avoir long-têms demeuré dans une Colonie, quand on en veut écrire l'Hiſtoire, cela ne ſuffit pas ; & il connut d'abord tout le prix des Memoires, dont j'avois fortifié les ſiens. De mon côté j'étois perſuadé, que des Materiaux ſi précieux, & ſi complets, feroient beaucoup mieux entre ſes mains, qu'entre les miennes, n'y eût-il que parce qu'il étoit encore plus en état que moi d'appliquer le correctif aux endroits des uns & des autres, qui en auroient beſoin. De cette ſorte, s'il n'avoit pas la ſatisfaction d'avoir fourni toute la matiere d'un Ouvrage, qu'il a extrêmement à cœur, & pour lequel il s'eſt donné bien des ſoins, le Public lui ſeroit redevable de la forme, en

quoi peu de personnes étoient plus capables de réussir que lui, si l'on en juge par le tour, qu'il a donné à ses Mémoires, & par le stile, dans lequel ils sont écrits.

De cette maniere nous aurions partagé le Travail, ainsi qu'il l'avoit prétendu, avec cette différence, que s'étant flatté d'abord d'en avoir préparé toute la matiere, & sa modestie lui faisant regarder, comme fort au-dessus de lui, d'y ajoûter la forme; après s'être rendu justice sur le premier Article, il consentiroit qu'on la lui rendît sur le second. Mais on me fit observer qu'inutilement je ferois cette proposition à un Missionnaire du caractere du P. le Pers, & qui chargé d'un nombreux Troupeau, n'a pas beaucoup de têms à donner à de pareilles occupations, fort au-dessous de celles, qui sont propres de son Ministere. Il fallut donc me charger de tout le travail, & je m'y suis livré avec toute l'application, que demandoient le mérite de mon Sujet, & la confiance, dont on m'avoit honoré.

# TABLE DES SOMMAIRES DU TOME PREMIER.

## LIVRE PREMIER.

*Diviſion des Antilles. Origine de ce nom. Iſle Eſpagnole, & ſes differens noms : ſa ſituation, & ſon étenduë. Ses environs. Obſervations ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, & ſur les Marées. De la Briſe. Des Pluyes. Différence des Climats & ſes cauſes. Cauſes de la fraîcheur & de la clarté des nuits. Des Roſées & des Brouillards. Différence des Saiſons. Incommodités du Climat de notre Iſle.*

*De la différence des Terroirs. De la maniere, dont les Arbres jettent leurs racines. Des Rivieres. Des Lacs. Du Lac Xaragua. De l'Etang du Cul-de-Sac, & de l'Etang Salé, ſelon Oviedo & ſelon divers Auteurs, qui paroiſſent lui être contraires. Des Mines, Minieres, & Carrieres. Des Tempêtes de ces Mers. Des Poiſſons, Des Cancres. Des Crabes & du Soldat. Sargaſſes, Prairies Marines, Tortuës. Des Pilotes, du Remora, des Dorades, & des Benites, Des Galeres. Du Lamentin. Des Crocodiles. De l'Ivana. Des Canards, des Oyes, des Pintades, des Paons, & des Faiſans. Des Tourterelles, des Picvers, des Roſſignols, & des Linottes. Des Grands Goziers, des Perroquets, du Flamand, du Colibry, des Mouches luiſantes. Des Inſectes venimeux, de l'Eſcarbot Rhinoceros. Des Chiques & des Poux de bois. Des Quadrupedes. Nombre & figure des Habitans. Leur complexion, & leur caractere. Leur Tradition. Conjectures ſur leur Origine. Leurs Danſes & leurs Chanſons. Tambour au ſon duquel ils danſoient. Jeu de Batos. Yvreſſe de Taba. Origine du mot de Tabac. Differens noms que cette Plante a eus en France. Mœurs des Inſulaires. Origine du mal de Naples. De leur Mariage. Des Obſeques. Leurs occupations. Leur maniere de ſe diſpoſer à chercher de l'Or. Leur maniere de cultiver la Terre, & de faire du feu. Leurs Canots*

*Canots ou Pirogues. Leur Gouvernement. Supplice des Voleurs. Déſintéreſſement & hoſpitalité. Ordre de la ſucceſſion aux Principautés. Leurs Guerres. Leur nourriture. Leurs Maiſons. Leur Langue, leur Religion, & leurs Divinités. Zemés, Divinités ſubalternes. Fourberie au ſujet des Zemés. Proceſſion ſolemnelle en l'honneur des Dieux. Des Prêtres & Medecins. Danger qu'ils couroient quand un Malade mouroit. Leur maniere de traiter les Malades. Leurs différentes opinions. Cavernes ſacrées. Origine des Femmes. Diviſion de l'Iſle, telle qu'elle étoit au tems de ſa découverte. Quel étoit Chriſtophle Colomb. Sentimens des Anciens ſur l'exiſtence d'un Nouveau Monde. Conjectures de Colomb. Colomb fait ſon Plan, & la propoſe à diverſes Puiſſances. Supercherie qu'on lui fait en Portugal. Il envoye ſon Frere en Angleterre, & s'en va en Eſpagne. Barthelemi Colomb en Angleterre, Chriſtophle Colomb arrive en Eſpagne. Ses premieres tentatives auprès des Rois Catholiques. Son projet eſt rejetté. Ce qu'on lui oppoſe. Lenteur qu'il eut à eſſuyer de la Cour d'Eſpagne. Il ſe diſpoſe à paſſer en France. Derniers efforts auprès de la Reine. Elle accepte les conditions propoſées par Colomb. Quelles furent ces conditions. Le Traité eſt ſigné du Roi & de la Reine, mais au nom de la ſeule Couronne de Caſtille. Embarquement de Colomb. Il ar-*

*rive aux Canaries. Mutinerie des Equipages. Conduite de Colomb en cette occasion. Proposition hardie qu'il fait à ses gens. Indices de la Terre. Colomb la découvre le premier. Il est salué Amiral & Vice-Roi. Colomb descend à terre, & prend possession de l'Isle Guanahani au nom de la Couronne de Castille. Etonnement réciproque des Sauvages & des Européens. Découverte de l'Isle Hayti. Une Caravelle quitte Colomb. Colomb arrive à l'Isle Hayti.*

## LIVRE SECOND.

*ISle de la Tortuë. L'Isle Hayti, nommée Isle Espagnole. Les Insulaires se défient d'abord des Espagnols, & se familiarisent ensuite avec eux. L'Amiral continuë la Découverte de l'Isle. La Capitane se brise contre un écueil. Conduite du Roi de Marien à cette occasion. Les Européens reçoivent de l'Or pour les plus viles Marchandises. L'Amiral songe à bâtir une Forteresse à Puerto Real. Il visite le Roi de Marien, & la réception que ce Prince lui fait. L'Amiral reçoit des avis de la Pinta. Il laisse trente-huit Hommes dans Puerto Real. Il part pour l'Espagne. Il découvre toute la Côte du Nord. La Pinta rejoint l'Amiral. Suite de la découverte de la Côte de l'Isle. Ce qui se pas-*

*sa*

*ſe dans la Baye de Samana. L'Amiral fait route pour l'Eſpagne, & il eſſuye une grande Tempête. Ce qui lui arrive aux Açorres & en Portugal. Honneurs qu'il reçoit du Roi de Portugal. Son arrivée en Eſpagne. La Pinta arrive en même-tems que lui, après en avoir été ſéparé par la premiere Tempête. Réception qu'on lui fait à Palos. Pourquoi l'Amérique porte le nom d'Inde Occidentale. Colomb ſe rend à Barceloxe; honneurs qu'il reçoit ſur la route. Son entrée à Barcelone. Son Audience du Roi & de la Reine. Nouveaux honneurs qu'il reçoit. Ligne de Démarcation. Les Privileges de l'Amiral ſont confirmés. Baptême des premiers Indiens. On fait un grand Armement pour les Indes. Départ de la Flotte. Découverte de pluſieurs des petites Antilles. La Dominique, la Deſſeada, Marie Galante, la Guadeloupe, Montſerrat, Antigoa, Saint Chriſtophle. Colomb trouve ſa Colonie ruinée & tous ſes gens morts. Diſcours du Frere de Guacanaric à l'Amiral. Conduite de Colomb à l'égard du Roi de Marien. Il lui rend viſite. Il bâtit une Ville ſous le nom d'Iſabelle. Il envoye viſiter les Mines de Cibao. Caractere d'Ojeda. Deſcription de Cibao. Conſpiration découverte & punie. L'Amiral va lui-même à Cibao. Il y bâtit une Forteresſe. Mutinerie dans Iſabelle. L'Amiral part pour de nouvelles Découvertes. Son retour à Iſabelle,*

où

où il trouve son Frere D. Barthélemi. Les Gens de Guerre se comportent mal, & ce qui en arrive. Belle action, & mauvaise conduite de D. Pedro Margarit. Il repasse en Espagne, & y fait de grandes plaintes contre les Colombs. L'Amiral fait son Frere Adélantade. Stratagême d'Ojeda, pour se saisir de la personne de Caonabo. Fierté du Cacique, prisonnier, & sa mort. L'Amiral reçoit du secours d'Espagne. Il marche contre une nombreuse Armée d'Indiens, & la met en déroute. Mort de Goacanaric. Tribut imposé à toute l'Isle. Désespoir des Indiens, & les suites qu'il eut. Le Roi & la Reine envoyent un Commissaire dans les Indes. Conduite de ce Commissaire. Toute la Colonie se déclare contre les Colombs. Conduite de l'Amiral à cette occasion. Il se dispose à passer en Espagne. Découverte des Mines de Saint Christophle. Départ de l'Amiral pour l'Espagne. Ce qui lui arrive à la Guadeloupe. Son arrivée en Espagne. Sa réception à la Cour. Reglement pour l'Etablissement des Indes, tant pour le spirituel que le temporel. Avis pernicieux de Colomb pour peupler les Indes. Les seuls Sujets de la Couronne de Castille ont droit d'aller aux Indes. L'Armement ordonné pour le troisiéme Voyage de Colomb se fait lentement. L'Amiral ordonne de placer ailleurs la Colonie d'Isabelle. Avanture d'un jeune Espagnol avec une Dame

*Dame Indienne. Fondation de San-Domingo. Voyage de l'Adelantade à Xaragua. Limites de ce Royaume. Réception des Eſpagnols à Xaragua. Behechio ſe ſoumet au Tribut. Révolte de Guarionex. Priſe de ce Cacique. L'Adélantade va recevoir le premier Tribut du Roi de Xaragua.*

---

## LIVRE TROISIE'ME.

*Revolte de l'Alcaïde Major. Il fait ſoulever les Indiens. Entrepriſes de ce Rebelle. Progrès de la Révolte. Entrevûë de Roldan avec D. Barthélemi ſans ſuccès. Celui-ci reçoit du ſecours d'Eſpagne. Fuite de Guarionex. L'Adélantade marche contre lui, & fait la guerre aux Cignayos, chez qui il s'étoit retiré. Les Indiens ſont défaits. Priſe de Mayobanex. Belle action d'un Seigneur Indien. Supplice de Mayobanex. Ce qui avoit ſi fort retardé le troiſiéme Voyage de l'Amiral. Il part d'Eſpagne. Il fait un grand détour, & pourquoi. Il découvre l'Iſle de la Trinité. Il apperçoit la Terre Ferme ſans la reconnoître pour telle. Froid extraordinaire que les Eſpagnols reſſentent ſous la Zone Torride. Imaginations de Colomb. Découverte de la Pêche des Perles. Il arrive à San-Domingo. Progrès de la Révolte de l'Alcaïde Major. L'Alcaïde Major débau-*

*che*

che plusieurs Espagnols nouvellement débarbarqués. L'Amiral essaye de les gagner. Negociation de Ballester avec Roldan, sans fruit. L'Amiral entre en défiance de Carvajal. Il ne laisse pas de se servir de lui pour négocier avec Roldan. Lettre de l'Amiral à Roldan. Quel en fut le succès. Embarras de l'Amiral. Déclaration de l'Amiral, portant amnistie pour les Rebelles. Il écrit aux Rois Catholiques toute la suite de cette affaire. Roldan écrit de son côté, & trouve de l'appui à la Cour. Entrevûë de Roldan avec l'Amiral, sans fruit. Carvajal conclut un accommodement avec les Rebelles. Nouveaux incidens qui le rompent. Nouvel accord conclu & executé. L'Amiral balance s'il n'ira pas en Espagne. Il rend compte aux Rois Catholiques de tout ce qui regarde les Séditieux. Origine des Départemens des Indiens. Ojeda & Amerique Vespuce. partent pour les Indes. Infidelité d'Americ Vespuce. Succès de ce Voyage. Conduite d'Ojeda avec l'Amiral. Mouvement à Grenade contre les Colombs. La Reine s'irrite contre l'Amiral, & le dépose de la Vice-Royauté. Prétexte qu'on prend pour le rappeller. François de Bovadilla envoyé Gouverneur Général dans les Indes. Son arrivée à San-Domingo. Il force la Citadelle. Conduite de Colomb à cette nouvelle. Il se met à la discretion de Bovadilla, qui lui fait mettre les fers aux pieds,

*pieds, auſſi bien qu'à ſon Frere D. Diegue. Il engage ſon Frere D. Barthelemi à ſe rendre Priſonnier. Conduite irréguliere du Commandeur. Chefs d'accuſation contre les Priſonniers. Les Réponſes de l'Amiral. Bovadilla ſe réſout à l'envoyer en Eſpagne. L'Amiral arrive en Eſpagne. Réception de l'Amiral à la Cour. Audience particuliere obtenuë de la Reine par l'Amiral, & ce qui s'y paſſe. Nouvelle propoſition de l'Amiral à la Reine. Conduite de Bovadilla dans ſon Gouvernement. Il rend les Inſulaires eſclaves. Grain d'Or extraordinaire. Bovadilla révoqué, Ovando envoyé à ſa place; ſon caractere. On change beaucoup d'Habitans de l'Iſle Eſpagnole. Inſtructions données à Ovando. Attention de la Cour pour la converſion des Indiens. Ovando arrive à l'Iſle Eſpagnole. Sa conduite à l'égard de tout le monde. Le travail des Mines ceſſe entierement. Reglement pour les nouvelles Villes. Lettres de Ferdinand à l'Amiral. Il part de Cadix. Il n'eſt pas reçu à l'Iſle Eſpagnole, & pourquoi. Naufrage de la Flotte. Le plus petit Navire, où étoit tout le bien de l'Amiral, ſe ſauve. Découverte de Rodrigue de Baſtidas dans le Continent. Second Voyage d'Americ Veſpuce avec Ojeda. La Ville de San-Domingo renverſée par l'Ouragan. On oblige les Indiens à travailler aux Mines en les payant.*

*payant. Ovando ſonge à établir Puerto de Plata. Action cruelle d'un Eſpagnol. La Province de Higuey prend les armes. Belle action d'un Indien, qui ſe bat contre deux Eſpagnols. Les Indiens ſont défaits, & on leur donne la Paix. Saint-Domingo rebâti dans une ſituation moins avantageuſe. Situation de cette Ville. Son Port. Qualités de ſon Terroir, & de ſon Climat. Maladies auſquelles on y eſt ſujet. Mines dans la Ville; Pluyes abondantes.*

**Fin de la Table des Sommaires du Tome I.**

*r Puerto de*
*pagnol. La*
*rmel. Belle*
*contre deux*
*faits, & en*
*mingo rebâti*
*euſe. Situa-*
*Qualités de*
*Maladies*
*dans la Vil-*



HIS-

GOLFE DE MEXIQUE
YUCATAN
GOLFE DE HONDURAS
MER DU SUD
ECHELLE
Lieues Françoises de 25 au Degré
Lieues Marines de 20 au Degré
Lieues Espagnoles de 17½ au Degré
280
285
290
295
20
10

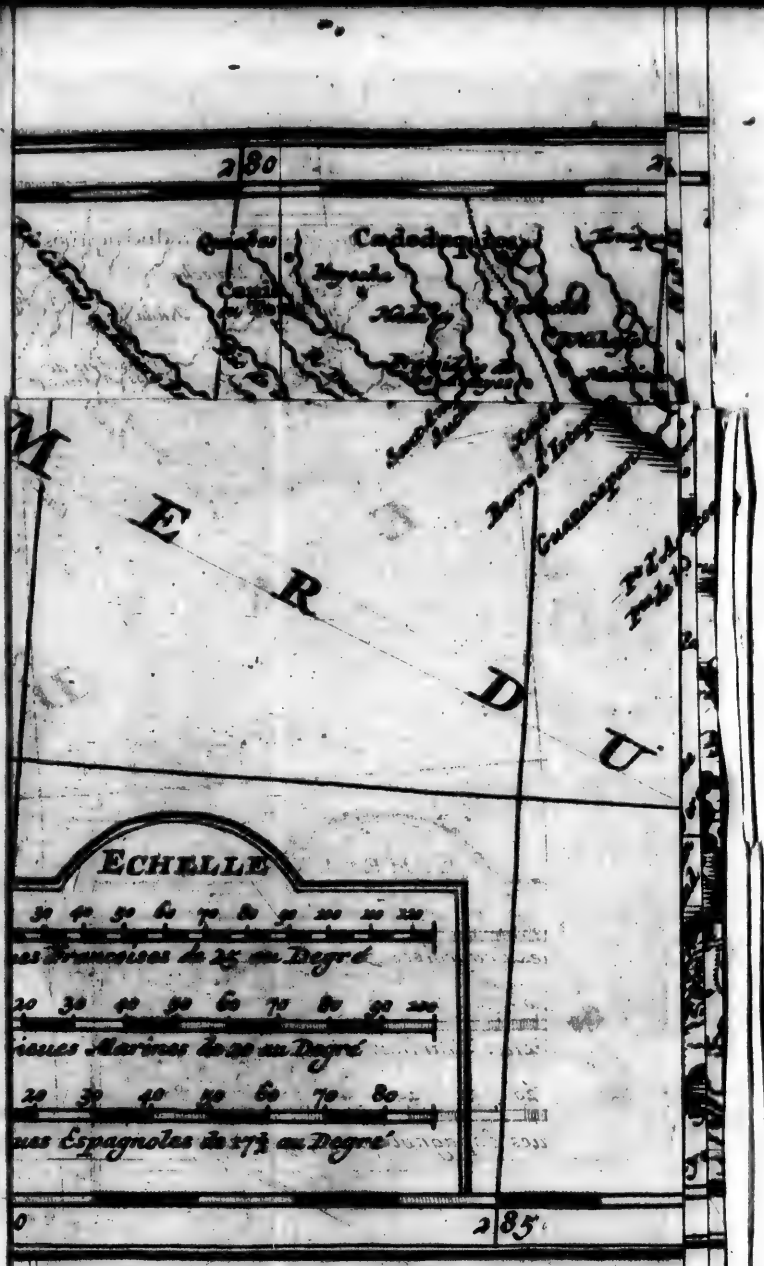
# CARTE DES ISLES DE L'AMERIQUE ET DE PLUSIEURS PAYS DE TERRE FERME

situés au devant de ces Isles & autour du Golfe de Mexique.

*Dressée Sur un grand nombre de Cartes particulieres sur les instructions des Navigateurs et Voyageurs, sur les récits des Historiens Espagnols, qui fournissent des détails qu'on n'a point fait entrer dans les Cartes.*

*Le tout réduit sous la Projection la plus favorable, et accordant avec des déterminations Astronomiques de Longitude de la Martinique, St. Domingue, la Jamaique, Carthagene, et la Louysiane.*

PAR LE Sr. D'ANVILLE
Geographe Ord.re du Roi.
mars 1731.


280
285
M
E
R
D
U
ECHELLE
Lieues Marines de 20 au Degré
Lieues Espagnoles de 17½ au Degré

# HISTOIRE
## DE
## L'ISLE ESPAGNOLE
## OU DE
# S. DOMINGUE.

### *PREMIERE PARTIE.*

### LIVRE PREMIER.

DAns cette partie de la mer du Nord qui eſt renfermée entre les 8. & les 28. degrés d'élevation de Pole, & s'étend en longitude depuis les 293. juſqu'aux 316. degrés, on trouve une quantité prodigieuſe d'Iſles de toutes grandeurs qui portent communément le nom d'Antilles, & forment le plus nombreux Archipel, que nous connoiſſions dans l'Ocean. On les diviſe quelquefois en grandes & petites Antilles : le nombre des grandes ſe reduit à cinq, qui ſont, la Trinité, S. Jean de

Diviſion des Antilles.

de Portoric, l'Eſpagnole, ou S. Domingue, Cuba, & la Jamaïque. Celui des petites eſt infini. Les vents, qui dans ces mers ſouflent preſque toûjours de la partie de l'Eſt, ont donné lieu à une autre diviſion, qui eſt beaucoup plus en uſage, ſur tout parmi les Eſpagnols, quoiqu'on ne ſoit pas bien d'accord ſur le partage. Selon cette diviſion, les Iſles, qui ſont plus à l'Orient, ſe nomment les Iſles du vent, & les autres, les Iſles de deſſous le vent. Ou pour me ſervir des termes Caſtillans à l'exemple de tous nos anciens Auteurs; celles-ci ſont les Iſles de *Sotto vento*, & les autres, les Iſles de *Barlo vento*. Quelques anciennes Cartes ne comprennent ſous le nom des premieres que celles, dont eſt compoſée une chaîne de petites Iſles qui ſont fort près de la terre ferme entre l'embouchure du grand fleuve Orenoque, & l'entrée du lac Maracaïbo, & du nombre deſquelles ſont Cubagua, autrefois l'Iſle des Perles, & Curaçao ou Coraçol; mais aujourd'hui il paroît que les Iſles de *Sotto vento* commencent à l'Iſle de Sainte Croix, & que toutes celles, qui ſont à ſon Midi, paſſent ſous le nom de *Barlo vento*. On auroit, ce ſemble, été mieux fondé à diviſer les Antilles ſuivant le caractere de leurs habitans naturels, dont les uns étoient les Caraïbes, ou Cannibales, peuple feroce & anthropophage; & les autres, qui n'avoient point de nom particulier, étoient extrêmement doux & pacifiques, & avoient en horreur l'uſage de manger la chair humaine. Cette difference partageoit naturellement ce grand Archipel en deux portions aſſés égales; mais la choſe

ne

ne merite pas qu'on s'y arrête plus long-tems.

Origine & nom.

Le nom d'Antille, que j'ai dit être general à toutes ces Iſles, a exercé plus d'un Ecrivain, & donné lieu à bien des fables. Le Miniſtre Rochefort le fait venir de la particule Grecque *anti*, le P. du Tertre de la Latine *ante*. Comme qui diroit, ſelon le premier, Iſles oppoſées au Continent, & ſelon le ſecond, Iſles, qu'on rencontre avant que d'arriver à la terre ferme. Antoine Herrera, un des plus exacts & des plus judicieux Ecrivains, qui ayent parlé du nouveau Monde, croit avec plus de fondement que ce nom a été donné aux premieres Iſles, qu'on a découvertes dans l'Amérique, à cauſe d'une Iſle imaginaire, qui ſe trouvoit marquée ſur d'anciennes Cartes ſous ce même nom, & qui le devoit peut-être à la fameuſe Thulé des Poëtes. Les Géographes Portugais plaçoient l'Antille environ à deux cens lieuës des Açorres vers l'Occident, & ils l'appelloient encore l'Iſle des ſept villes. Ce qu'il y a eu de plus facheux, c'eſt qu'un aſſés grand nombre de particuliers de cette Nation, & peut-être auſſi quelques Caſtillans ſe ſont ruinés, ou ont peri en cherchant cette Iſle. Ce qui les engageoit dans cette recherche étoit une vieille tradition populaire, que dans le tems de l'invaſion des Eſpagnes par les Maures ſept Evêques s'étoient embarqués avec quantité de Chrétiens pour finir la perſécution des Mahometans, & qu'après avoir long-têms erré au gré des ondes & des vents, ils avoient pris terre dans un port de l'Antille, qu'ils s'y étoient établis, après avoir mis le

feu à leurs navires, & que chaque Evêque y avoit bâti une ville. Des Auteurs Portugais ajoûtent que vers le milieu du quinziéme siecle, dans le têms que l'Infant D. Henri Comte de Viseo mettoit toute sa Nation en mouvement pour chercher un nouveau chemin aux Indes, un navire de Portugal fut jetté par la tempête sur les côtes de l'Antille, que le Comte de Viseo l'ayant su, voulut y renvoyer le Pilote, mais que celui-ci n'osant entreprendre un si long voyage, d'autant plus qu'il n'avoit pas observé fort exactement la route qu'il avoit tenuë à son retour en Portugal, & craignant qu'on ne le fît embarquer malgré lui, sortit du Royaume. Cependant quelque fabuleux que ces recits ayent paru à Herrera, cet Auteur n'a pas laissé de croire, & il a cru sans doute avec fondement, que le nom de l'Antille imaginaire avoit été donné aux Isles, que Christophle Colomb découvrit; par la raison qu'elles se trouvoient situées à peu près au même endroit, où celle-là avoit été placée par les Géographes.

Isle Espagnole & ses differens noms.

Quoi qu'il en soit, parmi toutes les Antilles une seule attira d'abord, & fixa même assés long-têms presque toute l'attention des Espagnols, & c'est celle, dont j'ai entrepris d'écrire l'histoire. Elle n'est pas la plus grande, mais elle est sans contredit la plus riche de toutes: nulle autre ne pouvoit mettre les premiers Conquerans de l'Amérique en état de s'établir solidement au delà des mers, & l'on peut dire qu'elle a enfanté toutes les Colonies Espagnoles du nouveau Monde. Ses premiers habitans la nommoient *Quisqueia* & *Haïti*.

*Haïti*. Le premier de ces deux noms signifie une grande terre, & le second, une terre montagneuse, mais elle a perdu l'un & l'autre en changeant de maîtres. Si l'on en croit Dom Pierre Martyr d'Anglerie, cette Isle fut d'abord peuplée par des Sauvages venus de la Martinique, autrement dite *Matinino*, lesquels surpris de sa grandeur, crurent que c'étoit la plus grande terre du monde, & la nommerent *Quisqueia*, du mot *Quisquey*, qui en leur langue signifioit, *Tout*: puis ayant aperçu de longues chaînes de montagnes, qui occupent presque tout le milieu de l'Isle, & dont plusieurs la traversent d'un bout à l'autre, ils l'apellerent *Haiti*, c'est-à-dire, pays rude & montueux. Enfin comme parmi ces montagnes ils en eurent vû d'assés semblables à celles de leur Isle, dont le nom dans leur langue naturelle, étoit *Cipangi*, ils lui donnerent celui de *Cipanga*. Mais je crois devoir avertir ici, que j'ai trouvé quelquefois Pierre Martyr d'Anglerie peu exact dans ce qu'il a écrit du nouveau Monde. Son Histoire n'est qu'une suite de Lettres qu'il écrivoit sur les premiers bruits, qui couroient à la Cour d'Espagne, où il étoit dans le tems des découvertes de Christophle Colomb.

Sa situation & son étenduë.

Au reste il est surprenant qu'on soit encore aujourd'hui si peu d'accord sur la situation d'une Isle, que toutes les Nations de l'Europe ont fréquentée depuis deux siecles plus qu'aucune autre de l'Amérique. Un Missionaire, qui y travaille depuis vingt-cinq ans, & qui a eu un très-grand soin d'observer toutes les Eclipses, prétend avoir toûjours constamment trouvé 4. heures 43′. & 51″. de difference entre le Meridien de l'Observatoire de Paris & celui du

Le P. Pierre Boutin Jesuite.

Cap François, d'où il s'enſuivroit que ce Port eſt au 308e. degré de longitude. D'un autre côté ſuivant l'obſervation, que le P. Feuillée a faite à la Caye S. Louïs des Satellites de Jupiter, ce Port eſt au 304. degré, & la difference de longitude entre la Caye S. Louïs & le Cap François n'eſt, ſelon M. Frezier, que d'un degré & environ 55. minutes. Pour ce qui regarde la latitude, il paroit certain que la pointe de S. Louïs auprès du Port de Paix, qui eſt l'endroit de l'Iſle le plus Septentrional, eſt par les 20. degrés deux ou trois minutes d'élévation de Pole, ſur quoi il faut réformer les Cartes Hollandoiſes, dont l'erreur en ce point a été cauſe de pluſieurs naufrages ſur le Mouchoir quarré, écueil, dont nous parlerons bientôt. Quant à ſon étenduë, ſa longueur eſt d'environ 160. lieuës du Levant au Couchant; ſa largeur moyenne du Nord au Sud eſt eſtimée de trente, & elle en a environ 350. de circuit; ceux qui lui en donnent 600. font le tour des anſes.

Ses environs.

La ſituation de cette Iſle par raport aux autres Antilles ne pouvoit être plus avantageuſe, elle en eſt preſque environnée, & l'on diroit qu'elle a été placée au centre de ce grand Archipel pour lui donner la loi. Les trois autres grandes Antilles de *Sottovento* paroiſſent ſur tout diſpoſées de maniere à faire ſentir ſa ſuperiorité, & leur dépendance; car elle a comme trois pointes avancées, à chacune deſquelles répond une de ces trois Iſles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Oueſt, n'eſt qu'à 30. lieuës de la Jamaïque: entre celui de l'Eſpade, qui eſt ſa pointe Orientale, & Portoric, il n'y en a que 18. & 12. ſeulement du Cap

ou

ou Mole S. Nicolas, qui regarde le Nord-Oueſt, à l'Iſle de Cuba. Outre cela on trouve autour de l'Eſpagnole pluſieurs petites Iſles, qui en ſont comme des annexes, & dont elle peut encore tirer de grands avantages. Les plus conſiderables ſont la Saona, la Beata, Sainte Catherine, Altavela, l'Iſle Avache, la Gonave & la Tortuë; ſans compter la Navazza & la Mona, dont la premiere eſt à dix lieuës du Cap Tiburon vers la Jamaïque, & la ſeconde à moitié chemin du Cap de l'Eſpade à l'Iſle de Portoric.

Mais la nature n'a pas moins pourvû à la ſureté de notre Iſle, qu'à ſa dignité & à ſa commodité. On voit tout autour quantité de rochers qui en rendent l'abord aſſés difficile; la bande du Nord eſt ſur tout bordée d'écueils & de petites Iſles fort baſſes, entre leſquelles il n'y auroit pas de prudence à s'engager, avant que de les avoir bien connuës. On a cru longtems que celui de ces écueils, que les Eſpagnols nomment *Abrojo*, & les François le Mouchoir quarré, étoit le plus reculé de tous à l'Orient; mais aux dépens d'un aſſés grand nombre de navires, on a reconnu qu'il y avoit encore d'autres briſans au Sud-Eſt, ce qui joint aux obſervations ſur leſquelles on a reculé l'Iſle de 20. minutes vers le Sud, en a rendu l'atterrage beaucoup plus ſûr. A l'Oueſt du Mouchoir quarré, & preſque ſur la même ligne ſont tout de ſuite pluſieurs grouppes de petites Iſles aſſés baſſes, entre leſquelles il n'y a de paſſage que pour des chaloupes, & quelquefois même pour des canots. Les unes ſont nommées Iſles Turques, & les autres ſont connuës ſous le nom de Caïques. Mais elles ne ſont

pas toutes auſſi inhabitables, qu'on le croit communément, & il y en a même dont les côtes ſont fort ſaines, du moins en quelques endroits. J'en ai rangé une tout un jour de fort près ſur un navire de 400. tonneaux, & elle me parut avoir en pluſieurs endroits des terres aſſés élevées, & d'une bonne nature. Les Iſles Turques, qui ſont les plus Orientales, portent encore le nom d'*Amanas*, & elles ont des ſalines naturelles, dont les Anglois de la Bermude & de la Jamaïque tirent un grand profit.

Obſervations ſur les côtes de l'Iſle Eſpagnole & ſur les marées.

Les Lucayes ſont après les Caïques, & il n'y a entre les unes & les autres, qu'un débouquement aſſés étroit. C'eſt le paſſage de tous les navires, qui ſortent du Cap François pour retourner en France. Les plus Occidentales des Lucayes ne ſont ſéparées de la Floride, que par un canal, qui n'a nulle part plus de 20. lieuës de largeur, & auquel l'Iſle de *Bahama* la derniere de toutes a donné ſon nom. Ces Iſles ſont aujourd'hui inhabitées, ſi l'on en excepte celle de la Providence, où les Anglois ont un aſſés petit établiſſement. La plûpart même n'ont jamais eu d'habitans fixes, & ſont peu fertiles; mais on y voit une quantité prodigieuſe de gibier à plumes, leurs côtes ſont auſſi beaucoup plus poiſſonneuſes que celles des grandes Iſles, celles de la nôtre ſur tout, le ſont très-peu, ſi ce n'eſt aux embouchures des rivieres, & par tout où monte la marée, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'un quart de lieuë au plus. Sur quoi il eſt bon d'obſerver en paſſant que le flux ne monte jamais en aucun endroit des Antilles plus haut de trois pieds.

De la Briſe.

A juger du climat de cette Iſle par ſa ſituation,

tion, on pourroit croire que les chaleurs y ſont exceſſives pendant les ſix mois de l'année, que le Soleil demeure entre la ligne équinoctiale & notre Tropique; & cela ſeroit ſans doute, ſans un vent d'Orient, que l'on appelle Briſe, apparemment parce qu'il briſe les rayons perpendiculaires du Soleil, & en ralentit la grande ardeur. On le nomme auſſi vent Aliſé du vieux mot François *Alis*, qui vouloit dire, uni. Effectivement il n'eſt point de vent plus égal, ni qui ſouffle plus unîment que celui-là. Cette étymologie eſt ſi naturelle, qu'il eſt étonnant qu'on ne s'en ſoit point encore aviſé. Mais de tous ceux, qui ont entrepris d'expliquer la nature de ce vent, perſonne à mon avis n'a mieux rencontré que le P. Joſeph de Acoſta Jeſuite dans ſon Hiſtoire naturelle & morale des Indes. Cet Auteur commence par obſerver qu'un effet permanent, univerſel & qui n'eſt point accidentel, doit avoir une cauſe, qui ſoit permanente, univerſelle, & naturelle. Or, ajoûte-t-il, la Briſe regne toûjours dans la Zone torride, aux endroits, où la mer eſt aſſés large, pour donner aux vents la liberté de ſouffler: voilà un effet permanent, univerſel, & qui n'eſt point accidentel; il a donc une cauſe permanente, univerſelle, & qui lui eſt propre; cette cauſe n'eſt autre, ſelon lui, que le mouvement diurne, qui agite les Globes celeſtes d'Orient en Occident; & ce mouvement il l'attribuë au premier mobile; mais il ne faut pas incidenter ſur ce ſentiment, qui ne fait rien au fonds du ſyſtême, que cet Auteur apuye ſur ces deux principes.

Le premier, que le mouvement, dont il s'agit, paſſe juſqu'aux élémens, tandis qu'il ne

trouve pas une réſiſtance capable de l'arrêter, telle qu'il la rencontre dans le Globe de la Terre. Il ne la trouve certainement pas dans la region ſuperieure de l'air, qui ſuit ſon impreſſion, ce qui eſt démontré par les Cometes; à plus forte raiſon ne la trouve-t-il pas dans les élémens ſuperieurs, qui ſont encore plus aiſés à mouvoir. Le ſecond principe du P. de Acoſta eſt que ce mouvement diurne doit être plus rapide ſous la ligne Equinoxiale, que par tout ailleurs, & s'affoiblir à meſure qu'il s'en éloigne, puiſque ſon centre eſt directement ſous cette ligne. Or tout cela eſt parfaitement conforme à l'expérience, & à la bonne Phyſique, y ayant, dans les opinions mêmes, qui ne mettent point la Terre au centre du Monde, une difference, qui n'eſt pas aſſés grande, pour former ſur cela une difficulté conſiderable. Paſſé le Tropique ce mouvement de circulation n'eſt preſque plus ſenſible dans la region de l'air, que nous habitons, & alors les vapeurs de la terre, que la Briſe avoit entraînées avec elle, heurtant contre celles, que le Soleil attire ſous des climats plus froids, & dont le ſeul mouvement ſenſible eſt celui, que leur donne cet Aſtre en les attirant, y trouvent une réſiſtance, qui les refléchit, auſſi bien que l'air, qui les entraîne, comme il arrive en mer, quand deux courans oppoſés ſe rencontrent & ſe choquent. Et voilà pourquoi entre les 26. & les 36. degrés de latitude les vents ſouflent pour l'ordinaire de la partie de l'Oueſt; moins reguliérement néanmoins que la Briſe entre les Tropiques, parce qu'ils n'ont pas une cauſe auſſi forte, ni qui leur ſoit auſſi propre. Ils ſont auſſi bien plus ſujets à devenir orageux, par-

parce que ſous ces climats l'air eſt beaucoup plus ſuſceptible de tous les divers mouvemens, que peuvent produire les cauſes accidentelles. Enſuite plus on aproche des Poles, & moins il y a de regles certaines pour les vents; auſſi voit-on qu'ils y ſont très-variables, ſoit ſur terre, ſoit ſur mer. Il y a même des pays entre les Tropiques, où ces variations ſe font ſentir; mais on en voit d'abord la raiſon, c'eſt que la mer y eſt moins libre, car il ne faut qu'une terre un peu haute, ou une chaîne de montagnes, pour replier la Briſe ſur elle-même & en faire un vent d'Oueſt, ou bien la détourner vers le Nord, ou vers le Sud.

Il faut cependant convenir que ſi la Briſe n'avoit point d'autre cauſe, que celle, dont je viens de parler, elle n'auroit pas autant de force, qu'elle en a: mais il n'y a point de doute qu'elle ne ſoit aidée par la chaleur du Soleil, qui venant à paroître ſur l'horiſon, raréfie l'air & l'oblige de fluer vers l'Occident, où il en rencontre un, que la fraicheur de la nuit a condenſé. Et voilà en même têms de quoi répondre à ceux, qui objecteroient contre l'opinion du P. de Acoſta la diſcontinuation d'un vent cauſé par un mouvement continuel & de ſoi toûjours égal; car on leur dira, ce mouvement n'eſt pas aſſés ſenſible par lui-même pour produire ces fortes Briſes, que nous ſentons, & quand l'attraction du Soleil, qui le fortifioit, vient à ceſſer, il n'eſt pas en état de réſiſter à pluſieurs cauſes accidentelles, qui le détruiſent. Les petites variations, qui s'y remarquent, comme par exemple, qu'il prend tantôt un peu du Nord, & tantôt un peu du Sud, s'expliqueront aiſément par les principes,

que je viens de poſer. Je reviens à notre Iſle.

Le vent d'Orient ne ſe fait gueres ſentir ſur ſes côtes, que vers les neuf ou dix heures du matin, parce que juſques-là l'air n'eſt pas ſuffiſamment dilaté par la chaleur du Soleil, pour produire un mouvement ſenſible. Auſſi les matinées y ſont-elles fort peſantes, quand la Briſe tarde un peu trop. Elle croît à meſure que le Soleil monte ſur l'horiſon, & décroît à meſure qu'il deſcend: elle tombe enfin tout-à-fait avec lui, mais le long des terres ſeulement, & non en pleine mer. Or voici la raiſon de cette difference. Après le coucher du Soleil l'air de la mer ſe condenſe plûtôt que celui de la terre, qui demeure plus long-têms raréfié à cauſe des exhalaiſons chaudes, que la terre échauffée produit continuellement. D'où il arrive que l'air de terre refluë néceſſairement ſur celui de mer, & c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit, & continuë juſqu'à ce que l'air de la mer commençant à ſe rarefier par la chaleur du Soleil, refluë à ſon tour vers la terre, où l'air s'eſt enfin condenſé par la fraicheur de la nuit, ce qui forme un petit vent preſque inſenſible, dont bien des gens ne s'apperçoivent pas, lequel ſouffle de la mer vers la terre une heure ou deux avant le lever de la Briſe. La nature de ce vent ainſi developpée, on explique aiſément tous ſes effets. Par exemple, pourquoi dans l'Amérique il eſt plus fort en Eté qu'en Hyver, & ſous la Canicule, que ſous toute autre Conſtellation. C'eſt qu'alors le Soleil agit avec plus de force ſur l'air: en quoi l'on ne peut ſe laſſer d'admirer la ſageſſe & la bonté du

du Créateur, d'avoir fait ſervir les plus grandes ardeurs du Soleil au rafraichiſſement de l'air dans les pays, où il en eſt plus embraſé.

Des Pluyes.

Les pluyes contribuent auſſi beaucoup à temperer le climat de notre Iſle. Elles y ſont fréquentes, ſur tout dans les plus grandes chaleurs, & l'on a obſervé que dans la plûpart des pays renfermés ſous la Zone torride, les pluyes augmentent à meſure, que le Soleil avance vers le Zenith. Quelques perſonnes ont prétendu qu'il y a des ſemaines, pendant leſquelles il tombe autant de pouces cubiques de pluye dans la ſeule Iſle, qui fait le ſujet de cet Ouvrage, qu'il en tombe en toute une année à Paris, ce que M. Mariotte fait monter à 18. l'un portant l'autre. Mais ces pluyes ſi abondantes en rafraichiſſant l'air cauſent une humidité, qui produit de facheux effets. La viande s'y conſerve à peine 24. heures ſans ſe corrompre; il y faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré; la plûpart des fruits mûrs ſe pourriſſent, dès qu'ils ſont cueillis, & ceux même, qu'on cueille avant leur maturité, ne durent pas long-têms ſans ſe gâter; le pain, s'il n'eſt fait comme du biſcuit, ſe moiſit en deux ou trois jours; les vins ordinaires y tournent & s'aigriſſent en peu de êms; le fer s'y rouille du ſoir au matin; & l'on a bien de la peine à conſerver le ris, le maïz, & les feves d'une année à l'autre pour les ſemer.

Difference des climats & ſes cauſes.

Une des choſes qui ſurprend davantage dans cette Iſle, c'eſt la varieté de climats, qu'on y trouve, & rien ne fait mieux voir combien la nature & les qualités du terroir mettent de difference dans l'air. De deux cantons, qui ſe touchent, l'un eſt continuellement inondé de

pluyes, & l'autre n'en a preſque jamais. Les nuages s'arrêtent tout court au moment, qu'ils arrivent ſur ſes confins; il s'en détache ſeulement quelquefois de petites vapeurs, qui répandent quelques gouttes de pluye, & ſe diſſipent d'abord. Il eſt moins ſurprenant que cette difference ſe rencontre entre la côte du Nord & celle du Sud, quoique leurs diſtances ſoient en quelques endroits aſſés peu conſiderables. En effet, ſi tandis qu'à la fin de Novembre la côte du Sud, & même celle de l'Oueſt ſouffrent de grandes ſechereſſes, celle du Nord-eſt arroſée de pluyes continuelles, plus ou moins toutefois, ſelon que les pays Septentrionaux ont eu l'Hyver plus ou moins rude; c'eſt que les vents, qui ont porté dans ces climats éloignés du Soleil les frimats & les neiges, ne pouvant cauſer que des pluyes dans un climat plus chaud, s'y reſolvent en eaux, & ſe déchargent d'abord, deſorte qu'il n'y a ordinairement que les premieres terres, qui en profitent, & que les Iſles du vent, dont la plus Septentrionale eſt au 17. degré, ne s'en reſſentent preſque point. Il eſt même rare que dans les autres elles aillent au delà des premieres montagnes. Il eſt vrai que le mois d'Avril paſſé, les terres, qui ſont demeurées à ſec pendant tout l'Hyver, ſont inondées à leur tour, & tandis qu'à la côte du Nord il ſe paſſe cinq ou ſix ſemaines de ſuite, ſans qu'il y tombe une goutte d'eau, par tout ailleurs ce ſont des déluges de pluyes accompagnées d'orages & de tonnerres. La cauſe de ceci eſt la Briſe, qui ſoufle alors avec beaucoup de force, & chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment; car ces nuées ainſi chaſſées vont crever dans les montagnes. Par-

la

la même raiſon il y a des cantons, où il ne pleut preſque jamais; la Briſe y ayant un plus libre accès, il faut, pour qu'il y pleuve, que l'orage ſoit exceſſivement gros, & qu'il ſoit pouſſé par un vent d'Oueſt, ou de Sud aſſés fort, pour faire ceder celui d'Eſt. Il y a de ces vents de Sud extrêmement impetueux, mais ils ne durent point. Il paroit que ce ſont des Briſes réflechies par des vents plus forts, qui les rencontrent ſur mer.

Causes de la fraicheur & de la clarté des nuits.

Le tonnerre ſe fait rarement entendre depuis le mois de Novembre juſqu'en Avril, parce que le Soleil ne demeure pas alors aſſés long-têms ſur l'horiſon, pour enflammer les exhalaiſons de la terre. Car quoi que l'élevation de cet Aſtre ſoit la plus grande à l'Equinoxe de Mars, qu'elle n'eſt à Paris au ſolſtice d'Eté, les jours néanmoins y ſont plus courts de 4. heures & davantage, & en tout têms cet Aſtre tombant perpendiculairement pendant ſix mois, le crepuſcule n'y ſauroit être fort long. Les nuits ne ſont pourtant jamais ſi noires, qu'on ne voye aſſés pour ſe conduire, à moins que le Ciel ne ſoit couvert; & il y a deux raiſons de cela. L'une, que les Planettes étant plus élevées ſur l'horiſon, envoyent une plus grande quantité de rayons, & qu'elles y ſont plus perpendiculaires. L'autre, que l'air y eſt plus pur & plus ſerein, les vapeurs, dont il ſe charge, ſe reſolvant plûtôt en pluyes & en roſées, que dans les pays froids. C'eſt encore par cette raiſon qu'il n'eſt point rare d'y voir des étoilles en plein midi vers le Zenith, & d'y lire des caracteres même aſſés menus à la clarté de la Lune, dont les rayons ont ſouvent aſſés de force pour produire des Arcs-en-ciel.

Dès

Des Roſées & des Brouillards.

Dès que les pluyes ont ceſſé dans un endroit, les roſées y deviennent très-abondantes, & l'on en voit d'abord la raiſon. Le Soleil élevant dans ce pays plus de vapeurs pendant le jour, que ſous un climat plus froid, & les nuits plus longues y ayant plus de têms pour les condenſer, il faut qu'elles ſe déchargent enfin d'une maniere ou d'une autre; & ſans cela toutes les plantes ſécheroient ſur pied. D'un autre côté les brouillards n'y ſont pas ſi communs, ou ſont plûtôt diſſipés, le Soleil par ſa maniere de s'élever perpendiculairement acquérant bientôt aſſés de force pour les réſoudre en roſées: auſſi eſt-il rare qu'on paſſe un jour ſans voir ce bel Aſtre. Par la même raiſon peu de perſonnes ſe plaignent du ſerein: il n'en eſt pas de même de la fraicheur de la nuit, à laquelle pluſieurs attribuent une bonne partie de leurs maladies. Cette grande fraicheur ſe fait ſur tout ſentir, quand le têms eſt calme, & le ciel pur, ce qui eſt très-ordinaire dans les Provinces Méditerranées. La plûpart du têms il n'y fait pas un ſoufle de vent le matin, les roſées y ſont très-fortes, & les plaines en ſont toutes blanches: quelques-uns ont même aſſûré qu'ils en ont vû de gelées. Il eſt au moins certain que le froid y eſt quelquefois aſſés picquant, & qu'on eſt obligé de s'aprocher du feu, ou de chercher le Soleil. On en ſera moins ſurpris, ſi on fait réflexion que ces plaines étant environnées de montagnes très-hautes, le Soleil s'y couche plûtôt, & s'y leve plus tard qu'ailleurs; par conſequent les nuits y ſont toûjours très-longues.

Difference des Saiſons.

Cependant de ce peu de conformité, qui ſe rencontre dans l'air entre les differentes parties d'une

d'une même Isle, il arrive que ses habitans ne conviennent point de ce qu'ils doivent appeller l'Hyver & l'Eté. Ceux qui sont à l'Oüest & au Sud, & dans le milieu des terres, prennent pour l'Hyver le têms des orages, c'est-à-dire, depuis Avril jusqu'en Novembre. On se conforme davantage à notre maniere de compter les saisons sur la côte du Nord, mais nulle part on ne connoît communément ni Printêms, ni Automne. Ceux pourtant, qui observent les choses de plus près, partagent ainsi l'année. L'Hyver, selon eux, commence au mois de Novembre, & finit en Février. Alors les nuits & les matinées sont fraiches & même un peu froides, les plantes reçoivent peu d'accroissement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoi que ce soit le têms des grandes pluyes. Cela cause souvent des mortalités parmi les bestiaux. Le Printêms suit, & dure jusqu'au mois de Mai: la nature semble renaître alors; les prairies sont revêtuës d'une herbe nouvelle; la séve monte aux arbres; les plantes sont parées de leurs fleurs, & l'air en est tout embaumé. La sécheresse, qui suit, & fait disparoître tous ces agrémens, ne represente que trop bien l'Eté, car c'est un Eté de la Zone torride. Il dure jusqu'à la fin d'Août. Enfin les orages, qui après quelque interruption recommencent de nouveau à fondre sur ces quartiers, depuis le décours de la Lune d'Août jusqu'au mois de Novembre, mettent assés de ressemblance entre cette saison & notre Automne.

Incommodités du climat de notre Isle.

De tout ce que je viens de dire il résulte qu'il faut être bien fort & bien sage, ou être naturalisé à ce climat, pour y vivre longtêms. Aussi

Auſſi voit-on peu d'Europeans, qui au bout de quelques années de ſejour dans notre Iſle ne s'aperçoivent d'une grande diminution de leurs forces. La chaleur mine inſenſiblement par ſa continuation les corps les plus robuſtes, qui n'y ſont pas accoûtumés, & y détruit peu-à-peu ce que les Medecins appellent l'humide radical, n'y ayant point d'Hyver pendant lequel la nature puiſſe réparer ſes forces perduës par une violente tranſpiration. Delà vient que toute la vivacité de la couleur du viſage ſe ternit, qu'on ſent dans l'eſtomach une grande diminution de la chaleur naturelle; que le ſang, qu'on ſe fait tirer, même par précaution, eſt tout livide; qu'une ſaignée faite indiſcretement ſuffit pour cauſer une hydropiſie; que quand on eſt échauffé, on n'a point cette avidité, que nous ſentons pour les rafraichiſſemens, qu'au contraire on recherche avec empreſſement tout ce qui échauffe; qu'on y vieillit de bonne heure; & que les enfans nés de parens, qui ſont venus d'Europe, y ſont moins formés, moins forts, & qu'il en meurt beaucoup. Mais tout cela vient auſſi en partie du peu de ſoin qu'on a de ſe ménager, & de l'excès, ſoit de la débauche, ſoit du travail: d'ailleurs à meſure que les Creols s'éloignent de leur origine Européane, on les voit beaucoup moins ſujets à ces inconveniens. Les anciens Inſulaires ſe portoient fort bien, & vivoient long-têms; les Negres y ſont forts, & jouïſſent d'une ſanté inalterable, auſſi bien que les Eſpagnols, qui y ſont établis depuis deux ſiecles: il n'eſt point rare d'en voir, qui vivent juſqu'à 120. ans. Enfin, ſi l'on y vieillit plûtôt qu'ailleurs, on y demeure plus long-têms vieux ſans reſſentir

les

les incommodités de l'extrême vieillesse.

De la difference des terroirs.

J'ai dit que la difference des climats, qu'on éprouve dans notre Isle venoit, du moins en partie, de la diversité de son terroir, il s'y en voit effectivement de toutes les sortes & de toutes les couleurs. Celui, dont on fait plus de cas, est d'un noir tanné & mêlé d'un peu de sable, qui sert à le rendre leger, mouvant & poreux, mais il n'en est point, ou il en est peu, dont on ne puisse tirer quelque avantage. La moitié de l'Isle est en montagnes, mais la plûpart se peuvent cultiver jusqu'à la cime; il n'y en a de steriles, que quelques-unes, qui sont escarpées, & d'une hauteur extraordinaire, comme celles qu'on trouve vers le Cap Tiburon, d'où l'on découvre celles de Sainte Marthe, qui en sont éloignées de 180. lieuës. Il y en a sur les côtes qui servent de digue aux fureurs de la mer, & malheur aux navires, qu'un coup de vent jetteroit sur ces côtes sans rivage, où l'on ne voit que des rocs sourcilleux, qui s'élevent tout droit, & que pour cette raison on appelle côtes de fer. Telle est en particulier celle, dont l'extremité Orientale aboutit au Cap François, qui en a pris son nom, & l'Occidentale, au Port de l'Acul.

De la maniere dont les arbres jettent leurs racines.

Dans quelques endroits, dès qu'on a creusé quelques pieds on trouve le tuf, en d'autres l'argile, ou la terre glaise, ou de la terre à pot, ou enfin un lit de sable; mais souvent aussi la bonne terre a beaucoup de profondeur; & ce qui surprendra peut-être d'abord, c'est que ce dernier terrein est souvent le plus dégarni d'arbres. Il y a pourtant une raison sensible de cela: c'est la secheresse, laquelle dure trois ou quatre mois de suite dans les trois quarts de l'Isle,

l'Iſle, & empêche ces terres de pouvoir fournir aux arbres un ſuc ſuffiſant pour les nourrir; au lieu que dans les autres les pluyes & les roſées étant arrêtées par les fonds durs, dont j'ai parlé, entretiennent le peu de bonne terre, qui les couvre dans l'humidité néceſſaire pour cette production. Les habitans habiles ne laiſſent pourtant pas de préferer toûjours les terres les plus profondes aux autres, par la raiſon qu'elles ne ſont pas ſitôt épuiſées. Au reſte, qu'on ne concluë point de ce que je viens de dire du peu de profondeur de la plûpart des terres de ce pays, qu'elles ne peuvent porter que des arbres fort petits: elles en portent des plus hauts & des plus forts, & c'eſt ici une des merveilles de noſtre Iſle. Car les racines des arbres, quelques qu'ils ſoient, n'y ſont jamais enfoncées plus de deux pieds en terre, & la plûpart ne vont pas même à beaucoup près à cette profondeur, mais elles s'étendent en ſuperficie plus ou moins, ſuivant le poids qu'elles ont à ſoutenir: il faut excepter le Caſſier, qui pouſſe ſes racines à peu près comme nos arbres font en Europe, mais il eſt venu d'ailleurs. On prétend que Chriſtophle Colomb entretenant un jour la Reine Iſabelle de Caſtille de pluſieurs particularités des pays, qu'il avoit découverts, cette Princeſſe n'eut pas plûtôt entendu ce qui regardoit l'article, dont nous venons de parler, qu'elle lui dit d'un air chagrin: „ J'ai grand'„ peur qu'il n'en ſoit des hommes, qui naî„ tront dans ce pays-là, comme des arbres, & „ qu'ils ne manquent de ſolidité, de conſtan„ ce, & de ſincerité". Mais Colomb auroit pû lui répondre que les arbres regagnoient par l'étenduë horizontale, ou par le nombre de

leurs

leurs racines, ce qu'ils perdoient en profondeur, & qu'aparemment il y auroit auſſi pour les habitans de l'Iſle un équivalent, qui les dédommageroit d'un côté de ce dont ils manqueroient de l'autre.

L'arbre, dont les racines s'étendent plus loin, eſt le Figuier. Il les pouſſe au delà de 70. pieds. Les Palmiers au contraire les ont fort courtes, mais en récompenſe elles ſont en ſi grand nombre, qu'encore que cet arbre ait ordinairement plus de 100. pieds de haut, il n'en eſt pas plus ſujet que les autres à être abatu par les vents. Au reſte ſi ce peu de profondeur des racines n'avoit lieu que dans les endroits, où l'on rencontre d'abord le tuf, ou le roc, ou d'autres obſtacles ſemblables, on pourroit ſe perſuader que c'en eſt là l'unique raiſon: mais c'eſt la même choſe partout. Il faut donc en chercher une autre cauſe, & je la trouve dans ce que j'ai dit de l'extrême ſéchereſſe de la terre, au-delà d'une certaine profondeur, où les pluyes les plus continuelles ne pénétrent pas ſuffiſamment, le Soleil ne leur en donnant point le têms. Ainſi les arbres, qui ont beſoin d'humidité, & qui n'en trouvent qu'à la ſuperficie, où elle manque rarement, n'en reçût-elle que des roſées, qui ſont toûjours très-abondantes, font prendre à leurs racines le cours horizontal, au lieu du perpendiculaire; mais pour l'ordinaire ces terreins, ainſi que je l'ai deja remarqué, ne ſont pas les mieux boiſés.

Des Rivieres.

Notre Iſle eſt arroſée d'un nombre prodigieux de rivieres, mais la plûpart ne ſont que des torrens & des ruiſſeaux, dont pluſieurs ſont extrêmement rapides. Les eaux en ſont partout

tout fort saines & même salutaires, mais si vives & si fraiches, qu'il n'en faut boire qu'avec discretion, & qu'il est dangereux de s'y baigner. On assûre qu'il y en a environ une quinzaine, qui ne sont pas moins larges, que la Charente l'est à Rochefort; & dans ce nombre les six principales ne sont pas comprises. Ces six sont *l'Ozama*, dont l'embouchure forme le Port de *San Domingo*; la *Neyva*, qui n'a de considerable que la quantité de bouches, par où elle se décharge dans la Mer, & qui a même cela d'incommode, qu'elle change souvent de lit; le *Macorit*, qui est le plus naviguable de tous les fleuves de l'Isle, & le plus poissonneux, mais qui ne vient pas de fort loin. L'*Yaqué*, ou riviere de *Monte Christo*, à la source duquel on a trouvé une belle mine d'or, & qui charie partout des grains de ce précieux metal avec son sable. L'*Yuna*, qui est extrêmement rapide, & à la source duquel il y a une très-abondante mine de cuivre; & *l'*Hattibonite*, vulgairement *Artibonite*, qui est la plus longue & la plus large de toutes. De ces six rivieres, les trois premieres ont leur décharge au Sud, les deux suivantes au Nord & la derniere à l'Oüest.

* *Ce mot paroît Espagnol & semble venir de* Hato Budeno *ou* HatoBonico.

Des Lacs.

Du Lac Xaragua, de l'Etang du Cul-de-Sac, & de l'Etang salé. Selon Oviedo & divers Auteurs, qui pa-

Les anciens Auteurs nous ont parlé de deux Lacs, que je ne dois pas oublier ici. L'un est connu dans leurs ouvrages sous le nom de Lac de Xaragua, & il n'est pas aisé d'accorder ce qu'ils en disent avec celles de nos Cartes & nos Relations modernes, qui ont été faites avec plus de soin. Oviedo, qui l'a visité en 1515. assûre qu'il a 18. lieuës de long, qu'en quelques endroits il en a trois de large, en d'autres deux seulement, & quelquefois moins d'une; qu'il

qu'il reçoit pluſieurs rivieres, & que partout, excepté à la décharge de ces rivieres, il eſt ſalé comme la Mer, avec laquelle on ne ſauroit douter qu'il ne communique ; qu'on y pêche de toutes ſortes de poiſſons de Mer, à l'exception des Baleines, & de quelques autres de la premiere grandeur ; qu'on y trouve ſurtout quantité de Turbots & de Requins, & que les poiſſons de riviere n'y manquent point. D'un autre côté le P. le Pers dit qu'un Iſthme aſſés long le ſepare en deux parties inégales, & D. Pierre Martyr d'Anglerie ſemble parler de deux Lacs au lieu d'un.

roiſſent lui être contraires.

M. Butet aujourd'hui Lieutenant de Roi, & Commandant à Bayaha, dans un Journal, qui m'eſt tombé entre les mains, & qui, outre le plan de San-Domingo, m'a fourni une notice très-exacte de l'état preſent de la Colonie Eſpagnole de Saint Domingue, qu'il a toute parcouruë en 1716. & en 1717. M. Butet, dis-je, éclaircit ce point de Geographie d'une maniere, qui fait voir que D. Pierre Martyr d'Anglerie & le P. le Pers, quoi qu'ils n'ayent point été ſur les lieux, ont parlé de ce Lac plus correctement qu'Oviedo, qui n'en a écrit qu'après l'avoir vû. Suivant ce Journal, le Cul-de-Sac, Bourgade Françoiſe ſituée à une lieuë de la Mer, dans un enfoncement aſſés profond, qui ſe trouve preſque au milieu de la Côte Occidentale de l'Iſle, & où l'on croit qu'étoit l'ancienne Xaragua, capitale d'un Royaume de même nom ; le Cul-de-Sac, dis-je, donne ſon nom à une eſpece de Lac, ou d'Etang de figure irreguliere, qui n'a que quatre lieuës dans ſa plus grande longueur, qui en a une & demie dans ſa plus grande largeur, & beaucoup moins

en plusieurs endroits ; qui court Nord-Oueſt & Sud-Eſt, & dont l'eau eſt douce, mais d'un goût très-fade.

A l'Eſt de cet Etang il y a une Plaine, qui eſt connuë ſous le nom de *Plaine des Verrettes*, dont la longueur, qui eſt de quatre lieuës, eſt bornée des deux côtez par des Montagnes; & la largeur, qui eſt de trois ſeulement, ſépare l'Etang, dont je viens de parler, d'avec un autre plus grand, que les Eſpagnols nomment *Riquille*, & les François l'*Etang ſalé*. Ce ſecond Etang a huit lieuës de long Eſt-Sud-Eſt, & Oueſt-Nord-Oueſt, & il eſt à l'Eſt de la Plaine des Verrettes : il a deux lieuës dans ſa plus grande largeur ; ſes eaux ne ſont guéres que ſaumatres, & M. Butet, après les avoir bien obſervées par trois differentes fois pendant quatre ou cinq heures, ne s'eſt point apperçû qu'elles montaſſent, ni deſcendiſſent, non plus que celles de l'Etang du Cul-de-Sac. Il a auſſi vû dans l'une & dans l'autre quantité de Caymans, mais point de Requins, ni aucun autre poiſſon de Mer; d'où il conclut que l'opinion commune, ſuivant laquelle l'Etang ſalé communique à la Mer, eſt ſans fondement, & que l'acreté de ſes eaux vient uniquement des mines de ſel, qui ſont en abondance dans les Montagnes voiſines.

Outre ces deux Etangs, à une lieuë de ce dernier, il y a un petit Lac d'une lieuë de circuit, lequel y regorge dans les grandes eaux par des ravines, qui occupent tout l'entredeux. Ce petit Lac eſt, dit M. Butet, entre les Montagnes de la Beata, qui ſont connuës dans les Livres Eſpagnols ſous le nom de Montagnes du Baoruco, & dont une des extrêmitez ſe termine

mine à la Côte du Sud, vis-à-vis la petite Isle Beata. Or nous verrons dans la suite de cette Histoire que le Cacique Henri, qui fit pendant treize ans une si rude guerre aux Espagnols, s'étoit cantonné dans ces Montagnes, & se retiroit quelquefois au milieu d'une Lagune, qui ne sauroit être que le Lac Xaragua, où par conséquent il y avoit des terreins habitables. Ce qui étant supposé, il ne me paroît pas impossible de concilier Oviedo, dont l'autorité est après tout d'un grand poids, quand il parle comme témoin oculaire, avec les Auteurs, qui lui paroissent opposez, & le Journal de M. Butet, qui semble le contredire.

Effectivement en joignant les deux lieuës de largeur de l'Etang salé, qui sort à peu près Nord & Sud, avec le petit Lac des Montagnes de la Beata, & la demie lieuë de distance, qu'il y a de l'un à l'autre, nous avons les trois lieuës de la plus grande largeur, qu'Oviedo donne au Lac Xaragua; puis supposant que dans les trois lieuës de la Plaine des Verrettes, qui font la séparation de l'Etang du Cul de Sac, ou de l'Etang salé, il se rencontre dans les grandes eaux une suite de marécages, qui peut passer pour une continuation d'Etang, nous n'aurons guéres moins des 18. lieuës, que le même Oviedo donne de longueur à son Lac, qu'il visita peut-être dans le têms de quelque inondation. Il se peut faire aussi que ces Etangs ayent eu autrefois des Requins & des Turbots; (on ne sauroit au moins nier qu'on n'y ait trouvé de Lamentins dans le commencement); & que tous ces poissons ayent été exterminez avec le têms, ce qui seroit encore une preuve, que l'Etang salé ne communique

avec la Mer. D'ailleurs le terrein de la Plaine de Verrettes est fort inégal: on y voit, selon M. Butet, de petites Collines, & de petites Savanes. Quand bien même ces Savanes ne seroient pas inondées aujourd'hui, elles ont pû l'être autrefois; on voit tous les jours des exemples de changemens plus considerables & en beaucoup moins de têms, qu'il ne s'en est écoulé depuis la découverte de l'Isle Espagnole. Enfin il me paroît plus naturel d'expliquer ainsi la chose, que de soupçonner un Auteur tel qu'Oviedo, d'avoir vû ce qui n'étoit point, & tous les Auteurs, qui ont écrit après lui, de l'avoir suivi à l'aveugle, & sans examiner.

L'autre Lac dont les Historiens Castillans ont fait mention, est sur la cime d'une très-haute montagne. Dom Nicolas Ovando Grand Commandeur d'Alcantara étant Gouverneur general des Indes, voulut faire visiter ce Lac, dont on disoit des choses merveilieuses, & il donna cette commission à deux hommes de résolution, dont l'un se nommoit Pierre de Lumbreros, & l'autre Rodrigue de Mescia. La montagne, où est situé le Lac, est si roide d'un côté, qu'il ne leur fut pas possible d'y monter par là, il leur fallut prendre l'autre côté, qui étoit le plus long de beaucoup, & qui n'est pas encore fort aisé. Aussi Mescia, & les Insulaires, qu'on leur avoit donnés pour les accompagner, ne purent jamais aller jusqu'au bout. Ce ne fut pourtant pas la seule lassitude, qui les arrêta, mais un fort grand bruit, qui les effraya à un point, qu'on ne sauroit croire; cependant Lumbreros, quoiqu'extrêmement fatigué & transi de froid, continua à marcher par des détours, qui le haraſſerent beau-

beaucoup. Le froid augmentoit, & le bruit devenoit toûjours plus terrible: Lumbreros se reposa un peu, après quoi aïant fait un dernier effort, il arriva au sommet de la montagne. Il y aperçut une maniere de lagune, qui lui parut avoir un trait d'arbaletre de large, & trois fois autant de long: c'est tout ce qu'il en put dire. Il n'en approcha pas de plus près, que de douze à quinze pas, & il n'eut point l'assûrance de le regarder plus longtêms que l'espace d'un *Miserere*, le bruit, qui lui sembloit croître toûjours, l'ayant si fort épouvanté, qu'il ne savoit plus où il en étoit. Oviedo, à qui Lumbreros avoit raconté lui-même son avanture, ajoûte qu'on n'a jamais rien su de plus positif touchant ce Lac, quoi qu'on ait bien fait des contes à ce sujet. C'est du pied de cette même montagne, que sort une jolie riviere, qui se nomme *Nizao*. Et il y en a une autre, qui paroît sortir du Lac, & que Lumbreros côtoya quelque têms, après que ses compagnons l'eurent quitté; elle se nomme *Pani*.

Il n'est point d'Isle au monde où l'on ait jusqu'ici trouvé de si belles, ni de si abondantes mines d'or, que celle-ci. Nous verrons dans la suite qu'on y en a aussi découvert d'argent, de cuivre & de fer. On y voit encore des minieres de talc, de crystal de roche, d'antimoine, d'Etain de glace, de souffre & de charbon de terre. Des carrieres d'un marbre blanc & jaspé, & de bien de differentes sortes de pierres. Les plus communes sont des pierres à feu, parmi lesquelles il y en a de blanches comme du crystal, taillées en pointes de diamant, qui coupent le verre, & ont beaucoup

Des Mines, Minieres & Carrieres.

d'éclat. On y rencontre auſſi des pierres ponces, des pierres à raſoir, & ce qu'on appelle des pierres aux yeux, en Latin *umbilicus marinus*, leſquelles ont la vertu de chaſſer des yeux les ordures, qui y ſont entrées. Il y a des ſalines naturelles en pluſieurs endroits le long des côtes, & il y a du ſel mineral dans une montagne voiſine du Lac Xaragua, lequel eſt plus dur & plus corroſif que le ſel marin & dont les brêches ſe réparent, dit-on, en un an. Oviedo ajoûte que toute la montagne eſt d'un ſel fort bon, auſſi luiſant que le cryſtal, & qui n'eſt point inferieur à celui de Catalogne. Si à tant d'avantages l'on joint ce dont tous les Auteurs conviennent de la prodigieuſe multiplication des animaux utiles, qu'on y a tranſportés, & qui eſt telle, qu'on y a donné un mouton pour un réal, une vache pour un caſtillan, & le plus beau cheval pour trois ou quatre : ſi l'on fait attention à la quantité & à la diverſité des marchandiſes précieuſes, que cette Iſle ſeroit encore en état de fournir, ſi les hommes n'y manquoient pas, & dont nous parlerons dans l'occaſion : enfin que nul pays au monde ne produit des fruits plus délicieux, & de plus d'eſpeces differentes, ſoit en arbres, en arbriſſeaux, ou en legumes, on conviendra qu'il n'y a pas beaucoup d'exageration dans les éloges, que lui ont donnés les Eſpagnols, & ſur tout Oviedo, qui y a paſſé la meilleure partie de ſa vie.

Des Tempêtes de ces mers.

La mer des Iſles eſt ordinairement plus tranquille que les nôtres : on en peut voir la raiſon dans ce que j'ai dit des vents qui y regnent. Mais ſemblables à certaines perſonnes difficiles à émouvoir, & dont les emportemens ſont auſſi

auſſi furieux, qu'ils ſont rares, quand elle s'irrite, elle eſt terrible. Elle franchit ſes bornes, inonde tout le pays, emporte tout ce qui lui fait obſtacle, & laiſſe ſur tout ſon paſſage de triſtes effets de ſa fureur. C'eſt après ces tempêtes connuës ſous les noms de coups de Sud, de Nords, & d'ouragans, que ſes rivages ſe trouvent remplis de coquillages, qui ſurpaſſent beaucoup en luſtre & en beauté tout ce que nos mers d'Europe fourniſſent en ce genre. Les plus curieux ſont le Lambis, le Burgot, le Pourpre, la Porcelaine, les Cornets, les Pommes de mer, & d'autres ſemblables bijoux.

Des Poiſſons.

J'ai dit que les côtes de notre Iſle n'étoient pas fort poiſſonneuſes, mais il ne faut pas aller bien loin au large pour y pêcher d'excellens poiſſons, & en quantité. Les plus communs ſont les Rayes, les Congres, les Anges, les Mulets, les Marſouïns, les Bonites, les Dorades, les Pilotes, les Lamentins, & les Crocodiles. On y prend auſſi partout des Limaçons & des Ecreviſſes de mer, des Moules, des Crabes, & des Cancres en quantité. On y a trouvé des Perles en pluſieurs endroits; les rivages y ſont couverts de coquillages de toutes les ſortes; l'Ambre gris y eſt rare, toutefois il y a quelque têms qu'après une grande tempête des Matelots Anglois en ramaſſerent environ une livre ſur une des Cayes, dont j'ai parlé. On n'y voit point du tout de Corail, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à ces Madrepores ou Panaches de mer, leſquels repréſentent ſi bien un éventail.

Des Cancres.

On pêche dans ces parages deux ſortes de Cancres; la premiere ſe nomme Agama, & il s'en prend beaucoup dans les filets ou ſeines,

qu'on jette à la mer. Cet animal a environ 7. pouces de long sur 4. de large. Son cerapouſte, ou ſa coque eſt de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquetée de pluſieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées, ornée de poils. Ses yeux éloignés l'un de l'autre de deux pouces ſont de la groſſeur d'un pois, d'un noir luiſant, enchaſſés dans deux orbicules arrondis un peu ſaillants. Son front eſt plat, & l'on y voit à droit & à gauche deux larges plaques crénelées, remplies de poils, ſurmontées de deux autres, toutes quatre mouvantes en divers ſens par le moyen de deux jointures. Du milieu de ces plaques ſortent deux cornes, & quatre pointures, dont le bout eſt fendu en pincettes & velu. La gueule de l'animal eſt en deſſous dans une foſſette ovale, couverte de pluſieurs barbillons, qui ont differentes articulations.

La ſeconde eſpece de Cancre eſt le *Pagurus* des Anciens. Il s'en trouve beaucoup ſur les falaiſes, ou ſur les rochers eſcarpés, ſur leſquels il grimpe. Il fréquente auſſi les hauts fonds, les endroits, où il y a des Madrepores, des Panaches, des Lithophytons, ſur tout dans le voiſinage des Iſles Caraïbes. L'écaille de ce Cancre eſt preſque ronde, le fond en eſt rouſſâtre, & elle eſt toute parſemée de piquants, auſſi-bien que ſes bords. Le muſeau de l'animal eſt armé de cornes peu ſaillantes, ſes yeux ſont enfoncés dans des cavités, couchés de travers, & défendus de pluſieurs pointes en guiſe de paupieres. Il ſort de ſes narines de longs filets pliants & mobiles en divers ſens. Sa gueule eſt comme celle des Crabes, auſquels il reſſemble encore par le plaſtron. Ses deux bras

ſont

ſont fort grêles, & ſes mordans médiocres, eu égard au reſte du corps. Les quatre autres pieds, qu'il a de chaque côté rangés ſous le ventre, ſont groſſiers, & ont chacun une articulation, & un ardillon noirâtre à leur extremité. Sa chair eſt coriaſſe, d'un gout ſauvageon; & il n'y a gueres que les pauvres, qui en mangent.

Des Crabes & du Soldat.

Les Crabes, qu'on trouve en quantité ſur les côtes de toutes les Antilles, ſont une des plus riches mannes dont la nature ait pourvû leurs habitans. On en diſtingue ſurtout de trois ſortes; ceux de mer, ceux de montagnes, & ceux de rivieres. Les premiers ſont les plus communs. Ils ne ſe tiennent point à la mer, mais ils vont s'y rafraîchir de têms en têms, & c'eſt ſur ſes bords qu'on les trouve pour l'ordinaire. Nos Eſclaves les appellent leurs poulets, & ils leur ſont effectivement d'une grande reſſource pour la vie. Les ſeconds ſont rouges, & s'arrêtent dans les lieux ſecs; ils ſont encore plus eſtimés que les premiers. Mais ceux de rivieres ſont les meilleurs de tous, & il n'eſt point de bonne table, où ils ne puiſſent faire honneur. Ce qu'on appelle *Soldat* eſt, auſſi-bien que les Crabes, une eſpece d'Ecreviſſe, ou de ce qu'on appelle *Cancellus marinus*. On le trouve par tout le long de la mer, & il eſt bon à manger. Son nom vient de ce qu'il eſt armé par tout le corps, excepté à l'extremité d'en bas, où il eſt nud, & où il paroît être d'une ſenſibilité extrême; auſſi ſe fourre-t-il, dès qu'il eſt né, dans la premiere coque, qu'il rencontre, mais pour l'en faire déloger, il ne faut qu'en approcher le feu.

Sargaſſes, Prai-

Pour peu qu'on ait navigué dans cet Archipel,

ries marines, Tortuës.

pel, on a dû y apercevoir ces prairies naturelles couvertes d'une herbe appellée *Sargasſe*. Il y en a, qui paroiſſent ſur la ſuperficie de la mer, mais le grand nombre eſt au fond de l'eau, & ſur les côtes. C'eſt là qu'entr'autres animaux marins ſe tiennent des Tortuës en très-grande quantité. Il y en a de deux eſpeces. Celles, qu'on appelle Tortuës franches, recherchent les paturages gras & bien fournis d'herbes. Les autres, qu'on connoît ſous le nom de Caret, & dont la dépouille eſt cette écaille de Tortuë ſi eſtimée, reſtent pour l'ordinaire dans des endroits pierreux, couverts ſeulement d'un peu de mouſſe.

Des Pilotes, du Remora, des Dorades, & des Bonites.

Parmi les poiſſons particuliers à ces mers on remarque le Pilote, ainſi nommé, parce que, quand il rencontre un navire, il nage toûjours devant, juſqu'à ce qu'il l'ait conduit dans un port. C'eſt un aſſés petit poiſſon, je n'en ai pu rien ſavoir de plus, ni du Remora, lequel doit ſon nom à une erreur populaire, dont tout le fondement eſt que ce petit animal s'attache aux vaiſſeaux, il s'attache auſſi aux grands poiſſons, pour ſe mettre à l'abri de la grande agitation des flots pendant la tempête. On connoit préſentement aſſés les Dorades & les Bonites, ou poiſſons volans, & tout le monde eſt inſtruit de la chaſſe que les premieres donnent aux ſecondes. On ſait auſſi que par une double merveille la Bonite vole, & ne le peut faire, que ſes aîles, ou pour parler plus juſte, ſes aîlerons ne ſoient mouillés. Mais bien des gens ignorent peut-être que ces pauvres animaux également pourſuivis dans l'air & dans l'eau, n'évitent ſouvent la gueule des Dorades, que pour être la proye de certains oiſeaux, qui ne leur font

ſont pas une guerre moins cruelle, deſorte que la liberté qu'ils ont de paſſer d'un élément à l'autre, ne ſert qu'à multiplier leurs ennemis.

Des Galeres.

Rien n'eſt plus joli qu'une autre eſpece de poiſſon, qu'on nomme Galeres. Ce n'eſt au fond qu'un inſecte, dont la peau enflée & pleine de vent, qu'il pouſſe hors de l'eau paroît ornée de toutes les couleurs, & lui ſert comme de voile, ou plûtôt, eſt pouſſé de côté & d'autre au gré du vent. Mais il faut ſe contenter de le regarder. On n'y touche pas impunément. Pour peu qu'on mette la main deſſus, elle eſt infectée d'une certaine glu mordicante, qui cauſe les plus vives douleurs. On a, dit-on, obſervé que cette douleur croît à meſure que le Soleil monte ſur l'horiſon. Mais quoiqu'Ariſtote ait avancé la même choſe des Etoiles de mer, dont les environs des Antilles ſont auſſi extrêmement peuplés, il paroît que ce fait n'eſt pas encore aſſés verifié pour l'aſſûrer. Outre la Dorade, dont je viens de parler, le Perroquet de mer, & d'autres poiſſons connus ſous le nom de Poiſſons de Roche, ont des couleurs d'or & d'azur ſi éclatantes, que leurs écailles paroiſſent comme autant de pierres précieuſes. Le Heriſſon, le Crapeau de mer, & une eſpece de petit Cochon marin aſſés ſingulier, ſont encore des productions de ces mêmes mers, & n'ont gueres d'autre uſage, que d'orner les cabinets des curieux.

Du Lamentin.

On trouve dans le ſeul Lamentin, ſi on en croit quelques Auteurs, la plûpart des choſes, que la Fable a miſes ſur le compte de la Sirene & du Dauphin. Mais il faut avoir pour cela des yeux, qui voyent les objets bien differemment des autres. Je ne ſache point que le

Lamentin ait jamais chanté, on dit seulement que quand on le tire à terre, il jette des larmes & se plaint, & c'est de là qu'est venu le nom que lui ont donné les François. Quant à sa figure, elle n'a certainement rien de joli, ni même, qui approche de celle qu'on suppose au Dauphin, avec lequel toute la ressemblance, qu'il peut avoir, c'est qu'il paroît assés ami de l'homme. Les Espagnols l'ont nommé *Manati* à cause de deux nageoires qu'il a sous les épaules, lesquelles aprochent un peu de la figure d'une main, & dont il se sert également pour nager & pour porter ses petits. Le premier, qui s'est imaginé que ce poisson pouvoit bien être la Sirene des Anciens, fut Christophle Colomb, lequel donnoit volontiers dans tout le merveilleux, qui pouvoit rendre ses découvertes plus celebres. Mais cette imagination n'a point fait de fortune. La femelle du Lamentin met bas & allaite son petit à la façon des Vaches, ce qui l'a fait nommer Vache marine par quelques-uns. La figure de la tête de cet animal y a aussi contribué; car il l'a faite à peu près comme celle d'un Bœuf, mais il a le museau plus enfoncé, le menton plus charnu, & les yeux petits. Sa couleur est minime, & il s'en trouve de 20. pieds de long sur 10. de large vers les épaules: cette largeur va toûjours en diminuant vers la queuë. Sa chair a le goût de celle du Veau, quand elle est salée; mais elle est plus exquise, & se conserve plus long-têms. La graisse, qu'on en tire, est aussi très-bonne & ne rancit point. Sa peau est un très-bon cuir, & on en fait des souliers. Il s'engendre dans la tête de ces animaux des pierres, qui sont souveraines pour la colique

&

& pour la pierre. On ne tuë gueres les grands qu'à terre, lorsqu'ils vont paître le long de la mer & des rivieres, les petits se prennent dans des filets. Ce poisson s'aprivoise, dit-on, fort aisément, surquoi Gomara reconte un fait arrivé, dit-il, dans notre Isle, auquel on donnera telle croyance, qu'on voudra. Le voici. Un Cacique nourrissoit un Lamentin dans un petit lac, ou étang des Gonaives, où effectivement ce poisson est plus commun, qu'en aucun autre endroit. Il l'avoit même rendu si familier, qu'en l'appellant il le faisoit venir, lui chargeoit sur le dos tout ce qu'il vouloit, & le Lamentin le portoit à l'autre bord. Un Espagnol s'avisa de l'appeller un jour, & le blessa d'un coup de fusil, ce qui le rendit plus circonspect, & depuis ce têms-là il n'aprochoit point, qu'il n'eût bien examiné, si celui, qui l'appelloit, étoit Indien ou non, ce qu'il reconnoissoit à la barbe. Enfin il disparut tout-à-fait après une grande cruë d'eau, qui selon les apparences l'entraina à la mer, avec laquelle le Lac, où il étoit, communique. Herrera raconte une histoire assés semblable, & qui est peut-être pour le fonds la même, que Gomara aura déguisé à son ordinaire, quoique l'une ne soit pas plus croyable que l'autre. Le Lamentin d'Herrera venoit à terre, dès qu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui donnoit à la main, & suivoit ceux, qui le nourrissoient ainsi, jusques dans les maisons, il jouoit avec les enfans, & paroissoit prendre beaucoup de plaisir à la Musique. Il souffroit qu'on montât sur son dos, & passoit, dit-on, jusqu'à dix hommes à la fois d'un bord du Lac à l'autre.

Des Crocodiles.

Les Crocodiles, que les Amériquains nomment

ment Caymans, n'ont rien de moins singulier que les Lamentins. A la verité on ne les apprivoise point aux Isles, comme on fait, dit-on, à la Chine, mais ils y ont, comme par tout ailleurs un instinct admirable pour aller chercher leur proye, jusques dans les forêts, où ils dressent des embuches d'une maniere fort adroite aux Cochons marons, & à d'autres animaux, qu'ils surprennent presque toûjours. Des Chasseurs même y ont été pris. On dit que ceux de Cuba sont très-alertes & gagnent les hommes à la course. Pour cela ils picquent leur queuë en terre, puis s'élancent d'une grande viteſſe. Il est vrai que c'est toûjours en ligne droite, de sorte qu'il suffit pour leur échaper de courir en serpentant. Ceux de notre Isle quittent rarement les rivieres, où ils se tiennent en embuscade à certains passages, & aux abreuvoirs. Ils ne s'attaquent pour l'ordinaire aux hommes, que quand ils en ont été blessés, ou qu'on les a irrités de quelque maniere que ce soit; mais ils ne font aucun quartier aux autres animaux, qu'ils saisissent toûjours par le museau pour leur ôter la respiration. Ils les entrainent ensuite au fond de l'eau, où ils les laissent pourrir, avant que d'en faire leur curée. Ils aiment les odeurs fortes, & ils en ont eux-mêmes une, qui aproche de celle du musc. Les Corneilles du pays sont très-friandes de leurs oeufs, qu'elles éventent sous le sable, où cet amphibie les cache, & où la seule chaleur les fait éclore, comme il arrive à ceux des Tortuës. On pretend qu'il y a des Caymans de 25. pieds de long, & il n'est point rare d'en voir de la grosseur d'un Boeuf ordinaire. Quand on a à passer un Lac, ou

une

une riviere, & que l'on craint d'y trouver de ces animaux, dont la rencontre n'eſt jamais fort agréable, on n'a qu'à jetter ſur l'eau des veſſies enflées, les Caymans courent après, & n'atrapent que du vent; on s'en divertit, & l'on paſſe en ſureté.

De l'Ivana. On a trouvé dans la même Iſle une autre ſorte d'amphibie, que les anciens habitans nommoient *Ivana*, ou *Iguana*, & qu'on voit auſſi ſouvent dans l'eau, que ſur le haut des arbres. Il tient du Lézard & du Crocodile, & a par deſſus l'un & l'autre que ſa chair eſt un manger délicieux; mais on dit qu'elle ne vaut rien pour ceux qui ont eu le mal de Naples. Oviedo le met au nombre des Serpens: ce qui eſt certain, c'eſt que ſa peau a les mêmes couleurs, & que ſa figure eſt des plus horribles. Mais rien n'eſt plus trompeur que ſa phyſionomie, car il n'eſt point d'animal plus doux & moins malfaiſant. Les plus grands ont deux palmes & demie de long & un peu plus d'une palme de large. L'Ivana a des pattes de Lezard, la tête plus groſſe, & une queuë, qui eſt le double de ſon corps pour la longueur: ſes dens ſont fort aiguës, & il a un long & large jabot, qui lui pend juſques ſur la poitrine. Ses pattes de devant ſont plus longues que celles de derriere, & elles ont des doigts, dont les ongles ſont comme des ſerres d'oiſeaux de proye, mais elles ſont incapables de rien ſerrer fortement. Enfin il a tout le long du dos comme une nageoire élevée & crêtée en forme de ſcie. On en rencontre ſouvent de très-petits, qui ſont aparemment d'une eſpece particuliere. Cet animal eſt abſolument muet, & n'a aucune ſorte de cri. Sa douceur eſt extrême, &

ſa patience a quelque choſe d'incroyable; on le tiendra trois ſemaines de ſuite à l'attache, ſans lui donner, ni à boire, ni à manger, & ſans qu'il faſſe le moindre mouvement pour ſe dégager. Sa nourriture ordinaire eſt un peu de Caſſave, ou d'herbes, ou d'autres choſes ſemblables. Il ne peut nager, que quand il eſt petit, dès qu'il a toute ſa taille, il ne ſauroit plus avoir ce mouvement des pattes, qui le ſoutenoit ſur l'eau. Il fait ſes œufs dans le ſable le long des rivieres & des ruiſſeaux, & l'on prétend qu'il en fait juſqu'à 40. ou 50. à la fois. Oviedo a obſervé que ces œufs ne cuiſent point dans l'huile, ni dans le beurre, mais ſeulement dans l'eau. Ils ne ſont pas plus gros qu'une noix, & leur enveloppe n'eſt qu'une pellicule fort déliée. Comme cet animal ſe laiſſe aiſément aprocher, il n'eſt pas difficile de le prendre. On le chatouille doucement ſur le dos avec un nœud coulant, il croit que ce chatouillement vient de quelque inſecte, & demeure quelque têms ſans remuer. Mais tandis qu'il attend le moment de donner ſur ſa proye, il ſe trouve pris lui-même par le col.

Des Canards.

On ne voit pas dans les Iles autant de ſortes d'oiſeaux, qu'en Europe, mais il y en a d'une beauté, dont les nôtres n'aprochent point. Les Hirondelles, les Corneilles, les Tourterelles, les Ramiers, les Oyes & les Canards ſauvages, y ſont à peu près les mêmes. On y trouve auſſi des Canards tout blancs par le corps, & dont la tête eſt d'un très-beau rouge. Il y en a encore une eſpece de muſquée, qu'on prétend y avoir été aportée d'ailleurs; c'eſt la ſeule qu'on éleve dans les baſſes-cours, non ſeulement pour la beauté de leurs plumages, mais en-

encore à cause de leur grosseur, & parce qu'ils font plusieurs pontes par an. On a observé que les Canetons, qui viennent de l'accouplement des uns avec les autres, n'en font point d'autres. Au reste les anciens habitans des Isles n'avoient aucune sorte de volailles domestiques.

Des Oyes, des Pintades, des Paons, & des Faisans.

Les Oyes des Antilles n'ont des petits qu'une fois l'année. Il n'en est pas de même de toutes les autres especes de volailles, soit Indiennes, soit étrangeres. Toutes les saisons sont bonnes pour cela, & rien ne seroit plus aisé que de les élever, si ces animaux n'étoient pas sujets à une maladie, qu'on appelle les Pians, & dont il en meurt un très-grand nombre. Ce qu'on voit plus communément dans les basses-cours, ce sont les Poules Pintades, qui y sont venuës de Guinée; des Paons, qu'on a trouvés en quantité le long de la riviere *Neyva*; & des Faisans. L'Isle avoit des Pintades un peu differentes des autres, & plus petites, mais il ne fut jamais possible de les rendre domestiques. Jusques-là que, si on mettoit de leurs œufs sous une Poule ordinaire, les petits poussins n'avoient pas plûtôt leurs aîles, qu'ils disparoissoient. Cet animal a le bec & les pieds à peu près comme nos Poules: il est de la même grosseur, mais ses plumes ont toutes une tache blanche, qui leur fait comme un œil bien moins marqué que celui des Paons; le reste est d'une couleur plus foncée, & tire sur le gris cendré. C'est cette varieté, qui lui a fait donner par les Espagnols le nom de Pintade, ou Poule peinte, qui dans le fond ne lui convient pas beaucoup. Il a la tête & le col presque chauve, ce qui cause une petite difformité, laquelle est néanmoins un peu réparée par sa crête,

te, qui eſt courte, mais d'un rouge très-vif.

Des Tourterelles, des Picverts, des Roſſignols, & des Linottes.

On croit communément qu'il y a dans la même Iſle des Perdrix rouges, & des Ortolans; on ſe trompe; ce ſont differentes eſpeces de Tourterelles. Les nôtres y ſont ſur tout fort communes. Le Pic-vert y a toutes les proprietés de celui de France, mais il l'emporte beaucoup par la beauté de ſon plumage rouge & noir ſur un fond jaune. Les François après les Eſpagnols l'ont appellé Charpentier, parce que quand il picque le bois de ſon bec, il fait un très-grand bruit. Du reſte il ne peut porter ce nom, que par ironie, car bien loin de bâtir, il détruit, & l'on a vû de grands édifices, dont ces animaux avoient tellement criblé les poutres, qu'on a été contraint de les abatre. Notre Iſle a auſſi ſon Roſſignol, dont la figure & le chant aprochent aſſés peu du nôtre. Il doit ſon nom au plaiſir, que reſſentit Chriſtophle Colomb en l'entendant chanter au mois de Decembre. Mais on y trouve une Eſpece de Linotte, dont le ramage a quelque choſe de fort agréable. Cet oiſeau eſt très-rare, & en general le gazouillement des oiſeaux ne fait pas dans ce pays-là un des agrémens des bois & des campagnes: s'ils charment les yeux plus que les nôtres, ils flatent beaucoup moins les oreilles.

Des Grands-Goſiers, des Perroquets.

Les oiſeaux de proye ne manquent pas dans notre Iſle, & il s'y en voit d'un grand nombre d'eſpeces. On y trouve ſur tout des Grands-Goſiers en quantité. C'eſt un oiſeau, qui tient du Cormoran & du Pelican; mais il eſt trop different du dernier pour lui en donner abſolument le nom, comme a fait le P. Labat. Ce qu'il a de ſingulier, & ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte, c'eſt que de la partie infe-

rieu-

rieure de ſon bec, qu'il a fort long & fort large, il pend une eſpece de bourſe, qu'il étend prodigieuſement, & qui lui ſert de magaſin. Il ne ceſſe point de chaſſer, ou plûtôt de pêcher, juſqu'à ce qu'il l'ait rempli. Il digere enſuite à ſon aiſe, mais aſſés vite, ce qu'il a ainſi ramaſſé; & il eſt inconcevable combien il en coute aux curieux, pour le nourrir. Tout lui eſt bon, mais quand il eſt libre, il ne vit que de poiſſon, & on ne le trouve gueres, qu'au bord de la mer, où ſa couleur eſt toûjours d'un cendré obſcur, & le long des rivieres, où il eſt, au moins en quelques endroits, d'un très-beau blanc. Un autre oiſeau de proye aſſés commun aux Iſles, eſt le Malfenis, lequel aproche du Faucon & de l'Aigle. Quantité d'autres, qu'on appelle indifferemment Peſcheurs ou Aigrettes, ſont de vrais Hérons, & different très-peu des nôtres. Enfin les Perroquets ſont encore habitans naturels des Antilles, où l'on en voit de toutes les eſpeces & de toutes les couleurs. Mais les deux merveilles de l'Amérique en genre d'oiſeau, ſont le Flamand & le Colibry, un des plus grands, & le plus petit de tous les animaux qui volent, & ne ſont point inſectes.

Du Flamand.

Le Flamand doit ſon nom aux Eſpagnols, mais la raiſon, qu'ils ont euë de le lui donner, n'eſt pas venuë juſqu'à nous. Ces oiſeaux ſe trouvent par grandes troupes dans les marais, & comme ils ont les pieds extrêmement hauts, on diroit de loin un eſcadron rangé en bataille. Ils ſont effectivement toûjours en garde contre la ſurpriſe de leurs ennemis, & l'on pretend qu'il y en a toûjours quelques-uns en ſentinelle, tandis que les autres ſont occupés à chercher leur

leur vie. Avec cela on dit qu'ils éventent la poudre d'assés loin ; ainsi on les aproche difficilement. Nos anciens Boucaniers se servoient pour les tuer d'un stratagême semblable à celui, dont on dit que les Floridiens usent pour aprocher les Cerfs. Ils se couvroient d'une peau de Bœuf, & prenant le dessous du vent, ils aprochoient leur proye, sans que les Flamands accoûtumés à voir paître les Bœufs dans les campagnes, en fussent effarouchés ; de sorte qu'ils les tiroient à leur aise. Les plumes du Flamand sont d'un très-bel incarnat, mêlé d'un peu de blanc & de noir. Il est de la grosseur d'une Poule d'Inde ordinaire. Sa chair n'est pas bonne à manger, mais sa langue est un morceau délicat. Quand on en peut avoir de jeunes, on les aprivoise aisément, pourvû qu'on leur donne à boire de l'eau salée, mais à cet âge leur plumage n'a rien de beau.

Du Colibry.

Le Colibry, qu'on appelle Oiseau-Mouche en Canada, a été nommé par les Espagnols *Tominejo*, parce qu'avec son nid il ne pese qu'environ deux de ces petits pois, qu'on appelle en Espagne *Tomines*. Il est encore plus petit en Canada, où son corps, y compris les plumes, n'est pas plus gros que celui d'un Hanneton. Ses couleurs sont le rouge, le noir, le verd & le blanc, avec des nuances d'or sur le verd & sur le rouge. Il a sur la tête une petite aigrette noire, sa gorge est d'un rouge très-vif ; son ventre est d'un beau blanc, & tout le reste d'un verd de feuille de rosier. La femelle n'a de toutes ces couleurs que le blanc sous le ventre, tout le reste de son plumage est d'un cendré clair. Le bec, & les pattes de ce petit animal sont fort longs ; le Colibry des Iles a le bec un peu

peu crochu, au lieu que l'Oiſeau-Mouche du Canada l'a tout droit. Le P. le Pers prétend que le Colibry ne fait point d'autre bruit, que celui du bruïſſement de ſes aîles, lequel eſt aſſés fort, parce qu'il a le vol très-rapide. Le P. Labat aſſûre au contraire qu'il a un chant fort mélodieux. Je ne déciderai point entre ces deux ſentimens, parceque je n'ai point vû de Colibry vivant. Pour ce qui eſt de l'Oiſeau mouche du Canada, j'en ai entendu une femelle, qui ſiffloit d'une maniere très-forte, mais peu agréable. J'ai ſouvent vû des mâles, mais je n'en ai jamais entendu chanter un ſeul.

Insectes.

Des Mouches luiſantes.

La Mouche luiſante, que les anciens habitans de nos Iſles nommoient *Locuyo*, & auquel les Eſpagnols ont conſervé ce nom, a bien auſſi ſon mérite. C'eſt une eſpece d'Eſcarbot une fois plus petits qu'un Moineau. Il a deux yeux à la tête, & deux ſous les aîles, d'où il ſort un feu, qui jette une très-grande lumiere, & c'eſt peut-être le plus beau Phoſphore vivant, qui ſoit dans la nature. On voyage & on lit même à ſa clarté, & elle étoit d'une très-grande utilité aux Inſulaires qui s'en ſervoient la nuit pour la chaſſe & pour la pêche, en ſe les attachant aux pieds & aux mains. On ajoûte que c'eſt encore un excellent préſervatif contre les Mouſtiques, & autres ſemblables inſectes, dont on eſt ſans cela très-incommodé, & dont le jour même on ne ſauroit ſe garantir, ſur tout dans les lieux un peu couverts de bois, qu'en s'expoſant à un Soleil toûjours brûlant. Les Mouches luiſantes ſe prenoient la nuit avec des tiſons; dès qu'elles voyoient du feu elles y accouroient, & dès qu'on les avoit fait tomber, elles ne ſe relevoient point. Ce qui les fai-

faisoit briller de la maniere, que j'ai dit, étoit une humeur, qui produisoit le même effet sur les mains & le visage, quand on s'en étoit frotté. Herrera nous assure qu'on les appelloit par leur nom, en leur montrant un tison allumé, & qu'elles venoient d'abord. Il y a bien de l'apparence que les Espagnols avoient pris cet usage des Insulaires. Cependant on peut bien croire que tant de beautés & la fraîcheur de la nuit, convioient fort à prendre ce têms pour se promener, ou pour voyager. Mais les Locuyos n'ont qu'une saison, qui est celle des grandes chaleurs, & on les garde bien difficilement au-delà de huit jours. Nos Mouches ordinaires, qui ont passé dans les Isles sur nos vaisseaux, y ont extraordinairement peuplé, & l'on ne sauroit tuer une piece de gibier un peu loin des habitations, qu'en peu d'heures elle ne soit couverte de ces insectes, qui la corrompent d'abord. Les mêmes vaisseaux ont fait aux Antilles un autre présent, qui ne leur est pas moins dommageable, ce sont les Rats & les Souris, qui s'y sont fort répandus, & y font des ravages incroyables.

Des Insectes venimeux.

Parmi les autres insectes & reptiles, on remarque plusieurs especes de Scorpions, un Escarbot, nommé *Rhinoceros*, plusieurs sortes de petits Lezards, d'Araignées, de Fourmis, & de Couleuvres. Quelques-unes de ces dernieres sont assés grosses pour avaler des Poules entieres; mais nul de ces animaux n'est venimeux, si on en excepte certains Scorpions, qui naissent dans la Presqu'Isle de *Samana*, & une Araignée à cul-rouge, la plus grande & la plus monstrueuse, qui soit au monde: encore n'est-on pas fort incommodé de la picqueure de celle-ci.

le-ci. Pour ce qui eſt de celui-là, on en parle d'une maniere fort generale, & le fait eſt même aſſés peu certain. Mais l'Eſcarbot Rhinoceros eſt un animal trop curieux, pour n'en pas donner ici la deſcription.

De l'Eſcarbot Rhinoceros.

Quelque têms après qu'on a coupé un Palmier, une eſpece d'Eſcarbot y produit une quantité de vers cornus, que les habitans recherchent avec ſoin, & qui paſſent pour un mets très-délicat. Ce n'eſt en effet qu'une graiſſe douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée & en volute. Il eſt vrai que d'abord ſa figure rebute, & cauſe une certaine horreur, que quelques-uns ne peuvent jamais vaincre: mais la plûpart s'y font bientôt. L'Eſcarbot, qui les enfante, eſt celui dont nous parlons; c'eſt une ſorte de Mouche volante, qui a un nez fort alongé, & fait en façon de corne un peu cintrée; d'où lui eſt venu le nom de Rhinoceros. Cette corne eſt ordinairement ornée d'une double épouſſette, l'une en deſſus, & l'autre en deſſous. De plus il ſort de ſes narines deux barbillons mobiles, qui ont pluſieurs articles terminés par de jolis ombeles veloutés, qui lui ſervent d'oculaires. Un caſque tirant ſur l'oval lui couvre la tête, il eſt tout d'une piece, un peu en boſſe d'un noir luiſant très-poli, d'une conſiſtance ferme, bruſque & caſſante. Sa gueule fendue horizontalement renferme deux mâchoires bien armées de bonnes dens. Son thorax eſt oſſeux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois noeuds, ou articulations. Ces bras ſont recoudés, & terminés par une patte fourchuë, ardillonée & veluë. Un peu au-deſſous ils s'emboëtent dans une échancrure, qui ſe trouve

ve dans la partie ſuperieure du ventre. De chaque côté il y a un pied tout ſemblable aux bras, que je viens de décrire, enchaſſé dans un corſelet fait de pluſieurs pieces, qui s'uniſſent avec le plaſtron. Du bas-ventre il ſort pareillement deux pattes, qui ne different en rien des autres. Pluſieurs tuniques rangées les unes ſur les autres, terminent en bas cet inſecte, lequel porte en deſſus quatre aîles, deux interieures, fines & tiſſuës comme de la gaze, & deux exterieures, qui ſont rayées, noires, ovales, ſeches & raïonnantes.

Des Chiques & des Poux de bois.

Les Gueſpes, les Mouches à mille pieds, & une eſpece de Fourmi fort groſſe & toute noire appellée *Flamand*, laiſſent auſſi quelques marques ſur la peau, où elles ont mis leur aiguillon, mais ces piqueures n'ont aucune ſuite fâcheuſe. Il n'en eſt pas de même d'un autre petit inſecte, que les Inſulaires appelloient *Nigua*, & que les François ont appellé *Chique*, lequel ſe fourre dans la chair, particulierement aux pieds, où il ſe fait ſentir d'abord par un grand feu. Il faut même l'en tirer de bonne heure, ſans quoi il gagne toûjours; comme une eſpece de chancre, & multiplie, comme la vermine. Les Eſpagnols en reçûrent beaucoup d'incommodités dans les commencemens, parce que ne ſachant ce que c'étoit, ni la maniere de s'en délivrer, les pieds leur pourriſſoient avec les plus violentes douleurs. Une troiſiéme eſpece de Fourmi blanche, eſt encore plus pernicieuſe. Leur ſubſtance eſt très-molaſſe, & leur bave, ou ſalive eſt un diſſolvant, qui fait impreſſion juſques ſur le fer. On les appelle *Poux de bois*, parce qu'elles s'attachent aux bois mous, dont elles ſe nourriſſent, & qu'el-

qu'elles ruïnent entierement. Dès qu'elles ont gagné le comble d'une maiſon, c'eſt fait de la charpente, & en peu de têms. Elles commencent par dévorer les lattes, qui pour l'ordinaire ſont d'un bois fort tendre, puis elles s'inſinuent dans les mortaiſes, qu'elles rongent aſſés vite. On a découvert depuis peu que l'arſenic les fait mourir d'abord; & il ſuffit, pour en être bientôt délivré, de répandre un peu de ce poiſon ſur le chemin, que ſe fraye cet inſecte, & qui eſt une eſpece de boyau de terre, ou de chemin couvert. Le Poux de bois fait auſſi beaucoup de dégat dans le linge & dans les livres, & il n'eſt point de cofre, où il ne pénétre, auſſi-bien qu'une ſorte de Hanneton appellé *Ravet*, un peu plus plat que les nôtres, & qui ne travaille que de nuit.

Des Quadrupedes.

Il y a beaucoup moins à dire ſur les Quadrupedes naturels de notre Iſle, que ſur les autres ſortes d'animaux. Il ne s'y en trouva que de cinq eſpeces, quand on la découvrit; & comme ils étoient tous ſans défenſes, les Chats & les Chiens Eſpagnols les eurent bientôt détruits. Les Inſulaires les nommoient *Utias*, *Chemis*, *Mohuis*, *Coris*, & *Goſchis*: mais je n'ai trouvé ce dernier nom, que dans les Mémoires du P. le Pers. Les plus grands ne ſurpaſſoient point nos Lapins ordinaires, dont les trois premieres eſpeces tenoient beaucoup, & tous étoient bons à manger. Oviedo dit que l'Utias étoit comme une groſſe Souris, & le Cori comme un petit Lapin. Il y en avoit de tout blancs, & dans d'autres les couleurs étoient mêlées. Le Cori, ſelon d'autres Auteurs, étoit blanc & noir, n'avoit point de queuë, & ſa gueule étoit ſemblable à celle d'une Taupe.

Les

Les Goſchis étoient de petits Chiens muets, qui ſervoient d'amuſement aux Dames, leſquelles les portoient entre leurs bras. On s'en ſervoit auſſi à la chaſſe, pour éventer les autres animaux; ils étoient pareillement bons à manger; & furent d'une grande reſſource aux Eſpagnols dans les premieres famines, qu'ils eſſuyerent. L'eſpece auroit même bientôt manqué dans l'Iſle, ſi on n'y en avoit apporté de pluſieurs endroits du Continent. Il y en avoit de pluſieurs ſortes; car les uns avoient la peau tout à-fait liſſe; d'autres avoient tout le corps couvert d'une laine fort douce; le plus grand nombre n'avoit qu'une eſpece de duvet fort tendre & fort rare. La même varieté de couleur, qui ſe voit parmi nos Chiens, ſe rencontroit auſſi parmi ceux-là, & plus grande encore, parce que toutes les couleurs s'y trouvoient, & même les plus vives.

Nombre & figure des Habitans.

Je ne dirai rien ici des arbres & des plantes ni de tout ce qui concerne la Botanique par raport à l'Iſle, dont je vais écrire l'hiſtoire. Cette matiere eſt d'une grande étenduë, & demande un ouvrage à part, auquel je ſai que l'on travaille. Mais il eſt ſur tout néceſſaire de bien faire connoitre les peuples, qui occupoient cette grande Iſle, lorſque les Europeans y parurent pour la premiere fois. Quelques Auteurs ont prétendu qu'on y trouva trois millions d'ames. D'autres en retranchent les deux tiers, peut-être ceux-ci en mettent-ils trop peu, mais il y a beaucoup d'apparence que ceux-là en mettoient trop, & qu'il faut prendre un milieu entre ces deux opinions. Ces Inſulaires étoient communément d'une taille médiocre, mais bien proportionée. Ils avoient le teint extrêmement ba-

bazané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux & grossiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, pas un poil dans tout le reste du corps, presque point de front, les dents sales & mauvaises, & je ne sai quoi de trouble & de sauvage dans les yeux. Mais tout cela n'étoit pas également naturel. La couleur de leur peau venoit en partie du *Rocou*, dont ils se frottoient souvent: à quoi il faut joindre les ardeurs d'un Soleil brûlant, auxquelles ils étoient sans cesse exposés tout nuds. Ils se procuroient aussi par artifice cette conformation de tête, qui leur ôtoit presque tout le front, & dans laquelle ils trouvoient un grand agrément. Pour cela les meres avoient soin de tenir fort serré avec les mains, ou entre deux petits aix le haut de la tête de leurs enfans nouvellement nés, afin de l'applatir peu à peu: d'où il arrivoit que le crane replié en quelque sorte sur lui-même, devenoit si dur, que les Espagnols ont souvent cassé leurs épées en voulant fraper de taille sur la tête de ces malheureux. Or il est aisé de juger que cette operation changeoit toute la physionomie, & contribuoit beaucoup à l'air farouche, qu'on remarquoit dans ce peuple.

Les hommes alloient tout nuds & cachoient assés mal, ce qui ne doit point être vû. Les femmes portoient une espece de jupon, qui dans les Dames descendoit jusqu'aux genoux seulement. Les filles ne portoient absolument rien. Ils étoient tous d'une complexion foible, d'un temperament flegmatique, un peu mélancoliques, & mangeoient fort peu. Un Crabe, un Burgot leur suffisoit chaque jour pour se nourrir; aussi n'avoient-ils presque pas de force. Ils ne travailloient

Leur complexion & leur caractere.

loient point, ne s'inquietoient de rien, & passoient leur vie dans la plus grande indolence, qu'il soit possible d'imaginer. Après s'être divertis à danser une partie du jour, s'ils ne savoient plus que faire, ils s'endormoient. Du reste c'étoit les hommes du monde les plus simples, les plus doux, les plus humains, qui avoient, ou du moins, qui montroient moins d'esprit & de mémoire, sans fiel, sans aigreur, sans ambition, & presque sans passions : des enfans, plûtôt que des hommes. Ils ne savoient rien & n'avoient nulle envie de savoir ; ils ignoroient jusqu'à leur origine, & comme on n'a pû l'apprendre que d'eux, nous ne pouvons avoir sur cela que des conjectures bien foibles.

Leurs Traditions.

D'ailleurs ils n'avoient ni écriture, ni rien qui suppleât à ce défaut, que des chansons ; mais ces chansons se changeoient à la mort du Prince regnant, ainsi elles n'établissoient pas une tradition fort ancienne, à quelques fables près, qui étoient fort mal digerées. On en peut juger par ce qu'ils disoient de l'origine des hommes. Les premiers, selon eux, étoient sortis de deux cavernes de leur Isle. Le Soleil irrité de cette sortie, changea en pierres les gardiens de ces cavernes, & métamorphosa ces hommes échapés de leurs prisons, en arbres, en grenouilles, & en plusieurs autres sortes d'animaux. Cependant l'Univers ne laissa point de se peupler. Une autre tradition portoit que le Soleil & la Lune étoient aussi sortis d'une grotte de la même Isle pour éclairer le monde, & l'on alloit en pélerinage à cette grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux Démons, auxquels il falloit rendre ses devoirs, avant que d'aller plus loin.

Ces

Ces fables font voir que ces Insulaires ne doutoient point que la Terre n'eût commencé par leur Isle à se peupler, & il est peu de Nations dans l'Amérique, en qui l'on n'ait trouvé la même prévention pour leur pays.

Il y a néanmoins bien de l'apparence que la Terre ferme a eu des habitans avant les Isles. Il s'agit de savoir de quel côté sont venus ceux, qui les ont peuplées, & c'est sur quoi il ne me paroît pas possible de prendre parti. Il n'est pas non plus fort aisé de dire pourquoi dans les grandes Antilles les habitans étoient si doux, & si peu aguerris, & ceux des petites, si feroces, si belliqueux, si inhumains. D'ailleurs, & les Cannibales, qu'ils avoient au Sud pour voisins, & les Floridiens, qui l'étoient au Nord, étoient également Anthropophages; cependant on ne sauroit presque douter qu'ils ne soient descendus, ou des uns, ou des autres, ou peut-être même de tous les deux peuples: & quelque sentiment qu'on embrasse, il restera toûjours à expliquer, d'où vient cette difference de mœurs & de caracteres dans les uns & dans les autres, & d'une partie de ces Insulaires aux peuples, d'où ils tirent leur origine. Conjectures sur leur Origine.

Pour revenir à leurs chansons, qui seules leur tenoient lieu d'annales, ainsi que je l'ai déjà remarqué: elles étoient toûjours accompagnées de danses en rond, où celui, qui menoit la bande, commençoit seul, & tous les autres répetoient après lui. Il regloit aussi les pas en dansant le premier. Il en faisoit d'abord quelques-uns en avant, puis il en faisoit autant en arriere: toute la troupe suivoit. On ne manquoit jamais à la mesure, & l'on ne sortoit point de cadence. Quelquefois les hommes dansoient Leurs Danses & leurs Chansons.

seuls d'un côté, & les femmes de l'autre; d'autres fois les deux sexes étoient mêlés, & alors c'étoit indifféremment, ou un homme, ou une femme, qui commençoit le branle. Mais dans les Fêtes publiques, & dans les occasions importantes on chantoit & on dansoit au son d'un tambour, & c'étoit ordinairement le plus considerable de la Bourgade, ou le *Cacique* même, qui touchoit cet instrument. *Cacique*, dans la langue du pays, signifioit Prince ou Seigneur, & les Espagnols en ont fait un mot générique, dont ils se sont servis, non seulement à l'égard de tous les Souverains de l'Amérique, excepté les Empereurs du Mexique, & les Incas du Perou; mais encore pour marquer les Seigneurs particuliers, qui se trouvoient à la tête des plus petites Bourgades.

Tambour au son duquel ils dansoient.

Le Tambour, dont je viens de parler, n'étoit autre chose qu'un tronc d'arbre arrondi en Cylindre, auquel on faisoit vers le milieu de sa longueur une ouverture en quarré long, qui passant par le centre en diminuant toûjours, se terminoit vers l'extrémité opposée à deux lignes & une traverse qui les unissoit par le milieu. Ce Tambour, dont le son ne pouvoit pas être fort agréable, se couchoit de son long sur la plus grande ouverture & avec un bâton on frapoit sur celle, qui lui répondoit. Un autre divertissement, qu'on appelloit le jeu de Batos, n'étoit pas moins usité parmi ces Insulaires.

Jeu de Batos.

Le *Batos* étoit une espece de Balon d'une matiere solide, mais extrêmement poreuse & legere, de sorte qu'il ne bondissoit gueres moins que les nôtres. Ce n'étoit jamais, ni avec la main, ni avec le pied, qu'on le jettoit, mais avec la tête, les hanches, les coudes, & surtout les genoux.

noux. Celui, qui le pouſſoit le dernier, comptoit un jeu, & la partie conſiſtoit dans le nombre de jeux, dont on étoit convenu. Les femmes au reſte y jouoient auſſi-bien que les hommes. Gonzale Fernand d'Oviedo, qui a paſſé la meilleure partie de ſa vie dans le Nouveau Monde, dont il a écrit l'hiſtoire, & qui a longtêms commandé dans la forteresſe de San Domingo, dit que le Batos étoit fait d'une compoſition de racines de certains arbres, qu'il ne nomme point, & de pluſieurs herbes, qu'on faiſoit bouillir enſemble, d'où il reſultoit une pâte noire, aſſés ſemblable à de la poix, mais qui ne s'attachoit pas à la main, quand elle étoit bien ſêche. Il ajoûte que ce Balon bondiſſoit de telle ſorte, qu'en le laiſſant ſeulement tomber, il ſautoit beaucoup plus haut, que l'endroit d'où il étoit parti. Le nombre des joueurs n'étoit point reglé, & il montoit quelquefois juſqu'à vingt de chaque côté. Une ligne ſéparoit les deux bandes, & il n'étoit pas permis de la paſſer. Il y avoit dans chaque Bourgade une place deſtinée à cet exercice, & une autre plus grande en dehors pour les plus nombreuſes parties, comme quand toute une Bourgade défioit une autre, ce qui arrivoit ſouvent.

Yvreſſe du Tabac.

La victoire ſe célébroit par une danſe generale, à la fin de laquelle on ne manquoit jamais de s'enyvrer de la fumée de tabac; & cela étoit bientôt fait: car en premier lieu, on ne ſe mettoit à fumer, que quand on étoit prêt à tomber de laſſitude; & puis de la maniere dont on fumoit, la plus forte tête devoit être étourdie d'abord. Sur des braiſes à moitié allumées on étendoit des feuilles de tabac, qui n'étoient pas tout-à-fait ſêches; puis on prenoit un

tuyau fourchu en maniere d'Y, le pied de cette pipe se mettoit dans la fumée, que causoit la feuille de tabac, & ses deux branches, dans les narines, par lesquelles on tiroit la fumée, qui montoit bientôt au cerveau. Chacun restoit, où l'yvresse l'avoit fait tomber, excepté le Cacique, que ses femmes venoient enlever, & portoient sur son lit. Si pendant cette yvresse il survenoit quelque songe, on le prenoit pour un avertissement du Ciel. Cependant on peut juger que ces débauches, qui étoient fréquentes, ébranloient fort le cerveau de ces Barbares, & altéroient considerablement leur constitution.

Origine du mot de Tabac.

Au reste le Tabac étoit naturel à l'Isle Espagnole; les Insulaires le nommoient *Cohiba*, & appelloient *Tabaco* l'instrument, dont ils se servoient pour fumer. On ne doute point aujourd'hui que ce ne soit là l'origine du mot de Tabac, & c'est une erreur populaire, que de l'attribuer à l'Isle de Tabago. Le sentiment du P. Labat, qui le fait venir de la ville de Tabasco dans la nouvelle Espagne, ne paroît pas mieux fondé, & cet Auteur auroit bien dû, ce me semble, citer ses preuves. Les Espagnols disent, *Hazer un Tabaco*, pour signifier le divertissement, qu'on prend à fumer & à danser en rond à la maniere des Amériquains; & il paroît que c'est de là qu'est venu le terme de *Tabagie* si usité dans nos anciennes Relations pour exprimer les fêtes des Sauvages. Les Brasiliens appelloient *Petun* ce que les Insulaires de S. Domingue appelloient *Cohiba*, & il est étonnant que cela ait été ignoré de M. Lemery, qui a cru ce nom François, & l'a voulu faire dériver du verbe Grec πετάω, j'étends. Car il n'y

n'y a guere d'apparence de vouloir donner une racine Grecque à un terme Brasilien ; à moins que ce πετὸν ne se soit trouvé dans la langue du Bresil, comme ἰέρνυ, & quelques autres mots Grecs se trouvent dans la langue Iroquoise.

Differens noms qu'elle a eû en France.

Ce qui est de certain, c'est que cette Plante, aujourd'hui si fameuse, & dont la plûpart des hommes ont fait un de leurs plus indispensables besoins, a été parfaitement ignorée des Anciens. Comme elle vint d'abord en France par le Portugal, le mot Brasilien *Petun*, lui fut d'abord seul attribué. On l'appella ensuite l'*Herbe à la Reine*, & *la Nicotiane*, parce que la premiere connoissance nous en étoit venuë par M. Nicot Ambassadeur du Roi Charles IX. à Lisbonne, lequel à son retour en France, la présenta à la Reine Mere Catherine de Medicis. Le P. du Tertre, qui écrivoit aux Isles de l'Amérique il y a près de 80. ans, le nomme toûjours Petun ; & Rochefort, qui écrivoit en même têms en Hollande, ne lui donne jamais d'autre nom, que celui de Tabac ; c'étoit effectivement celui que lui donnoient les Hollandois, & ils l'avoient pris des Espagnols, avec lesquels ils en faisoient alors un grand commerce. Dans la suite des têms les François établis dans le voisinage de S. Domingue, & à S. Domingue même, s'accoûtumerent à ce terme, & insensiblement il a tellement pris le dessus, que celui de Petun est devenu bas, & n'est plus reçû dans le bel usage.

Leurs Mœurs.

Oviedo, qui est entré dans un plus grand détail que personne sur tout ce qui regarde les anciens habitans de notre Isle, se plaint fort de ce qu'on ne s'est pas donné le têms de s'instrui-

re de leurs mœurs, de leurs coûtumes, & de leur Religion, & de ce qu'on n'y a penſé, qu'après qu'ils ont été preſque tous détruits. En effet tant qu'ils ont ſubſiſté, on s'eſt bien plus appliqué à en tirer des ſervices, qu'on ne s'étoit point aviſé juſques là de tirer des hommes, qu'à les interroger ſur une infinité de choſes capables de picquer la curioſité. D'un autre côté pluſieurs Hiſtoriens ſe ſont plaints de cet Auteur, qui a, diſent-ils, excedé beaucoup en parlant de la dépravation des mœurs de ces Inſulaires: ils ſe récrient ſur tout contre ce qu'il a avancé, que l'infâme peché de Sodome étoit commun parmi eux, & il y en a, qui n'ont point fait difficulté d'aſſûrer que cette abomination ne leur étoit pas même connuë.

J'avoüe que cette diverſité de ſentimens entre des Auteurs contemporains, & des témoins oculaires, eſt quelque choſe de fort embarraſſant pour un Hiſtorien, qui cherche à s'inſtruire; mais je ne crois pas qu'il ſoit abſolument impoſſible de démêler le vrai à travers de l'obſcurité, qu'elle y répand. Il ne faut, ce me ſemble, pour cela que faire attention aux vûës differentes, que ces Auteurs avoient en écrivant. Effectivement il paroît que l'amour de la Nation a un peu trop conduit la plume des uns, & les a porté à ne rien épargner pour diminuer l'indignation du Public & de la poſterité contre leurs peres & leurs compatriotes; mais que le zele de la Religion a trop animé celle des autres, & leur a fait exagerer un peu tout ce qui pouvoit rendre odieux les auteurs des cruautés exercées contre des peuples, qu'on a mieux aimé exterminer, que de les amener au culte du vrai Dieu. Or rien ne pouvoit mieux produire l'effet, que

que chacun se proposoit, que de représenter d'une part ces peuples, comme n'ayant de l'homme que la figure, & plongée dans les plus infâmes dissolutions, & de l'autre, de les faire envisager au contraire comme des hommes sans vices & sans passions; on ne sauroit donc gueres ici se tromper en prenant le milieu entre ces deux extremités. Le cri general depuis deux siecles charge trop la Nation Castillane, pour la vouloir absoudre de toutes les cruautés, qu'on lui a reprochées, mais il est bien difficile aussi de contredire en tout un Historien tel qu'Oviedo, lequel, après avoir dit en general que dans les Antilles, comme dans la Terre ferme, les hommes & les femmes étoient également sujets au peché que la nature abhorre, ajoûte qu'il en faut excepter les femmes de l'Isle Espagnole, qui l'avoient en horreur, non par honte, ou par scrupule, étant les plus libertines de tout le Nouveau Monde, mais à cause du tort que ce détestable commerce leur causoit.

Origine du mal de Naples.

Quoi qu'il en soit, quand bien même nos Insulaires auroient été exempts du crime de Sodome, il paroît indubitable qu'en d'autres genres d'impuretés, ils ne gardoient pas beaucoup de mesures. En effet la masse de leur sang en étoit tellement gâtée, que la plûpart étoient attaqués de cette infâme & cruelle maladie, dont la communication a fait à l'ancien Monde, & sur tout à l'Espagne, un tort, que toutes les richesses du nouveau ne sauroient compenser. A peine les Castillans eurent paru sur les côtes de l'Isle Espagnole, qu'il en furent empestés, & plusieurs d'entr'eux, qui n'avoient gueres rapporté de leur voyage, que ce

mal honteux, s'étant engagés à leur retour pour la guerre de Naples, ils le donnerent aux femmes Napolitaines, qui furent assés malheureuses pour s'abandonner à eux: celles-ci ne tarderent pas à le porter dans le camp des François, où il causa encore de plus grands ravages, que dans celui des Espagnols, ou du moins les premiers ne surent pas dissimuler, comme avoient fait les seconds. Les Italiens surpris de voir naître ce monstre au milieu de leur pays, s'en prirent à ceux, ou qui en faisoient plus de bruit, ou qu'ils haïssoient davantage, & le nommerent *le Mal François*. Ceux-ci de leur côté ne manquerent pas de le rejetter, ou sur les Femmes, de qui ils l'avoient effectivement reçû, ou sur l'air du pays, & l'appellerent *le Mal de Naples*. Les Espagnols spectateurs d'un combat, auquel ils avoient donné lieu, n'eurent garde de s'y mêler ; encore moins chercherent-ils à mettre d'accord deux Nations, qu'ils avoient tant d'interêt à brouiller ensemble, d'autant plus qu'ils ne le pouvoient, qu'en se chargeant de la chose du monde la plus odieuse. Et quoi que dans la suite Oviedo & Guichardin, l'un Espagnol, & l'autre Italien, & après eux presque tous les Historiens des deux Nations, qui ont eu occasion de parler de ce mal, ayent fait justice aux deux parties interessées, les noms, qu'elles avoient donnés en dépit l'une de l'autre à la nouvelle maladie, ont passé dans l'usage ordinaire, & ont été adoptés par les autres Nations selon leur attachement aux François & aux Italiens. Ainsi on continuë en Italie à le nommer le mal François, & en France à l'appeller le mal de Naples, quoi

quoi que sans conséquence pour les personnes instruites.

Mais si les Espagnols ont trouvé le secret de préserver leur nom de cette infâmie, & d'éviter par là une partie de l'odieux de cette peste, dont ils ont infecté l'Europe, ils en ont si peu garanti leur sang, sur tout dans l'Amérique, qu'il s'y trouve peu de familles de leur Nation, qui ne s'en ressente. Les Insulaires guérissoient ce mal, ou du moins y apportoient beaucoup de soulagement avec le bois de Gayac: mais il revenoit d'abord, & l'experience a fait voir que pour le guerir radicalement il y faut employer le Mercure & les sueurs les plus violentes. Mais revenons.

De leurs Mariages.

Il n'y avoit rien de reglé parmi nos Insulaires pour le nombre des femmes: plusieurs en avoient deux ou trois, les autres un peu plus. Un des Souverains, qui regnoient dans l'Isle, quand elle fut découverte, en avoit jusqu'à trente, mais ces exemples étoient rares. Il paroît néanmoins que chacun avoit sur cela une liberté entiere, & reglot le nombre de ses femmes sur ses facultés, & comme la plûpart n'avoient gueres que le nécessaire pour vivre, le commun se contentoit d'une femme. Quant aux degrés prohibés, il n'y avoit que le premier, sur lequel on ne se relachoit jamais. Parmi les femmes d'un même mari il y en avoit ordinairement une plus distinguée que les autres, mais elle n'avoit aucune superiorité sur ses compagnes. Toutes couchoient autour du mari, & nulle jalousie ne troubloit la paix du ménage. A la mort du Cacique, dont je viens de parler, on obligea deux de ses femmes à lui tenir compagnie, en se laissant ensevelir toutes vi-

vivantes, dans le tombeau, où on l'avoit mis; on a vû en d'autres occasions des épouses faire d'elles-mêmes & avec joie, ce qu'on exigea de celles-ci. Pour l'ordinaire la chose étoit laissée à leur choix, & assés peu pratiquée.

Des Obséques.

Les femmes étoient toûjours chargées des obséques de leurs époux; elles enveloppoient le corps de larges bandes de cotton, le mettoient dans une fosse assés profonde avec tout ce que le défunt avoit eu de plus précieux. Le cadavre n'étoit pas couché de son long, mais assis sur une espece de banc, & l'on faisoit au sepulchre une maniere de voute avec du bois, pour empêcher que la terre ne tombât sur lui. Cette cérémonie étoit accompagnée de chants, & de beaucoup de superstitions, dont on ne nous a point appris le détail: mais les corps des Caciques ne se mettoient en terre, qu'après avoir été bien vuidés & sechés au feu. C'étoit en ces occasions que se composoient les chansons, où avec les louanges du défunt, on marquoit tout ce qui étoit arrivé sous son regne; & pendant la vie de son successeur ces chansons, ainsi que je l'ai déjà remarqué, se chantoient dans toutes les actions publiques. Les obséques des Caciques durcient environ quinze ou vingt jours, & avant que l'assistance, qui étoit toûjours nombreuse, se separât, on partageoit entre les principaux conviés tout ce qui étoit resté des meubles du mort.

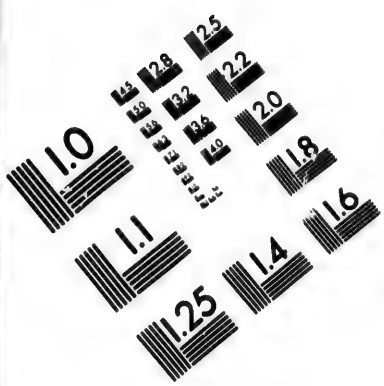
Les occupations des Insulaires.

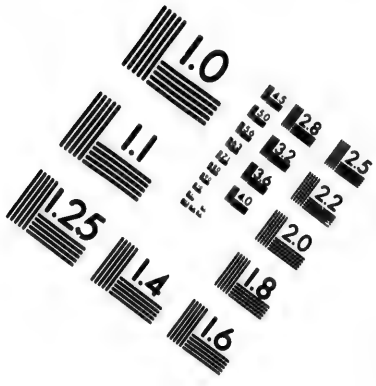
La nécessité tiroit quelquefois ces Barbares de leur inaction, & les obligeoit de s'occuper, sur tout à la chasse, & à la pêche. Ils se servoient pour le premier de ces exercices de ces petits chiens muets, dont j'ai parlé ailleurs: mais souvent ils se contentoient de mettre le feu

feu aux quatre coins d'une prairie, & en moins de rien ils la trouvoient toute pleine de gibier à moitié rôti. Ils chaſſoient aſſez peu aux oiſeaux, & la plûpart ne ſavoient pas manier un arc, ni une fleche. Ils ne laiſſoient pas de ſuppléer à ce défaut par quelque induſtrie. Ils prenoient ſur tout force Perroquets, & l'artifice, dont ils uſoient pour cela, eſt aſſez ſingulier. Ils faiſoient monter ſur un arbre un enfant de dix à douze ans, auquel ils mettoient ſur la tête un Perroquet privé. Les Chaſſeurs tout couverts de feuillages s'approchoient enſuite doucement, & faiſoient le cri du Perroquet; à ce cri tous les Perroquets d'alentour s'attroupoient en criant de toutes leurs forces; alors l'enfant paſſoit au col du premier qu'il trouvoit à ſa main un nœud coulant, puis le tiroit à ſoi, achevoit de lui tordre le col, le jettoit par terre, & continuoit ce manege, juſqu'à ce qu'il n'en reſtât pas un. Ils avoient une autre invention pour prendre les Ramiers; ils imitoient aſſez bien le roucoüement de ces oiſeaux, & quand ils en avoient aſſemblé un grand nombre, ils les prenoient dans des filets fort bien faits; les rets, dont ils ſe ſervoient pour la pêche, étoient auſſi très-bien travaillez.

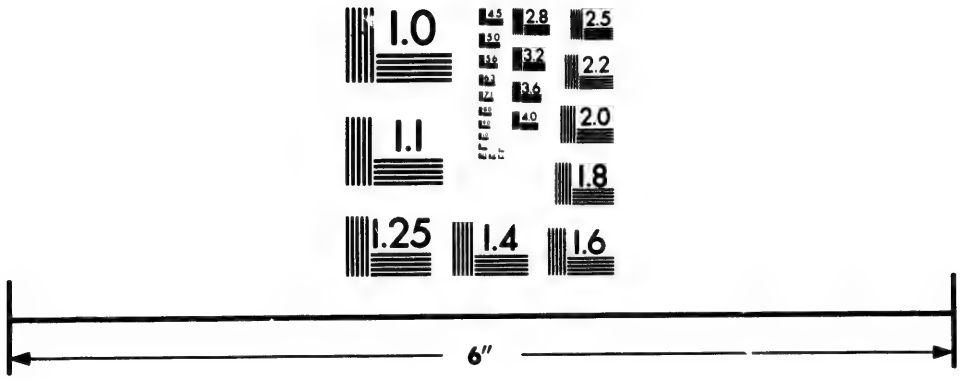
Leur maniere de ſe diſpoſer à chercher de l'or.

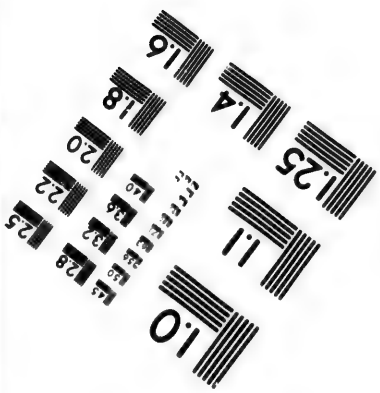
Il s'en falloit beaucoup qu'avant l'arrivée des Eſpagnols, ces Peuples fiſſent de l'or le cas, que nous en faiſons. Ils ne laiſſoient pourtant pas de l'eſtimer, & de le rechercher avec ſoin, mais ils ſe contentoient ordinairement des petits grains, qu'ils trouvoient aiſément, qu'ils applatiſſoient un peu, & dont ils ſe faiſoient des pendants aux narines. Il ſemble même qu'ils regardoient ce métal comme quelque choſe de ſacré, car ils ne l'alloient jamais re-

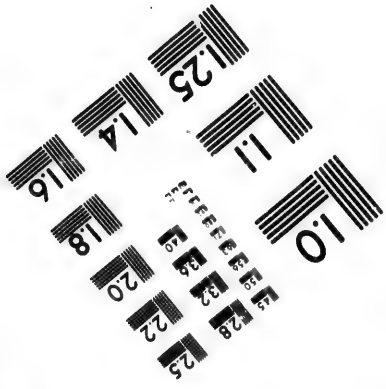



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

cueillir, qu'après s'y être preparés par de longs jeûnes & plusieurs jours de continence. Ils disoient que quand ils avoient manqué à cette pratique, ils ne trouvoient rien. Christophle Colomb voulut dans le commencement engager les Espagnols à imiter un si bel exemple, & à ne point aller aux mines, sans s'être auparavant approchés des Sacremens de Penitence & d'Eucharistie. Mais il eut beau dire, il ne persuada personne : & comme il eut entrepris d'agir d'autorité, on lui représenta que l'Eglise n'ordonnant qu'une seule fois l'année la Confession & la Communion, il ne lui appartenoit pas de faire sur cela de nouveaux préceptes. Qu'au reste les Espagnols se trouvoient condamnés, malgré qu'ils en eussent, à une continence beaucoup plus longue, que celle des Insulaires, puisqu'ils avoient laissé leurs femmes en Espagne, & que vû le peu de mauvaise nourriture, à quoi ils étoient réduits, leur vie pouvoit passer pour un jeûne continuel & bien rigoureux. Colomb ne voulut pourtant pas en avoir le démenti, & ne permit jamais, autant qu'il pût, le voyage des mines, qu'à ceux, qui s'y étoient préparés de la maniere, qu'il souhaitoit.

Leur maniere de cultiver la terre, & de faire du feu.

Les anciens habitans de l'Isle Espagnole travailloient peu à la terre, & on ne leur a trouvé aucune sorte d'outils pour l'Agriculture. Le feu étoit comme leur instrument universel. Ils brûloient les herbes de leurs savannes. (c'est un terme, que nous avons emprunté des Espagnols, & qui veut dire plaines, & en general tout lieu, où il ne croît que de l'herbe.) Ils brûloient, dis-je, les herbes de leurs savanes, quand elles étoient seches, & après avoir remué le-

légerement la terre avec un bâton, ils plantoient leur Maïz. Pour faire du feu ils ne se servoient point de pierres, quoi que leur Isle n'en manque point de fort propres à cela: ils ne savoient pas apparemment le secret de l'en tirer. Ils prenoient deux morceaux de bois, l'un extrêmement poreux & fort leger, l'autre plus dense & plus dur; ils picquoient ce dernier dans le premier, & le tournoient avec beaucoup de viteſſe, à peu près comme on braſſe le Chocolat; cette violente colliſion lui faiſoit jetter du feu, & ce feu étant reçû dans l'autre bois, y prenoit, comme s'il fût tombé ſur de l'étoupe.

Leurs Canots ou Pirogues.

C'étoit encore avec le feu que ces Sauvages faiſoient leurs canots, ou pirogues. Ils choiſiſſoient un arbre, puis allumoient du feu tout autour, pour le faire mourir: enſuite ils le laiſſoient ſecher ſur pied. Cela fait, ils y mettoient le feu pour l'abbatre; & après avoir pris leurs dimenſions, ſuivant la grandeur, qu'ils vouloient donner à leur canot, ils le creuſoient lentement avec le feu, levant le charbon avec une eſpece de hache, ou de coignée d'une pierre verte très-dure. Il ne s'eſt jamais trouvé, ni dans l'Iſle, ni en aucun autre endroit, de carrieres de cette pierre, & l'opinion commune eſt qu'elles venoient de la riviere des Amazones, dont on prétend que le limon expoſé à l'air ſe pétrifie. La difficulté eſt d'imaginer par quelle voie nos Inſulaires, qui n'avoient commerce avec aucune autre Nation, faiſoient venir ce limon pétrifié de ſi loin.

Leur Gouvernement Supplice.

La forme du gouvernement établie parmi ce peuple étoit deſpotique; la vie, les biens, la Religion même des ſujets étoient en la diſpoſition

des Voleurs. tion des Souverains, qui n'abusoient pas de leur pouvoir. Les Sujets de leur côté étoient extrêmement soûmis, exécutoient ponctuellement les ordres de leurs Caciques, & s'en rapportoient sans peine à ce que ces Princes leur disoient sur toutes sortes de choses. Ils avoient peu de Loix, & elles n'étoient pas fort séveres, néanmoins le larcin étoit regardé comme un crime atroce, & se punissoit avec beaucoup de rigueur. Le voleur étoit empâlé, de quelque condition qu'il fût, & restoit exposé en cet état à la vûë de tout le monde. Il n'étoit même permis à personne d'interceder pour lui. Une si grande severité avoit produit l'effet, qu'on en avoit prétendu, peu de gens s'attachoient à un métier si dangereux; & comme on ne savoit d'ailleurs dans cette Isle ce que c'étoit que d'attenter à la vie les uns des autres, on y vivoit dans une très-grande sécurité.

Désintéressement & Hospitalité. Ce peuple avoit encore beaucoup d'éloignement de tout ce qui sentoit l'avarice, & par consequent rien n'étoit capable de troubler la paix de l'Isle. Accoûtumé à se borner au pur besoin pour la vie, on n'y songeoit point à thésauriser, & ce que la terre produisoit presque sans culture, étoit en quelque sorte à tout le monde. Du moins les plus accommodés ne manquoient jamais de secourir ceux, qu'ils voyoient dans l'indigence. L'hospitalité étoit aussi très-religieusement observée à l'égard de tout le monde, il ne falloit pas être connu, pour être reçû dans une maison, & on l'étoit de quiconque, comme on l'auroit été de ses meilleurs amis.

Ordre de Les Principautés étoient hereditaires, mais si

si un Cacique mouroit sans enfans, ses Etats passoient à ceux de ses sœurs préferablement à ceux de ses freres. La raison de cette coûtume étoit la même, qui l'a fait établir en tant d'autres pays, sur tout dans l'Amérique, à savoir que les enfans des sœurs sont bien plus certainement du sang de leurs oncles, que ceux de leurs freres. La même raison auroit dû les faire encore passer par dessus les enfans mêmes du Prince défunt, mais l'usage étoit contraire. Dans quelques Provinces les femmes des Caciques devoient tenir compagnie à leurs maris défunts dans le tombeau, à moins que de vouloir passer pour leur avoir été infidelles pendant leur vie; si quelqu'une n'étoit pas assés jalouse de la réputation d'honnête femme, pour l'acheter à ce prix, ses enfans ne pouvoient prétendre à la succession du pere, l'aveu tacite, que leurs meres faisoient de leur infidelité, les faisant regarder comme illégitimes. la Succession aux Principautés.

Quand il survenoit quelque different entre les Caciques, & il n'en naissoit guerres, qu'au sujet de la pêche, il étoit bientôt terminé, & presque toûjours sans effusion de sang. Aussi leurs armes n'étoient-elles pas fort meurtrieres; c'étoit des bâtons, ou des especes de massuës, qu'ils appelloient *Macanas*, larges d'environ deux doigts, pointuës par la tête, & ayant un manche en façon de garde, comme les épées. Ils avoient aussi des javelots de la même matiere, c'est-à-dire, d'un bois très-dur, & ils les lançoient avec beaucoup d'adresse: dans le fond c'étoit assés pour des gens tout nuds, & qui n'avoient aucune arme défensive. Ce qui les incommodoit davantage, quand ils étoient Leurs Guerres.

blef-

blessés, c'est lorsque les éclats de ce bois très-facile à éclater, leur étoient restés dans la playe. Ils n'avoient pas l'adresse de les en tirer, & il en arrivoit toûjours quelque accident. Les habitans des Provinces Orientales se servoient de l'arc & de la fleche, & ils avoient sans doute pris cet usage des Caraïbes, habitans des petites Antilles, leurs ennemis perpetuels.

Leur Nourriture.

La nourriture ordinaire de nos Insulaires étoit le Maïz, que nous appellons en France Bled de Turquie, ou gros Mil, les Patates, & la Cassave; on traitera de toutes ces choses fort au long dans un Ouvrage, qui suivra de près celui-ci, & qui demande de grandes recherches. La chasse & la pêche fournissoient encore une grande ressource, mais ce qui s'y prenoit de meilleur, étoit reservé pour la bouche du Cacique, & c'eût été un crime à un particulier, que de témoigner même la moindre envie d'en goûter. La feuille & la racine d'une espece d'*Arum*, ou de Pied de Veau, que les François ont nommé *Choux Caraïbes*, le Pourpier, l'Epinard sauvage, les Bourgeons des Patates & des Mombins étoient leurs mets extraordinaires, ou plûtôt leur servoient de ragouts, ils mêloient tout cela ensemble, en relevoient le gout par leur *Axi*, ou Piment, & donnoient à cette composition le nom d'*Yracas*. Dans le besoin, lorsque les vivres ordinaires leur manquoient, ils avoient recours aux fruits, dont leurs forêts étoient remplies; d'ailleurs ils s'accoutumoient si bien à manger de tout, même des choses, qui nous feroient le plus d'horreur, comme des Vers, des Araignées, des Chauves-Souris, des Couleuvres, qu'il

qu'il étoit impoſſible qu'ils mouruſſent de faim. Mais quoique ces animaux n'ayent point de venin dans les Iſles, une telle nourriture, & la légereté des vivres ordinaires étoient la veritable cauſe de cette foibleſſe de complexion, qui rendoit ces Inſulaires incapables de grands travaux. Ce n'étoit pourtant pas la faute de leur pays, mais il s'en falloit bien qu'ils en tiraſſent tout ce qu'il pouvoit leur fournir pour la vie. On peut même aſſûrer que cette Iſle, & en general une bonne partie de l'Amérique Méridionale a de grands avantages de ce côté-là ſur l'Europe, où le néceſſaire roule de telle ſorte ſur le Bled, & les autres grains, dont on fait le pain, qu'ils ne ſauroient manquer dans un Royaume, ſans y mettre le peuple en danger de périr de miſere, comme il arrive aſſés ſouvent. Au lieu que dans cette partie du Nouveau Monde il y a ſix ſortes de nourriture auſſi naturelles, que le pain, qui n'y manquent jamais, & multiplient extraordinairement. On y peut faire par an juſqu'à trois récoltes de Maïz & deux de Ris. Parmi les eſpeces de Patates, qui ſont toutes fort nourriſſantes & d'un très-bon goût, il y en a une, qu'on nomme Patate de ſix ſemaines, parce qu'on la peut manger ſix ſemaines, ou deux mois, au plus tard, après qu'elle a été ſemée. Dans une touffe de Bananier, qui eſt compoſée au moins d'une douzaine de pieds, il y en a toûjours quelqu'un chargé de fruit, & ce fruit eſt auſſi très-nourriſſant. Le Manioc & l'Igniame ne ſe recueillent qu'une fois l'année, mais il arrive rarement que la récolte n'en ſoit pas très-abondante. Elle ne manque au moins jamais,

& ces plantes ne demandent presque aucun soin.

Leurs Maisons. La maniere, dont les habitans d'*Haïti* se logeoient, répondoit parfaitement à la simplicité d'une vie si frugale. Toutes leurs maisons étoient bâties sur deux desseins; on pouvoit choisir, & il n'y avoit aucune regle pour cela, mais les plus pauvres choisissoient celui-ci. Ils commençoient par planter assés profondément en terre des pieux, de la grosseur à peu près de nos soliveaux, ils les plaçoient en rond à quatre ou cinq pas de distance les uns des autres: ils étendoient dessus des pieces de bois plattes, mais fort épaisses, sur lesquelles ils apuyoient de longues perches, qui se joignant toutes par la pointe formoient un toit en figure de Cône: ils attachoient des cannes en guise de lattes à ces perches, & pour les rendre plus solides, ils les mettoient deux à deux, & tout au plus à une palme de distance; ils couvroient le tout d'une paille fort déliée, ou de feuilles de Palmier, ou de l'extremité des cannes. Pour ce qui est du bas, les entredeux des pieux se garnissoient de cannes fichées en terre, & très-bien liées ensemble avec une espece de filasse très-forte & incorruptible, qu'Oviedo nomme *Beschinchi*, qui croît sur les arbres, & qu'on voit pendre des branches. Ces murailles avoient beaucoup de solidité, & elles étoient si bien fermées, qu'il n'y passoit pas un soufle de vent. Les cannes dont elles étoient composées viennent beaucoup plus grosses dans l'Amérique, que celles qu'on voit en Espagne & en Italie; les liasses, dont je viens de parler, sont de differentes gros-

groſſeurs, & toutes juſqu'aux plus petites ſe peuvent diviſer en deux, de ſorte qu'on s'en ſert à lier les choſes les plus fines. Outre cet uſage, elles ont encore plus d'une vertu pour la Medecine, ſuivant l'Auteur, que je viens de citer, mais il ne les explique point.

Ces ſortes de maiſons, ou pour mieux dire, de caſes, ſont les plus capables de réſiſter aux vens, qui ſouflent quelquefois impétueuſement dans cette Iſle. Pour leur donner encore plus de ſolidité, au moins dans les endroits les plus expoſés, on plantoit au milieu un grand poteau, auquel étoient attachées par le haut les extremités des perches. Les autres maiſons avoient la même conſtruction & les mêmes materiaux, mais la forme étoit differente, & approchoit fort de celle de nos granges. Le toit en étoit ſoutenu par une longue piece de traverſe, qui l'étoit elle-même par des fourches plantées dans le milieu de la maiſon, qu'elles ſéparoient ainſi en deux. Ces maiſons étoient plus grandes que les autres, mieux ornées, & pluſieurs avoient des veſtibules, en maniere de portiques, couverts de paille; ils étoient deſtinés à recevoir les viſites, & Oviedo aſſûre que les couvertures en étoient mieux travaillées, que celles des maiſons de Flandres de ſon têms.

Leur Langue.

Le langage n'étoit pas entierement uniforme dans toute l'Iſle, chaque Province avoit ſa dialecte particuliere, mais on s'entendoit par tout. La langue, qu'on parloit dans le milieu de l'Iſle, étoit la plus eſtimée; on la regardoit même en quelque façon comme une langue ſacrée, & elle avoit cours dans les autres Provinces. Ces langues n'avoient rien de barbare,

&

& s'aprenoient aiſément. On peut juger de leur douceur par quelques mots, qui nous en reſtent, & que nous avons fait paſſer dans la nôtre à l'exemple des Eſpagnols. Notre Canot vient de leur *Canoa*, d'*Amacha*, nous avons fait Hamach, c'eſt un Branle de Cotton, ou de fil, maniere de lit ſuſpendu par les deux extremités, qu'on attache avec une corde à deux arbres, ou à deux piliers, & dont on ſe ſert aſſés communément dans tous les pays chauds. Nos Inſulaires appelloient *Uracans* ces vens impétueux, qui excitent ſur leurs côtes de ſi dangereuſes tempêtes, & auſquels nous avons donné le nom d'Ouragan, en prononçant l'u, comme le prononcent les Eſpagnols. Le P. le Pers ajoûte à ces termes celui de *Savana*; mais il ſe trompe; Mariana le met parmi ceux, que les Eſpagnols ont conſervés de l'ancienne langue des Viſigots, qui ont conquis l'Eſpagne.

Leur Religion. On ne devoit pas attendre un ſyſtême de Religion bien ſenſé & bien ſuivi d'une Nation ſi brutte, ſi peu accoutumée à réflechir, & ſi peu éclairée des lumieres même de la Raiſon naturelle. Auſſi n'y a-t-on trouvé qu'un tiſſu mal aſſorti des groſſieres ſuperſtitions, auſquelles il n'eſt pas difficile de reconnoître que le Démon préſidoit d'une maniere ſenſible. Veritablement il n'en devoit pas couter beaucoup à cet Eſprit d'erreur, pour ſe faire rendre les honneurs divins, par des hommes, qui trouvant en eux, comme tous les autres, l'idée d'un Etre ſuperieur, n'avoient, ni aſſés de pénétration, ni aſſés d'application, pour la développer. Si on en croit les Auteurs contemporains, ou voiſins de la découverte du Nouveau Mon-

Monde, le Démon apparoiſſoit aſſés ſouvent à nos Inſulaires, & leur rendoit des Oracles, ſur leſquels ce peuple ſéduit ſe regloit à l'aveugle. Il eſt même fort vrai-ſemblable que les différentes figures, ſous leſquelles ils repréſentoient leurs Divinitez étoient celles, ſous leſquelles ils croyoient les avoir vûës. Elles étoient toutes hideuſes; les plus tolerables étoient celles de quelques animaux, comme des Crapaux, des Tortuës, des Couleuvres, & des Caymans. Mais la plûpart du têms c'étoit des figures humaines, horribles & monſtrueuſes, qui avoient tout enſemble quelque choſe de bizarre & d'affreux.

Leurs Divinitez.

De là il étoit arrivé deux choſes. La premiere, que cette varieté de figures avoit perſuadé à ces peuples qu'il y avoit pluſieurs Dieux. La ſeconde, que la laideur de ces Dieux les leur faiſoit regarder comme beaucoup plus capables de leur faire du mal, que de leur faire du bien. Auſſi ne ſongeoient-ils gueres qu'à appaiſer leur fureur, & à les engager par des Sacrifices à les laiſſer en repos. Ils appelloient ces Idoles *Chemis* ou *Zemés*. Ils les faiſoient de craye, de pierre, ou de terre cuite; ils les plaçoient à tous les coins de leurs maiſons, ils en ornoient leurs principaux meubles, & ils s'en imprimoient l'image ſur le corps. Ainſi il ne faut pas s'étonner, ſi, les ayant ſans ceſſe devant les yeux, & les craignant beaucoup, ils les voyoient ſouvent en ſonge. Ils n'attribuoient pas à tous le même pouvoir; les uns, ſelon eux, préſidoient aux ſaiſons, d'autres à la ſanté, ceux-ci à la chaſſe, ceux-là à la pêche, & chacun avoit ſon culte & ſes offrandes particulieres.

Quel-

Zemés Divinités subalternes.

Quelques Auteurs, qui prétendent avoir étudié ces peuples plus à fond, assûrent qu'ils regardoient les Zemés comme des Divinitez subalternes, & les Ministres d'un Etre souverain, unique, éternel, infini, tout-puissant, invisible, mais non pas incréé; car ils lui donnoient une mere, laquelle avoit cinq noms differents; à savoir *Attabeira*, *Mamona*, *Guacarapita*, *Tiella*, & *Guamaonocon*. Mais on ne rendoit à ce Dieu suprême aucun culte, du moins extérieur, non plus qu'à sa mere, à moins qu'on n'attribuë à celle-ci, ce qui est rapporté par D. Pierre Martyr, que parmi les Zemés il y en avoit un, qu'on adoroit sous la figure d'une femme, & qu'on voyoit à ses côtez ses deux principaux Ministres, toûjours prêts à exécuter ses ordres. L'un, disoit-on, étoit son Hérault, c'étoit à lui à convoquer les autres Zemés, quand la Déesse vouloit les envoyer, ou pour exciter les vens, ou pour faire tomber la pluye, en un mot pour procurer aux hommes les biens, qu'ils lui demandoient. Tout l'office de l'autre étoit de châtier par des inondations ceux, qui refuseroient de rendre à cette Divinité les hommages, qu'elle exigeoit de tous.

Fourberie au sujet des Zemés.

Dom Fernand Colomb dans la Vie de son pere, qu'il a écrite avec moins d'exactitude, qu'on ne devoit l'attendre d'un homme de son merite, & qui pouvoit être beaucoup mieux instruit, qu'un autre du sujet qu'il traitoit; dit que les Zemés étoient comme les Esprits tutelaires des hommes, & que chacun avoit le sien, qu'il mettoit toûjours audessus de tous les autres. Il ajoûte qu'ils les plaçoient dans des endroits secrets, où ils ne laissoient entrer aucun

cun Chrétien: que quand ils craignoient qu'on ne découvrit ces lieux secrets, ils couroient devant pour tirer leurs Dieux, & les aller cacher; que des Espagnols étant un jour entrés dans la cabane d'un Cacique, ils y apperçurent un Zemés, qui faisoit grand bruit, & disoit dans la langue du Pays beaucoup de choses, qu'ils n'entendoient pas; que se doutant qu'il y avoit de la supercherie, ils rompirent la statue à coups de pieds, & trouverent un long tuyau, dont une extrémité donnoit dans la tête de l'Idole, & l'autre dans un petit coin tout couvert de feuillages, où un homme, qu'on ne voyoit point, faisoit dire au Dieu tout ce qu'il vouloit: que le Cacique pria les Espagnols de ne point parler de ce qu'ils avoient vû, & leur avoua qu'il se servoit de cette adresse pour se faire payer un tribut, & pour contenir tous ses Sujets dans l'obéissance. Il dit encore que les Caciques avoient trois pierres, qu'ils conservoient fort religieusement, prétendant qu'elles avoient chacune leur vertu particuliere, l'une de faire croître les grains semez, l'autre de faire accoucher les femmes sans douleur, & la troisiéme de procurer la pluye & le beau tems selon les besoins.

Enfin on trouve dans les plus anciens Auteurs la description d'une solennité, qui est la seule cérémonie religieuse de ces peuples, dont on ait eu soin de nous instruire. Le Cacique en marquoit le jour, & le faisoit annoncer par des Crieurs publics. La Fête commençoit par une nombreuse Procession, où les hommes & les femmes mariées se trouvoient ornez de ce qu'ils avoient de plus précieux. Les filles y paroissoient toutes nuës à l'ordinaire: le Caci-

Procession solemnelle en l'honneur des Dieux.

que, ou le plus considerable du lieu, marchoit à la tête, ayant un tambour, dont il jouoit sans cesse, & l'on se rendoit ainsi dans un Temple tout rempli d'Idoles, dont les figures étoient bien plus propres à représenter des Diables, que des Dieux. On y trouvoit les Prêtres occupés à les servir, & qui en leur présentant les offrandes du peuple, poussoient des cris & des hurlemens affreux. Une partie de ces offrandes consistoit dans des gateaux, que des femmes apportoient dans des corbeilles ornées de fleurs; & l'offrande finie, ces mêmes femmes au signal, que leur en donnoit un Prêtre, dansoient & chantoient les louanges des Zemés, à quoi elles ajoûtoient celles des anciens Caciques, & finissoient par des prieres pour la prosperité de la Nation. Les Prêtres rompoient ensuite les gateaux consacrés par l'offrande, qui en avoit été faite aux Dieux, & en distribuoient les morceaux aux chefs de famille. Il falloit conserver toute l'année ces fragmens, & on les regardoit comme des préservatifs, contre toutes sortes d'accidens. Le Cacique n'entroit point dans le Temple, il se tenoit à la porte assis, & jouant sans cesse de son tambour, il faisoit passer devant lui toute la Procession; chacun entroit en chantant, puis alloit se présenter à la principale Idole. Dès qu'il étoit en sa présence, il cessoit de chanter, & se fourroit dans la gorge un bâton pour se faire vomir. L'esprit de cette ridicule cérémonie étoit de montrer, que pour paroître devant la Divinité d'une maniere religieuse, il faut avoir le cœur net, & pour ainsi dire sur les levres.

Les Zemés se communiquoient sur tout aux Bu-

*Butios*, ainſi appelloit-on les Prêtres du Pays, qui étoient en même-têms Médecins, Chirurgiens, & Droguiſtes. Et quoique le Démon eût, ſi l'on en croit les anciens Auteurs, quelque part à ce qui ſe paſſoit dans l'exercice de ces differens miniſteres, il y entroit encore beaucoup de fourberie. Lorſque ces impoſteurs conſultoient les Zemés en public, jamais on n'entendoit la reponſe du Dieu, mais on jugeoit de l'Oracle par la contenance du Prêtre. S'il danſoit & chantoit, c'étoit un bon ſigne, & l'on en témoignoit auſſi-tôt ſa joye par toutes les démonſtrations, dont on pouvoit s'aviſer. Si au contraire le Miniſtre des Dieux avoit l'air triſte, en s'abandonnoit aux larmes, & on jeûnoit juſqu'à ce que la Divinité daignât faire connoître par quelque marque certaine, que ſon courroux étoit appaiſé.

Les Butios n'avoient d'autres diſtinctions à l'exterieur, qu'une figure de Zemés, qu'ils portoient toûjours ſur eux : mais ils n'oublioient rien de tout ce qui étoit capable de leur concilier le reſpect des peuples ; & ils avoient ſur tout grand ſoin de faire croire à la multitude qu'ils avoient de fréquents entretiens avec les Dieux, qu'ils étoient admis à leur plus intime confidence, & qu'ils aprenoient d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans l'avenir : ils perſuadoient ſans peine une Nation crédule & groſſiere, dont la vénération pour eux alloit quelquefois juſqu'à leur donner le nom de Zemés, & à les regarder comme des hommes divins ; car quoiqu'ils hazardaſſent ſouvent des prédictions, que l'évènement ne vérifioit pas, il ne leur étoit pas bien difficile de pallier leur fourberie par quelque tour d'adreſſe. Des Prêtres & des Médecins.

Dangers qu'ils couroient quand un malade mouroit.

Mais il s'en falloit bien qu'ils fussent toûjours autant respectés sous la qualité de Medecins, que sous celle de Prêtres, & nos Insulaires n'étoient pas aussi aisés à duper au sujet de leur santé, que quand il s'agissoit de Religion. Lorsqu'un malade, malgré les prédictions & les soins du Medecin, venoit à mourir entre ses mains, on ne le regardoit plus que comme un fourbe & un ignorant, les plus proches parens du défunt s'assembloient autour du cadavre, lui coupoient les ongles & les cheveux, les mêloient avec le jus d'une certaine herbe, & lui versoient de cette composition dans la bouche, en le priant de leur faire savoir, si c'étoit par la faute du Medecin, qu'il étoit mort. On prétend qu'à force d'operations magiques, & d'invocations, dont on accompagnoit cette interrogation, on en tiroit une réponse. Peut-être ne se passoit-il rien que de naturel, mais on sait que dans toutes les Nations, on a prétendu connoitre les secrets reservés à Dieu seul, par des signes d'eux-mêmes fort équivoques & fort indifférents. Quoi qu'il en soit, si la réponse réelle ou imaginée chargeoit le Medecin, & qu'il n'eût pas eû la précaution de se retirer en lieu sûr, on se jettoit sur lui, & on le mettoit en pieces. Mais pour en venir à ces enquêtes, il falloit que le Medecin fût déjà suspect, & souvent c'étoit les faux Prêtres eux-mêmes, qui par jalousie s'accusoient les uns les autres, ou d'avoir par négligence laissé périr leurs malades, ou d'avoir usé de quelque maléfice, pour abreger les jours de quelqu'un, à qui ils ne vouloient pas de bien.

Leur maniere de traiter

Toutefois on convient que les Butios s'appliquoient assés à la connoissance des simples; mais

mais quand ils étoient au bout de leur ſcience, ils payoient de hardieſſe & d'impoſture. D'ailleurs on ſe ſouvenoit toûjours qu'ils étoient les miſtres de ces Dieux, dont on redoutoit ſi fort la puiſſance; ainſi pour peu qu'on fût de ſang froid, on ne s'aviſoit gueres de les offenſer. Au reſte leur maniere de traiter les malades, avoit quelque choſe de fort bizarre. Après avoir fait mille ſimagrées autour du lit, ils ſucçoient la partie, où étoit le mal, puis montrant une épine, ou quelqu'autre choſe ſemblable, qu'ils en avoient tirée, diſoient-ils, mais que dans la verité ils avoient eu ſoin de mettre auparavant dans leur bouche; „ Voilà, „ s'écrioient-ils, ce qui vous rendoit malade; „ c'eſt un tel, ajoûtoient-ils, qui vous l'avoit „ fait entrer dans le corps": & par là ces charlatans ſemoient la ziſanie entre les familles. les malades.

On rencontre encore en pluſieurs endroits de l'Iſle des figures de Zemés, & c'eſt par là qu'on connoit les lieux, où il y a eu autrefois des Bourgades. On juge la même choſe ſur certain amas de coquillages qu'on trouve ſous terre, parce que ces Inſulaires mangeoient beaucoup de ces eſpeces de poiſſons, & pour peu qu'on y creuſe, on y fait des découvertes aſſés curieuſes; car on y voit generalement tout ce qui étoit à l'uſage de ces peuples; des pots de terre, des platines pour faire cuire la Caſſave, des haches & de ces petites lames d'or, qui leur pendoient des narines, & quelquefois des oreilles; mais ſur tout on y découvre quantité de Zemés de toutes les façons.

Ce peuple avoit une très-legere idée de l'immortalité de l'ame & de l'autre vie. Ils diſoient Leurs differentes Opinions.

soient néanmoins qu'il y avoit un lieu, où les ames des bons étoient récompensées : mais on ne parloit point du supplice préparé pour les méchans. Chacun plaçoit ce Paradis dans sa Province, & ils s'y figuroient une vie délicieuse à leur maniere. Ils se faisoient sur tout beaucoup de fête d'y retrouver leurs parens & leurs amis, & d'y avoir des femmes à choisir. Quelques-uns croyoient que le séjour des ames étoit vers le Lac Tiburon, où il y a de grandes plaines toutes couvertes de *Mameys*, c'est une sorte de Fruit, auquel on a donné le nom d'*Abricot de S. Domingue*. Ils prétendoient que les ames faisoient leur nourriture ordinaire de ce fruit, ils ajoûtoient que pour en faire leur provision, elles prenoient le tême de la nuit, & que tout le jour elles se tenoient cachées dans des lieux montagneux & de difficile accès. Cette opinion conféroit je ne sai quoi de sacré au Mamey, qui d'ailleurs est excellent; & les vivans s'en abstenoient par respect, & pour ne pas exposer les morts à manquer de nourriture.

Cavernes sacrées.

J'ai déjà parlé de l'imagination de nos Insulaires touchant l'origine des hommes & des Astres; la Caverne, d'où étoient sortis le Soleil & la Lune, & où j'ai dit qu'on alloit en pélérinage de tous les endroits de l'Isle, renfermoit deux Idoles, ausquelles on ne manquoit pas d'apporter de riches offrandes. On conjecture que c'est la même, qu'on voit dans le quartier du Dondon, à six ou sept lieuës du Cap François. Elle a 150. pieds de profondeur, & environ autant de hauteur, mais elle est fort étroite. Son entrée est plus haute & plus large que la plus grande porte cochere,

qui

qui soit à Paris, & la Grotte ne reçoit du jour que par là, & par une ouverture pratiquée dans la voute; cette ouverture paroît travaillée en façon de clocher: & on ajoûte que c'est par là que le Soleil & la Lune se sont fait un passage, pour aller se placer dans le Ciel. Toute la voute est si belle & si reguliere, qu'on a peine à se persuader que ce soit l'ouvrage de la nature seule. On ne voit en ce lieu aucune statuë, mais on y aperçoit par tout des Zemés gravés dans le roc, & toute la Caverne paroît comme partagée en plusieurs niches hautes & basses, assés profondes, & qu'on croiroit y avoir été ménagées à dessein.

Origine des Femmes.

Les femmes, selon une autre tradition, ne sont venuës au monde, que long-têms après les hommes, mais je ne trouve rien à quoi je puisse me fixer pour leur origine, ni rien de fort interessant dans ce qu'on raconte de leurs autres fables. Voilà donc en peu de mots, autant qu'il a été possible de le connoître, quels étoient les peuples, qui habitoient l'Isle Haïti, lorsqu'elle fut découverte par les Espagnols. Ils la trouverent divisée presque toute entiere en cinq Royaumes parfaitement indépendans les uns des autres; je dis presque toute entiere, parce qu'il paroît qu'outre les cinq Rois, ou Caciques souverains, dont nous allons parler, il y avoit quelques Seigneurs, beaucoup moins puissans, mais qui ne relevoient de personne, & portoient aussi le nom de Cacique.

Division de l'Isle telle qu'elle, étoit au têms de

Des cinq Royaumes qu'on y trouva, l'un s'appelloit *Magua*, qui veut dire Royaume de la plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis appellé la *Vega Real*; ou du moins il en comprenoit

sa Découverte.

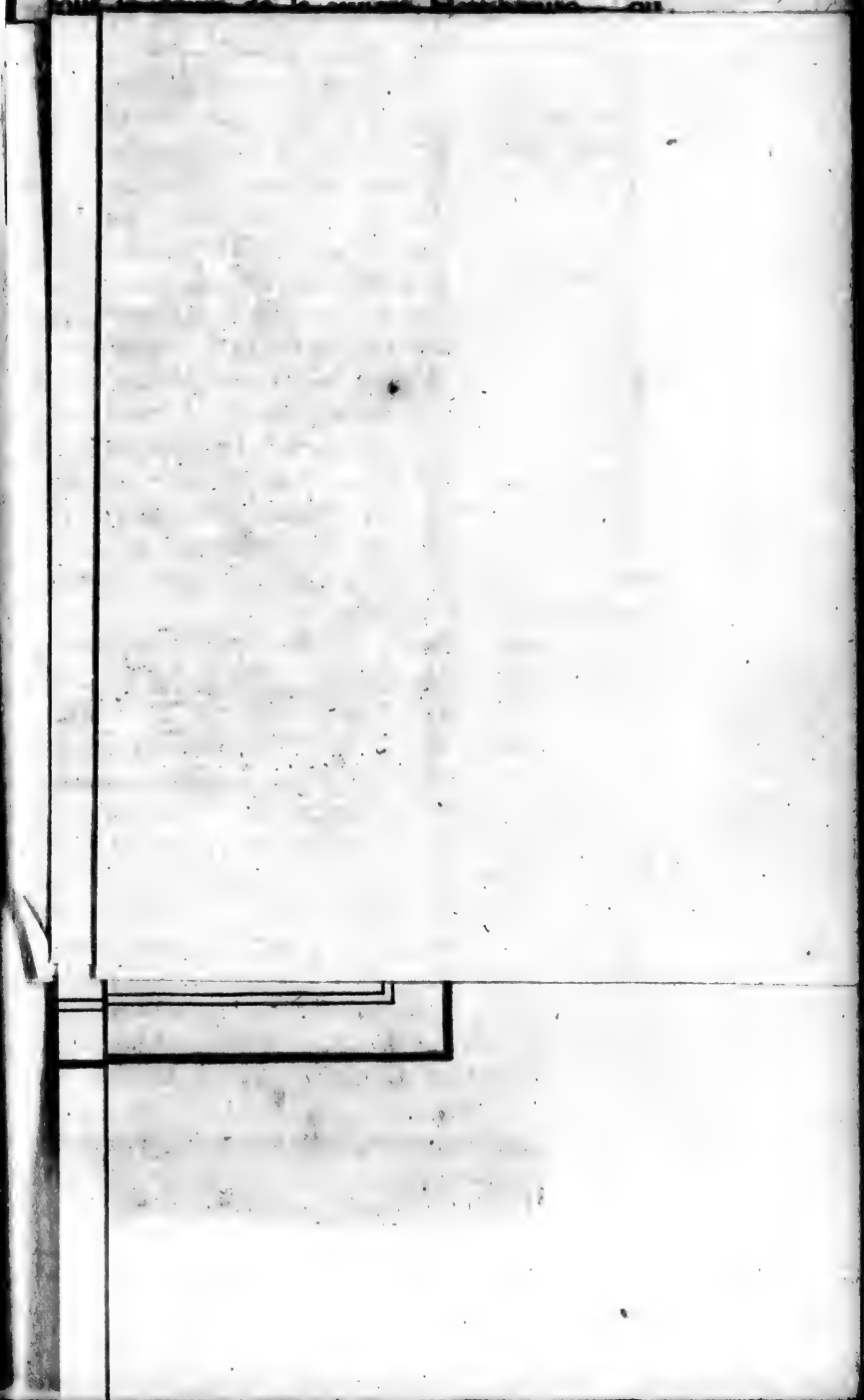
noit le milieu & la meilleure partie. La Vega Real eſt une plaine de 80. lieuës de long, & qui en a 10. dans ſa plus grande largeur. Un Auteur, qui a été long-têms ſur les lieux, aſſûre qu'il y coule plus de trente mille rivieres, parmi leſquelles il y en a douze auſſi larges, que l'Ebre & le Guadalquivir. Les autres ne ſont que des torrens & de petits ruiſſeaux. Elle en reçoit juſqu'à 25. mille, d'une longue chaîne de montagnes, qu'elle a à l'Occident, & la plûpart rouloient l'or avec leur ſable. Auſſi ce canton eſt-il voiſin des fameuſes mines de *Cibao*, dont nous aurons lieu de parler beaucoup dans la ſuite; mais ces mines n'étoient pas du Royaume de Magua, dont le Souverain au têms de la découverte ſe nommoit *Guarionex*. Ce Prince avoit ſa capitale dans un lieu, où les Eſpagnols ont eu depuis une ville fort celebre, qu'ils avoient appellée la *Conception de la Vega*.

Barthelemy de las Caſas.

Le ſecond Royaume étoit celui de *Marien*. Barthelemy de las Caſas ne fait point de difficulté de dire qu'il étoit plus grand & plus fertile que le Portugal. Il comprenoit toute cette partie de la côte du Nord, qui s'étend depuis l'extrêmité Occidentale de l'Iſle, où eſt le Cap S. Nicolas, juſqu'à la riviere Yaqué, connuë aujourd'hui ſous le nom de Monte Criſto, & comprenoit toute la partie Septentrionale de la Vega Real, qui s'appelle préſentement la plaine du Cap François. C'étoit au Cap même que *Goacanaric* Roi de Marien faiſoit ſa réſidence, & c'eſt de ſon nom abregé que les Eſpagnols appellent encore aujourd'hui ce Port, *el Guaric*.

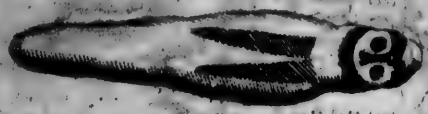
Le troiſiéme portoit le nom de *Maguana*, & ren-

renfermoit la Province de Cibao, & presque

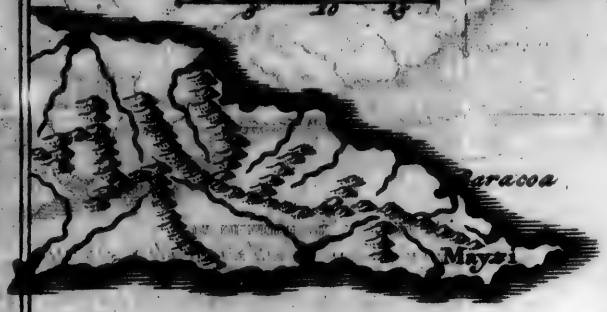


# L'ISLE ESPAGNOLE
## SOUS LE NOM INDIEN D'HAYTI
où comme elle étoit possédée par ses habitans naturels lors de la découverte,
*Avec les premiers Etablissemens des Espagnols*
PAR LE S.r D'ANVILLE
*Geographe Ord.re du Roi*
*Mai 1732.*

*Figure trouvée dans une Sépulture Indienne*



*Lieuës Espagnoles pour l'etendue d'un Degré.*



Cabo de San Miguel

XAMAYCA

Armes de Christophle Colomb.

POR CASTILLA Y POR LEON

NUEVO MONDO HALLO COLON

Figure representant le Zemi ou Mahonya de la façon des anciens Insulaires

Samana

Cibao

Cabo de San Rafael

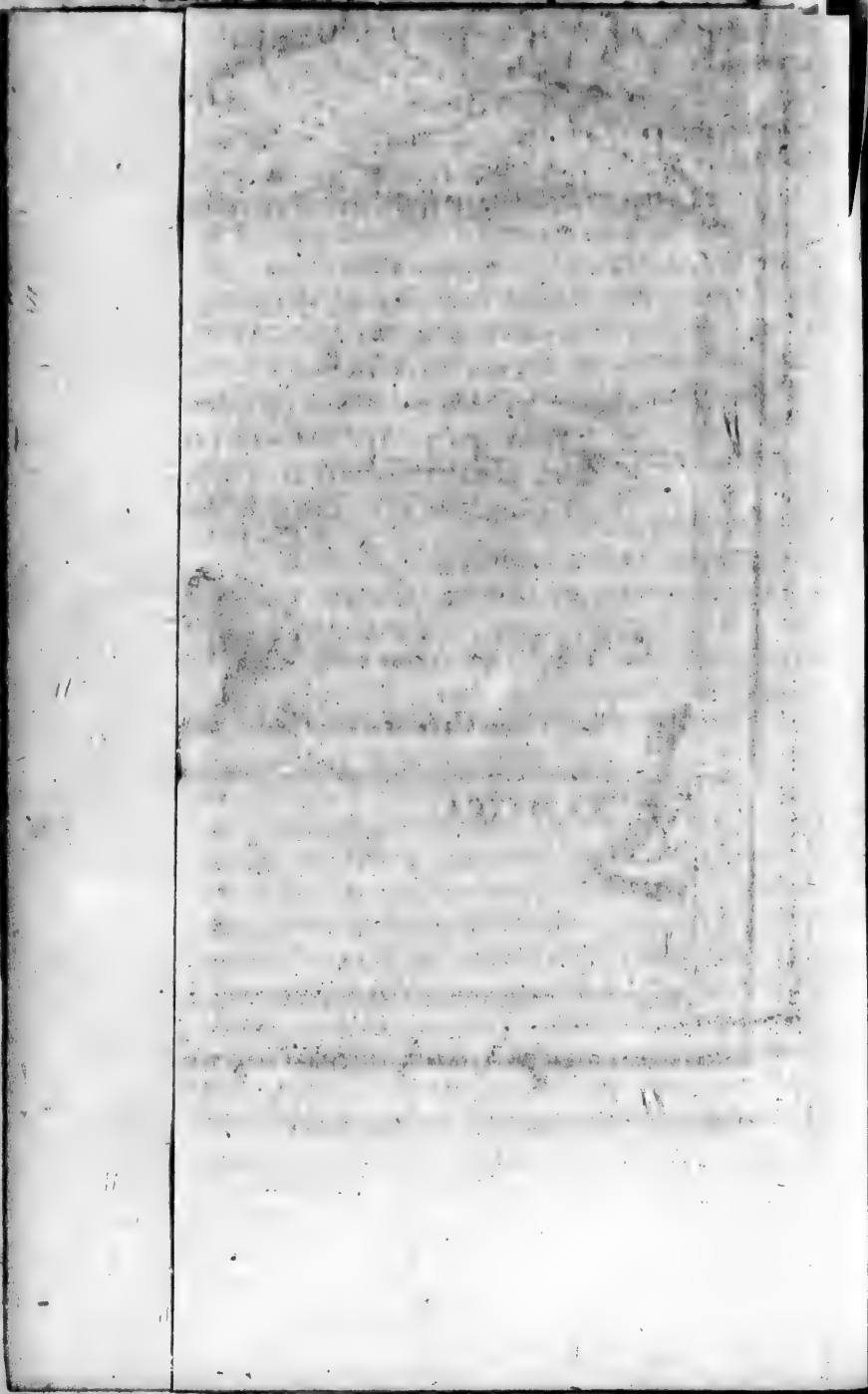
PAYS DU CACIQ. CAONABO

Yaguasquia

PAYS DU CACIQUE CAYACOA

BORIQUEN

sa Dé- noit le milieu & la meilleure partie. La Vega



renfermoit la Province de Cibao, & presque tout le cours de la riviere Haraibonico, ou l'Artibonite, qui est la plus grande de l'Isle. *Caonabo*, qui y regnoit, étoit Caraïbe, il avoit passé dans l'Isle en Avanturier, qui cherche fortune; & comme il avoit de l'esprit & du cœur, il se fit bientôt estimer & craindre de gens, qui n'étoient ni spirituels, ni braves; de sorte qu'il parvint assés aisément à se faire un Etat considerable au milieu d'eux. Sa demeure ordinaire étoit au Bourg de Maguana, d'où son Royaume avoit tiré son nom. Les Espagnols en firent depuis une ville sous le nom de *San Juan de la Maguana*, laquelle ne subsiste plus. Le quartier, où elle étoit située, est ce que les François appellent aujourd'hui la Savane de *San Oüan*. Caonabo étoit le plus puissant Monarque de l'Isle, & celui qui sentoit mieux son Souverain.

Le Royaume de *Xaragua* étoit le quatriéme, & devoit son nom, ou le donnoit à un assés grand Lac, dont nous avons parlé ailleurs. C'étoit le plus peuplé de tous, & le plus étendu. Il comprenoit toute la côte Occidentale de l'Isle, & une bonne partie de la Meridionale. Sa capitale, nommée aussi Xaragua, étoit à peu près où est aujourd'hui le Bourg du Cul-de-Sac. Les hommes y étoient mieux faits qu'ailleurs; on y voyoit plus de noblesse, plus de politesse, plus d'aisance, & l'on y parloit aussi plus élegamment que dans les autres Roïaumes. Le Prince, à qui il appartenoit, se nommoit *Behechio*. Il avoit une sœur nommée *Anacaona*, laquelle avoit épousé Caonabo; après la mort de son époux elle se retira chés son frere, qui en mourant lui laissa son Royaume,

Ou *Suragua*.

me, ses trente-deux femmes ne lui ayant pû donner un seul fils, qui lui succedât.

Le cinquiéme étoit le *Higuey*. Il occupoit toute la partie Orientale de l'Isle, avoit pour borne à la côte du Nord la riviere d'Yuné, & à celle du Sud le fleuve Ozama. Les peuples de ce canton étoient un peu plus aguerris que les autres, parce qu'ils avoient souvent à se défendre des Caraïbes, qui faisoient continuellement des descentes sur leurs côtes, pour en amener des prisonniers. Ces Barbares tuoient d'abord les hommes, en mangeoient les entrailles, & en faisoient les chairs; ils châtroient les enfans mâles afin de les engraisser, & de s'en servir dans leurs festins; pour cela ils les enfermoient dans des parcs, comme nous faisons les troupeaux de bœufs & de moutons; ils gardoient les filles & les femmes, pour en avoir des enfans; les vieilles & les infirmes demeuroient esclaves.

Les Peuples du Higuey étoient armés de fleches à l'exemple de leurs ennemis, mais il s'en falloit beaucoup, qu'ils s'en servissent aussi-bien qu'eux: aussi la plupart du tems ne se défendoient-ils, que par la fuite. Ils avoient pour Souverain le Cacique *Cayacoa*, qui mourut peu de tems après l'arrivée des Espagnols; sa veuve se fit Chrétienne, & fut nommée *Agueda Cayacoa*: elle ne survécut pas long-tems à son mari, auquel elle avoit succedé dans la Principauté, & ses Etats passerent à un Cacique nommé Cotubanama, dont le [illegible] fut, au moins pendant quelque tems, il la presqu'Isle Samana, ou aux environs. Las Casas donne à cette Province une Reine nommée *Higuanama*, & ajoute que les Espagnols la firent pen-

dre;

dre: les autres Historiens n'en parlent point, & peut-être que cette femme regna immédiatement après la mort d'Agnez Cayacoa, ou que c'étoit une Cacique particuliere de quelque canton du Higuey.

Telle étoit la situation de l'Isle Haïti, lorsqu'elle vint à la connoissance des Espagnols; mais ce grand événement, qui fut pour ces Insulaires la source de bien des maux, ne les surprit pas autant, qu'on auroit pû croire. Ils avoient été avertis peu de tems auparavant que des Etrangers viendroient s'emparer de leur Pays, & voici ce que plusieurs d'entr'eux en rapporterent à Christophle Colomb. Le pere du Cacique Guarionex eut un jour la curiosité de savoir ce qui arriveroit dans l'Isle après sa mort; il consulta les Zemés, après s'y être préparé par un jeûne de cinq jours. La réponse fut que dans peu il y viendroit des hommes, qui auroient du poil au menton, & seroient vêtus depuis les pieds jusqu'à la tête: que ces Etrangers mettroient en pieces les Zemés, & qu'ils en aboliroient le culte; qu'ils porteroient à leur ceinture de longs instrumens de fer, avec lesquels ils fendroient un homme en deux, & qu'ils dépeupleroient l'Isle de ses anciens Habitans. Cette prédiction remplit d'effroi tous ceux, qui l'entendirent, & ne tarda pas à se divulguer. On ne parloit plus d'autre chose & l'on avoit composé sur cela une chanson, qui se chantoit dans de certains jours destinés à des cérémonies lugubres.

Si ce fait est vrai, & il est si unanimement rapporté par tous les Auteurs de ce tems-là, qu'il est difficile d'en contester la verité, on ne peut douter que ce ne fût un avertissement

que Dieu obligea l'Esprit d'erreur de donner à un peuple, qu'il séduisoit depuis tant de siecles : mais il y a bien de l'apparence que personne n'en profita. Il paroît même qu'on s'étoit déja un peu rassûré sur le malheur, dont on avoit été menacé, lorsque la prophétie commença à s'accomplir de la maniere que je vais le raconter ; mais il est necessaire de reprendre la chose d'un peu plus loin.

Tout le monde sait que les premiers efforts pour les nouvelles découvertes, qui ont rendu si celebre le XV. siecle, sont dûs à la Nation Portugaise, & en particulier à l'Infant D. Henri Comte de Viseo, Grand-Maître de l'Ordre de Christ, & le quatriéme des fils de Jean Premier Roi de Portugal ; le but de ce Prince, un des plus vertueux & des plus accomplis de son têms, étoit de chercher un passage pour aller par mer aux Indes Orientales, en faisant le tour de l'Afrique, mais l'émulation, qu'il mit dans la Marine, perfectionna en peu de têms cet Art, demeuré jusques-là très-inculte, joignit d'abord à la Couronne de Portugal les Açorres, les Isles du Cap-Verd, une partie des Canaries, Madere & quantité de postes très-importans, sur la côte Occidentale d'Afrique : & forma cette célèbre Ecole de navigation, d'où sont sortis tous ceux, qui ont eu le plus de part à la découverte & à la conquête de l'Amérique.

Quel étoit Christophle Colomb.

Le premier de tant d'habiles Navigateurs, qui cessa de borner ses vûës à l'Afrique, & au chemin des Indes Orientales par ce côté-là, fut un Pilote Genois, natif de Savone selon plusieurs, d'un petit Bourg de la même riviere de Gênes, appelé Cugurco, selon quelques-uns,

uns, de Nervi, selon d'autres, & que la Capitale même de cette République, appuyée de l'autorité de D. Pierre Martyr d'Anglerie, a aussi voulu revendiquer pour son Citoyen, peu contente de le compter au nombre de ses Sujets. Il se nommoit Christophle Colomb, & le même Martyr, que je viens de citer, assûre qu'il étoit de fort basse naissance. Quelques-uns ont même avancé qu'il avoit appris le métier de Cardeur de laine; mais d'autres le font originaire de Plaisance en Lombardie, & issu de l'illustre Maison de Peleſtrello. Si toutefois ils n'ont pas confondu ce nom avec celui de sa première femme Dona Philippa Muniz de Peſtrelo, fille du Gouverneur Portugais de Porto Santo. Herrera dit qu'on vouloit le faire descendre des anciens Seigneurs de Cucaro dans le Montferrat, & il ajoûte que cette dispute touchant son origine devoit se terminer dans le Conseil souverain des Indes.

Ou Moniz.

Dom Fernand Colomb, que j'ai déja cité, s'en tient au sentiment de ceux, qui font venir sa famille de Plaisance; mais il ne lui donne point d'autre nom que celui de Colomb, que l'on voit, dit-il, dans cette Ville avec les armes de la famille sur plusieurs anciens tombeaux. Il ajoûte que le malheur des têms, causé par les guerres d'Italie, avoit obligé Dominique Colomb, pere de Christophle, à se retirer dans l'Etat de Gênes. Il parle d'un Colomb, surnommé le Jeune, fameux Armateur de ce têms-là, qui prit dans une occasion quatre Galeres sur les Venitiens, & il cite le fragment d'une Lettre de son pere à une Dame de la Cour d'Espagne, où il dit: „ Je ne suis „ point le premier Amiral de ma famille;

» qu'on me donne le nom qu'on voudra; Da-
» vid a gardé les brebis, avant que d'être Roi,
» je suis le serviteur de ce même Dieu, qui l'a
» placé sur le trône".

Quoiqu'il en soit, la gloire de ce grand Homme n'emprunte rien de ses ancêtres, qui ne sont pas connus, & a immortalisé son nom au dessus de presque tous ceux, qui se sont rendus célèbres dans ce siecle-là. Je ne sai même, s'il n'eût pas été plus glorieux à un simple Cardeur de laine, qu'à un homme de condition, d'être monté, comme a fait Christophle Colomb, aux premiers honneurs, & d'avoir élevé sa famille assés haut, pour la mettre en état de s'allier à celle de son Souverain, & de se perdre, comme elle a fait cinquante ans après sa mort, dans la Maison Royale de Portugal.

Ce que nous savons de plus certain touchant ses premieres années, c'est qu'il sortit jeune de son pays, qu'il y avoit fait de fort bonnes études, qu'il s'appliqua ensuite à celle de la Cosmographie, de l'Astronomie, de la Géometrie & de la Navigation, & qu'il a excellé dans toutes ces Sciences. Il joignit aussi toûjours, autant qu'il fut possible, la pratique à la théorie; & quoique nous ne soyons pas fort instruits du détail de ses premiers voyages, on sait qu'il en a fait beaucoup & dans toutes les mers connuës de son têms, avant que de songer à la découverte du Nouveau Monde. Il dit dans un de ses Memoires: „ L'année 1477.
» au mois de Février je naviguai cent lieuës au
» delà de l'Isle de Tyle, dont la partie Meri-
» dionale est à 73. degrés de la Ligne. Elle est
» aussi grande que l'Angleterre, & les Anglois
» y vont trafiquer: ce n'est pas la *Tyle*, dont

» par-

„ parle Ptolomée, qui eſt immédiatement ſous „ la ligne, mais celle que nous appellons au„ jourd'hui *Frieſlande*.

Sentimens des Anciens ſur l'exiſtence d'un nouveau Monde.

Toutes ces courſes ne l'avoient pas fort enrichi, mais elles le rendirent le plus habile Navigateur de l'Europe, & lui donnerent le moyen de faire quantité d'obſervations, qui l'engagerent enfin à tourner toutes ſes penſées vers l'Occident, pour y chercher de nouvelles terres ; tandis que la plûpart des autres ne ſongeoient encore, qu'à ſe frayer par le Midi un chemin à l'Orient. Il n'ignoroit pas la prétenduë prophétie de Seneque dans Médée, ni ce que Platon a écrit dans ſon Timée, qu'au delà des Colonnes d'Hercule, il y avoit eu une Iſle nommée Atlantide, plus grande qu'aucune de celles, qui étoient alors connuës, laquelle avoit été ſubmergée par un déluge accompagné d'effroyables tremblemens de terre. Il a paru même qu'il faiſoit beaucoup plus de fond, qu'il ne convenoit, ſur ces monumens équivoques de l'Antiquité. Il fit avec raiſon plus d'attention que perſonne à ce qui ſe publia peu de têms après la découverte des Açorres, des Canaries, & Madere, à ſavoir qu'à la chute des grands vens d'Oueſt, on trouvoit aſſés ſouvent ſur la Côte de ces Iſles des morceaux de bois étranger, des cannes d'une eſpece inconnuë, & même des corps morts, qu'on reconnoiſſoit à pluſieurs ſignes, n'être ni Europeans, ni Afriquains.

Conjectures de Colomb.

Ses conjectures ſur l'exiſtence d'un nouveau Monde étoient encore appuyées ſur des fondemens plus ſolides, que ces bruits populaires. La figure & l'étenduë du globe de la Terre, dont il étoit évident par le cours des Aſtres que la moi-

moitié n'étoit pas connuë, étoient pour lui depuis long tems, & devoient, ce semble, être pour tous les Savans, une démonstration qu'il pouvoit y avoir à l'Occident des régions, que rien n'empêchoit d'être habitées. Il avoit ensuite remarqué que du même côté il soufloit certains vens, qui duroient assez également pendant plusieurs jours, & il se persuada qu'ils ne pouvoient être causés, que par des terres. Ces observations le rappelloient à ce que Platon, après avoir parlé de son Isle Atlantide, ajoûte, qu'au delà de cette grande Isle, il y en avoit un grand nombre de petites, qu'assez près de ces dernieres étoit un Continent, plus grand que l'Europe & l'Asie jointes ensemble, & qu'ensuite étoit la vraie Mer. Et il est assez surprenant que les choses se soient trouvées exactement, comme l'avoit écrit ce Philosophe deux mille ans auparavant. Car enfin, à son Atlantide près, qu'il disoit avoir disparu, on a découvert au delà de notre Ocean un fort grand Archipel, lequel borde un Continent, qui seul fait presque la moitié de la Terre, & au delà, une mer, qui est sans contredit la plus grande de toutes.

Il y a encore quelque chose de bien marqué dans ce qui a été rapporté par quelques anciens Auteurs d'un navire Carthaginois, lequel l'an 356. de la fondation de Rome, cherchant à faire de nouvelles découvertes, prit sa route entre le Midi & le Couchant, osa bien s'enfoncer dans une mer inconnuë, sans autre Boussole que l'attention du Pilote à observer l'étoile du Nord, & aborda enfin à une Isle deserte, fort spacieuse, abondante en pâturages, coupée par tout de belles rivieres, & dont les gran-

Theophile de Serraris des merveilles de la nature.

grandes & épaisses forêts remplies d'arbres d'une hauteur extraordinaire, sembloient répondre de la fertilité du terroir; que tant d'avantages, joints à la douceur du climat, engagerent plusieurs de ces Avanturiers à y rester, que les autres s'en retournerent à Carthage, où ayant rendu compte au Senat de leur découverte, le Senat, peut-être plus sage, que ne l'ont été nos ayeux, crut devoir ensevelir dans un éternel oubli la connoissance de cet évenement, fit mourir secretement tous ceux, qui en pouvoient parler, & laissa ceux, qui étoient restés dans l'Isle, sans aucune ressource pour en sortir.

Jean de Barros rapporte dans son Histoire des Indes une chose, qui pourroit bien avoir quelque liaison avec ce récit, & lui servir même de preuve, ou en recevoir quelque jour. Il dit que dans l'Isle de Corve, la plus Occidentale des Açorres, on trouva, lorsqu'on la découvrit, une statuë équestre de pierre, ou d'une espece de terre cuite, montée sur un pied d'estal de même matiere; que sur les côtés de ce pied-d'estal, il y avoit des inscriptions, dont on ne put jamais déchifrer les caracteres, & que le Cavalier, vêtu comme la plûpart des Americains, qui ne vont pas absolument nuds, montroit du doigt le Couchant, comme pour avertir qu'il y avoit des terres & des hommes de ce côté-là. Or cette découverte étoit trop récente au têms que Christophle Colomb alla en Portugal, pour qu'il n'eût pas entendu parler de cette circonstance.

Mais on donna encore plus aux conjectures après le succès de l'entreprise du Pilote Italien, qu'il n'y avoit donné lui-même, avant que d'avoir

voir formé son projet. Ces mêmes Eſpagnols, qui avoient ſi long-tems traité de viſion l'exiſtence d'une quatrième partie du Monde, par la raiſon qu'elle avoit été inconnuë juſques-là, prétendirent y retrouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des têms leur avoit enlevées, & ſur leſquelles les droits de leurs Souverains étoient inconteſtables. Oviedo avance hardiment que les Antilles ſont les fameuſes Heſperides, ſi fort célébrées par les Poëtes, & ne craint point d'ajoûter que Dieu, en les faiſant paſſer ſous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que reſtituer à leur Couronne, ce qui lui avoit appartenu 3150. ans auparavant, du têms du Roi Heſperus, de qui elles avoient pris leur nom. Il ajoûte que S. Jacques & S. Paul y ont prêché l'Evangile, ſur quoi il cite S. Gregoire Pape dans ſes Morales.

Valable. Un autre Auteur, qui n'avoit pas les mêmes engagemens à flatter la Nation Eſpagnole, a écrit fort ſérieuſement que notre Iſle eſt l'Ophir, où Salomon envoyoit chercher de l'or, des Paons, & des dens d'Elephant, ce qu'il ſe feroit ſans doute bien donné de garde d'avancer, s'il avoit été inſtruit, que ni dans l'Iſle Eſpagnole, ni dans aucun autre endroit du nouveau Monde, on n'a point trouvé d'Elephans. Quant à ce qu'on a reproché à ce même Ecrivain, ſi eſtimable d'ailleurs par ſa profonde érudition, qu'il avoit placé le Paradis terreſtre dans la même Iſle, on a eu tort apparemment de croire qu'il parlât ſérieuſement, & de ne pas regarder ce qu'il en dit comme un de ces jeux d'eſprit, dans leſquels les plus grands genies s'engagent quelquefois à vouloir prouver des paradoxes.

Mais

Mais une opinion vulgaire, qui eut assez de cours du vivant de Colomb, auroit bien diminué la gloire de ce grand Voyageur, si elle avoit trouvé créance dans les esprits des personnes capables de lui donner quelque autorité. Une Caravelle, disoit-on, qui portoit d'Espagne en Angleterre des vins, & des marchandises comestibles, après avoir été longtêms contrariée par les vens, n'y pouvant plus résister, fut contrainte de courir au Sud, puis à l'Ouest, & se trouva enfin à la vûë d'une Isle, où elle alla prendre terre, & où elle trouva des hommes tout nuds. D'autres disent que c'étoit la côte de Fernambouc au Bresil. On ajoûte qu'il n'y eut que le Pilote, & quelques Matelots, qui repassèrent en Europe, tout le reste ayant péri des incommodités du voyage; que le Pilote étoit mort quelques années après chez Christophle Colomb, dont il étoit ami, & auquel il laissa tous ses papiers; & que c'étoit sur ses Memoires, que le Pilote Genois avoit dressé son plan. Mais outre que Colomb s'est toûjours recrié hautement contre ces bruits, inventés, disoit-il, par des personnes jalouses de sa gloire; tout ce qu'il y a eu d'Auteurs sensés, même Espagnols, qui ont eu occasion de parler de la découverte du Nouveau Monde, lui ont rendu justice; d'ailleurs on ne voit point qu'il ait jamais songé à passer l'Equateur, ce qu'il auroit néanmoins dû faire, pour diriger sa route suivant les Memoires du Pilote Andalousien, ou Portugais, ou Biscayen, car on le fait de ces trois Provinces-là; enfin il eût parlé plus clairement, s'il eût été plus sûr de son fait, & n'eût pas langui tant d'années à la suite des Cours d'Espagne & de Portugal,

faus-

faute de vouloir s'expliquer : c'eſt la judicieuſe remarque d'un Auteur Eſpagnol. Herrera.

Colomb fait ſon plan & le propoſe à diverſes Puiſſances. Supercherie qu'on lui fait en Portugal.

Dans la verité Colomb, qui ſavoit parfaitement l'art d'obſerver la latitude, ou la hauteur du Pole par l'Aſtrolabe, ce que perſonne avant lui n'avoit pratiqué en haute mer, quoiqu'on l'enſeignât publiquement dans les Ecoles : Colomb, dis-je, ne riſquoit pas autant, qu'on s'imaginoit, à pénétrer dans l'Ocean beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore oſé faire, & de quelque côté qu'il entreprît de tourner, il ſavoit que ſon pis aller ſeroit de s'en retourner ſur ſes pas, ſans avoir rien trouvé. Il ſe flattoit même de rencontrer à la fin les terres de l'Aſie ; & nous verrons dans la ſuite qu'il les croyoit bien moins éloignées de ce côté-là, qu'elles ne le ſont en effet. Il avoit lu la Relation des Voyages de Marc Paul de Veniſe, où il eſt parlé du Catay, qui eſt la partie Septentrionale de la Chine, & d'une Iſle appellée Cipango, abondante en or, & qu'on a cru depuis être le Japon ; c'étoit même ſur cette Relation qu'il avoit particulierement fait ſon ſyſtême : auſſi dans la plûpart de ſes expeditions, il eut ſur tout en vûë le Cipango de Marc Paul de Veniſe.

La Republique de Gênes, dont il étoit né Sujet, fut la premiere Puiſſance, à laquelle il propoſa ſon projet, mais il n'en fut pas même écouté ; on le regarda dans ſa patrie comme un viſionnaire. Il alla enſuite offrir ſes ſervices à Jean II. Roi de Portugal, qui le reçût bien, & voulut que ſon deſſein fût examiné par D. Diego Ortiz, Evêque de Ceuta, connu auparavant ſous le nom du Docteur Calçadilla, du lieu de ſa naiſſance, & par deux Médecins

decins Juifs, fort eſtimés pour leur habileté dans la Coſmographie. La premiere choſe que firent ces Commiſſaires, fut de demander à Colomb un Mémoire plus détaillé, il donna; & dès qu'ils l'eurent entre les mains, ils firent ſecretement partir une Caravelle, avec ordre au Pilote de ſuivre exactement tout ce qui étoit marqué dans cet Ecrit, qu'on lui mit entre les mains. Mais la tête & le courage du Gênois manquoient également au Portugais; la Caravelle n'alla pas fort loin, & après avoir eſſuyé quelques coups de vent aſſés forts, elle retourna en Portugal, tout l'équipage déteſtant une entrepriſe, qui lui paroiſſoit auſſi inſenſée que perilleuſe.

Il envoye ſon frere en Angleterre, & s'en va en Eſpagne.

Colomb ne put apprendre ſans indignation la ſupercherie, qu'on lui avoit voulu faire, & ne fut pas moins choqué, qu'on rejettât ſur lui le peu de ſuccès d'une entrepriſe auſſi mal concertée. Il prit ſur le champ la réſolution de quitter ce Royaume, où depuis la mort de ſon épouſe, arrivée peu de têms auparavant, rien ne l'attachoit plus; & craignant que le Roi, qu'il ſavoit imputer bien plus au manque d'habileté & d'experience de ſon Pilote, qu'aux Mémoires, qu'on lui avoit donnés, l'inutilité de la tentative, ne le fît arrêter, il s'embarqua ſans rien dire ſur la fin de 1484. il alla prendre terre en Andalouſie avec Barthélemy Colomb ſon frere, & il envoya celui-ci en Angleterre, pour eſſayer de faire goûter ſon deſſein au Roi Henri VII. tandis qu'il iroit faire la même choſe à la Cour d'Eſpagne.

Barthélemy Colomb en Angleterre.

Barthélemy Colomb étoit un homme de bon eſprit, renommé pour les Cartes marines & les Spheres, qu'il faiſoit dans la perfection pour

le

le têms : il avoit passé d'Italie en Portugal, avant son frere, dont même il avoit été le maître en Cosmographie. D. Fernand Colomb son neveu, dit que s'étant embarqué pour Londres, il fut pris par des Corsaires, qui le menerent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la derniere misere, qu'il s'en tira néanmoins en faisant des Cartes de navigation ; qu'ayant amassé de ses profits une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au Roi une Mappemonde de sa façon, lui expliqua le projet de son frere, & le lui fit tellement goûter, que ce Prince le pria d'en faire venir l'Auteur, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise, mais que Christophle Colomb étoit déjà engagé avec la Cour de Castille, & n'étoit plus libre d'accepter ces offres. Il est assés difficile de concilier ce récit avec ce que nous dirons dans la suite du voyage de Barthélemy Colomb, sur l'autorité d'Antoine Herrera, & de décider lequel de ces deux Auteurs merite plus de créance sur ce point. On trouvera aussi peut-être un peu étrange que les deux freres s'adressassent en même-têms à deux Cours, qui ne devoient pas être éloignées d'accepter leurs services, & dont la prompte acceptation pouvoit leur causer de l'embarras, mais il y a de l'apparence que Christophle Colomb visoit par-là au plus sûr, & qu'il esperoit que la jalousie, que ces deux Puissances auroient l'une de l'autre, le feroit rechercher avec empressement de toutes les deux, & que par-là il seroit en état de faire ses conditions meilleures ; en quoi il se trompa.

Christophle Colomb arrive en Andalousie.

La Cour d'Espagne étoit à Cordouë lorsque le Pilote Génois arriva en Andalousie, il alla aussi-

aussi-tôt en Castille, & après avoir laissé dans un Couvent à Palos son fils unique, qu'il avoit eu de sa premiere femme, & qui se nommoit Diegue, il se rendit auprès du Roi Catholique, auquel il fit présenter un Mémoire, dont voici la teneur : „ Serenissime Prince, „ j'ai navigué dès ma jeunesse, il y a quarante „ ans, que je cours les mers, je les ai toutes „ examinées avec soin, & j'ai conversé avec „ un très-grand nombre de gens sages de tous „ états, de toutes Nations, & de toutes Religions, j'ai acquis quelque connoissance dans „ la Navigation, dans l'Astronomie & la Géométrie. Je suis en état de rendre compte de „ toutes les villes, rivieres, montagnes, & de „ les placer chacune, où elles doivent être „ dans les Cartes. J'ai lû tous les livres qui „ traitent de la Cosmographie, de l'Histoire „ & de la Philosophie. Je me sens présentement porté à entreprendre la découverte des „ Indes, & je viens à V. A. pour la supplier „ de favoriser mon entreprise. Je ne doute „ pas que plusieurs ne se mocquent de mon „ projet, mais si V. A. veut me donner les „ moyens de l'executer, quelque obstacle qu'on „ y trouve, j'espere de le faire réussir.

Ses premieres tentatives auprès des Rois Catholiques.

Colomb avoit deviné juste, quand il avoit dit qu'on se mocqueroit de son dessein. Il étoit fort mal équipé, & il fut regardé comme un homme, qui ne proposoit des choses nouvelles, que pour se tirer de la misere, ou sortir de l'obscurité, où il avoit jusques-là vécu. Il y eut pourtant un homme en place, qui en jugea autrement que les autres ; ce fut D. Alfonse Quintaniglia grand Tréforier de Castille ; Colomb trouva en lui un protecteur, qui dans

Son dessein est rejetté.

la

la ſuite lui en procura d'autres, & lui menagea des ſecours pour l'aider à ſubſiſter. Quintaniglia fit plus, il obtint de la Reine Iſabelle de Caſtille, que le plan du Pilote Gênois ſeroit examiné, & cette affaire fut miſe entre les mains du P. Fernand de Talavéra, Hieronimite, Confeſſeur de cette Princeſſe; ce Religieux fit une aſſemblée de Coſmographes, dont le réſultat ne fut point favorable à Colomb, & Herrera en attribuë la faute, en partie à l'ignorance de ceux, qui furent conſultés, & en partie à ce que le Gênois, craignant qu'on ne lui jouât le même tour, qu'on lui avoit joué en Portugal, ne s'étoit expliqué qu'à demi.

Ce qu'on lui oppoſe.

On lui objecta donc qu'il préſumoit ſans fondement d'en ſavoir plus lui ſeul, que n'en avoient ſu juſques-là les plus habiles Navigateurs, & les plus ſavans Coſmographes du Monde: qu'aſſûrément, s'il y avoit des pays habitables au Couchant, on ne ſeroit pas à en être informé; que pour gagner les Indes Orientales par la route, qu'il vouloit tenir, il faudroit au moins trois ans, & qu'une Navigation de ſi longue durée n'étoit pas une choſe à tenter par des perſonnes raiſonnables. Que Seneque avoit mis en queſtion, par maniere de diſpute à la verité, ſi l'Ocean n'étoit pas infini, ce qui donnoit au moins lieu de croire qu'il étoit d'une étenduë ſi vaſte, qu'il y auroit de la temerité à s'engager à en faire le tour. Enfin qu'en allant à l'Occident, on deſcendoit toûjours, & que quand on voudroit retourner en Eſpagne, on ſe trouveroit dans l'impoſſibilité de remonter.

Lenteurs

Colomb eût beau faire pour détruire des raiſons

sons si peu solides. Plus elles étoient mauvaises, & moins ceux, de qui elles partoient, étoient capables de gouter ses réponses, & d'en sentir la force. Il se vit donc réduit à attendre du têms & des conjonctures une occasion plus favorable. Cinq années entieres se passerent de la sorte, au bout desquelles le Roi & la Reine lui firent dire que la guerre de Grenade, où ils se trouvoient engagés, ne leur permettoit pas de vacquer à d'autres affaires, ni de s'embarquer dans d'autres dépenses; qu'il patientât encore un peu, & que quand la guerre seroit finie, on l'écoûteroit à loisir. Il regarda cet avis comme une défaite, s'en alla à Seville, & s'adressa successivement aux Ducs de Medina Sidonia, & de Medina Celi. Le premier ne voulut pas même l'entendre. Quelques-uns ont dit que le second avoit resolu de lui faire équiper des vaisseaux au Port de Sainte Marie, dont il étoit Seigneur, mais que la Cour refusa d'y consentir.

qu'il eut à essuyer de la Cour d'Espagne.

Ce qui est certain, c'est que dès lors il songea à passer en France, bien résolu, si le Roi très-Chrétien ne l'écoutoit pas, d'aller jusques à Londres pour y rejoindre son frere, dont il n'avoit reçu aucune nouvelle, depuis qu'ils s'étoient séparés. Mais le P. Jean Perez de Marchena Franciſquain, son ami, l'en détourna, mit son projet entre les mains de quelques personnes d'une érudition connuë en ces matieres-là, & ceux-ci l'ayant approuvé avec éloge, il en écrivit à la Reine Isabelle, auprès de laquelle il avoit du crédit. Cette Princesse, qui étoit toûjours au camp de Sainte Foi devant Grenade, lui manda aussitôt de la venir trouver: il y alla, & il sut si bien tourner son esprit,

prit, qu'il l'engagea à donner une audience à ſon ami. Ce voyage ne produiſit pourtant rien : à la verité tout ce que propoſoit Colomb fut trouvé fort ſenſé & fort vrai-ſemblable, mais il portoit ſes prétentions bien-haut ; car il demandoit d'être déclaré Amiral, & Viceroi perpetuel & hereditaire de toutes les terres & de toutes les mers, qu'il découvriroit. On jugeoit que c'étoit trop, s'il réuſſiſſoit ; & que s'il ne réuſſiſſoit pas, on ſeroit taxé de legereté, pour avoir agi & tant promis ſur de foibles indices.

Il ſe diſpoſe à paſſer en France.

Ce fut alors, que Colomb ne voyant plus d'apparence de rien faire à cette Cour, ſongea tout de bon à paſſer en France. Mais le Grand Tréſorier, & Louïs de Sant-Angel Receveur des Droits Eccleſiaſtiques de la Couronne d'Arragon, ne purent ſouffrir qu'on négligeât ainſi une affaire de cette conſéquence, & engagerent le Cardinal de Mendoza Archevêque de Tolede & Chef du Conſeil de la Reine à ne point laiſſer ſortir d'Eſpagne le Pilote Génois, ſans l'avoir vû. Colomb eut effectivement une longue audience du Cardinal, qui fut très-content & du projet, & du caractere d'eſprit de ſon Auteur, mais qui ne conclut rien. L'air de la Cour n'étoit point favorable aux découvertes, & l'on y diſoit publiquement qu'il ne falloit pas s'étonner qu'un Etranger ſans biens preſſât ſi fort l'execution d'une entrepriſe, où il ne mettoit rien du ſien, qui lui donneroit de l'emploi, & où ſon pis aller étoit de ſe retrouver ce qu'il étoit.

Colomb, à qui ces diſcours furent bientôt raportés, voulut les faire ceſſer, & lever tous les prétextes, qu'on pouvoit imaginer pour em-

empêcher la réuſſite de ſon deſſein, il s'offrit à payer un huitiéme de la dépenſe & conſentit de ne partager les profits, que ſur le pied de ſes avances. Mais il avoit beau ſe prêter à tout, & parler raiſon, chaque jour voyoit naître de nouveaux obſtacles, & il deſeſpera entierement de les ſurmonter. Il étoit retourné au camp de Sainte Foi pour y faire les propoſitions, dont je viens de parler, il en partit fort chagrin au mois de Janvier 1492. pour ſe rendre à Cordouë, où étoit ſa famille, & il ſe diſpoſa ſérieuſement au voyage de France. Sur ces entrefaites Grenade ſe rendit, & Sant-Angel profitant de la joie qu'un ſi grand événement avoit répanduë dans toute la Cour, repréſenta vivement à la Reine le tort qu'on faiſoit à l'Eſpagne en éconduiſant un homme du mérite de Colomb. 1492.

Derniers efforts auprès de la Reine.

„ Madame, lui dit-il, il n'eſt perſonne, „ qui ne ſoit ſurpris que Votre Alteſſe, après „ avoir donné tant de preuves éclatantes de „ ſon grand cœur, manque, pour épargner „ une bagatelle, une affaire, qui peut avoir „ des ſuites ſi avantageuſes pour l'Etat. Vous „ ignorez peut-être, Madame, que cet Italien eſt réſolu de porter ailleurs ſes Memoires & ſes projets. Et verriez-vous ſans chagrin un de vos voiſins profiter de ce que „ vous auriez negligé? Que craint Votre Alteſſe? Colomb eſt un homme ſage, habile, „ plein de bon ſens & de prudence: c'eſt le „ témoignage unanime, que lui rendent tous „ ceux, qui l'ont pratiqué; il s'offre à entrer „ dans la dépenſe, il y mettra tout ſon bien, „ il y riſquera ſa vie, il faut qu'il ſe tienne abſolument ſûr de réuſſir. Enfin de ſort ha- „ biles

1492. „ biles gens ne trouvent rien d'impraticable „ dans ce qu'il propoſe, & quand même le „ ſuccès ne répondroit pas à ſes eſperances, la „ choſe eſt de nature à être tentée ſans im- „ prudence. Il ſied bien, Madame, à une „ grande Reine comme vous de connoître la „ vaſte étenduë de l'Ocean, & rien n'eſt plus „ capable d'illuſtrer votre regne, qu'une pa- „ reille entrepriſe. Je ne vois pas même que „ cet Etranger demande beaucoup pour ce „ qu'il promet; tiendra-t-il à ſi peu de cho- „ ſes, que vous n'éterniſiez votre nom par une „ découverte, que le Ciel vous a, ce ſemble, „ reſervée?

Elle accepte les conditions propoſées par Colomb.

Ce diſcours fit ſur la Reine, déjà ébranlée par les raiſons du grand Threſorier, tout l'effet, qu'en avoit prétendu Sant-Angel, elle donna ſur le champ les mains à tout, voulut même que la choſe s'éxécutât au plûtôt, & parce que la guerre de Grenade avoit épuiſé ſes finances, elle vouloit engager de ſes pierreries, pour la ſomme que Colomb demandoit; mais Sant-Angel lui dit que cela n'étoit pas néceſſaire, & qu'il avanceroit du ſien tout ce qu'il faudroit. Colomb cependant étoit déjà parti pour France, Iſabelle fit courir après lui un Huiſſier de la Cour, & celui-ci l'ayant joint ſans peine, il le conduiſit à Sainte Foi, où la réception, que lui fit Iſabelle, effaça de ſon eſprit juſqu'au ſouvenir des chagrins, que la lenteur & les airs mépriſans des Eſpagnols lui avoient fait eſſuyer pendant huit ans. Il eut ordre enſuite de traiter avec le Secretaire d'Etat D. Juan de Coloma, & le 17. d'Avril on convint des Articles ſuivans.

Ou Colonia.

Quelles

I. Que les Rois Catholiques, comme Souverains

verains Seigneurs de l'Ocean, nommeroient dès à préſent Chriſtophle Colomb leur Amiral & leur Viceroi perpetuel de toutes les Mers, Iſles & Terres fermes, qu'il découvriroit: qu'il joüiroit toute ſa vie de ces Charges avec les mêmes prérogatives, quant à la premiere, dont l'Amirante de Caſtille joüiſſoit dans l'étenduë de ſa juriſdiction; qu'il en ſeroit de même à proportion de la ſeconde, & qu'elles paſſeroient toutes deux ſur le même pied à ſa poſterité. II. Que pour les Gouvernemens particuliers de chaque Place, Iſle, Province, ou Royaume, les Rois Catholiques nommeroient un des trois Sujets, qu'il leur auroit préſenté. III. Que toutes les richeſſes ou marchandiſes, de quelque nature qu'elles fuſſent, qui ſeroient apportées des nouvelles Conquêtes, après que tous les frais auroient été rembourſés, l'Amiral Viceroi auroit un dixiéme à prendre ſur les droits du Prince. IV. Que tous les differens, qui ſurviendroient dans l'étenduë de la nouvelle Amirauté, au ſujet du Commerce & des ſuſdites richeſſes & marchandiſes, ſeroient jugés par l'Amiral, ou par ſes Lieutenans en ſon nom; comme il ſe pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Caſtille. V. Que dans tous les navires, qui ſeroient armés pour faire le Commerce dans les nouvelles Découvertes, le même Amiral pourroit s'intéreſſer pour un huitiéme. 1492. furent ces conditions.

Les Rois Catholiques ſignerent cette fameuſe Capitulation, (c'eſt le nom qu'on lui donna,) qui leur acquit un Nouveau Monde, dans ce même Camp de Sainte-Foi, où ils venoient d'achever la ruine entiere des Maures d'Eſpagne, après 800. ans de domination, & voici le Le Traité eſt ſigné du Roi & de la Reine, mais au nom de la ſeule Couronne de Caſtille.

le Brevet, qui fut donné à Colomb, lequel, de la maniere, dont il fut conçû, quoique datté du têms auquel il fut livré, ne pouvoit avoir lieu qu'après la découverte, qu'il suppose déja faite. 1492.

» FERDINAND & ISABELLE, par » la grace de Dieu, Roi & Reine de » Castille, de Leon, d'Arragon, de Sicile, » de Grenade, de Tolede, de Valence, de » Galice, de Majorque, de Minorque, de » Seville, de Sardaigne, de Cordouë, de » Corsique, de Murcie, de Jaën, des Algar- » ves, de Gibraltar, & des Isles Canaries. » Comte & Comtesse de Barcelonne, Sei- » gneurs de Biscaye & de Molena, Ducs » d'Athenes & de Neopatrie, Comtes de » Roussillon, Marquis d'Oristan & de Gocia- » do, &c. Puisque vous, Christophle Co- » lomb, allez par notre commandement, a- » vec nos vaisseaux, & nos Sujets à la con- » quête des Isles de l'Ocean, que vous avez » découvertes, & comme nous esperons qu'a- » vec l'aide de Dieu vous en découvrirez d'au- » tres, il est juste que nous vous récompen- » sions des services, que vous rendez à notre » Etat. Nous voulons donc que vous, Chris- » tophle Colomb, soyez Amiral, Gouver- » neur, & Vice-Roi des Isles & de la Terre » ferme, que vous avez découvertes, & de » toutes celles que vous découvrirez. Que » vous vous appelliez D. Christophle Colomb, » que vos enfans après vous succedent à tou- » tes vos Charges, que vous les puissiez exer- » cer par vous, ou par ceux, que vous choi- » sirez, pour être vos Lieutenans, que vous

» ju-

„ jugiez toutes les affaires civiles & criminel- ——
„ les, dont la connoiſſance apartient & a apar- 1492.
„ tenu à nos Vice-Rois & à nos Amiraux, &
„ que vous ayez les droits & prééminences des
„ Charges que nous vous donnons. Et par
„ ces Préſentes Nous commandons à notre
„ très-cher Fils le Prince D. Juan, aux In-
„ fants, Ducs, Prelats, Marquis, Grands-
„ Maîtres, Prieurs & Commandeurs de nos
„ Ordres Militaires; à tous ceux de notre
„ Conſeil, & Juges en quelque Juſtice que ce
„ ſoit, Cours & Chancellerie de notre Royau-
„ me, aux Châtelains, Gouverneurs des Ci-
„ tadelles, des Places fortes, à toutes les Com-
„ munautés, Juges, Officiers de la Marine,
„ aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Ecuyers,
„ à toutes les Villes & Places de notre Etat,
„ & à tous les Peuples, que vous découvrirez
„ & ſubjuguerez; de vous reconnoître, com-
„ me Nous vous reconnoiſſons, pour notre
„ Amiral & Vice-Roi, vous & vos enfans en
„ ligne directe, & pour toûjours. Ordon-
„ nons à tous les Officiers, que vous établirez
„ en quelque Charge que ce ſoit, de vous fai-
„ re conſerver vos privileges, immunités, hon-
„ neurs, & de vous faire payer les droits &
„ les émolumens, qui ſont dûs à vos Charges,
„ ſans permettre que perſonne y mette aucun
„ obſtacle. Car tel eſt notre volonté. Nous
„ commandons à notre Chancelier & autres
„ Officiers de notre Sceau, de vous expedier
„ au plûtôt nos Lettres, & de les faire auſſi
„ amples & auſſi avantageuſes, que vous le
„ ſouhaiterez, à peine de notre diſgrace, &
„ de trente ducats d'amende contre chacun
„ des contrevenans; donné en notre ville de

„ Grenade le 30. d'Avril l'an 1492. *Signé*,
1492. „ Moi LE ROI. Moi LA REINE".

„ *Moi* Jean de Coloma *Secretaire du Roi &*
„ *de la Reine ai fait expedier les Presentes Let-*
„ *tres par leur Commandement.*

Au reste, quoique tout parût se faire également au nom du Roi & de la Reine, la Couronne d'Arragon n'entra pour rien dans cette entreprise ; la Castille en fit tous les frais, ce fut pour elle seule que le Nouveau Monde fut découvert & conquis ; & tout le têms que vêcut Isabelle, il ne fut gueres permis qu'à des Castillans d'y passer & de s'y établir, ce qui n'empêcha point que le Roi ne parût toûjours le Souverain, & quelquefois même seul, comme représentant la Reine de Castille son épouse. Les ordres, qui furent remis à Colomb avant son départ de Grenade, portoient qu'il n'aprocheroit pas des côtes de Guinée à cent lieuës près des terres possédées par le Roi de Portugal, & nous verrons dans la suite les raisons & la nécessité de cette précaution.

Embarquement de Colomb.

Le 12. de Mai Colomb se mit en chemin pour *l'Estramadoure*, & il arriva en peu de jours à *Palos*, où se faisoit l'armement qui lui avoit été accordé. Ce Port passoit pour avoir les meilleurs Matelots d'Espagne, & c'est ce qui avoit fait souhaiter à Colomb d'y faire les préparatifs de son voïage. D'ailleurs, il avoit de bons amis dans le pays, & il comptoit particulierement beaucoup sur le P. Jean Perez de Marchena, dont nous avons déjà parlé, & qui effectivement lui rendit de bons services. Le plus considerable fut d'engager d'habiles Mariniers, qui avoient quelque répugnance à suivre un étranger dans une mer inconnuë, à pren-

prendre parti avec lui. Mais la meilleure acquisition que fit Colomb pour son entreprise, fut celle de trois freres des plus riches habitans & des plus habiles Navigateurs de Palos, ils se nommoient Pinçon, & ils voulurent bien risquer leurs personnes, & une partie de leur bien dans cet armement. 1492.

La ville de Palos étoit obligée de mettre tous les ans en mer pendant trois mois deux caravelles; il y eut ordre de les donner à Christophle Colomb, & l'on y joignit un petit navire, ou une troisiéme caravelle, qu'il monta lui-même. Il lui donna le nom de *Sainte-Marie*, quelques Auteurs la nomment *la Gallega*, & c'étoit apparemment son premier nom. Les deux autres bâtimens étoient *la Pinta*, commandée par Martin-Alphonse Pinçon, & *la Niña* que montoit Vincent-Yanez Pinçon: François-Martin le plus jeune des trois freres, fut le Pilote de la Pinta. Il y avoit sur ces trois navires cent vingt hommes en tout, tant Mariniers que volontaires, & des vivres pour un an. Christophle Colomb mit à la voile un Vendredi troisiéme d'Août, demie heure avant le lever du Soleil, après avoir fait ses devotions avec tous ses gens. Dès le lendemain le timon de la Pinta sortit de sa place, & l'on soupçonna deux Mariniers, qu'on avoit embarqués malgré eux, d'avoir causé ce désordre, d'autant plus qu'ils avoient déjà fait la même chose avant le départ. Pinçon fit attacher le timon avec des cordes, mais un coup de vent ou de mer le détacha peu de jours après, & ce bâtiment eût bien de la peine à suivre les autres.

Il arrive aux Canaries.

L'onziéme d'Août on apperçût la grande Ca-

1492. Canarie, & l'on alla y faire mettre un timon à la Pinta. Colomb fit auſſi changer la voile Latine de la *Niña* en voile ronde, puis il gagna en quatre jours la *Gomera*, où il acheta des viandes fraîches, & fit de l'eau & du bois. Un avis, qu'il eut dans ce port, que trois caravelles Portugaiſes le cherchoient à deſſein de l'enlever, l'en fit ſortir plûtôt, qu'il n'auroit fait ſans cela, il appareilla le 6. Septembre & fit le *Sud Oueſt*. Dès le lendemain les terres diſparurent de toutes parts, & quelques paſſagers, qui ſe mirent dans l'eſprit qu'ils ne la reverroient jamais, commencerent à ſoupirer & à pleurer. L'onziéme, Colomb ſe faiſoit à 150. lieuës de l'Iſle de *Fer*, & il rencontra un mât de navire, qui paroiſſoit avoir été entraîné là par les courants. Un peu plus loin il s'aperçût que les courants portoient extrêmement fort vers le Nord, & le 14. au ſoir il obſerva que l'aiguille déclinoit d'un dégré vers le Nord-Oueſt. Le lendemain matin cette déclinaiſon avoit crû d'un demi dégré; mais les jours ſuivans elle varia beaucoup; comme on n'avoit jamais rien ouï dire de pareil, on peut juger que cette nouveauté donna à penſer à nos Navigateurs. La vûë d'un oiſeau aſſez petit, & de quantité d'herbes, qui couvroient la ſuperficie des eaux, & paroiſſoient nouvellement détachées de quelques terres, ou de quelque roche; jointe à pluſieurs obſervations, que Colomb avoit faites, le porterent à ne plus naviguer que la ſonde à la main, quoique ſuivant ſon eſtime, il ne fût qu'à 400. lieuës des Canaries. Le Commandant de la Pinta s'imagina même un jour avoir vû la terre environ à 15. lieuës au Nord, & vouloit tourner de ce côté-

côté-là ; mais Colomb l'assûra qu'il se trompoit, & la prétenduë terre, qui n'étoit effectivement qu'un gros nuage à l'horison, se dissipa bientôt. 1492.

Les jours suivans il parut beaucoup d'oiseaux de différentes speces, & l'espérance, que cette vûë fit naître de découvrir bientôt la terre, soûtint un peu les Castillans qui commençoient à perdre courage. Mais ne se trouvant pas plus avancés au bout de trois semaines que le premier jour, & craignant que le vent, qu'ils avoient toûjours eu favorable pour aller à l'Ouest, ne leur fût contraire, quand ils voudroient retourner en Espagne ; la plûpart furent saisis de frayeur de se voir au milieu d'une vaste mer, qu'ils regardoient comme un abîme sans fond & sans bornes, & toûjours prêt à les engloutir. Déjà on ne parloit plus que de reprendre au plûtôt la route de Castille ; la Cour, disoit-on, ne sauroit trouver mauvais qu'après avoir navigué plus loin, que jamais personne n'a fait, nous n'ayons pas été plus avant sans espérance de rien trouver, & uniquement pour servir à l'ambition déreglée d'un avanturier, qui n'ayant rien à perdre, se mettoit fort peu en peine de nous voir tous perir. Il y en eut même, qui dirent assez haut, que le plus court étoit de jetter cet étranger à la mer, & qu'ils en seroient quittes pour dire qu'il y étoit tombé par accident en contemplant les Astres. Mutinerie des Equipages.

Colomb comprit toute la grandeur du péril, où il se trouvoit engagé ; mais il ne se perdit point, & tantôt par de bonnes manieres, tantôt par des raisons plausibles, quelquefois par des espérances bien ménagées, & qu'il savoit Conduite de Colomb en cette occasion.

accompagner d'un certain air insinuant, qui
1492. persuade autant que les meilleures raisons; d'autres fois, usant sagement de menaces, & faisant valoir à propos toute l'autorité, dont il étoit revêtu, il vint à bout de calmer ces premieres saillies. Le premier d'Octobre il se faisoit à 700. lieuës des Canaries, mais il se donna bien de garde de le dire à ses gens, & par bonheur pour lui les deux caravelles ne se faisoient pas si loin. Au bout de quelques jours les murmures recommencerent, & la mutinerie s'augmenta à un point, qu'il y avoit tout à craindre du desespoir, où se trouvoient les trois équipages; les horreurs d'une mort prochaine, & qui paroissoit inévitable, soit par la faim, soit par le naufrage, ayant fait presque tourner la tête à ceux-là même, sur qui le Commandant avoit cru devoir plus compter. Il leur parla encore avec beaucoup de douceur, il leur représenta qu'un peu de constance alloit infailliblement leur acquérir une gloire immortelle: enfin, voyant qu'ils ne se rassûroient point, il se hazarda à leur faire une proposition, qui suspendit d'abord toute la fureur, dont ils commençoient à être animés.

Proposition hardie qu'il fait à ses gens.

Il leur déclara, que si dans trois jours la terre ne paroissoit point, ils seroient les maîtres d'en user comme ils voudroient, & qu'il se mettroit à leur discretion. Cette conduite toucha les Pinçons, qui s'étoient mis à la tête des mutins; car on a toûjours regardé comme une fable, & comme une pure calomnie inventée par les ennemis de Colomb, ce que quelques-uns ont avancé, qu'ayant lui-même perdu courage, il avoit voulu retourner en Castille, & que les trois Pinçons l'avoient forcé à continuer

nuer sa route. Il est certain qu'on lui reprocha cette lâcheté dans le procès qu'il eût à soûtenir contre le fisc royal pour ses droits ; mais on n'y insista pas, & cette ridicule accusation ne fut regardée de ses parties même, que comme un de ces faits hazardés sans preuve, dont les Avocats prennent souvent la liberté, quand ils n'ont rien de bon à dire, de remplir leurs factums, pour en imposer à la multitude, qui croit aisément tout sans examiner. 1492.

La déclaration du Commandant fut donc prise au pied de la lettre, & on lui fit entendre que les trois jours expirés, on ne différeroit pas un moment à revirer de bord. Mais on prétend qu'il n'avoit rien risqué en prenant un terme si court ; qu'il y avoit déja quelque têms qu'il trouvoit fond avec la sonde, & que la nature du sable, ou de la vase qu'elle raportoit, lui faisoit juger qu'il étoit près de terre. Dès le deuxiéme jour il en parut des signes, qui rassûrerent les plus timides ; c'étoit des morceaux de bois figuré, des cannes fraîchement coupées, une épine avec son fruit ; d'ailleurs on commençoit, le matin sur-tout, à respirer un air plus frais, & ce qui plus, que toute autre chose, faisoit impression sur l'esprit de Colomb, les vents changeoient souvent pendant la nuit : car il ne pouvoit douter que cela ne vînt d'un combat du vent de terre, contre celui, qui soufflioit ordinairement au large. Le soir de ce même jour qui fut un Jeudi 11. d'Octobre, la priere finie, il avertit ses gens que cette nuit même il comptoit de voir la terre, qu'on fût sur ses gardes, & qu'à minuit les trois bâtimens carguassent toutes leurs voiles, se contentant de courir sur la trinquette

Indice de la Terre.

quette basse : & parce qu'un coup de vent
1492. pouvoit séparer les navires les uns des autres, il donna des signaux pour se réunir. Enfin il ajoûta, qu'outre les 10000. maravedis de rente, (ce qui revient à peu près à 800. livres de notre monnoye,) que le Roi Catholique avoit promis à celui, qui le premier verroit la terre, il ajoûteroit du sien un pourpoint de velours.

Colomb la découvre le premier.

Sur les deux heures après minuit, un matelot, qui depuis quelque tems se tenoit au haut du grand mât, se mit à crier: *Lumiere, lumiere; terre, terre;* & crût sa fortune faite, mais sa joye fut courte ; car un domestique de Colomb, nommé Salzedo, lui dit sur le champ que son maître avoit déjà vû cette lumiere, & reconnu la terre. En effet, la veille sur les dix heures du soir, Colomb étant au château de Pouppe, appella secretement un nommé Pierre Guttierez, valet de la garde-robe de la Reine, (Oviedo dit que ce fut un Gentilhomme nommé Escovado,) & lui montra une lumiere, qu'il venoit d'apercevoir : tous deux ensuite appellerent Rodrigue Sanchez, qui faisoit l'office de Contrôleur des Guerres, & la lui firent voir. Un moment après il leur fit voir distinctement la terre, & ce fut sur le témoignage de ces deux hommes, que les 10000. maravedis de rente furent ajugés à Colomb, auquel ils furent exactement payés jusqu'à sa mort sur les Boucheries de Seville. On prétend que le matelot, qui le premier avoit crié *terre*, conçût un si grand dépit d'avoir été frustré d'une récompense, qu'il croyoit lui être dûë, qu'aussitôt après son retour en Espagne, il passa en Afrique, & se fit Mahometan.

Au

Au point du jour la terre parut visiblement, éloignée d'environ deux lieues. La Pinta, qui alloit toûjours devant, entonna la premiere le *Te Deum*, les deux autres bâtimens suivirent d'abord, après quoi tout l'équipage de la Capitane vint se jetter aux pieds de Colomb, lui demanda pardon, ces chagrins qu'il lui avoit donnés, le salua en qualité d'Amiral & de Vice-Roi, & passant tout à coup sans milieu d'une extrêmité à l'autre, comme c'est assez l'ordinaire du peuple; cet insensé, cet avanturier, que peu d'heures auparavant on traitoit avec le dernier mépris, qu'on avoit voulu jetter à la mer, étoit un homme divin; on ne pouvoit trouver de termes assés relevés pour exprimer l'estime, qu'on faisoit de son génie, & de son courage, & la profonde vénération dont on se sentoit pénétré pour sa personne. Enfin Christophle Colomb se trouva dans ce moment parvenu de la condition de simple Pilote étranger, aux deux plus grandes dignités de la Couronne d'Espagne, & par leur réunion en sa personne, il ne vit plus parmi la Nation la plus fiere de l'Europe, & la plus jalouse de ne point partager sa gloire avec les autres, que le Thrône au dessus de lui. 1492. Il est salué Amiral & Vice-Roi.

La Terre, que les Espagnols avoient devant les yeux, étoit une Isle, qui paroissoit avoir 15. lieues de long. L'Amiral, car nous l'appellerons désormais ainsi avec les Auteurs Espagnols; l'Amiral, dis-je, lui donna sur le champ le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a point gardé. Comme on en aprochoit toûjours, on ne tarda pas à en voir tout le rivage bordé d'hommes parfaitement nuds, dont la surprise paroissoit extrême. Mais l'empressement étoit bien égal Colomb descend à terre, & prend possession de l'Isle Guanahani au nom de la Couronne de Castille.

égal de part & d'autre, pour se voir de près.
1492. On aborda enfin, & Colomb sauta le premier à terre, portant l'épée nuë d'une main, & l'Etendart Royal de l'autre. Les Commandans des deux caravelles le suivirent de près; portant aussi les Enseignes de l'entreprise, où l'on voyoit d'un côté une croix verte, & une F. & de l'autre plusieurs FF. couronnées en l'honneur de Ferdinand. Tous les trois équipages furent bientôt à terre, & la premiere chose, qu'ils faisoient en débarquant, étoit de baiser cette terre, si long-têms désirée, & de remercier Dieu du succès de leur voyage. Après cela tous vinrent renouveller aux pieds de Christophle Colomb, ce qu'avoit fait fait l'équipage de la Capitane, & ils lui prêterent dans les formes le ferment de fidelité, qu'ils lui devoient en qualité d'Amiral, & de Vice-Roi. La prise de possession se fit ensuite au nom de la Couronne de Castille, avec toutes les formalités requises, en présence de Rodrigue Escovedo, Notaire Royal. On commença cette cérémonie par planter une Croix sur le rivage, & après l'avoir adorée avec de grands sentimens de religion, on y grava les armes de Castille. Tout étant fini, Colomb en requit acte du même Notaire de l'Escadre.

Etonnement reciproque des Sauvages & des Europeans.

Tout cela se passoit à la vûë des Sauvages, dont l'étonnement croissoit toûjours. Il parut même dans la suite, qu'ils avoient long-têms regardé les Europeans, comme des hommes d'une espece particuliere, & d'un ordre superieur. En effet, la différence étoit grande entre les uns & les autres. Les Barbares n'avoient que des cheveux assés courts, noirs, épais, que plusieurs lioient avec un cordon autour de leur tê-

tête, en maniere de treſſe ; du reſte, ils n'avoient pas un poil ſur tout le corps ; & ils voyoient les Caſtillans avec de longues barbes, & la poitrine toute veluë ; ils étoient encore plus ſurpris de les voir habillés, que ceux-ci ne l'étoient de les voir nuds. Enfin, la couleur de la peau, & les traits du viſage étoient ſi différens dans les uns & dans les autres, que l'étonnement étoit réciproquement extrême, & qu'on ne ſe laſſoit point de ſe regarder. D'ailleurs, ce peuple paroiſſoit fort doux, ſans défiance, & ſans crainte. Tous étoient peints d'une maniere fort bigarrée, les uns ſeulement au viſage, ou autour des yeux, & au nez, les autres partout le corps, ce qui n'embelliſſoit pas leur face, déjà très-difforme par ſon extrême largeur. Peut-être portoient-ils un jugement tout ſemblable de celle des Europeans, dont la barbe cachoit une bonne partie ; car il faut convenir que tout cela dépend abſolument de l'opinion fondée ſur l'habitude. 1492.

Cependant les Inſulaires ayant remarqué dans la cérémonie de la priſe de poſſeſſion le Greffier, qui écrivoit, s'imaginerent qu'on jettoit un ſort ſur eux & ſur leur Iſle, & s'enfuïrent à toutes jambes ; on courut après, & on en joignit quelques-uns, auſquels on fit amitié, qu'on chargea de preſens, & qu'on laiſſa enſuite aller, où ils voulurent. Cette conduite raſſura les autres, & tous ſe rendirent extrêmement familiers. Les moindres choſes qu'on leur donnoit leur paroiſſoient précieuſes, & les Caſtillans de leur côté ſe voyant tranſportés dans un Monde nouveau, où ils n'apercevoient rien de ſemblable à ce qui ſe trouve dans celui, d'où ils venoient ; ni arbres, ni plantes, ni

—— ni oiſeaux, ni les hommes même, ne ſavoient
1492. encore s'ils veilloient, ou ſi c'étoit un ſonge.

Dès le jour même l'Amiral ſe rembarqua avec tous ſes gens, & les Sauvages le ſuivirent en grand nombre juſqu'à ſon bord, les uns à la nage, & les autres dans leurs canots. On les queſtionna alors plus à loiſir, & l'on apprit d'eux que leur Iſle s'appelloit *Guanahani*, & que les habitans non ſeulement de cette Iſle, mais encore de pluſieurs autres, dont elle étoit environnée, ſe nommoient *Lucayos*; & c'eſt de-là qu'eſt venu le nom de *Lucayes*, que nous avons donné à toutes les Iſles, qui ſont au Nord & à l'Oueſt des grandes Antilles, & ſe terminent au canal de *Bahama*. La plûpart de ces bonnes gens, en venant à bord des trois navires, avoient apporté des Perroquets & du cotton, parce que c'étoit ce dont les Chrétiens avoient paru faire plus de cas; on leur donna en échange de petites ſonnettes, qu'on leur attacha au cou, & aux jambes, des fragmens de pots de terre & de fayance, & d'autres pareilles babiolles, qu'ils recevoient avec des tranſports de joye incroyables: tous voulurent en avoir, & bientôt les trois bâtimens ſe trouverent remplis de cotton & de Perroquets, qui faiſoient un bruit extraordinaire.

Mais ce qui fit plus de plaiſir aux Caſtillans, c'eſt que la plûpart de ces Inſulaires avoient de petites plaques d'or, qui leur pendoient des narines; on leur demanda d'où ils les avoient tirées, & ils firent entendre que c'étoit d'un pays, qu'ils montroient au Sud. Sur quoi l'Amiral ſe détermina à tirer de ce côté-là. Le lendemain 14. il rangea la côte, les Sauvages les ſuivant par terre: à meſure qu'ils rencontroient

troient de leurs compatriotes, ils les appelloient pour voir, disoient-ils, des hommes extraordinaires & des machines, qui voloient sur l'eau. De tems en tems ils se tournoient vers les Europeans, & leur montrant le Ciel, ils leur demandoient, s'ils n'en étoient pas descendus. Sur le soir l'Amiral leur fit quantité de présens & les renvoya. Le 15. il s'approcha d'une autre Isle éloignée de la premiere de sept lieuës, & il la nomma l'Isle de la *Conception*, mais il ne s'y arrêta point. Le 17. il mouilla l'ancre près d'une troisiéme, où il fit de l'eau; les peuples y parurent un peu plus civilisés qu'à San-Salvador, & les femmes y étoient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pieces de cotton, les autres de feuilles d'arbres, cette Isle fut appellée *Fernandine*. 1492.

L'Amiral passa de-là à une quatriéme, que les gens du pays appelloient *Saomoto*: il y descendit à terre, en prit possession avec les mêmes formalités, dont il avoit usé dans la premiere, & lui donna le nom d'*Isabelle*. Enfin le 28. il se trouva proche d'une grande terre, que les habitans des autres Isles, dont quelques-uns le suivoient toûjours, lui nommerent *Cuba*, & à laquelle il donna le nom de *Juana*, sans savoir encore si c'étoit une Isle, ou le Continent; ce nom n'a pas été heureux, non plus que celui de Fernandine, qu'on lui a voulu substituer dans la suite. L'Isle a gardé jusqu'à présent celui, qu'elle avoit reçu de ses anciens habitans. Le Port, où l'Amiral entra, est celui, qu'on a depuis appellé *Baracoa*, du nom d'un Cap, qui est à l'entrée du côté de l'Est. Comme son navire avoit besoin d'être radoubé, il profita de l'occasion, que lui présentoit

sentoit la commodité d'un beau port, & il prit
1492. ce têms-là pour faire visiter le pays, où on l'avoit assûré qu'il trouveroit de l'or.

Il fit choix pour cette visite de deux hommes fort intelligens, lesquels, après avoir marché environ vingt lieuës, ne crurent pas devoir aller plus loin. A leur retour ils raporterent qu'ils avoient vû un grand nombre de villages de hameaux, où ils avoient été reçûs comme des hommes descendus du Ciel, que tous étoient venus leur baiser les pieds, les hommes d'abord & puis les femmes; que les uns & les autres étoient nuds; qu'entr'autres mets, qu'on leur avoit présentés, ils avoient mangé d'une racine, qui étant cuite, avoit le goût de marons. C'étoit des Patates, dont nous parlerons ailleurs. Que le pays étoit fort beau, mais qu'ils n'y avoient rien remarqué de singulier, si ce n'est du cotton en quantité, dont ces Peuples ne faisoient gueres d'usage, que pour leurs lits ou hamacs; qu'ils avoient vû differentes sortes d'oiseaux, de petits chiens, qui ne jappoient point, & un autre animal, appellé *Utias*, qui tenoit beaucoup du lapin; qu'ils en avoient tué un plus grand, fait à peu près comme un sanglier, excepté qu'il avoit sur le dos un évent, par lequel il respiroit. Qu'ayant demandé s'il y avoit de l'or dans cette terre, on leur avoit répondu qu'ils en trouveroient dans un certain Canton, dont on ne leur avoit pas bien marqué la position, & dans *Bohio* qu'on leur avoit montré à l'Est. On a sû depuis que le Canton, dont on leur avoit parlé, appelloit *Cubanacan*, & avoit effectivement de l'or, mais en petite quantité: quant à *Bohio*, ce n'étoit pas le nom d'un pays, mais cela vouloit dire, une terre, où il

y

y avoit un grand nombre de villages & de maisons.

1492. Découverte de l'Isle Hayti, une Caravelle quitte Colomb.

L'assûrance que l'on donna à l'Amiral, qu'il trouveroit de l'or dans cette région, l'engagea à la chercher: plusieurs habitans de Cuba s'offrirent à l'y conduire, & il accepta volontiers leur offre. Son dessein étoit de faire aprendre le Castillan à plusieurs de ces Insulaires, persuadé que faute de se bien entendre, on perdoit souvent des connoissances importantes, & l'on couroit même risque de tomber dans des erreurs, qui pouvoient avoir des suites fâcheuses. Les vents l'ayant contrarié au sortir de *Baracoa*, il fut contraint de se refugier dans un port voisin, qu'il appella le port du Prince; d'où, après quelques excursions, il alla mouiller dans un troisiéme port, auquel il donna le nom de *Sainte-Catherine*, dont on célébroit la fête ce jour-là. Une chose l'inquiétoit depuis quelques jours. La Pinta s'étoit séparée de lui le 21. & dès le lendemain elle avoit absolument disparu. Cette Caravelle étoit très-bonne voilliere, & Martin Alonse Pinçon, qui la commandoit, avoit voulu profiter de cet avantage, pour arriver le premier à cette terre si abondante en or, dont on avoit parlé à l'Amiral, & y faire sa main.

Les avis, que reçût l'Amiral au port Sainte-Catherine, le consolerent un peu de cette disgrace; il y rencontra des habitans de l'Isle, dont on lui avoit parlé sous le nom de Bohio, & que ces Insulaires nommoient *Hayti*. Ils lui confirmerent que leur pays abondoit en or, & qu'il s'en trouveroit surtout une très-grande quantité dans une contrée appellée *Cibao*. Ce nom réveilla d'abord ses premieres idées sur le

—— le *Cipango* de Marc-Paul de Veniſe, & il ne
1492. douta preſque plus que ce ne fût le même pays. Il ſe hâta donc de s'y rendre, & il embarqua ſur ſon bord ces mêmes Inſulaires, qui lui avoient donné de ſi bonnes nouvelles, & qui lui promirent de le mener aux mines de Cibao. Il rangea la côte du Nord de Cuba, faiſant route à l'Eſt, & après avoir ainſi navigué 100. lieuës, il ſe trouva le 5. de Decembre à la pointe Orientale de la même Iſle.

Colomb arrive à l'Iſle Hayti.

Il n'y a de cette pointe à l'Iſle Haytique 18. lieuës; l'Amiral les fit en moins de 24. heures. Il prit terre le ſix à un gros Cap, à côté duquel il trouva un port, où il entra; & en l'honneur du Saint, dont l'Egliſe honore la memoire en ce jour-là, il donna au Port & au Cap le nom de *Saint Nicolas*, que l'un & l'autre portent encore aujourd'hui.

*Fin du Livre Premier.*

HIS-

# HISTOIRE
## DE
# L'ISLE ESPAGNOLE
## OU DE
# S. DOMINGUE.

### *PREMIERE PARTIE.*

### LIVRE SECOND.

L'Amiral eût bien voulu rester quelque tê au Port S. Nicolas, pour y rafraîchir ses Equipages, & profiter de ce sejour, pour découvrir le pays ; mais il étoit trop inquiet sur ce qu'étoit devenuë la Pinta ; d'ailleurs ses guides lui disoient, que pour gagner les mines de Cibao, il falloit avancer plus loin à l'Est. Il prit donc à gauche, & il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, qu'il aperçût devant lui une petite Isle, laquelle paroissoit de loin avoir la figure d'une Tortuë, aussi lui en don- 1492.

Isle de la Tortuë.

donne-t-il le nom. Un gros têms qui survint
1492. alors, l'obligea à chercher un abri, & il le trouva le huitiéme dans un petit port, qui fut nommé le Port de la Conception, & que les François ont depuis appellé le Port *de l'Ecu*.

L'Isle Hayti nommée Isle Espagnole.

La mer continuant à être mauvaise, l'Amiral voulut reconnoître le dedans de l'Isle, & il en donna la commission à six Castillans, lesquels ayant marché tout un jour sans rencontrer personne, retournerent au port & assûrerent qu'il n'étoit pas possible de voir un pays plus charmant, ni de meilleures terres. Colomb de son côté avoit entendu chanter un oiseau, dont le ramage lui parut tenir de celui du Rossignol, ses pêcheurs avoient pris à la Seine des Rayes, & quantité d'autres poissons assés semblables à ceux, qu'on prend sur la côte d'Espagne, il ne doutoit point que l'Isle ne renfermât de grands trésors; Il ne lui en fallut pas davantage pour l'honorer du nom de *l'Isle Espagnole*. On a voulu depuis en latinisant ce nom, en faire un diminutif, d'où est venu celui d'*Hispaniole*, que lui donnent plus communément aujourd'hui les Castillans. Mais comme leurs Auteurs se sont toûjours servi de celui de *l'Isle Espagnole*, ou même simplement du seul mot *Espagnole*, nous nous y conformerons dans la suite de cet ouvrage.

Les Insulaires se défient d'abord des Espagnols, & se familiarisent ensuite avec eux.

Cependant les Insulaires ne s'aprochoient point. Les premiers, qui avoient aperçu les navires, s'étoient enfuis, & avoient porté l'allarme par tout: ceux même, qui étoient venus de Cuba sur la Capitane, s'étoient sauvés; les Insulaires s'étoient avertis par des feux d'être sur leurs gardes, & quelque part qu'on allât, on ne trouvoit que des côtes & des campagnes

pagnes désertes. Enfin, on découvrit un jour dans un bois un grand nombre de personnes des deux sexes, qui s'y étoient retirées, & qui se mirent à fuir, dès qu'elles s'aperçurent qu'elles étoient découvertes. On courut après, & l'on joignit une femme, qui fut menée à Colomb; l'Amiral lui fit bien des amitiés, l'habilla fort proprement, & la fit reconduire chez elle accompagnée de trois Castillans & de trois Sauvages des Lucayes, qui entendoient sa langue; il envoya le lendemain du même côté, neuf autres Castillans, & un Insulaire de San-Salvador; ils trouverent cette femme à 4. lieuës de-là au Sud Est, dans une grande Bourgade, où il y avoit bien mille cabannes, mais fort éloignées les unes des autres. A leur vûë chacun commença à fuir, mais le Sauvage les ayant atteint, leur dit beaucoup de bien des Castillans, & les fit revenir. Ils n'eurent pas lieu de s'en repentir: les Castillans firent beaucoup de présens aux principaux d'entre-eux, & ceux-ci de leur côté engagerent les Castillans à passer la nuit dans leur Bourgade. 1492.

Le jour suivant, les Castillans s'en retournerent au port, où grand nombre d'Insulaires s'étoient rendus la veille avec la femme, dont nous venons de parler. Elle étoit portée sur les épaules de plusieurs, & son mari l'avoit accompagnée pour remercier l'Amiral des présens, qu'il avoit fait à son épouse. Ce Peuple parut à Colomb un peu plus blanc que les autres Insulaires, plus petit, aussi difforme de visage, moins robuste, plus doux, plus poli, & plus traitable. Tous lui confirmerent ce qu'on lui avoit déja dit des mines de Cibao, & com-

L'Amiral continue la découverte de l'Isle.

me rien ne l'arrêtoit dans ce port, il en sortit
1492. dès que la mer fut navigable. En passant le canal, qui est entre la Tortuë, & l'Isle Espagnole, il aperçût un autre port, qu'il voulut examiner: il y entra, & l'endroit lui sembla si beau, qu'il le nomma *Valparayso*. C'est ce que nous appellons aujourd'hui le port de *Paix*.

Le Cacique du lieu vint rendre visite à l'Amiral, dès qu'il le sût à terre. Je ne trouve nulle part le nom de ce Seigneur, & il y a bien de l'apparence que c'étoit un Cacique particulier, ou du second Ordre. Il ne laissoit pas d'avoir une suite fort nombreuse, & lui & son fils se faisoient porter sur les épaules de quelques-uns de leurs Sujets. Quelque têms après leur arrivée, on vit venir de la Tortuë un canot, dans lequel il y avoit 40. hommes; le Cacique leur commanda avec menaces de se retirer, & ils obéirent sur le champ: ce Seigneur ne vouloit apparemment pas que ces Sauvages vinssent partager avec ses gens les liberalités des Etrangers. On lui en fit effectivement quelques-unes, dont il fut très-satisfait, & tous s'en retournerent fort persuadés, que ces hommes, si differens d'eux, & si bienfaisans, étoient descendus du Ciel.

De Valparayso, les deux navires continuant leur route, allerent mouiller le 21. dans un port qui fut nommé *Saint-Thomas*. C'est le même que les François ont depuis appellé *la Baye du Cœur de Louise*, & qui porte aujourd'hui plus communément le nom de l'*Acul*. Il se fit là aux navires Espagnols un concours extraordinaire de gens de tout âge & de tout sexe, & l'Amiral avoit donné de si bons ordres à ses équipages, que tous s'en retourne-

rent

vent charmés des bonnes manieres des Etrangers. Ceux-ci n'y perdoient rien ; quelques-uns d'entre-eux étant allé visiter les Bourgades voisines, ils furent reçus des habitans avec des démonstrations de la joye la plus sincere. Ces pauvres gens ne pouvoient se persuader que les Espagnols fussent des hommes ordinaires ; ils ne les aprochoient qu'avec respect, baisoient la terre où ils avoient passé, & les mettoient à discretion de tous leurs biens. 1492.

Goscanaric, Roi de Marien, avoit sa demeure 4. lieuës plus à l'Est, dans le Port du *Cap-François*, ainsi que je l'ai déjà remarqué ; & sa maison étoit vis-à-vis de l'endroit, où est présentement la ville du Cap. Ce Prince charmé de tout ce qu'il entendoit dire des Etrangers nouvellement débarqués dans l'Isle, envoya saluer l'Amiral, & le fit prier de vouloir bien se transporter chés lui. Il accompagna sa priere de presens considerables ; à savoir, d'une ceinture bordée d'os de poissons travaillés en façon de perles, & d'un masque orné de plaques d'un or très-fin, & qui paroissoit frapé au marteau. Colomb répondit aux Députés du Roi, qu'il iroit incessamment voir leur Maître ; mais il jugea à propos de se faire précéder par un Officier, qui eut ordre en même téms de visiter le Port, afin de voir si ses navires y seroient en sûreté. Le 24. il mit à la voile pour s'y rendre, & comme il se trouvoit extrêmement fatigué, ou incommodé, il s'alla d'abord jetter sur son lit, après avoir bien recommandé au Pilote, de ne point quitter le gouvernail. Il fut mal obéi, le Pilote alla lui-même se reposer, & confia le timon à un jeune homme sans experience, qui se laissa enga-

La Capitane se brise contre un Ecueil.

ger dans des courans, lesquels l'entraînerent
1492. sur des bans de sable, où le navire échoua. Le matelot, qui tenoit le gouvernail, sentant le sable se mit à crier: au bruit qu'il fit, Colomb s'éveilla, & fut fort surpris de trouver tous les Pilotes endormis, il commanda sur l'heure de décharger le navire dans une barque, qui y étoit attachée, & la plûpart des matelots y sauterent, mais au lieu de faire ce qui leur avoit été prescrit, ils s'enfuïrent à une demie lieuë de-là, & laisserent l'Amiral dans un très-grand embarras. Il fit aussitôt couper le mât pour soulager le bâtiment, mais il ne pût réussir à le remettre à flot, il s'ouvrit même d'abord, & il fallut songer à se sauver dans la chaloupe. Le banc sur lequel le navire avoit touché, étoit à l'entrée d'un port, qui est à moitié chemin de Saint-Thomas, ou de l'Acul au Cap-François; les Espagnols l'ont depuis établi sous le nom de *Puerto Real*, & nous le connoissons aujourd'hui sous celui *de Baye de Caracole*.

Conduite du Roi de Marien à cette occasion.

La caravele de Vincent Pinçon étoit une lieuë plus loin que l'Amiral, quand ce navire échoua: dès qu'elle s'aperçut de ce malheur, elle revira de bord, fit force de voiles, & arriva fort à propos, pour sauver l'équipage, dont peu de gens auroient échapé, si la mer n'eût été extrêmement calme. Colomb fit aussi-tôt avertir Goacanaric du malheur, qui lui étoit arrivé, & ce Prince accourut sur le champ avec ses freres lui témoigner la part qu'il y prenoit: on assûre même que les larmes lui vinrent aux yeux, en voyant les tristes débris de ce naufrage; & il est certain qu'il rendit en cette occasion de grands services aux Espagnols;

gnols : il les fit aider par ſes Sujets à retirer les effets du navire, qui ſe rempliſſoit d'eau, il leur donna une maiſon pour y tranſporter ces mêmes effets, & il y poſa une ſentinelle pour les garder, de ſorte que rien ne fut perdu, ce que l'eau de la mer n'avoit pas abſolument gâté. 1492.

Quelques jours après il envoya encore faire compliment à l'Amiral, & inviter à venir chés lui, où il tâcheroit, ajouta-t-il, de lui faire oublier une perte, dont il ſe reprochoit d'avoir été l'occaſion. Colomb répondit qu'il iroit dès que ſes affaires le lui permettroient : mais le Cacique voyant qu'il tardoit trop, l'impatience le prit, il s'embarqua dans un canot, & l'alla trouver à ſon bord. Il lui renouvella ſes offres de ſervices, lui préſenta de l'or & ſe chargea d'en faire venir de *Cibao*, autant qu'il voudroit. A l'exemple du Souverain, les Sujets témoignerent toute la bonne volonté poſſible aux Caſtillans, & leur donnerent tout ce qu'ils avoient d'or pour des bonnets rouges, des ſonnettes, des épingles, de la raſſade, des chapelets de verre, & autres ſemblables bagatelles. Jamais on ne connut mieux qu'en cette rencontre, combien le prix des choſes eſt arbitraire, & juſqu'où va l'empire de l'Opinion ſur les hommes. Les Caſtillans donnoient pour avoir de l'or, ce qu'en Europe les plus miſerables ne s'aviſeroient pas de ramaſſer ; des pots de terre caſſés, des morceaux de verre & de fayance ; & les Inſulaires croyoient avoir fait un ſi bon marché, qu'ils s'enfuyoient auſſitôt, craignant que les Eſpagnols ne ſe raviſaſſent. Les Europeans reçoivent de l'or pour les plus viles marchandiſes.

Enfin il n'eſt pas poſſible d'être plus con- L'Amiral ſonge

1492. tent, qu'en l'étoit les uns des autres, & ce fut alors que Colomb forma le dessein de faire un établissement dans les Etats de Goacanaric. Quelques-uns se sont même imaginé qu'il avoit concerté avec son Pilote le naufrage de son navire, pour avoir un prétexte de laisser dans l'Isle une partie de ses gens. Car jusqu'où ne porte-t-on point la liberté des conjectures ! Pour engager davantage le Cacique dans ses interêts, & lui faire trouver bon qu'il bâtit une forteresse sur ses terres, il s'attacha à lui faire plus de caresses que jamais, & il le combla de présens, qui, sans être fort magnifiques, charmerent ce Prince. Mais il crut devoir aussi lui inspirer de la crainte & du respect. Pour cela il fit tirer plusieurs coups de canon, ce qui saisit de telle sorte les Insulaires, qu'à chaque coup ils tomboient par terre, comme si la foudre les eût frappés. Goacanaric n'étoit pas moins effrayé que les autres, mais Colomb le rassura, & lui dit qu'avec ces armes il vouloit le rendre victorieux de tous ses ennemis. Pour l'en convaincre, il fit tirer un coup à boulet contre le navire échoué; le boulet perça le navire, & alla tomber dans la mer; ce qui étonna si fort le Roi de Marien, qu'il s'en retourna chés lui un peu réveur, & persuadé que ces Etrangers étoient les enfans du tonnerre.

à bâtir une Forteresse à Puerto Real

Il visite le Roi de Marien, & la réception que ce Prince lui fait.

Quelques jours après l'Amiral, sur les nouvelles instances, que le Cacique lui en avoit faites, lui rendit cette visite. A la descente de sa chaloupe, il rencontra un des freres du Prince, lequel après l'avoir complimenté, le conduisit dans une maison, qu'on lui avoit préparée. A peine y étoit-il entré, que Goacanaric l'y vint trouver, & en l'abordant il lui mit au

cou

d'or une lame d'or. Ce present fut suivi de plu-
sieurs autres, & accompagné de toutes les mar- 1492.
ques d'honneur & d'amitié, dont ce Prince put s'aviser. Il se retira ensuite, mais il revint bien-tôt, & Colomb profita de cette occasion, pour lui faire part de son dessein. Il lui dit donc qu'il pensoit à laisser dans ses Etats, & sous sa protection une partie de ses gens, tandis qu'il iroit en Europe chercher des marchandises. Le Cacique reçut cette proposition avec un transport de joye, dont il ne fut pas le maître, & ôtant de dessus sa tête une espece de couronne d'or, qu'il portoit ordinairement, il la mit sur celle de l'Amiral. Des manieres si bonnes, & une conduite si simple achevoient de persuader Colomb qu'il pouvoit compter sur le Roi Sauvage. Dès qu'il fut de retour à Puerto-Real, il fit travailler à une espece de Fort, qui fut bientôt achevé, & où il mit quelques pieces de canon. Il n'étoit que de bois des debris de la Capitane; mais on avoit creusé un assez bon fossé tout autour, & l'on se flatta que c'en étoit assez pour tenir en respect des gens tout nuds, sans armes, & fort peu aguerris. Ce Fort fut nommé *La Navidad*, parce qu'on étoit entré le jour de Noel dans le Port, où il étoit bâti.

Sur ces entrefaites des Insulaires avertirent les Castillans qu'ils avoient vû roder un navire le long de la côte vers l'Est. L'Amiral ne douta point que ce ne fût la Pinta, dont la désertion le chagrinoit bien plus depuis la perte de la Gallega. Il détacha aussitôt une chaloupe pour aller voir, si cet avis étoit fondé, & il remit à l'Officier, qui la commandoit, un billet pour Pinçon, par lequel il lui accordoit une amnis-

L'Amiral reçoit des avis de la Pinta.

tie en bonne forme, pourvû qu'il le vînt trou-
1493. ver sans délai. La chaloupe fit plus de 20. lieuës sans rien trouver ; ce qui donna lieu à l'Amiral de croire que la Caravelle avoit fait voile pour l'Espagne, & que Pinçon vouloit avoir l'honneur d'y porter les premieres nouvelles de la découverte de tant de beaux pays, s'en attribuer toute la gloire, & prévenir le Roi & la Reine contre lui. Ces soupçons le déterminerent à presser son départ, & à remettre à un autre voyage la visite des mines de Cibao.

Il laisse 38. hommes dans Puerto Real.

Cette résolution prise, il assembla tout son monde, exposa la nécessité, où il se trouvoit, de repasser au plûtôt en Espagne, & combien il importoit au service de leurs Altesses, qu'on n'abandonnât point le beau pays, qu'ils avoient découvert : que c'étoit ce qui l'avoit engagé à y construire un Fort, qu'il ne vouloit pourtant obliger personne d'y rester ; mais que ceux, qui voudroient bien signaler en cela leur zele pour l'Etat, ne demeureroient pas sans recompense, sans parler des avantages, qu'ils pourroient se procurer par eux-mêmes au milieu de tant de richesses. Comme il vit que cette proposition ne déplaisoit à personne, il choisit 38. hommes de ceux, qu'il crut les plus sages, leur donna de très-bons conseils sur la maniere, dont ils devoient se conduire, leur recommanda surtout de se souvenir qu'ils étoient Chrétiens & Castillans, de ne point molester les Insulaires, dont ils obtiendroient tout par amitié, de ne point se debander, d'apprendre la Langue de ces Peuples, & de ne rien négliger pour connoître le pays, afin de pouvoir l'instruire lui-même à son retour, qui seroit prompt. Il leur don-

na

re pour Commandant un Gentilhomme de Cordouë, nommé Rodrigue de Arana, leur laissa du vin, du biscuit, toutes les autres provisions nécessaires pour un an, & afin qu'ils pussent faire un peu de traitte avec les Habitans, il leur abandonna tout ce qui lui restoit de marchandises, avec la chaloupe de la Gallega. 1493.

Il alla ensuite prendre congé de Goacanarie, qui lui fit un present considerable de cassave & de poissons salés, & consentit que quelques-uns de ses Sujets fissent le voyage d'Europe. Il confia même à Colomb un de ses parens, & lui promit d'avoir soin des Espagnols, comme de ses propres enfans. Le quatriéme de Janvier la Caravelle sortit de Puerto-Real, emportant assés d'or, pour faire concevoir de grandes esperances à la Cour d'Espagne, une quantité de balles de cotton, & beaucoup de piment. Il comptoit de faire un profit considérable sur cette derniere marchandise: & en effet la seule jalousie du Commerce, qui fut toûjours très-grande, depuis ce premier voyage de Colomb, entre les Espagnols & les Portugais, donna d'abord quelque cours au poivre Américain; mais cela ne dura point: on s'apperçut bientôt que le piment étoit trop caustique, & il fut enfin rélegué dans le lieu de sa naissance, où il n'est pas même de mise sur les bonnes tables. Il part pour l'Espagne.

Colomb prit d'abord la route de l'Est, dans le dessein de reconnoître toute la Côte de l'Isle Espagnole. Dès qu'il eût passé le Cap-François, il apperçut une montagne, qui lui paroissoit avoir le pied dans la mer, c'est une presqu'Isle fort élevée, qu'il appella *Monte Cristo*. Il découvre toute la Côte du Nord.

1493. Nos Cartes Françoises lui ont conservé ce nom; ceux qui croient que c'est ce que nos Marins nomment *la Grange*, se trompent: Monte Cristo est à trois lieuës au vent de la Grange, qui a été ainsi nommée, parce qu'en effet quand on découvre en mer cette montagne, on la prendroit pour une Grange bâtie sur le bord de l'eau. L'embouchure de l'*Yaqué* est à côté de Monte Cristo, & l'Amiral, auquel on avoit dit que ce fleuve tiroit sa source des Mines de Cibao, voulut le reconnoître; il y entra, & il trouva que son sable étoit mêlé d'un peu de pailles d'or, aussi lui donna-t-il le nom de *Rio del Oro* mais dans la suite les Espagnols lui ont rendu son nom primitif, & les François lui ont donné celui de *Riviere de Monte Cristo*. Ce fut alors, plus que jamais, que Christophle Colomb se persuada que son Isle Espagnole étoit la veritable *Cipango* de Marc-Paul de Venise, & la suite fera voir combien il eut de peine à revenir de cette erreur, s'il en est même jamais bien revenu.

La Pinta rejoint l'Amiral. Le Dimanche sixiéme il sortit de Rio del Oro, & peu de têms après il découvrit la Pinta, qui venoit à lui. Le Capitaine en l'abordant, lui fit de grandes excuses de l'avoir quitté, & protesta qu'il y avoit été contraint par le mauvais têms. La fausseté de cette excuse étoit de notorieté publique; mais la joie, dont fut pénétré l'Amiral, de se voir délivré des inquiétudes, que lui avoit causées cette séparation, parut l'emporter sur son ressentiment; il reçût les soûmissions du Capitaine, & lui demanda ce qu'il avoit fait, & où il étoit allé. Pinçon répondit qu'il étoit allé de Port en Port, qu'il avoit troqué ses marchandises pour de l'or, dont

dont il avoit pris une moitié pour lui, & avoit distribué l'autre à son équipage. C'étoit-là la matiere d'un procès, mais Colomb ne jugea pas à propos d'entrer pour lors dans cette discussion. Les deux Caravelles firent route de conserve, & entrerent dans un Port éloigné de 15. lieuës de Monte Cristo, & où Pinçon avoit fait sa traitte. Il en avoit même enlevé de force trois ou quatre Insulaires, que l'Amiral l'obligea de remettre à terre: & c'est peut-être ce qui fit donner à ce Port le nom de *Puerto di Gracia*; mais la plûpart ont crû que c'étoit à cause du pardon accordé à Pinçon, qui fut ratifié en ce lieu-là. Oviedo raconte fort differemment la rencontre des deux Caravelles, mais il est aisé de reconnoître que cet Auteur, aussi bien que plusieurs de ce tems-là, est assés peu sûr dans les choses, qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, & qu'il a trop donné dans les premiers bruits populaires, souvent peu fondés, & presque toûjours mal circonstanciés. 1493.

Au sortir du Port de Grace, une montagne fort haute se présenta aux yeux des Espagnols, & ils crurent d'abord en voir le sommet couvert de neiges: mais ils reconnurent bientôt que la blancheur, qui les avoit trompés, venoit d'une pierre, qui couvroit toute la cime de la montagne; laquelle, pour cette raison, fut appellée *Monte di Plata*; il y a au bas de cette montagne un joli Port, qui fut aussi nommé *Puerto di Plata*: les François le nomment par corruption *Portoplatte*. De-là Colomb, continuant à ranger la côte, donna à tous les Caps qu'il aperçût, des noms, dont la plûpart ne sont point venus jusqu'à nous. On prétend ne- Suite de la découverte de la Côte de l'Isle.

moins, que celui, qu'on appelle aujourd'hui
1493. le vieux Cap, & qui eſt à 55. lieuës du Cap-François, fut dès-lors nommé *Cabo-Francés* par Colomb. Trente lieuës plus loin les deux caravelles, après avoir tourné au Sud, ſe trouverent vis-à-vis une grande Baye, où elles entrerent, & que l'Amiral voulut faire viſiter par ſa chaloupe. Elle eſt formée par une preſqu'Iſle, que les Inſulaires appelloient *Samana*, & qui porte encore aujourd'hui ce nom, auſſi bien que la Baye.

Ce qui ſe paſſa dans la baye de Samana.

La chaloupe, en approchant de terre, aperçut quantité de Sauvages armés d'arcs & de fléches, ce qu'on n'avoit point encore vû dans aucun endroit des nouvelles découvertes. On alla à eux, & on échangea quelques-unes de ces armes contre des bagatelles. Pluſieurs de ces Barbares eurent la curioſité de voir les navires, & on les y reçût bien. Colomb les queſtionna beaucoup ſur les mines d'or de Cibao, & ſur les habitans des Iſles, qu'ils avoient à l'Eſt, dont le Roi de Marien avoit parlé aux Caſtillans, comme d'une Nation féroce & anthropophage; ils ſatisfirent à ces queſtions d'une maniere, qui fit plaiſir, & ils apprirent aux Eſpagnols, qu'entre leur Iſle & celle de ces mangeurs de chair humaine, il y en avoit une autre appellée *Boriquen*, dont les habitans ne l'étoient point, & où il y avoit de l'or, mais moins beau que celui de Cibao. On leur fit quelques préſens, & on les renvoya.

Les Matelots, qui les remenoient dans la chaloupe, ou qui, pour quelque autre ſujet, les accompagnoient à terre, furent aſſez ſurpris en aprochant de voir une bande de Sauvages avec leurs fléches derriere des arbres.

Ils

ils appréhenderent quelque ſurpriſe, & en débarquant, ils ſe mirent ſous les armes. Les Indiens, qui étoient avec eux, s'aperçûrent de leur défiance, & coururent d'abord vers leurs compatriotes, à qui ils firent mettre les armes bas: ils les engagerent même par le recit des careſſes, qu'ils avoient reçûës des Caſtillans, à s'aprocher d'eux. Ceux-ci de leur côté n'étoient pas encore bien raſſûrés, lorſqu'ils virent les Inſulaires ſe parler tout bas. Leurs ſoupçons ſe réveillerent alors, & craignant d'être prévenus, ils ſe jetterent ſur les premiers, qu'ils rencontrerent ſous leurs mains, & les étendirent à leurs pieds, ſans toutefois leur avoir fait beaucoup de mal. Les autres ſe mirent auſſi-tôt à fuir, & pour courir plus vîte, ils jetterent leurs armes. La paix ſe fit pourtant encore une fois, par l'entremiſe des mêmes Mediateurs, & la Baye, en memoire de ce qui venoit de ſe paſſer, fut nommée la *Baye des fléches*. Mais elle n'a point retenu ce nom. 1493.

Le Cacique du lieu vint enſuite ſaluer ſur ſon bord, & il en fut très-bien reçu; quelques-uns de ſes Sujets voulurent même faire le voyage d'Eſpagne, & Colomb en fut ravi. Cependant les deux équipages Caſtillans s'ennuyoient d'une navigation, qui ne laiſſe pas d'avoir ſes riſques, & l'Amiral ne jugea pas à propos de la continuer plus long-têms. Le 15. de Janvier, il fit le Nord-Eſt, paſſa à la vûë de Boriquen, & découvrit même quelques-unes des petites Antilles; mais ſans en approcher. Enſuite, après avoir fait, par le plus beau têms du monde, 4. à 500. lieuës en haute mer, il eſſuya une ſi longue & ſi furieuſe tourmente, qu'un Jeudi 14. de Fevrier, lo

L'Amiral fait route pour l'Eſpagne, & il eſſuye une grande tempête.

le naufrage parut inévitable. On fit coup sur coup
1493. plusieurs vœux, dont le dernier fut d'aller nuds pieds, & en Procession à l'Eglise de la Vierge, la plus proche de l'endroit, où les deux bâtimens prendroient terre. Colomb de son côté s'avisa d'une invention assez singuliere, pour conserver la mémoire de ses découvertes, au cas qu'il périt par la tempête. Il fit en peu de lignes une relation de son voyage, l'écrivit sur du parchemin, & l'enferma dans une barrique bien fermée, qu'il jetta à la mer. En quoi il me semble qu'il n'agit pas avec sa prudence ordinaire, car toute autre Cour, que celle d'Espagne pouvoit par-là être informée, de ce qui ne devoit être sû que des Rois Catholiques, & en profiter à leur préjudice.

Ce qui lui arrive aux Açorres.

Mais enfin le Ciel, qui le réservoit à de grandes choses, le délivra de ce danger; la mer se calma, & le Lundi dix-huitiéme il se trouva aux aterrages de l'Isle Sainte Marie, qui est une des Açorres. Dom Jean de Castaneda, qui commandoit dans cette Isle, n'eut pas plûtôt appris l'arrivée de l'Amiral, qu'il l'envoya complimenter. Mais cette politesse n'empêcha point Colomb de se tenir sur ses gardes, & bien lui en prit. Il se croyoit obligé de s'acquitter de son vœu en ce lieu-là, & ayant sû qu'assez près de la ville, il y avoit un Hermitage avec une Chapelle dediée à la Mere de Dieu, il y envoya une partie de ses gens, réfolu d'y aller lui-même avec le reste, après leur retour. Comme ils tardoient beaucoup à revenir, il voulut savoir ce qui en étoit cause, & il apprit qu'ils avoient tous été arrêtés. Il en porta ses plaintes au Gouverneur, qui lui fit une reponse très-fiere, & si

nous

en croyons Dom Fernand Colomb, fort insultante pour les Rois Catholiques. Il baissa néanmoins le ton, quand l'Amiral l'eut menacé de represailles ; il lui renvoya même ses gens, de qui Colomb apprit qu'il y avoit un ordre du Roi de Portugal de l'arrêter, & que Castañeda étoit fort chagrin de l'avoir manqué. 1493.

Dès le commencement de la tempête, qui avoit jetté l'Amiral sur les côtes des Açorres, la Pinta avoit disparu, & tout le monde la crut perduë. Le vingt-quatre Colomb s'éloigna de Sainte Marie, & le second de Mars n'étant gueres qu'à 100. lieuës des côtes d'Espagne, il fut assailli d'une seconde tourmente, qui ne fut, ni moins longue, ni moins rude que la premiere, & qui le jetta sur les côtes de Portugal. Le vent étoit devenu assez bon pour continuer sa route vers l'Espagne, mais la mer étoit si grosse, qu'il fut obligé d'entrer dans la riviere de Lisbonne, d'où il dépêcha un courrier à la Cour d'Espagne ; après quoi il envoya demander au Roi de Portugal la permission de mouiller dans le Port de sa Capitale. Il l'obtint, mais à peine eut-il jetté les ancres, qu'un Pilote vint lui signifier l'ordre d'aller faire sa déclaration devant le Commandant du Port, & les autres Officiers du Roi. Il répondit qu'il étoit Amiral d'Espagne, & qu'en cette qualité il ne devoit rendre compte à personne. On voulut l'engager à envoyer au moins quelqu'un de sa part ; il le refusa, en disant que ce seroit la même chose : d'y aller lui-même, ou d'y envoyer. On lui demanda à voir ses Patentes, il les montra, & le Pilote Portugais n'eut pas plûtôt fait son rapport, que Et en Portugal.

Dom

1493. Dom Alvare d'Acuña, qui étoit apparemment le Commandant du Port, vint au son des trompettes & des haut-bois le saluer à son bord, & lui faire offre de tout ce qui dépendoit de lui.

Honneurs qu'il reçoit du Roi de Portugal.

Cependant le bruit de son arrivée ne se fut par plûtôt répandu dans Lisbonne, que toute cette grande ville fut en rumeur, & le Port couvert de barques, chacun voulant voir des hommes venus d'un Nouveau Monde, & apprendre le détail d'un si grand évenement. Le lendemain 7. de Mars, Colomb reçût une Lettre du Roi D. Jean, qui le prioit de ne point partir, qu'il ne l'eût vû, l'invitoit à aller se reposer à Sacaban, & lui donnoit sa parole Royale, qu'il ne lui seroit fait aucune violence. Colomb délibera quelque têms sur ce qu'il avoit à faire; il se détermina enfin à contenter le Roi, qui lui fit faire partout des réceptions magnifiques. Le jour suivant il alla trouver le Roi à Valparaïso: presque toute la Cour fût au devant de lui par ordre de ce Prince, qui lui fit un accueil très-gracieux, le fit asseoir & couvrir, s'entretint long-têms avec lui sur les particularités de son voyage, & lui dit que, suivant les conventions faites entre les Couronnes de Castille & de Portugal, les nouvelles découvertes devoient toutes lui appartenir. Colomb n'eût pas de peine à le détromper: tout le reste de l'Audience se passa en politesse de la part du Prince, & l'on fut surpris de voir que ce Pilote, que quelques années auparavant, on avoit regardé comme un homme de néant, & qui se repaissoit de chimeres, répondoit à tout avec la dignité d'un Amiral & d'un Vice-Roi, & parloit toûjours fort sensément.

Ce

Ce fut alors, qu'on sentit tout le tort, qu'on avoit eû de ne point l'écouter, & le dépit de voir si heureusement exécuté, à l'avantage des Espagnols, un projet, qu'on avoit rejetté avec tant de mépris, fut si vif en quelques-uns, qu'ils s'offrirent au Roi d'en poignarder l'auteur, & de lui enlever ses papiers. Mais ce Prince eût horreur d'une telle proposition; il donna ordre au Prieur de Crato de loger l'Amiral, eût avec lui le 10. une seconde conversation très-longue, lui fit les offres de service les plus obligeantes, & le congédia comblé d'honneurs. L'onziéme, Colomb vit encore le Roi, qui le fit reconduire jusqu'à Lisbonne, par D. Martin de Norogna, & quantité de Seigneurs lui firent escorte. Il vit la Reine en passant à Villa-Franca, & il étoit à peine arrivé à la Capitale, qu'un Officier vint lui dire de la part du Roi, que s'il vouloit faire le reste du voyage par terre, son Alteſſe le feroit escorter jusqu'à la frontiere, & lui fourniroit generalement toutes les choses, dont il auroit besoin. Il reçut ces offres comme il devoit, mais il ne les accepta point, & le 13. il fit voiles pour l'Espagne. Il eût le vent si favorable, que le 15. qui étoit un Vendredi, il entra dans la riviere de Saltes, dont l'embouchure forme le Port de Palos: il en étoit sorti sept mois & douze jours auparavant, & il avoit fait dans un espace de têms si court, le plus grand voyage, qui eût été entrepris en pleine mer, de mémoire d'homme. 1493. Son arrivée en Espagne.

Son arrivée fut annoncée par le son des cloches, & la joye, que causa un si prompt & si inespéré succès, fut dans les premiers momens tellement suspenduë par la surprise, qu'on avoit en- La Pinta arrive en même têms que lui, après en avoir

encore de la peine à croire possible un dessein dont on voyoit l'heureux accomplissement. Selon quelques Auteurs la Pinte, que la premiere tempête avoit séparée de l'Amiral, ayant pris terre à Bayonne, & de là étant allé en Galice, Pinçon, qui la commandoit, se rendit en droiture à Barcelonne, dans le tems que Colomb étoit encore à Palos; mais le Roi, à qui il fit demander audience, refusa de l'écouter, ce qui lui causa un si grand chagrin, que s'en étant allé chés lui, il y mourut en peu de jours. D'autres ont écrit que de Bayonne, il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'Amiral, que cette rencontre, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, le chagrina d'autant plus, que Colomb s'étoit plaint que sa désertion l'avoit empêché de visiter les mines de Cibao, d'où il auroit apporté en Espagne autant d'or, qu'il auroit voulu. Qu'ainsi, malgré le pardon, qu'il avoit obtenu, il craignit d'être arrêté dans Palos; qu'il en sortit sur le champ, & y revint, dès qu'il fût que l'Amiral en étoit parti; mais si malade, qu'il mourut bien-tôt après.

1493. Séparé par la premiere tempête.

Reception qu'on lui fait à Palos.

Quoiqu'il en soit, Colomb fut reçu à la descente de son navire, avec les mêmes honneurs, qu'on auroit faits au Roi même; les boutiques furent fermées, & les cloches recommencerent à sonner au moment, qu'il parut dans sa chaloupe. Il reçût ces marques de distinction, & les applaudissemens des peuples avec modestie & avec dignité, & la premiere chose, à quoi il pensa, quand il fût en liberté, fut d'écrire au Roi & à la Reine, qui étoient à Barcelonne, & de leur envoyer un Mémoire exact & succinct de son voyage. Il partit ensuite pour

pour Seville avec sept Insulaires, de dix qu'il avoit embarqués : deux étant restés malades à Palos, & un troisième étant mort sur mer. Il reçût à Seville une Lettre de leurs Altesses, avec cette Inscription : A DOM CHRISTOPHLE COLOMB, NOTRE AMIRAL, SUR LA MER OCEANE, VICE-ROI ET GOUVERNEUR DES ISLES, QUI ONT ETE' DE'COUVERTES DANS LES INDES. La Lettre étoit remplie des marques les plus flateuses, & des assûrances les plus sinceres de bienveillance, d'estime, & de reconnoissance; & après bien des complimens sur le succès d'une entreprise, qui n'avoit point encore eu de semblable, depuis la fondation de la Monarchie, Ferdinand & Isabelle lui recommandoient de se rendre auprès de leurs personnes, sitôt qu'il auroit reglé toutes choses à Seville, pour continuer ses découvertes. 1493.

L'Amiral répondit à cette Lettre d'une maniere très-modeste, & joignit à sa réponse un Mémoire des choses, qu'il jugeoit nécessaires pour un second voyage aux Indes. Car c'est ainsi, qu'on commença dès-lors à nommer le pays nouvellement découvert, non seulement par émulation contre les Portugais, qui s'étoient frayé depuis peu un chemin aux Indes Orientales, dont ils avoient commencé la Conquête; mais encore parce que Christophle Colomb étoit toûjours convaincu, & avoit persuadé aux Espagnols, que les Isles, d'où il venoit, étoient l'extrêmité de ces mêmes Indes, où le grand Alexandre avoit porté ses armes victorieuses, & où les Portugais se faisoient à l'autre extrêmité, un si vaste empire; qu'elles n'étoient pas fort éloignées du Gange, & que l'Isle

Pourquoi l'Amérique porte le nom d'Indes Occidentales.

Es-

Espagnole étoit le Cipango de Marc-Paul de Venise.

1493. Colomb se rend à Barcelonne : honneurs qu'il reçoit sur la route.

Dès qu'il eût fait partir sa Lettre, il se mit lui-même en chemin pour Barcelonne, & tout ce voyage fut pour lui un continuel triomphe. Les grands chemins & les campagnes retentissoient des acclamations des Peuples, qui quittoient tout pour le voir. On sortoit au devant de lui de toutes les villes, par où il devoit passer, & on ne se lassoit point de regarder cet homme rare, qui par des routes inconnues à toute l'antiquité, avoit sû trouver un Monde nouveau. Les Indiens, qui l'accompagnoient; car je les appellerai désormais ainsi, pour me conformer à l'usage de tous les Historiens; les Indiens, dis-je, ne laissoient pas d'avoir beaucoup de part à la curiosité des Peuples. La différence de leur couleur, de leurs traits, de leurs manieres, faisoit presque juger que c'étoit des hommes d'une autre nature, que la nôtre, & les gens de la suite de l'Amiral ne pouvoient suffire à répondre à toutes les questions, qu'on leur faisoit sur toutes les avantures de leur voyage.

Son Entrée à Barcelonne.

Christophle Colomb arriva à Barcelonne vers le milieu d'Avril, & il est vrai de dire qu'on n'avoit encore rien vû en Espagne, qui représentât mieux le triomphe des anciens Romains, que son entrée dans cette grande ville. Tous les Courtisans suivis d'un peuple innombrable, allerent au-devant de lui fort loin dans la campagne; & après qu'il eut reçû les complimens, qui lui furent faits de la part du Roi & de la Reine, il marcha jusqu'au Palais en cet ordre. Les sept Indiens paroissoient les premiers, & or-

oroient d'autant mieux ſon triomphe, qu'eux-mêmes ils y prenoient part ; au lieu que les Triomphateurs Romains fondoient en partie la gloire du leur ſur la miſere de ceux, qu'ils traînoient après leur char. On voyoit enſuite des couronnes & des lames d'or, qui n'étoient pas le fruit de la violence & de la rapacité du ſoldat victorieux; des balles de cotton, des caiſſes remplies d'un poivre, qu'on croyoit au moins égal à celui de l'Orient; des Perroquets, qu'on portoit ſur des roſeaux de 25. pieds de haut, des dépouilles de Caymans, & de Lamentins, qu'on publioit être les veritables Sirenes des Anciens, des quadrupedes, & des oiſeaux de pluſieurs eſpeces inconnuës, & quantité d'autres raretés, que la nouveauté rendoit précieuſes. Tout cela étalé aux yeux d'un peuple, dont l'imagination & la vanité portent ordinairement les choſes au-delà du naturel, ſembloit le tranſporter dans ces nouvelles regions, d'où il ſe flattoit de voir bientôt couler des richeſſes inépuiſables dans le ſein de l'Eſpagne. Auſſi entendoit-on les acclamations redoubler à chaque inſtant, & jamais homme n'eut peut-être des momens plus flatteurs, ni un jour plus glorieux, ſur tout, s'il raprochoit, comme il ne pouvoit gueres manquer d'arriver, ſa ſituation préſente de celle, où il s'étoit vû quelques mois auparavant. 1493.

Son Audience du Roi & de la Reine.

Il fut ainſi conduit à travers une bonne partie de la ville à l'audience des Rois Catholiques, qui l'attendoient en dehors du Palais revêtus des Habits Royaux, ſous un dais magnifique, le Prince d'Eſpagne à leur côté, & au milieu de la plus brillante Cour, qu'on eût vû de longtêms dans ces Royaumes. Dès qu'il aper-

aperçut leurs Alteſſes, il courut ſe proſterner
1493. à leurs pieds, & leur baiſer la main; mais Ferdinand lui fit ſigne auſſitôt de ſe relever, & lui commanda de s'aſſeoir ſur une chaiſe, qui lui avoit été préparée; après quoi il reçut ordre de raconter à haute voix, ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable. Il obéit, & il parla avec tant de réſerve, & d'un air ſi noble, qu'il charma toute l'Aſſemblée, & que ceux même, qui commençoient à le regarder avec des yeux jaloux, ne purent lui refuſer leur eſtime, ni ſe diſpenſer de lui en donner des marques publiques. Tout le monde ſe mit enſuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, & le *Te Deum* chanté par la Muſique de la Chapelle termina l'Audience.

Nouveaux honneurs qu'il reçoit.

Les jours ſuivans le Roi ne parut point dans la ville, qu'il n'eut le Prince ſon fils à ſa droite, & Colomb à ſa gauche. A l'exemple du Souverain tous les Grands d'Eſpagne s'étudierent à l'envi à combler d'honneurs l'Amiral Vice-Roi, & le Cardinal de Mendoze l'ayant invité à manger, lui donna la premiere place, le fit ſervir à plats couverts, & fit eſſayer tous les mets, qu'on lui préſenta; ce que preſque tous les Grands imiterent dans la ſuite. Ses deux Freres Barthélemy & Diego, quoiqu'ils ne fuſſent pas alors dans le Royaume, eurent auſſi part aux liberalités du Roi, le titre de *Dom* leur fut accordé, & toute la Famille obtint des Armoiries magnifiques. Au premier de Caſtille. Au ſecond de Leon. Au troiſiéme, une mer d'azur ſemée d'Iſles d'argent, la moitié de la circonférence environnée de la terre ferme, des grains d'or répandus partout, les terres & les Iſles couvertes d'arbres toûjours verds,

Voyez la premiere Carte de l'Iſle p. 80.

verds ; au quatriéme d'azur à quatre ancres d'or, & au-deſſous les armes des anciens Colombs de Plaiſance, & pour cimier un globe ſurmonté d'une croix, avec cette deviſe : 1493.

*Por Caſtilla, y por Leon,*
*Nuevo Mundo hallò Colon.*

C'eſt à dire, Colomb a découvert un nouveau Monde, pour les Couronnes de Caſtille & de Leon.

Ligne de Démarcation.

La principale attention des Rois Catholiques, fut enſuite de donner avis au Souverain Pontife de la découverte du Nouveau Monde; car on ne craignoit point d'appeller dès-lors ainſi une demie douzaine d'Iſles, qu'on avoit trouvées, & à ſupplier ſa Sainteté de leur en accorder le Domaine. Ce n'étoit pourtant qu'une cérémonie de bienſéance; Ferdinand & Iſabelle étoient bien perſuadés, qu'ils n'avoient pas beſoin de la permiſſion du S. Pere, pour poſſéder legitimement les nouvelles acquiſitions, & l'Hiſtorien Herrera dit en termes formels, que des perſonnes éminentes en ſavoir, qu'on avoit conſultées ſur ce point, l'avoient ainſi décidé. D'ailleurs, bien des gens en Eſpagne s'étoient déja infatués de l'opinion, dont j'ai déjà parlé, que ces Iſles avoient autrefois appartenu aux Eſpagnols.

Mais on fut bien aiſe de donner cette marque de ſoûmiſſion au Saint Siege, occupé alors par un Sujet de la Couronne d'Arragon, & dont on ſe tenoit bien aſſûré. C'étoit Alexandre VI. lequel, après avoir rendu de ſolemnelles actions de graces à Dieu, pour un évenement ſi ſingulier, & qui ouvroit une ſi belle

por-

porte à la publication de l'Evangile, accorda
1493. tout ce qu'on lui demandoit. Et ce fut alors que pour prévenir tous les differens, qui pourroient naître tous les jours entre les Couronnes de Castille & de Portugal, au sujet des nouvelles découvertes; ce Pontife fit tracer cette célébre Ligne de Démarcation, qui partageoit entre ces deux Couronnes tous les pays découverts, & ceux qu'on découvriroit dans la suite, qui ne seroient possedés par aucun Prince Catholique.

Ce qu'on entendoit par Ligne de Démarcation, étoit une ligne imaginaire, tirée d'un Pole à l'autre, laquelle coupoit en deux parties égales, l'espace, qui se trouve entre les Isles Açorres & celles du Cap-Verd. Tout ce qui étoit au Couchant de cette Ligne, devoit appartenir à la Couronne de Castille, & tout ce qu'on trouveroit à son Orient, étoit concedé au Roi de Portugal. Depuis, par un accord fait entre les deux Couronnes, cette Ligne fut reculée de 370. lieuës à l'Oüest; mais dans les Bulles du Pape, où étoit exprimée cette donation, il étoit formellement déclaré que cette liberalité du S. Siege n'auroit lieu, qu'autant que les deux Souverains auroient soin de faire instruire les habitans de ces nouvelles conquêtes des principes de notre sainte Religion.

Les Privileges de l'Amiral sont confirmés.

Les Decrets Apostoliques arriverent en Espagne dans le têms, que l'Amiral avoit déjà reçû ses dépêches pour son retour aux Indes, avec un Brevet particulier, en vertu duquel il devoit commander la Flotte jusqu'à l'Isle Espagnole; car pour le retour, elle devoit être sous les ordres d'Antoine de Torrés. On y avoit joint

joint de nouvelles Patentes en confirmation de celles, que nous avons rapportées plus haut. Les voici. 1493.

» FERDINAND & ISABELLE, &c. » Puiſqu'il a plû à Dieu, que vous, » Chriſtophle Colomb, ayiez découvert les Iſles, » que nous avons nommées dans nos Lettres: » nous vous confirmons les Priviléges, que » nous vous y avons accordés, vous recon- » noiſſant Amiral de l'Ocean, depuis les Iſles » Açorres juſqu'à celles du Cap Verd, & du » Septentrion au Midi, Vice-Roi & Gouver- » neur perpetuel de toutes les Terres, que » vous avez découvertes, & que vous décou- » vrirez. Voulons que vos Charges paſſent » pour toûjours à vos enfans de l'un à l'autre, » avec tous les honneurs, prérogatives, droits » & émolumens, qui y ſont attachés, & qui » ont appartenu à nos Amiraux de Caſtille & » de Leon. Vous donnons pouvoir de met- » tre tels Officiers, Juges & Capitaines, que » vous jugerez à propos, pour tel tems, que » vous voudrez, & de les caſſer quand il vous » plaira; à condition néanmoins, que les pro- » viſions, que vous leur donnerez, ſeront en » notre nom, & ſcellées de notre Cachet. » Voulons de plus qu'en la qualité, que nous » vous donnons d'Amiral de l'Ocean, vous » puiſſiez commander à ceux de nos Vaiſſeaux, » que vous trouverez dans l'étenduë de nos » mers, que vous leur ordonniez de vous o- » béïr, & de vous donner tout ce que vous » leur demanderez, ſous les peines que vous » leur impoſerez, & que nous tenons dès à » préſent pour bien impoſées. Enjoignons à » tous

1493. „ tous ceux, qui ſont & ſeront dans les Indes, „ d'y demeurer ou d'en ſortir, quand vous „ leur ordonnerez, nonobſtant appellation, & „ ſans qu'il ſoit beſoin pour vous faire obéir, „ d'autres Lettres que des Préſentes. Nous „ commandons à notre Chancelier & à tous „ les Gens tenant notre Sceau, de vous expe- „ dier au plûtôt nos Lettres contenant la con- „ firmation de vos Privileges, en telle forme „ que vous voudrez, à peine de notre diſgra- „ ce, & de trente ducats d'amende contre „ chacun des contrevenans. Car telle eſt no- „ tre volonté. DONNE' à Barcelonne le 28. „ de Mai 1493. *Signé* Moi LE ROI, Moi „ LA REINE.

„ *Moi* Fernand Alvarez de Tolede, *Secre-* „ *taire d'Etat, ai fait expedier les Préſen-* „ *tes par le Commandement de leurs Al-* „ *teſſes.*

Baptême des premiers Indiens.

Les honneurs, dont toute la Cour s'empreſſoit à combler l'Amiral, ne le retinrent pas à Barcelonne un ſeul jour au-delà du têms, que ſes affaires demandoient, qu'il y reſtât, & on lui a toûjours rendu cette juſtice, que ſon devoir & le ſervice de ſon Prince l'ont uniquement occupé toute ſa vie; mais il ſouhaita pourtant de voir ſes Indiens baptiſés avant ſon départ. Il avoit eu un très-grand ſoin de les faire inſtruire, & la cérémonie de leur Batême ſe fit avec beaucoup d'apareil. Le Roi, la Reine, & le Prince d'Eſpagne voulurent offrir eux-mêmes à Dieu ces prémices de la Gentilité du Nouveau-Monde. Le parent de Goacanaric fut nommé Dom Ferdinand d'Arragon, & eut le Roi pour Parrain. Un autre fut nommé Dom Jean de Caſtille par le Prin-

ce,

ce, à la Cour duquel il reſta, & mourut au bout de deux ans. Les autres retournerent dans leur pays. Le zele des Rois Catholiques, les porta enſuite à prendre des meſures pour la publication de l'Evangile dans leurs nouvelles conquêtes, & ils firent choix d'un nombre de Religieux & d'Eccleſiaſtiques, qui eurent tous pour Superieur le P. Boyl Benedictin Catalan, auquel le Pape donna des Pouvoirs très-étendus, afin qu'il pût exercer avec plus de liberté, & de dignité les fonctions de ſon Miniſtere. 1493.

On fait un grand Armement pour les Indes.

Tout étant ainſi reglé, l'Amiral eut ſon Audience de congé du Roi, de la Reine & du Prince d'Eſpagne, auprès duquel il laiſſa ſes deux fils en qualité de Pages, & ſe rendit à Seville, où il trouva la Flotte, qu'il devoit commander, toute prête, bien fournie d'Artillerie, & de munitions de guerre & de bouche, non ſeulement pour le voyage, mais encore pour les colonies, qu'il jugeroit à propos d'établir. On y avoit auſſi embarqué grand nombre de chevaux d'Andalouſie, des ferremens de toute eſpece, des inſtrumens pour travailler aux mines, & pour purifier l'or, des marchandiſes pour la traite & pour les preſens, du froment, du ris, des graines de toutes ſortes de legumes; enfin généralement tout ce que l'on peut deſirer dans un nouvel établiſſement. Plus de 1500. volontaires, la plûpart Gentilshommes, & quelques-uns même d'une naiſſance diſtinguée, voulurent faire le voyage; & pluſieurs le firent à leurs frais. Le nombre en auroit même été plus grand, ſi la Flotte, qui n'étoit que de 17. navires mediocres, avoit pû les porter. Ce fut la Reine, qui défraya la plûpart de ces paſſagers; & cette Prin-

ceſſe fit encore la dépenſe d'envoyer aux Indes
1493. un bon nombre d'Ouvriers. Enfin on peut dire que de la part des Princes & des Sujets, il n'y eut jamais plus d'ardeur pour aucune expedition: auſſi tous, juſqu'aux Matelots & aux Manœuvres, ſe croyoient aſſûrés de faire une fortune prompte, & des plus éclatantes.

Départ de la Flotte. Le vingt-cinquiéme de Septembre la Flotte ſortit de grand matin de la Baye de Cadix, & le cinquiéme d'Octobre elle entra dans le Port de la Gomera, une des Canaries, où elle demeura deux jours pour faire de l'eau & du bois. L'Amiral y acheta auſſi des veaux, des chevres, des moutons, des pourceaux, & de toutes ſortes de volailles, pour les faire multiplier dans l'Iſle Eſpagnole, comme il eſt arrivé, au-delà même de ſes eſperances. Il ſe fournit encore de divers plans d'arbres, & de toutes les graines qu'il put trouver, & avant que d'appareiller, il donna à chaque Commandant de navire une inſtruction par écrit, mais cachetée, ſur ce qui ſe devoit faire au cas qu'une tempête, ou quelque accident pareil le ſeparât de la Flotte, avec défenſe de l'ouvrir, s'il n'arrivoit rien de pareil. Les Hiſtoriens ne nous apprennent pas la raiſon de cette façon d'agir ſi myſterieuſe.

Découverte de pluſieurs des petites Antilles. Le ſept d'Octobre on mit à la voile, l'Amiral prit un peu plus au Sud, qu'il n'avoit fait l'année précedente, & après une très-heureuſe Navigation tous les vaiſſeaux ſe trouverent un Dimanche troiſiéme Novembre à la vûë d'une Iſle, que la circonſtance du jour fit nommer *la Dominique*. Oviedo & quelques autres prétendent avec aſſez de vrai ſemblance, qu'on en avoit déjà découvert une autre que l'empreſſe-

La Dominique.

ment

ment où l'on étoit de voir la terre, avoit fait nommer *la Desirée*. Une troisiéme ayant paru un peu au large, l'Amiral l'appella *Marigalante*, du nom du navire, qu'il montoit, & envoya un Officier en prendre possession. Le lendemain il en reconnut une quatriéme, qui fut nommée la *Guadaloupe*, en memoire d'une Eglise de ce nom fort célébre en Catalogne. Il envoya aussi la reconnoître de près, & l'on fut assez surpris de trouver sur son rivage une piece de navire, qu'on jugea avoir été travaillée en Europe. On y rencontra aussi quelques Indiens des deux sexes, que les habitans avoient enlevés nouvellement de l'Isle Boriquen, & qu'ils avoient abandonnés à la vûë de la chaloupe, pour se sauver plus aisément. Ces pauvres malheureux prierent les Espagnols de les embarquer avec eux, leur montrerent les tristes restes de leurs compatriotes, que les Barbares avoient mangés, & les assûrerent qu'un pareil sort ne leur pouvoit manquer, si on ne leur accordoit la grace, qu'ils demandoient, & qu'ils obtinrent. 1493. La Desseada. Marigalante. La Guadaloupe.

*Montserrat*, *Antigoa* & plusieurs autres Isles furent découvertes les jours suivans. La premiere prit son nom de Notre-Dame de Mont-Serrat près de Barcelone; & la seconde de Notre-Dame l'Antique de Seville. Christophle Colomb n'oublia pas le Saint, dont il portoit le nom, & appella *Saint Christophle* la belle Isle, qui le conserve encore aujourd'hui. Il rangea ensuite toute la côte de Boriquen, qu'il appella *l'Isle de Saint Jean-Baptiste*. On ajoûta depuis à ce nom, celui de *Puerto Ricco*, & nous la connoissons en France sous celui de *Portoric*. Colomb s'y arrêta quelque têms dans Montserrat, Antigoa. Saint Christophle.

—— une Baye, où il trouva des maisons mieux bâties,
1493. qu'il n'en avoit vû dans l'Isle Espagnole. Enfin le 22. de Novembre il entra dans la Baye de Samana, où il mouilla l'ancre, & il y débarqua un de ses Indiens, dont il n'a jamais entendu parler depuis, quelque diligence, qu'il ait faite pour en apprendre des nouvelles. Il s'avança jusqu'à Monte Christo, où ayant envoyé sa chaloupe à terre, elle ne rencontra personne : on aperçut seulement sur le rivage deux cadavres étendus, & tellement consumés, qu'on ne put distinguer si c'étoit des Insulaires ou des Castillans, ils avoient encore au cou des especes de cordes, avec des herbes, ce qui fit juger qu'ils avoient été étranglés.

Il trouve sa Colonie ruinée, tous ses gens morts.

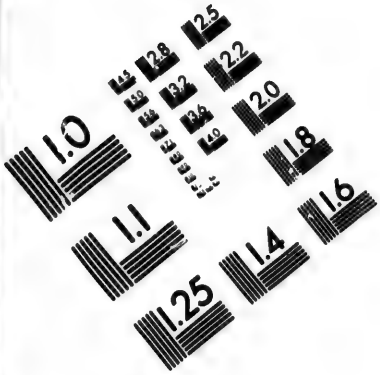
Le 27. la Flotte alla jetter une ancre à l'entrée de Puerto-Real, un peu plus bas que l'endroit, où avoit été la Forteresse. Et d'abord deux Indiens parurent dans un Canot, & s'approcherent de la Capitane en criant, *Almirante*. On les invita à venir à bord, mais ils le refuserent, jusqu'à ce qu'ils eussent vû l'Amiral. Colomb se montra, & ils aborderent aussitôt sans aucune crainte. Ils le saluerent de la part de Goacanaric, & lui firent au nom de ce Prince un fort beau present en or. Il leur demanda des nouvelles de ses gens, & ils répondirent, que quelques-uns étoient morts de maladie, & que les autres étoient entrés plus avant dans le pays avec des femmes. L'Amiral leur fit donner quelques bagatelles, les chargea d'un present plus considerable pour le Cacique leur maître, & les renvoya. Le lendemain toute la Flotte entra plus avant dans le Port, & le premier spectacle, qui s'offrit aux yeux des Castillans, ce furent les ruines de la

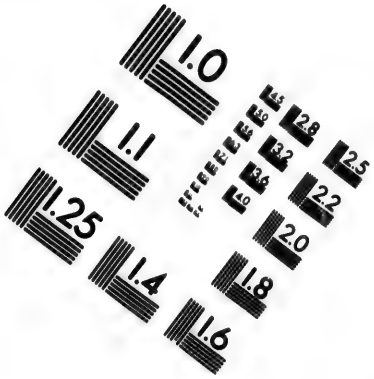
For-

Fortereſſe. Colomb envoya ſur le champ viſiter cette maſure, & l'on n'y trouva perſonne. 1493.
En avançant un peu plus dans les terres, on aperçut trois ou quatre Indiens, qui prirent d'abord la fuite; quelque têms après on vit de la terre tout fraîchement remuée, on y fouilla, & l'on y trouva des corps tout récemment enterrés. Ils étoient habillés, & ce fut la ſeule marque, à laquelle on reconnut qu'ils étoient Eſpagnols.

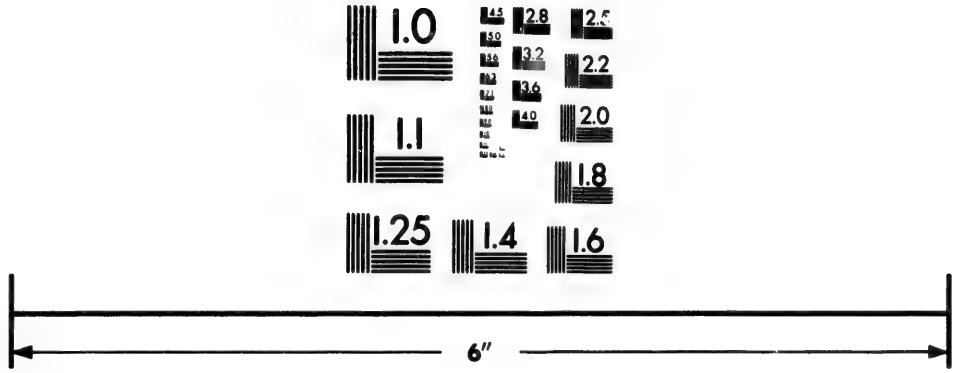
Diſcours du frere de Goacanaric à l'Amiral.

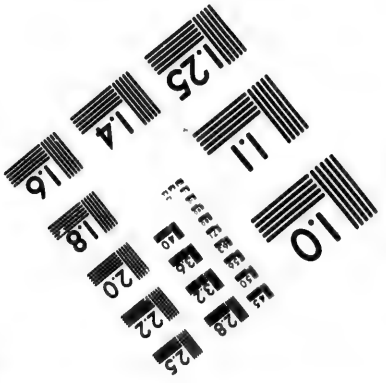
Tandis qu'on déliberoit ſur le parti, qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture, qui ne laiſſoit pas d'être embarraſſante, un frere du Roi de Marien arriva avec une aſſez nombreuſe ſuite. Il ſalua d'abord l'Amiral d'un air triſte, puis il lui parla en ces termes: Dom Fernand Colomb aſſûre que ce fut en Eſpagnol, ce qui ne paroît pas vraiſemblable. „ Vous êtes ſans „ doute ſurpris, Seigneur, de voir votre Fortereſſe en l'état, où elle eſt, & de ne retrouver aucun de vos gens, & peut-être avez-vous déjà ſoupçonné mon frere de vous „ avoir trahi; mais écoutez-moi un moment, „ & vous avouerez que Goacanaric a été depuis votre départ le plus fidéle de vos amis, „ & le plus malheureux de tous les hommes. „ A peine vos Sujets vous eurent perdu de vûë, „ que la diſſention ſe mit parmi eux. Tous „ vouloient commander, & perſonne ne vouloit obéir. Chacun alloit, où bon lui ſembloit, & partout, où ils portoient leurs pas, „ ils exerçoient ſur les habitans toutes ſortes „ de violences, enlevoient de force tout l'or, „ qu'ils trouvoient, raviſſoient les femmes, „ qu'ils rencontroient, & commettoient ſans „ honte des diſſolutions & des brigandages




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8

1493. » inouïs. Tandis qu'ils ne s'attaquerent qu'aux
» peuples soumis à mon frere, il n'y eut rien
» à craindre pour eux, nous ne songions qu'à
» éviter leur rencontre, & nous espérions que
» vous reviendriez bientôt faire cesser un déſor-
» dre si criant; mais quand une fois ils furent
» entrés sur les terres des autres Caciques, ils
» eurent à faire à des gens, qui ne les mena-
» gerent point, & de tous ceux, qui furent
» trouvés à l'ecart, pas un seul n'échapa. Quel-
» ques-uns pénétrerent jusqu'aux mines de Ci-
» bao, qui sont dans les Etats d'un Cacique,
» nommé Caonabo, lequel après les avoir maſ-
» sacrés tous, vint assieger la Forteresse. Il n'y
» restoit que quatre hommes avec le Com-
» mandant: ils s'y défendirent quelque têms
» avec bien de la valeur; mais une nuit le Ca-
» cique s'étant avisé de mettre le feu en plu-
» sieurs endroits, il ne fut pas possible de l'é-
» teindre. Les assiegés se sauverent du côté
» de la mer, & se noyerent en voulant passer
» à la nage de l'autre côté du Port. Mon fre-
» re, au premier bruit du siege, arma en di-
» ligence pour secourir ses amis & ses alliés;
» mais il arriva trop tard: il trouva Caonabo
» maître de tout. N'ayant pû délivrer les Eſ-
» pagnols, il voulut les venger. Il livra ba-
» taille au Cacique, & le défit; mais il fut
» blessé, & il n'est pas encore guéri. C'est
» uniquement ce qui l'a empêché de venir
» vous témoigner lui-même combien vive-
» ment il a ressenti le malheur arrivé à votre
» Nation".

Conduite de Colomb à l'égard du Roi de Marien.

Quoique ce discours n'eût pas entierement persuadé l'Amiral, il ne put néanmoins goûter l'avis de quelques-uns, & surtout du P. Boyl, qui

qui vouloient qu'on commençât par s'assûrer de la personne du Cacique. Il paroît qu'il y avoit véritablement sujet de le soupçonner d'avoir fait lui-même tout le mal, qu'il rejettoit sur Caonabo: plusieurs l'ont cru long-têms sur des indices, qui n'étoient pourtant pas convainquants, & pouvoient autant venir de la timidité naturelle à ces peuples, que du témoignage d'une conscience coupable. Pierre Martyr d'Anglerie, qui écrivoit quelquefois sur les premiers bruits, qui se répandoient en Espagne après le retour des navires, (ainsi que je l'ai déjà observé,) a avancé comme une chose certaine que le Roi de Marien fut convaincu d'avoir été le meurtrier des Castillans, que sa blessure ne se trouva point réelle, & qu'il se mit par la fuite en sureté contre la juste vengeance, que l'Amiral se préparoit à tirer de sa perfidie. Mais les Historiens mieux instruits ont parlé autrement, & la suite de l'Histoire nous représente Goacanaric toûjours tellement attaché aux Espagnols, qu'il n'est pas possible de douter de sa sincerité & de son innocence dans l'occasion, dont il s'agit. 1493.

Il est certain du moins que l'Amiral prit le parti le plus sage, en n'écoutant ni ses defiances, ni les conseils violens qu'on lui donnoit. » Nous ne ressusciterons pas les morts, leur » dit-il, & puisque nous pouvons nous établir » ici du consentement de celui, qui y com- » mande, pourquoi nous exposer au peril d'u- » ne guerre, dont nous ne saurions dire quel- » le seroit l'issuë? Soyons à la bonne heure » sur la defiance, prenons bien nos mesures » pour n'être pas surpris, & lorsque nous nous » serons fortifiés, le Cacique, s'il est coupa-

„ble, ne nous échapera pas". Colomb ne
1493. voulut pas même faire paroître qu'il soupçonnât la fidelité du Roi de Marien ; mais il lui envoya un Officier, qui sous prétexte de le complimenter de sa part, eut ordre de s'assûrer, s'il étoit véritablement blessé, au cas qu'il le fût, d'examiner de quelle sorte d'armes venoit sa playe, & d'observer soigneusement toutes choses. L'Officier s'acquitta parfaitement de sa commission, & ne trouva rien qui pût charger le Prince Indien. Les Ecrivains Espagnols, tels que D. Fernand Colomb & Antoine Herrera, qui n'ont point balancé à le juger effectivement innocent, sont en cela d'autant plus croyables, que l'interêt de leur Nation devoit, ce semble, leur faire souhaiter de trouver coupable un Souverain, qui n'a été payé par les Espagnols que d'ingratitude, pour tous les services, qu'il a rendus à leur Colonie puissante.

Il lui rend visite.

L'Amiral, après le retour de son Envoyé, se confirma de plus en plus dans la résolution de cultiver l'amitié de Goacanarie, & ne voulut pas même différer à lui rendre visite. Tout se passa fort tranquillement dans cette entrevûe : le Cacique fit présent à Colomb de 800. petites coquilles d'un très-beau lustre, nombre de celles qu'on appelle *Cibas*, & qui sont fort estimées de ces peuples. (Herrera dit que c'étoit des pierres fort menuës & fort recherchées.) Il y ajouta trois calebasses pleines de poudre & de petits grains d'or, une couronne, & plus de cent petites plaques du même métal. L'Amiral de son côté donna au Cacique de petits vases de verre, des couteaux, des miroirs, & une image de la Vierge, qu'il lui pen-

pendit au cou. Goacanaric fut extrémement satisfait de ce present, dont il parut faire plus de cas, que de tout l'or de Cibao. Les moindres bagatelles lui semboient des choses d'un prix inestimable; mais il n'admira rien tant, que les chevaux sur lesquels Colomb & toute sa suite étoient montés, & à qui on fit faire le manége en sa présence. 1493.

Toutes choses paroissant donc sûres du côté de ce Prince, l'Amiral ne pensa plus qu'à faire un établissement solide. Il eût bien souhaité de pouvoir se placer dans ce Royaume; mais il ne trouvoit pas le pays assez bon, parce qu'il en jugeoit sur ce qu'il avoit vû en rangeant la côte. En effet les eaux y croupissoient alors en plusieurs endroits, & en rendoient l'air malsain. Outre cela on y manquoit absolument de pierres pour bâtir. On a depuis travaillé avec quelque succès à faire écouler les eaux; mais les pierres propres à bâtir ne s'y sont point encore trouvées. D'ailleurs l'Amiral vouloit s'approcher des mines de Cibao. Il résolut donc de s'avancer plus à l'Est, & le septiéme de Decembre il partit de Puerto-Real avec toute sa Flotte, dans le dessein d'aller placer sa colonie à Puerto di Plata, où le pays lui avoit paru beau, & le terroir fertile. Mais il fut accueilli en chemin d'une de ces tourmentes, que les François ont depuis appellées *Nords*, parce qu'elles sont causées par les vents, qui soufflent de la partie du Septentrion, & il ne pouvoit éviter d'être jetté à la côte, & d'y perir avec tous ses navires, si à la faveur d'une éclaircie, il n'eût aperçû à deux lieuës à l'Est de Monte Cristo une riviere, où il entra. Il cherche un lieu commode pour s'y faire un établissement.

pendit au cou. Gonçanaric fut extrémement satisfait de ce present, dont il parut faire plus de cas, que de tout l'or de Cibao. Les moindres bagatelles lui sembloient des choses d'un prix inestimable; mais il n'admira rien tant, que les chevaux sur lesquels Colomb & toute la suite étoient montés, & à qui on fit faire le manége en sa présence. 1493.

Toutes choses paroissant donc sûres du côté de ce Prince, l'Amiral ne pensa plus qu'à faire un établissement solide. Il eût bien souhaité de pouvoir se placer dans ce Royaume; mais il ne trouvoit pas le pays assez bon, parce qu'il en jugeoit sur ce qu'il avoit vû en rangeant la côte. En effet les eaux y croupissoient alors en plusieurs endroits, & en rendoient l'air malsain. Outre cela on y manquoit absolument de pierres pour bâtir. On a depuis travaillé avec quelque succès à faire écouler les eaux; mais les pierres propres à bâtir ne s'y sont point encore trouvées. D'ailleurs l'Amiral vouloit s'approcher des mines de Cibao. Il résolut donc de s'avancer plus à l'Est, & le septiéme de Decembre il partit de Puerto-Real avec toute sa Flotte, dans le dessein d'aller placer sa colonie à Puerto di Plata, où le pays lui avoit paru beau, & le terroir fertile. Mais il fut accueilli en chemin d'une de ces tourmentes, que les François ont depuis appellées *Nords*, parce qu'elles sont causées par les vents, qui soufflent de la partie du Septentrion, & il ne pouvoit éviter d'être jetté à la côte, & d'y perir avec tous ses navires, si à la faveur d'une éclaircie, il n'eût aperçû à deux lieuës à l'Est de Monte Cristo une riviere, où il entra. Il cherche un lieu commode pour s'y faire un établissement.

1493. Il bâtit une ville sous le nom d'Isabelle.

Elle avoit environ cent pas de large, & formoit un assez joli Port ; mais un peu découvert du côté du Nord. Un platon fort élevé, bordé de rochers, & assez large, domine ce Port, & l'on découvre de là une très-grande étenduë de plaine. Colomb ayant fait visiter ce pays, on l'assûra que les terres en étoient fort bonnes, & que l'on y trouvoit partout des pierres propres à bâtir, & d'autres pour faire de la chaux. Il parut bien dans la suite qu'on s'étoit trompé pour le premier article ; mais tout le monde étoit extrêmement fatigué de la mer. L'Amiral se détermina donc à bâtir une ville en ce lieu-là : il en traça le plan sur le platon, dont je viens de parler ; & comme chacun mit la main à l'œuvre, toute la Colonie fut bientôt logée, ou du moins à couvert ; c'étoit-là le plus pressé, & il ne falloit ni beaucoup de têms, ni beaucoup de travail, pour dresser une case, dont les seuls materiaux furent le bois, la paille, & les feuilles de palmier. L'Eglise, l'Arsenal, le Magazin, la maison du Gouverneur, furent bâtis de pierres, & ne furent pas sitôt achevés. Cette nouvelle ville, la premiere, qui ait été construite par les Europeans dans le Nouveau Monde, fut nommée *Isabelle*, en memoire de la Reine de Castille.

Il envoye visiter les mines de Cibao.

Cependant on commençoit déjà à ressentir les premieres atteintes de la famine, soit que les provisions n'eussent pas été bien faites, soit qu'on ne les eût pas assés menagées, ou que les vivres eussent été gâtés : d'ailleurs, la continuité d'un travail, dont personne n'étoit exempt, & auquel la plûpart n'étoient point accoûtumés, les fatigues passées, le changement de climat, & les extrêmes chaleurs causerent

ſerent de grandes maladies, dont l'Amiral, qui s'épargnoit encore moins que les autres, fut attaqué des premiers. Mais il n'y avoit point de difficultés, ni de miſeres, que ne fît dévorer l'eſpérance des tréſors, dont l'imagination d'un chacun lui repréſentoit l'acquiſition aſſûrée & prochaine. Colomb étoit trop habile homme, pour ne pas profiter de ces favorables diſpoſitions; & pour les entretenir, autant qu'il étoit poſſible, il ne jugea pas à propos de différer plus longtêms la découverte des mines de Cibao. Ne pouvant la faire par lui-même, il en chargea un brave Capitaine nommé Alphonſe de Ojeda, auquel il donna un détachement de 15. ſoldats bien armés. 1493.

Ojeda étoit un Gentilhomme, qui avoit été au ſervice du Duc de Medina Sidonia, il étoit d'une très-petite taille; mais on racontoit des choſes preſque incroyables de ſa force & de ſon adreſſe. Il eût été difficile de voir un homme plus hardi, plus entreprenant, plus ambitieux, moins intereſſé, un cœur plus haut, un eſprit plus fécond en reſſources; rien ne rebutoit ſon courage, mais il n'étoit pas heureux, & nous le verrons échouër dans les entrepriſes les mieux concertées & les mieux ſoutenuës. Au ſortir d'Iſabelle, il prit ſa route au Midi, & après avoir fait 8. ou 10. lieuës par un pays inhabité, & qui lui parut ſtérile; il entra dans une gorge de montagnes très-étroite, qui le conduiſit dans une grande & belle plaine, bien peuplée, cultivée partout, & entrecoupée d'un nombre infini de ruiſſeaux, dont la plûpart ſe rendent dans la riviere Yaqué. Il n'avoit plus que 10. à 12. lieuës à faire dans ce beau pays, pour gagner Cibao; mais les réceptions, qu'on Caractere d'Ojeda.

ſerent de grandes maladies, dont l'Amiral, qui s'épargnoit encore moins que les autres, fut attaqué des premiers. Mais il n'y avoit point de difficultés, ni de miſeres, que ne fît dévorer l'eſpérance des tréſors, dont l'imagination d'un chacun lui repréſentoit l'acquiſition aſſûrée & prochaine. Colomb étoit trop habile homme, pour ne pas profiter de ces favorables diſpoſitions; & pour les entretenir, autant qu'il étoit poſſible, il ne jugea pas à propos de différer plus longtêms la découverte des mines de Cibao. Ne pouvant la faire par lui-même, il en chargea un brave Capitaine nommé Alphonſe de Ojeda, auquel il donna un détachement de 15. ſoldats bien armés. 1493.

Caractere d'Ojeda.

Ojeda étoit un Gentilhomme, qui avoit été au ſervice du Duc de Medina Sidonia, il étoit d'une très-petite taille; mais on racontoit des choſes preſque incroyables de ſa force & de ſon adreſſe. Il eût été difficile de voir un homme plus hardi, plus entreprenant, plus ambitieux, moins intereſſé, un cœur plus haut, un eſprit plus fécond en reſſources; rien ne rebutoit ſon courage, mais il n'étoit pas heureux, & nous le verrons échouër dans les entrepriſes les mieux concertées & les mieux ſoutenuës. Au ſortir d'Iſabelle, il prit ſa route au Midi, & après avoir fait 8. ou 10. lieuës par un pays inhabité, & qui lui parut ſtérile, il entra dans une gorge de montagnes très-étroite, qui le conduiſit dans une grande & belle plaine, bien peuplée, cultivée partout, & entrecoupée d'un nombre infini de ruiſſeaux, dont la plûpart ſe rendent dans la riviere Yaqué. Il n'avoit plus que 10. à 12. lieuës à faire dans ce beau pays, pour gagner Cibao; mais les réceptions, qu'on

lui faiſoit dans toutes les Bourgades, & la quan-
1493. tité de ruiſſeaux, qu'il lui falloit traverſer, lui firent employer cinq jours à les faire. Plus il avançoit, & plus il ſentoit qu'il aprochoit d'un pays abondant en or. La plûpart des ruiſſeaux, qu'il rencontra après les deux premiers jours de marche, en roulent des pailles & de petits grains parmi le ſable; enfin il ſe trouva au pied des montagnes de Cibao.

Deſcription de Cibao.

Ce mot ſignifie montagne pierreuſe, & il eſt dérivé de *Ciba*, qui veut dire, un Roc ou un Caillou. Rien n'eſt plus affreux à la vûë que l'entrée de ce canton, mais on y reſpire d'abord un air extrêmement doux & fort ſain; il y coule partout des eaux pures & cordiales, & les Sauvages, qui accompagnoient les Caſtillans, leur faiſoient ramaſſer de l'or à chaque pas. Ojeda, content de cette découverte, qui répondoit ſi bien à tout ce qu'on avoit publié juſques-là des mines de Cibao, reprit avec quantité de monſtres d'or la route d'Iſabelle, où le récit de ce qu'il avoit vû, & les preuves, qu'il en faiſoit briller aux yeux de ſes compatriotes, ſemblerent ranimer toute cette Colonie, que la famine & le déſeſpoir commençoient de réduire à une langueur mortelle, & avoient même déja conſidérablement diminuée.

L'Amiral profita de cette heureuſe conjonc-
1494. ture, pour renvoyer ſa Flotte en Eſpagne, mais il en retint pour lui cinq bâtimens, deux Navires moyens & trois Caravelles. La Flotte étoit ſur le point d'appareiller, lorſqu'on eut avis que quelques-uns des habitans d'Iſabelle, ayant à leur tête un certain Bernard de Piſe, avoient complotté d'enlever un ou deux des bâtimens, que Colomb s'étoit reſervés, & de s'en retour-

Conſpiration découverte & punie.

ner

ner en Espagne. L'Amiral ne crût pas devoir s'endormir un moment sur ce commencement de mutinerie ; il fit saisir Bernard de Pise, il l'envoya en Espagne prisonnier avec le projet de sa révolte, qu'on lui avoit trouvé dans ses poches, & il fit pendre ses principaux complices. Cette conduite étoit sage, mais ce n'est pas toûjours la sagesse, qui regle le succès des événemens. Cet acte de justice, en apparence si nécessaire, & où toutes les formalités furent exactement gardées, lui aliéna la multitude sans retour, & eut des suites bien funestes pour lui & pour toute sa famille. 1494.

Cette sédition appaisée, & la Flotte ayant mis à la voile, l'Amiral voulut visiter lui-même les mines de Cibao, y mener des ouvriers, & y construire une Forteresse. Il nomma pour l'accompagner un bon nombre de volontaires, & tout ce qu'il avoit de meilleurs soldats, tous à cheval, & après avoir établi D. Diegue Colomb, le plus jeune de ses deux freres, Gouverneur d'Isabelle, il se mit en marche au son des trompettes & des tambours, & enseignes déployées. A l'entrée & au sortir des Bourgades Indiennes, il faisoit la même chose, mais il ne tira point de cet éclat tout le fruit, qu'il en avoit prétendu : il effraya même plus les Insulaires, qu'il ne leur inspira d'estime & de respect pour les Castillans, & au lieu qu'au passage d'Ojeda, on les avoit vû accourir avec empressement au devant de cet Officier, lui offrir toutes sortes de rafraîchissemens, & lui rendre tous les services, qui pouvoient dépendre d'eux, ils fuyoient de toutes parts, dès qu'ils entendoient ces instrumens militaires, & aper-

L'Amiral va lui-même à Cibao.

apercevoient cet équipage guerrier, qui les faisoit trembler de peur.

1494.

Ils se rassûrerent néanmoins peu à peu, parce que Colomb n'eût pas plûtôt remarqué le mauvais effet de cette marche bruyante, qu'il s'appliqua à combler ce timide peuple de marques de la plus sincere bienveillance. Après qu'il eût fait trois lieuës, il envoya sous la conduite de quelques Gentilshommes de pionniers, pour aplanir cette gorge de montagnes, dont nous avons parlé, & par où il eût été sans cela impossible à des gens de cheval de passer. C'est ce qui a fait donner à ce passage le nom *de Puerto de Los-Hidalgos*. En y arrivant, Colomb monta sur une des plus hautes montagnes, d'où il découvrit cette vaste plaine, qu'on rencontre au sortir de ces détroits, & à laquelle il donna le nom *de Vega Real*, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs. Il la traversa ensuite dans sa largeur, qui n'est en cet endroit-là que de cinq lieuës, & il se trouva au bord du fleuve *Yaqué* ou *Nicayagua*, car les Indiens lui donnoient ces deux noms. Il est large comme l'Ebre l'est à Tortose, dit Herrera; l'Amiral en trouva les bords tout couverts de Cannes, & le nomma *Rio de las Cañas*, ne sachant pas, ou ne faisant pas réflexion, que c'étoit la même riviere qu'il avoit appellée *Rio del Oro*, à son premier voyage, & qui se décharge dans la mer à côté de Monte-Cristo, dont les François lui ont depuis donné le nom.

*Ou Porta de los Cavalleros.*

Assés près de ce fleuve, Colomb vit une grosse Bourgade, & s'en étant approché, il remarqua que les habitans barricadoient leurs portes avec des cannes, il vit bien qu'ils avoient peur, il leur fit amitié, & il les eût bientôt

tôt rassûrés. La même chose lui arriva dans deux autres villages, au-delà d'une riviere, qu'il appella *Rio-Verde*, & dont il trouva les eaux extrêmement fraîches. Enfin, le 15. de Mars, il arriva à l'entrée de Cibao, car on nomme ainsi toute une Province, à laquelle Herrera donne autant d'étenduë, qu'en a le Portugal. L'Amiral eut encore la curiosité de monter sur la plus haute des Montagnes, qui sont à l'entrée de ce beau pays, & il vit de-là presque toute l'Isle Espagnole. Il fut surtout charmé de la Vega Real, qu'il découvroit aisément toute entiere, parce qu'il étoit presque au milieu de sa longueur. Il s'imagina voir un jardin bien cultivé; tout coupé de canaux, qui paroissoient comme creusés exprès, & dont la plûpart rouloient un or très-pur avec les plus belles eaux du monde. Outre cela, dans les 18. lieuës, qu'il avoit fait depuis Isabelle, il avoit encore découvert une mine de cuivre, une carriere d'azur, & une d'ambre. On n'a pourtant pas entendu parler depuis ce têms-là, ni de l'une, ni de l'autre carriere. Quoiqu'il en soit, un pays, où à chaque pas on marchoit sur l'or, meritoit bien que l'on pensât à s'en assûrer la possession. 1494.

L'Amiral résolut donc d'y bâtir une Forteresse, & il la traça lui-même dans une presqu'Isle, que forme la riviere *Xanique*. Elle ne fut construite que de terre & de bois, mais un bon fossé en défendoit l'entrée, que la riviere laissoit libre. L'incredulité de quelques-uns, qui s'étoient opiniâtrés à ne point croire ce qui se disoit des mines Cibao, jusqu'à ce qu'ils eussent vû de leurs yeux ce qui en étoit, fit donner à ce Fort le nom *de Saint Thomas*; Colomb en con- Il y bâtit une Forteresse.

1494 confia le gouvernement à un Seigneur Catalan, nommé D. Pedro Margarit, auquel Oviedo donne quelquefois le titre de Commandeur. Il lui laissa 96. hommes, partie soldats, partie ouvriers, & il s'en retourna à Isabelle, où il arriva le 29. de Mars. Il trouva cette ville dans l'état du monde le plus triste. Les munitions de bouche étoient sur le point d'y manquer tout à fait, & personne n'étoit fort en état de se donner tous les soins nécessaires pour s'empêcher d'en être absolument dépourvû.

Mutinerie dans Isabelle.

Cette extrême disette, la mauvaise qualité de ce qui restoit de vivres, que l'humidité & la chaleur du pays avoient presque entierement corrompu; le chagrin & l'intemperie de l'air, eûrent bientôt causé des maladies plus fâcheuses encore que les premieres. D'ailleurs, on manquoit absolument de remedes, & il falloit que certains travaux nécessaires se fissent. L'Amiral, dans cette extrémité, eût recours aux volontaires, lesquels se voyant mal nourris, & contraints même par la force à des travaux pénibles & humiliants, commencerent à crier bien haut, & furent soûtenus. Un de ceux, qui prit plus ouvertement leur parti, fut le P. Boyl; quelques-uns ont dit que l'Amiral n'avoit pas épargné ce Religieux dans le retranchement, qu'il s'étoit vû obligé de faire des vivres; ce qui est certain, c'est que la sévérité de Colomb à punir les plus légeres fautes, avoit souvent choqué, qu'il lui en avoit fait de grands reproches, & qu'il en étoit même quelquefois venu, jusqu'à mettre l'Eglise en interdit: l'Amiral n'en avoit rien rabattu d'une conduite, qu'il jugeoit nécessaire, & il faisoit d'abord cesser l'interdit, en retranchant absolument

ment

ment la Ration au Benedictin. Nous verrons bientôt les suites de cette brouillerie. 1494.

Sur ces entrefaites on eut avis à Isabelle, que Caonabo paroissoit vouloir assieger le Fort de Saint Thomas: le Capitaine Ojeda fut aussitôt envoyé avec 400. hommes de ce côté-là, & sur ordre de rester dans la place, tandis que Margarit feroit des courses sur les terres du Cacique, pour le retenir sur la défensive. L'Amiral établit ensuite à Isabelle un Conseil, composé du P. Boyl, de l'Alguazil Major, de Pero Fernandez Coronel, d'Alonse Sanchez de Carvajal, dont nous parlerons ailleurs; & de Juan de Luran. D. Diegue, qui étoit toûjours, le Gouverneur de la ville, fut nommé Président de ce Tribunal. Cela fait, l'Amiral partit avec un navire & deux caravelles, pour aller faire de nouvelles découvertes. Il ne fut gueres que cinq mois dans ce voyage, depuis le 24. d'Avril jusqu'au 27. Septembre. Il fit presque tout le tour de Cuba, & s'assûra enfin que c'étoit une Isle, quoique quelques-uns ayent soutenu qu'il en avoit douté toute sa vie. Il découvrit une autre grande Isle, à laquelle il donna le nom de *Sant-Yago*, mais celui de *Jamaïca*, que lui donnoient ses habitans, a prévalu. Il souffrit extraordinairement par le defaut de vivres, par les tempêtes, par divers autres accidens: il échoua plusieurs fois, & courut de grands risques. Enfin s'étant avancé à l'Est jusqu'à la Mona, petite Isle, dont j'ai déja parlé, & qui est entre l'Espagnole & Portoric, il y tomba dangereusement malade, & on fut obligé de le ramener à Isabelle.

L'Amiral part pour de nouvelles découvertes.

Il étoit encore fort mal quand il y arriva; mais la joie d'y trouver son frere D. Barthélemy

Son retour à Isabelle.

my lui rendit bientôt la santé. Il y avoit 15. ans qu'ils ne s'étoient vûs, & l'Amiral, qui pendant tout ce tems-là n'avoit reçû aucune nouvelle de son frere, le croyoit mort. J'ai dit ailleurs quelles avoient été les avantures de D. Barthélemy les premieres années après sa séparation d'avec son frere; & quoique dans la suite du récit de D. Fernand Colomb, que j'ai rapporté, il y ait des choses qui ne peuvent guere s'accorder avec la verité de l'Histoire, il paroît certain que tout n'y est pas fabuleux: il est même hors de toute vraisemblance, que ce Voyageur ait passé huit ans de suite en Angleterre, sans écrire une seule fois à son frere en Espagne. Enfin s'ennuyant de ne rien avancer avec le Roi Henri VII. il le quitta pour s'aller rejoindre à ce même frere, dont il étoit aussi de son côté fort en peine. En passant par Paris, il voulut saluer Charles VIII. Ce Prince lui fit un accueil fort gracieux, lui aprit la découverte du Nouveau Monde, & lui fit toucher cent écus pour achever son voyage. D. Barthélemy usa de toute la diligence possible pour arriver en Espagne, avant que l'Amiral en partît; mais elle fut inutile. Il fut bien reçû des Rois Catholiques: il leur offrit ses services, & ils les agréerent. On lui donna trois navires pour porter des vivres à l'Isle Espagnole, & il mouilla dans le Port d'Isabelle peu de jours après, que son frere en fût parti pour ses nouvelles découvertes.

1494. où il trouve son frere D. Barthélemy.

Les gens de guerre se comportent mal, & ce qui en arrive.

Le secours de vivres qu'il aportoit à la Colonie, ne pouvoit venir plus à propos; mais c'étoit peu de choses pour tant de monde. La famine redevint bientôt extrême, & produisit beaucoup de desordres. Le plus grand mal vint

des

des gens de guerre, qui étoient sous la conduite de D. Pedro Margarit. Cet Officier avoit eû ordre d'aller avec un grand corps de troupes visiter toutes les Provinces de l'Isle; mais il lui avoit été très-particulierement recommandé de retenir ses gens dans une si exacte discipline, que les naturels du pays n'eussent aucun sujet de se plaindre. C'étoit demander beaucoup à des soldats, ausquels l'on ne fournissoit pas le nécessaire pour la vie. Aussi ne trouvant pas les Indiens disposés à leur fournir des vivres, ils en prirent de force, se donnerent toutes sortes de licences, & commirent partout de grandes violences. Alors les Indiens songerent à se réunir pour exterminer des gens, de qui ils commençoient à sentir qu'ils avoient peu à esperer, & beaucoup à craindre. Tous les Caciques, à la réserve du Roi de Marien, se liguerent: tout autant de Castillans, qui tomberent entre leurs mains, furent assommés, & il y en eut plusieurs, qui s'étant sauvés dans une maison, y furent brûlés. 1494.

Belle action & mauvaise conduite de Dom Pedro Margarit.

Dom Diegue Gouverneur d'Isabelle ne fut pas plûtôt informé de ce qui se passoit, qu'il fit faire par le Conseil des remontrances à Margarit. Ce Commandant fier de sa naissance les reçut mal, se retira dans le Fort Saint Thomas, & laissa à ses gens une liberté entiere de se procurer par toutes sortes de voyes des secours contre la faim qui les pressoit. Il en souffroit lui-même autant que les autres: & l'on raconte à cette occasion un trait bien noble de lui, & qui lui auroit encore fait plus d'honneur, s'il eût eû d'ailleurs une conduite plus moderée & plus réguliere. Un Indien lui aporta un jour deux tourterelles en vie; il les re-

reçut, les payà, & prit ses Officiers de mon-
1494. ter avec lui au plus haut de la Forteresse. La tenant en sa main les deux tourterelles: „ Mes-
„ sieurs, leur dit-il, je suis bien fâché qu'on
„ ne m'ait pas aporté de quoi bien vous régá-
„ ler tous; mais je ne puis me resoudre à faire
„ un bon repas, tandis que vous mourrez de
„ faim". En achevant ces mots, il donna la liberté aux deux oiseaux.

Il repasse en Espagne, & y fait de grandes plaintes contre les Colombs.

Mais la faim n'étoit pas le seul mal, qui le tourmentoit: il souffroit depuis quelque tems de grandes douleurs, qui ne lui laissoient prendre aucun repos, ni le jour, ni la nuit. C'étoit le mal de Naples, dont quelque femme Indienne lui avoit aparemment fait present. Il s'imagina que cela venoit du changement de climat, & de la mauvaise nourriture, & il résolut enfin de repasser en Espagne. Il se rendit pour ce sujet à Isabelle, & comme il n'étoit pas content du Gouverneur, dont il mépriſoit la nouvelle Noblesse, il ne daigna pas même lui faire une visite. Il se mit ensuite à parler fort mal des Colombs, & cette conduite lui acquit bien des partisans, à la tête desquels se mit le P. Boyl. Ce Religieux eut même l'imprudence de publier, qu'il vouloit aller détromper les Rois Catholiques de l'illusion, que leur avoit fait l'Amiral avec ses prétenduës mines d'or: & passant bientôt des menaces aux effets, Margarit & lui s'embarquerent sur les navires, qui avoient amené D. Barthélemy. Arrivés à la Cour, ils y dirent tout le mal, qu'ils purent de Colombs. Ils ajoûterent qu'à la vérité il y avoit un peu d'or dans l'Isle Espagnole; mais qu'on en verroit bientôt la fin, & que cela ne meritoit point qu'on fit tant de dépenses, ni

qu'on

qu'on sacrifiât tant d'honnêtes gens : que si néanmoins on vouloit maintenir la Colonie, il falloit envoyer des Chefs plus capables de la gouverner, que les trois freres Génois. Oviedo prétend que ce fut le Roi & la Reine, qui rappellerent ces deux hommes, & quelques autres personnes de consideration, de qui ils vouloient être instruits de la conduite des Colombs, contre lesquels on leur avoit déjà fait de grandes plaintes ; mais il y a bien de l'apparence qu'il se trompe. Herrera de son côté assûre que Margarit repassa en Espagne par la crainte du châtiment, qu'il avoit mérité, & que le P. Boyl & quelques autres de son parti l'accompagnerent. Quoiqu'il en soit, ce fut là où se termina l'Apostolat du P. Boyl, le premier, dit un Auteur de son Ordre, qui ait annoncé Jesus-Christ dans le Nouveau Monde, & auquel il trouve fort mauvais que les Jesuites ne donnent point le pas sur Saint François Xavier. 1494

Il ne faisoit que de partir d'Isabelle, lorsque l'Amiral y retourna : il prévit une partie des suites de ce voyage, mais il n'étoit plus têms d'y remedier. Peu de jours après il reçut une visite de Goacanaric, qui lui temoigna son chagrin de n'avoir pû empêcher les malheurs arrivés à plusieurs de ses soldats, & s'offrit à se joindre à lui pour en tirer vengeance. L'Amiral n'avoit garde de refuser une pareille offre ; il se prépara à marcher en personne contre les Caciques ; mais avant que de quitter Isabelle, il voulut donner à Dom Barthélemy son frere, qu'il y laissoit en sa place, un titre, qui le fit respecter. Il le nomma *Adelantado*, (qui veut dire, Lieutenant General, ou Préfet,) dans toute

L'Amiral fait son frere Adelantado.

toute l'étenduë des Indes; & quoique les Rois
1494. Catholiques euſſent trouvé mauvais qu'il eût diſpoſé d'une charge de cette conſequence ſans leur participation, ils ne laiſſerent pourtant pas de confirmer ce qui avoit été fait. Veritablement le ſujet le méritoit; D. Barthélemy n'étoit gueres moins habile navigateur, que D. Chriſtophle. J'ai même déjà remarqué qu'il avoit été ſon maître de Coſmographie & de Géographie: ce qui me feroit juger qu'il pouvoit bien être ſon aîné. Il avoit beaucoup de conduite & de ſageſſe: il paſſa pour un des plus braves hommes de ſon têms; il étoit franc & généreux, & il eût pu rendre de fort grands ſervices à l'Eſpagne, ſi la jalouſie des Eſpagnols, & ſon caractere un peu trop dur, n'euſſent plus d'une fois rompu ſes meſures & celles de ſon frere.

Stratagême d'Ojeda pour ſe ſaiſir de la perſonne de Caonabo.

Rien n'arrêtoit plus l'Amiral à Iſabelle, lorſqu'il fit réflexion, que s'il ſe mettoit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit, il ſe pouvoit réunir contre lui aſſés d'Indiens pour l'accabler. Il jugea donc plus à propos d'attaquer ſes ennemis les uns après les autres, & d'employer la ſurpriſe & la ruſe avant la force ouverte. Caonabo Roi de Maguana étoit ſans contredit le plus à craindre de tous les Caciques; Colomb donna ſes premiers ſoins à s'aſſûrer de ſa perſonne. Il ſavoit que ce Prince Caraïbe faiſoit beaucoup plus de cas du cuivre & de la fonte, que de l'or, & qu'il avoit ſouvent témoigné une grande envie d'avoir la cloche de l'Egliſe d'Iſabelle, parce qu'il s'étoit imaginé qu'elle parloit. Il ſe ſervit de cette connoiſſance pour lui tendre un piege, & il chargea de l'execution Ojeda, qui commandoit

doit

doit toûjours dans la Forteresse de Saint Thomas. 1494.

Ce Capitaine, après avoir reçû les instructions de son Général, partit, avec neuf Cavaliers bien montés, pour se rendre à Maguana, lieu de la résidence ordinaire du Cacique, ayant fait auparavant courir le bruit qu'il étoit chargé de présens pour ce Prince, avec lequel les Castillans vouloient, disoit-il, par estime pour lui, établir une paix durable. Le peu de suite, qu'il avoit, empêcha Caonabo de soupçonner du mystere dans cette Ambassade, & il fit à l'Ambassadeur une réception magnifique. Ojeda commença par remettre au Roi les présens dont il étoit chargé, & il accompagna cette action de beaucoup de complimens de la part de l'Amiral, puis il fit de grandes plaintes des préparatifs de guerre, qui se faisoient partout contre une Nation, qui ne demandoit qu'à vivre en bonne intelligence avec toutes les autres. Il proposa ensuite les conditions, sous lesquelles il avoit ordre de traiter: elles étoient très-raisonnables, très-avantageuses aux Sujets de Caonabo, & la cloche de l'Eglise d'Isabelle, devoit être le nœud d'une si belle union. „ En attendant, dit Ojeda, mon „ Général m'a ordonné, Seigneur, de vous „ remettre un présent rare, & tel qu'il n'en a „ jamais fait de semblable à aucun Prince".

En disant cela, il fit voir des fers semblables à ceux, qu'on met aux pieds des Criminels & des Forçats, & des menotes de même matiere. Le tout si bien travaillé, si poli, & si luisant, qu'on l'auroit pris pour de l'argent. Il fit entendre au Cacique que la coûtume étoit de porter ces marques d'honneur aux pieds & aux mains,

—— & il s'offrit à les lui mettre en particulier, afin
1494. qu'il pût se montrer en cet équipage à ses Sujets. Le Prince Caraïbe donna sottement dans le piége, & se laissa conduire où étoient les gens d'Ojeda, qui le garotterent, puis cet Ambassadeur, qui avoit son cheval tout prêt, étant sauté brusquement dessus, y fit mettre en croupe le Cacique enchaîné, se le fit étroitement lier corps à corps, & gagna au galop Isabelle avec sa proye.

Fierté du Cacique prisonnier, & sa mort.

La joye de l'Amiral fut grande, quand il se vit maitre du seul ennemi, qu'il appréhendât dans l'Isle. Le fier Caraïbe, de son côté, soûtint sa disgrace avec une hauteur, & une fermeté d'ame, que rien ne pût abattre: jamais il ne donna à Colomb aucune marque de respect & de soûmission, & un jour que l'Amiral lui en témoignoit sa surprise, il lui répondit: qu'il ne s'humilieroit jamais devant un traître, lequel n'avoit pas même osé exécuter en personne sa trahison, & qu'il faisoit beaucoup plus de cas de son Officier, que de lui. Effectivement il ne rencontroit jamais Ojeda, qu'il ne le saluât. Cette fierté coûta la vie au malheureux Caonabo; l'Amiral ne crut pas devoir laisser dans l'Isle un homme de ce caractere, & dont la garde l'embarassoit. Il n'osa pourtant pas prendre sur lui de le faire mourir, il l'embarqua sur un navire, qu'il envoyoit en Espagne, & ce navire ayant fait naufrage, le Cacique y périt avec tout l'équipage.

Pierre Martyr d'Anglerie, qui paroît s'attacher à donner toûjours le tort aux Indiens, parce qu'apparemment ceux qui écrivoient en Cour, donnoient ce tour-là aux choses, qu'ils y mandoient; cet Auteur, dis-je, rapporte ce fait d'une maniere

niere un peu différente. Il dit qu'Ojeda avoit d'abord voulu engager Caonabo à aller trouver l'Amiral pour traiter avec lui: que le Cacique y avoit consenti, mais dans le dessein de tuer Colomb, & que pour en venir à bout, il s'étoit mis en marche avec une nombreuse escorte; qu'Ojeda, lui ayant demandé pourquoi il menoit tant de monde, il avoit répondu, qu'il ne lui convenoit pas de marcher moins accompagné: qu'alors Ojeda crut qu'il falloit le prévenir, & imagina pour se saisir de sa personne, ce que je viens de rapporter. Oviedo ajoûte, qu'un frere du Cacique, ayant apris sa disgrace, leva des troupes, les partagea en cinq bandes, & les fit approcher le plus près qu'il fut possible du Fort de Saint Thomas, à dessein d'y faire des prisonniers, avec lesquels il pût échanger son frere; mais qu'Ojeda, après plusieurs petits combats, où il y eût quelques Espagnols, & plusieurs Indiens tués, fit le Prince même prisonnier, que celui-ci, ayant sû qu'on le vouloit envoyer en Espagne, en mourut peu de jours après de dépit. 1494.

L'Amiral reçoit du secours d'Espagne.

Il n'y avoit pas long-têms que le navire, sur lequel on avoit embarqué le Roi de Maguana, étoit parti d'Isabelle, lorsqu'il y en arriva quatre d'Espagne, bien fournis de tout ce qui étoit nécessaire pour ravitailler la Colonie réduite aux derniers abois par la famine: l'Amiral reçût par ces mêmes navires des Lettres, que les Rois Catholiques lui écrivoient, pour lui témoigner l'extrême contentement, qu'ils avoient de ses services. Ils l'exhortoient aussi à leur mander dans le plus grand détail ce qu'il avoit observé dans ses voyages, & dans

les Indes, à leur marquer les noms des Isles dé-
1494. couvertes, & à leur envoyer des oiseaux de toutes les especes rares, qu'il connoissoit. Enfin ils lui donnoient avis que tous les différens, qui étoient survenus de nouveau entre-eux & le Roi de Portugal, touchant la Ligne de Démarcation, étoient heureusement terminés, & que comme on étoit convenu de placer cette Ligne de concert, ils souhaitoient avoir sur cela son avis, & celui de D. Barthélemy son frere. Ces Lettres le consolerent un peu des chagrins, qu'on lui suscitoit tous les jours dans la Colonie, & lui donnerent plus d'autorité pour entreprendre ce qu'il jugeoit être du bien public.

Il marche contre une nombreuse armée d'Indiens & la met en déroute.

Sur la fin de cette année, il apprit que la prise de Caonabo avoit soulevé toute l'Isle, & qu'une nombreuse armée s'assembloit dans la Vega Real. Ces grands préparatifs ne l'étonnerent pas, mais il ne crut pourtant pas devoir rien négliger pour les rendre inutiles. Il fit avertir le Roi de Marien du dessein, où il étoit, de se mettre en campagne à la tête de ses troupes, & ce Prince vint aussitôt le trouver avec un bon nombre de ses Sujets; l'Amiral avoit commandé pour cette expedition 200. hommes de pied, & 20. chevaux, auxquels il fit joindre 20. chiens d'attache, & tout étant prêt, il partit d'Isabelle le 24. de Mars de l'an-
1495. née 1495. accompagné de l'Adelantade, & de Goacanaric, lequel conduisoit ses propres troupes. A peine fut-il arrivé dans la Vega Real, qu'il eut des nouvelles certaines des ennemis. Leur Armée étoit forte de cent mille hommes, & commandée par Manicatex, un des freres de Caonabo, il l'alla chercher sur le champ, & il la rencontra à l'endroit, où a été

été depuis bâtie la ville Sant-Yago. Il fit sonner la charge tout en arrivant, & jamais Armée ne rencontra moins de combat. 1495.

Ces pauvres Insulaires, accoûtumés la plûpart à se battre en se poussant à force de bras, ou tout au plus à coups de Macanas, furent étrangement surpris de voir les Espagnols abattre des lignes entieres avec leurs armes à feu, dont aucun coup ne portoit à faux sur des corps tout nuds, & qu'on approchoit aussi près qu'on vouloit: enfiler trois ou quatre hommes à la fois avec leurs longues épées, les fouler aux pieds des chevaux, & lâcher sur eux de gros mâtins, qui leur sautant à la gorge, les étrangloient d'abord, & les mettoient en pieces. En moins de rien plusieurs milliers de ces Barbares demeurerent étendus sur le Champ de Bataille, & un très-grand nombre furent faits prisonniers. On les condamna tous à des travaux publics, à la réserve de 300. qui furent envoyés en Espagne, comme Esclaves. Mais la Reine de Castille ne trouva nullement bon qu'on réduisît en servitude des gens d'un esprit si doux, elle les renvoya dans leurs pays, & donna de bons ordres pour empêcher que désormais on n'attentât à leur liberté. Elle recommanda en même têms qu'on s'étudiât sur tout à les réduire par la douceur sous le joug de l'Evangile, & qu'on tâchât de les engager par de bonnes manieres, par la voye de la persuasion, & par le motif de leur interêt propre à rendre un hommage volontaire à la Couronne de Castille.

Le Roi de Marien l'avoit déjà fait, & tout le têms de la famine il s'étoit chargé de nourrir cent Espagnols. Ce n'étoit pas peu de chose dans un pays, où l'on ne semoit gueres, que Mort de Goacanarie.

pour le pur besoin, & si l'on considere qu'un
1495. Castillan mangeoit plus en un jour, qu'un Indien ne faisoit en huit. Ce Prince, après le combat, dont nous venons de parler, & dont il ne fut gueres que le spectateur, s'en étoit retourné chés lui, chargé de la haine de toute sa Nation. Son attachement pour les Espagnols ne le fit pourtant pas plus ménager que les autres, & l'on dit même que, pour se soustraire aux avanies de ses Alliés, il fut contraint de se retirer dans les montagnes, où il mourut misérablement. Un Auteur Espagnol a extrêmement noirci la réputation de ce malheureux Cacique, & l'accuse d'avoir porté l'impureté à des excès, qui ont fait horreur aux Insulaires mêmes. Mais il ne me paroît pas raisonnable de le condamner sur le témoignage trop justement suspect de ses compatriotes, qui n'ont pû lui pardonner de s'être ligué contre eux avec leurs ennemis, ni sur celui des Castillans, qui n'ont payé son attachement à leurs interêts, que de la plus noire ingratitude.

Tribut imposé à toute l'Isle.

Pour revenir aux ordres de la Reine, ils arriverent trop tard. Les Castillans, après leur victoire, parcoururent toute l'Isle en Conquérans, ou plûtôt en furieux, & la remplirent d'horreur & d'effroi. Manicatex, Guarionex, & Cotubanama ne laisserent pas de tenir bon encore quelque têms; mais il fallut enfin ceder, & se soûmettre. Behechio, dont les Etats étoient les plus éloignés d'Isabelle, fut le seul, qui ne pût être réduit pour lors. Les autres furent condamnés à un tribut annuel, qui fut reglé en cette maniere. Dans les Pays, où il y avoit des mines, & dans les Pro-

Provinces voiſines, chaque perſonne au-deſſus de l'âge de 14. ans, devoit payer tous les trois mois, une certaine meſure d'or: dans les Pays, où ce métal n'étoit pas commun, la Capitation étoit de 25. livres de cotton payables auſſi tous les trois mois. Manicatex, qui avoit été le principal chef de la révolte, fut obligé de fournir tous les mois une meſure d'or, qui montoit à la ſomme de 150. peſos. On fabriqua des médailles de cuivre, qu'on donnoit à ceux, qui apportoient leur tribut; ils étoient obligés de les porter penduës à leur col, & à chaque payement on les changeoit. Guarionex, dont le tribut etoit en or, parce qu'il étoit Seigneur de la plus grande partie de la Vega Real, voiſine des mines de Cibao; repréſenta bientôt, qu'il lui étoit impoſſible de ſatisfaire à ce qu'on exigeoit de lui, & offrit en échange de faire cultiver par ſes Sujets toute la longueur du chemin qu'il y a depuis Iſabelle, juſqu'à la côte du Sud vers l'embouchure du fleuve **Ozema**; c'eſt-à-dire, environ 55. lieuës de long, avec une largeur raiſonnable, & d'y ſemer du bled. Mais ſa propoſition fut rejettée; en quoi il n'eſt pas aiſé de comprendre la conduite de l'Amiral, qui ſachant combien il étoit difficile de faire venir des vivres de Caſtille, négligeoit un moyen ſûr d'éviter les fâcheuſes extrémités, où la famine avoit déjà réduit plus d'une fois ſa Colonie naiſſante. 1495.

Ct fut alors que les Inſulaires ſentirent tout le poids du joug, qui venoit de leur être impoſé; mais leur ſimplicité étoit encore ſi grande, qu'ils demandoient ſans ceſſe aux Caſtillans, s'ils ne s'en retourneroient pas bientôt chés eux. Il eſt vrai que, quand ils eurent Deſeſpoir des Indiens, & les ſuites qu'il eut.

perdu toute eſperance d'être délivrés de leurs
1495. impitoyables vainqueurs par une retraite volontaire, ils prirent la reſolution de s'en défaire en leur coupant les vivres. Pour cela, ils convinrent de ne plus ſemer, & de ſe retirer dans les montagnes, perſuadés qu'ils y trouveroient toûjours dequoi ſubſiſter de ce que la terre produit d'elle-même, & que les Caſtillans, ou périroient bientôt de miſere & d'épuiſement, ou ſortiroient de l'Iſle. Effectivement les Conquérans de l'Eſpagnole ſe virent bientôt à la veille d'y mourir de faim, & pendant quelque têms ne ſe ſoûtinrent qu'en ſe nourriſſant des choſes les plus dégoûtantes, & qui font le plus d'horreur; mais le contrecoup en retomba à la fin ſur les Inſulaires mêmes; pourſuivis de tous côtés par les faméliques Eſpagnols, & contraints d'errer ſans ceſſe, ou de ſe tenir cachés dans les antres, & dans les cavernes, ſans oſer s'en écarter pour trouver de quoi vivre; ils tomberent dans un état beaucoup plus triſte, que celui, dont ils avoient voulu ſe délivrer, & l'on prétend qu'en peu de mois il en périt au moins la troiſiéme partie. On en trouva même que le déſeſpoir avoit porté à ſe donner la mort; mais le nombre n'en fut pas conſiderable, le caractere de ce peuple n'étant pas ordinairement capable d'une telle réſolution.

Le Roi & la Reine envoient un Commiſſaire dans les Indes.

Tandis que l'Amiral ſoumettoit ainſi à la Couronne de Caſtille les divers Souverains, qui regnoient dans l'Iſle Eſpagnole, le P. Boyl & D. Pedre Margarit rempliſſoient la Cour des Rois Catholiques de plaintes contre ſes freres. Quelque prévenus que le Roi & la Reine fuſſent en faveur des accuſés, il

il étoit difficile de les croire tout-à-fait innocens contre le témoignage de tels accusateurs le seul moyen de connoître la verité, étoit d'envoyer un Commissaire sur les lieux: on le prit, mais pour rendre ce moyen efficace, il falloit faire un bon choix, & celui, qu'on fit, ne fut pas heureux. D. Jean Aguado, Maître d'Hôtel de la Reine, fut chargé de cette commission, & leurs Altesses lui donnerent une Lettre de créance, conçuë en ces termes: 1495.

„ Chevaliers & Ecuyers, & autres Personnes, „ qui êtes dans les Indes par Notre ordre, „ Nous vous envoyons Jean Aguado, Notre „ Maître d'Hôtel, & vous mandons d'ajouter „ foi à ce qu'il vous dira de Notre part. A „ Madrid le 19. Avril 1495. „

Le Commissaire arriva à Isabelle au mois d'Octobre, dans le têms que l'Amiral étoit occupé à faire la guerre aux freres de Caonabo, lesquels avoient remué de nouveau. L'Adelantade commandoit dans la place, Aguado le traita avec beaucoup de hauteur, usa même de menaces, & sous prétexte d'écouter les plaintes, qu'on venoit lui faire de toutes parts contre le Gouvernement présent, il passa de beaucoup ses pouvoirs, & agit en Vice-Roi, plûtôt qu'en simple Informateur. D. Barthélemy fort surpris d'un procedé si étrange, demanda à voir sa Commission, dont Aguado avoit jugé à propos de lui faire mystere, mais il répondit avec mépris qu'il ne la montreroit qu'à l'Amiral; & qu'il l'alloit chercher, quelque part qu'il fût. Il se raviſa néanmoins, & avant que de sortir d'Isabelle, il fit proclamer à son de trompe sa Lettre de créance. Il partit peu de jours après, & publia partout sur sa rou- Conduite de ce Commissaire.

route, qu'il étoit venu pour faire le procès aux
1495. Colombs, & en délivrer la Colonie.

Toute la Colonie se déclare contre les Colombs.

Il n'en falloit pas davantage pour assembler autour de lui les mécontens, & presque tout le monde l'étoit, parce que la famine étoit générale, & toûjours extrême: les seuls gens de guerre, qui étoient continuellement en campagne, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, trouvoient un peu plus de quoi vivre dans les Bourgades Indiennes. Il y eut même des Caciques, qui crurent cette occasion favorable, pour faire diminuer le tribut, auquel on les avoit taxé, & qui vinrent faire sur cela leurs représentations au Commissaire, lequel ne fut pas obligé d'aller fort loin, parce que l'Amiral, à qui l'Adelantade avoit envoyé un exprès, pour lui donner avis de ce qui se passoit, vint en diligence à Isabelle, Aguado fut donc obligé de rebrousser chemin pour l'y joindre.

Conduite de l'Amiral à cette occasion.

Il y fut reçû, comme s'il y eût fait sa premiere entrée, & sa Commission y fut de nouveau proclamée au son des trompettes, & d'une maniere beaucoup plus authentique, qu'elle ne l'avoit été la premiere fois. Tout cela se faisoit par l'ordre de l'Amiral, lequel assûra le Commissaire qu'il obéiroit sans réplique à tout ce qui lui seroit intimé de la part de leurs Altesses. Alors Aguado commença d'informer juridiquement contre lui, & la plûpart saisirent avec joye une occasion, qu'ils crurent immanquable, de perdre des Etrangers, qu'ils n'aimoient pas, & que la Cour sembloit abandonner. D'ailleurs les plaintes étoient favorablement reçûës, les charges parurent considerables, & le Commissaire ajoutoit foi à tout. L'Amiral de son côté se comporta avec une mo-

modération, dont bien des gens ne l'avoient pas crû capable : il affecta même un exterieur triste & embarassé, il se revêtit de deuil, & ne releva aucune des fausses démarches d'Aguado, qui tranchoit toûjours du Vice-Roi, & parloit en toute rencontre d'une maniere fort imprudente. 1495.

Il se dispose à passer en Espagne.

Les Informations faites, le Commissaire se disposoit à repasser en Espagne, lorsqu'un furieux ouragan brisa contre la côte les quatre navires, qui l'avoient aporté ; mais comme la tourmente avoit épargné deux caravelles, que Colomb avoit fait construire depuis peu, l'Amiral en offrit une à Aguado, & déclara qu'il monteroit l'autre, pour aller lui-même plaider sa cause au Tribunal incorruptible de Leurs Altesses, les instruire plus en détail, qu'il n'avoit encore pû faire, de ce qui regardoit ses nouvelles découvertes, & prendre avec la Cour de bonnes mesures pour l'affermissement de la Colonie. Car il n'y a nulle apparence à ce que dit Oviedo, que ce fut le Commissaire, qui lui donna ordre de s'embarquer avec lui : la présence d'un homme du caractere de Christophle Colomb ne pouvoit que gêner infiniment Aguado. Ce Commissaire n'eut rien à opposer au parti, que prenoit l'Amiral, qui laissant à la vanité de cet homme le petit éclat des honneurs, qu'il se faisoit rendre, & les applaudissemens, qu'il recevoit de la multitude ; retint tout l'essentiel de son autorité. Il confia le Gouvernement de l'Isle pendant son absence à ses deux freres, & eut grand soin de pourvoir de Commandans, dont il se croyoit sûr, les différens postes de la Colonie ; car il avoit bâti depuis peu de nouvelles Fortereſſes en

—— quelques endroits, dont il avoit jugé à propos
1495. de s'assûrer. Les plus considerables étoient la Conception de la Vega, qui devint dans la suite une grande ville: les autres n'ont pas subsisté long-têms.

Découverte des mines de Saint Christophle.

Sur ces entrefaites il reçut avis de quelques Caciques particuliers, que dans un certain endroit, vers la partie du Sud, il y avoit des mines d'or très-abondantes. Il voulut avant son départ éclaircir la verité de ce raport, & il envoya sur les lieux François de Garay & Michel Diaz, avec une bonne escorte, à laquelle les mêmes Caciques joignirent des guides. Garay & Diaz se firent conduire jusqu'à une riviere nommée *Hayna*, dans laquelle on leur avoit dit qu'un grand nombre de ruisseaux déchargeoient de l'or avec leurs eaux. Ils trouverent que la chose étoit veritable, & ayant fait creuser la terre en plusieurs endroits, ils virent partout quantité de grains d'or, dont ils porterent des montres à l'Amiral. Colomb donna aussitôt ses ordres pour bâtir en ce lieu-là une Forteresse sous le nom de Saint Christophle, & ce nom s'étendit depuis aux mines, qu'on creusa aux environs, & d'où l'on a tiré des trésors immenses. On peut juger de la joye, que cette découverte causa à l'Amiral, par la situation, où il se trouvoit; car ces mines lui fournissoient de quoi faire tomber la plus considérable des accusations intentées contre lui; & quand bien même on auroit mieux prouvé, qu'on ne pouvoit faire, les autres griefs, dont on le chargeoit, il n'ignoroit pas qu'un Sujet, quelque coupable, qu'il puisse être, rentre aisément en grace avec son Souverain, quand il a trouvé le secret d'accroître son Domaine & de remplir les cofres.

En-

Enfin les deux Caravelles appareillerent le 10. de Mars 1496. & l'Amiral fit embarquer sur la sienne environ deux cens Espagnols, la plûpart malades & des plus pauvres de la Colonie, dont les femmes & les parens, qui étoient restés en Espagne, avoient obtenu de la Cour la permission de les faire revenir. Il les traita fort bien pendant la traversée, & la reconnoissance, autant que l'équité, en firent des Apologistes de sa conduite, qui ne lui furent point inutiles, & des témoins de la maniere indigne, dont il avoit été traité par Aguado. L'Adelantade s'étoit aussi embarqué avec son frere, pour visiter Puerto di Plata, où l'on songeoit à faire un établissement. Les deux freres trouverent en effet l'endroit fort commode, & ils prirent ensemble des mesures pour l'execution de ce dessein, qui n'eut pourtant point de lieu pour lors; après quoi Dom Barthélemy retourna par terre à Isabelle, & l'Amiral fit voiles vers l'Espagne.

1496. Départ de l'Amiral pour l'Espagne.

Le dixiéme d'Avril il reconnut la Guadeloupe, & s'en approcha à dessein d'y faire de l'eau & du bois: sa Chaloupe étant sur le point d'aborder, le rivage parut tout bordé de femmes, lesquelles, armées d'arcs & de flêches, se mettoient en posture de disputer la descente. On détacha aussi-tôt deux Indiens de l'Espagnole, qui ayant gagné la terre à la nage, avertirent ces Amazones, qu'on étoit fort éloigné de leur vouloir faire aucun tort; qu'on demandoit seulement de l'eau & du bois, &, s'il se pouvoit, des vivres en payant. Elles répondirent que leurs maris étoient à la pêche de l'autre côté de l'Isle, & qu'elles ne pouvoient disposer de rien sans leur agrément. Comme cette-

Ce qui lui arrive à la Guadeloupe.

réponſe ne contentoit pas les Eſpagnols, & 1496.
que la Chaloupe avançoit toûjours, nos Héroïnes décocherent une grêle de flêches, dont perſonne ne fut bleſſé. Elles ne revinrent pas à la charge, & ne penſerent plus qu'à fuir, épouvantées du bruit de quelques arquebuſes, qu'on avoit tiré au vent pour leur faire peur. On courut après, & l'on prit trois petits garçons & 40. femmes, parmi leſquelles étoit l'Epouſe du Cacique. On leur fit à toutes bien des careſſes & quantité de preſens, & ce traitement, à quoi elles ne s'étoient point attenduës, produiſit l'effet, qu'on avoit eſperé. On n'eut plus aucune difficulté à ſe pourvoir de toutes les choſes, dont on avoit beſoin.

Son arrivée en Eſpagne ſa reception à la Cour.

De là Colomb continua de faire l'Eſt, l'expérience n'ayant point encore apris qu'il eſt & plus ſûr & plus court de prendre au Nord, parce que les vents ſoufflent preſque toûjours dans ces mers-là de la bande de l'Eſt. Auſſi la Navigation fut-elle rude & longue, & l'on y ſouffrit beaucoup de la diſette des vivres. Enfin l'onziéme de Juin les deux caravelles, qui ne s'étoient preſque point quittées, entrerent enſemble dans la Baye de Cadix, où l'Amiral ayant rencontré trois navires tout prêts à partir pour l'Eſpagnole, il ſe ſervit de cette occaſion pour faire ſavoir ſon arrivée à ſes freres: après quoi il ſe rendit à Burgos, ſéjour ordinaire de la Cour en ce têms-là. Il n'y trouva ni le Roi, qui faiſoit la guerre en Rouſſillon aux François, ni la Reine, qui s'étoit tranſportée à Loredo, où elle ordonnoit toutes choſes pour le voyage de l'Infante Jeanne ſa fille, laquelle alloit en Flandres épouſer l'Archiduc Philippe d'Autriche. Mais l'un & l'autre furent

rent bientôt de retour à Burgos, & l'Amiral eut non seulement une Audience favorable de tous les deux; mais il en reçut même de grands remerciemens pour ses nouveaux services. On ne lui parla en aucune maniere de ce qui étoit porté dans les Informations faites par Aguado, ni de tout ce que le Pere Boyl & D. Pedre Margarit avoient déposé contre lui; soit qu'on eût reconnu que la passion avoit eu beaucoup de part à ces accusations; ou que Ferdinand & Isabelle jugeassent qu'il falloit fermer les yeux sur bien des choses en faveur d'un homme de ce merite, qui avoit déjà rendu, & qui pouvoit rendre encore de grands services à l'Etat, & de la fidelité duquel on n'avoit pas le moindre lieu de douter. 1496.

Reglement pour l'établissement des Indes, tant pour le spirituel, que pour le temporel.

L'Amiral répondit à un accueil si peu espéré, en proposant la continuation de ses découvertes, & il demanda six navires, dont trois seroient destinés à porter des munitions de guerre & de bouche à Isabelle, & les trois autres resteroient sous ses ordres. Cette demande parut raisonnable; mais on lui remontra qu'il falloit avant toutes choses faire un établissement solide, qui pût servir de modele pour les Colonies, qu'on fonderoit dans la suite. Il en convint, & il fut reglé de son avis, que le Roi & la Reine feroient passer à leurs dépens dans l'Espagnole 300. hommes, à savoir 40. Cavaliers, 100. Fantassins, 60. Mariniers, 20. Ouvriers en or, 50. Laboureurs, 20. Artisans de differents métiers, & qu'on y joindroit 30. femmes; que tous ces gens-là auroient pour leur solde 14. maravedis par jour, & tous les mois un hanegua de bled. Le maravedis revient à 12. deniers de notre monnoye, & l'ha-

1496. l'hanegua contient six boisseaux, mesure ordinaire de France. L'Amiral demanda ensuite des Religieux de S. François ; tant pour la conduite spirituelle des Espagnols, que pour l'instruction des Insulaires, & il n'eût aucune peine à les obtenir. Il obtint aussi des Medecins, des Chirurgiens, des joueurs de toutes sortes d'Instrumens, pour chasser la mélancolie, source ordinaire de la plûpart des maladies, qui désolent les nouvelles peuplades ; & une entiere liberté à quiconque de s'établir dans les Indes, ou d'y passer quelque têms, pourvû qu'ils fissent le voyage à leur frais. Le Nouveau Monde fut ainsi ouvert à tous les Sujets de la Couronne de Castille, excepté aux Procureurs & aux Avocats, qui en furent formellement exclus, de crainte, ainsi qu'il fut exprimé dans l'Edit, que la chicane ne s'introduisît avec eux dans ces pays éloignés, où elle n'avoit point été connuë jusques-là, & où elle pouvoit retarder beaucoup les établissemens, qu'on y vouloit faire.

Avis pernicieux de Colomb pour peupler les Indes.

Rien n'étoit plus sagement pensé que la plûpart de ces reglemens, mais l'Amiral gâta tout par une demande qu'il s'avisa de faire mal à propos, & dont il fut le premier à ressentir les dangereux effets. On avoit assés de peine à trouver des gens, qui vouluſſent se transporter aux Indes, pour y passer le reste de leurs jours. Ceux, qui en étoient revenus, n'en parloient pas avantageusement, & la couleur livide, que plusieurs en avoient rapportée, marquoit assez, & la misere, où l'on y avoit été réduit, & la malignité du Climat. Pour suppléer à cette disette de Sujets, Colomb proposa de commuer la peine de ceux, qui étoient détenus dans les pri-

prisons pour crimes, ou pour des dettes considerables, qu'ils ne pouvoient pas esperer d'acquitter, en un exil perpétuel dans les nouvelles Colonies. Cet avis, dont personne ne prévit alors les inconveniens, fut suivi sans aucune difficulté, on n'excepta que les crimes de Leze-Majesté Divine & humaine, & il fut statué que ceux, qui avoient mérité la mort, serviroient deux ans sans gages, & les autres une année seulement, moyennant quoi, ils seroient pour le passé à couvert de toutes les poursuites de la Justice, & de celles de leurs créanciers, pourvû qu'ils ne retournassent point en Europe. 1496.

Il fut encore enjoint à tous les Tribunaux d'Espagne de condamner aux mines une partie de ceux, qui avoient merité les Galeres, & lorsqu'ils condamneroient quelqu'un à un simple exil dans les Indes, de marquer dans la Sentence le lieu du Nouveau Monde, où il seroit transporté. On ne peut nier que parmi les avantages, qu'on peut retirer des Colonies, ce n'est pas un des moindres, que d'y pouvoir envoyer de mauvais Sujets, qui incommodent l'Etat, & deshonorent les Familles, & qui, transplantés dans une terre étrangere, y peuvent changer de mœurs & de naturel; mais il faut pour cela que le pays soit déjà bien établi, & que la Justice, la Police, & la Religion y soient en vigueur, & il y a bien de l'apparence que jamais Christophle Colomb n'eût ouvert un pareil avis, ni les Rois Catholiques souscrit à sa proposition, s'ils eussent fait réflexion que dans une peuplade toute nouvelle, & où l'autorité des loix n'est pas encore assés respectée, les bons sont exposés à se corrompre,

pre, & ce seroit un miracle, si les méchans
1496. devenoient meilleurs, sur tout quand ils sont le plus grand nombre. Ce qui surprend, c'est que de fréquentes & de fâcheuses experiences, n'ayent pas encore redressé sur cela les Fonda-
Herrera. teurs des Colonies. Un des plus sages Historiens du Nouveau Monde avouë que l'Amiral fit en cela une grande faute, & que des Républiques doivent avoir d'autres fondemens que des mal-faiteurs.

Les seuls Sujets de la Couronne de Castille ont droit d'aller aux Indes.

Enfin, Colomb eût permission de concéder des terreins à ceux, qui en demanderoient, & seroient en état de les cultiver, à condition néanmoins que les métaux & le bois de Brésil, qui s'y trouveroient, appartiendroient au domaine, ou plûtôt seroient du droit public, sauf celui du Souverain: mais il fut en même têms fait de très-expresses défenses de recevoir sur les navires, qui partoient pour le Nouveau Monde, quiconque n'étoit pas né Sujet de la Couronne de Castille. La Reine fit faire, ou plûtôt renouveller ce Reglement, mal observé jusqu'alors, à l'occasion des discours & de la conduite de D. Pedre Margarit, & du P. Boyl, lesquels étoient Sujets de la Couronne d'Arragon, & parce qu'elle vouloit avoir droit de punir ceux, qui dans la suite s'émanciperoient à de pareils éclats.

L'armement ordonné pour le troisiéme voiage de Colomb se fait lentement.

Cependant, quelque empressés qu'eussent paru les Rois Catholiques, pour le voyage, que l'Amiral leur avoit proposé, on ne se pressoit pas d'équiper les navires, qui lui avoient été accordés, soit que dès lors D. Jean Rodrigue de Fonséca, qui avoit toûjours été chargé de ces armemens, eût déjà conçû contre lui cette aversion, dont il lui donna dans la

la suite tant de marques, ou que les fonds lui manquassent. Colomb vit bien même que ses représentations serviroient de peu, & qu'il falloit prendre patience ; mais il demanda, & obtint que, du moins en attendant, on envoyât quelques bâtimens chargés de provisions à Isabelle, & il profita de la même voye pour envoyer ses ordres à son frere sur une chose, qu'il avoit fort à cœur depuis quelque têms. Il sentoit bien qu'il avoit mal placé sa Colonie; l'air d'Isabelle n'étoit pas mal sain, les eaux y étoient bonnes, mais tout le terrein des environs étoit sterile. On avoit beau y semer, rien n'y poussoit, & il falloit faire venir d'Europe jusqu'aux legumes. Il y avoit long-têms qu'il voyoit la nécessité de s'établir ailleurs, mais il n'avoit osé faire un changement de cette nature sans l'agrément de la Cour ; il le demanda, & le tout fut remis à sa prudence. 1496.

L'Amiral ordonne de placer ailleurs la Colonie d'Isabelle.

Dès qu'il se vit le maître de cette affaire, il manda à D. Barthélemy son frere de travailler incessamment à ce transport. Il ne lui marquoit pas précisément le lieu, qu'il devoit choisir, mais il insinuoit en general la côte du Sud, où il avoit remarqué dans son dernier voyage de bons ports, d'excellens pâturages, & des terres, qui avoient toutes les apparences d'être fertiles. Il ajoûtoit que plus il pourroit s'approcher des mines de Saint Christophle, ce seroit le mieux ; mais il lui recommandoit surtout de ne s'en rapporter à personne pour ce choix, & de le faire lui-même après avoir bien examiné toutes choses ; ces ordres ne pouvoient venir plus à propos, l'Adelantade étoit sur le point de les prévenir, & voici à quelle occasion.

Un

1496. Un jeune Arragonnois, nommé Michel Diaz, celui-là même apparemment, qui avoit été reconnoître les nouvelles mines avec François de Garay, s'étoit battu contre un autre Espagnol, & l'avoit dangereusement blessé. Craignant les suites de cet accident, il s'étoit éloigné, & accompagné de cinq ou six de ses amis, il avoit pris sa route vers la partie Orientale de l'Isle; de-là, côtoyant toûjours le bord de la mer, il tourna au Sud, & arriva à l'embouchure du fleuve Ozama, où il s'arrêta. Il trouva sur la rive Occidentale de cette riviere une Bourgade Indienne, où commandoit une femme, qui le reçut bien, & le prit tellement en affection, qu'elle résolut de le retenir auprès d'elle. Pour l'engager plus aisément, elle lui proposa un établissement pour les Espagnols sur ses terres, lui fit remarquer la commodité du Port, que formoit naturellement l'entrée du fleuve, la beauté & la bonté du pays, & le voisinage des mines. En effet celles de Buenaventura, dont il sera parlé dans la suite, & dont on avoit eu depuis peu les premiers indices, n'en étoient qu'à huit lieuës. Enfin elle ajoûta, que si tous les habitans d'Isabelle vouloient s'y transporter, elle se chargeoit de ne les laisser manquer de rien, & elle fit entrevoir à Diaz qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'épouser.

Avanture d'un jeune Espagnol avec une Dame Indienne.

La Dame Indienne n'eut pas de peine à persuader le jeune Espagnol. S'il ne l'aimoit pas autant, qu'il en étoit aimé, il ne haïssoit point sa personne: & la fortune, qu'il pouvoit esperer de faire en l'épousant, flattoit agréablement son ambition. D'ailleurs l'établissement proposé ne pouvoit gueres réussir, sans lui fournir une

une occaſion de meriter ſa grace du côté de ſes Superieurs. Ainſi il entra avec joye dans les vûës de ſa Bienfactrice, & après lui avoir juré un éternel attachement, il prit par les terres le chemin d'Iſabelle, pour y négocier avec l'Adélantade ſur les offres de la Cacique. En aprochant de la ville, il ſut que celui, dont la bleſſure l'avoit obligé à fuir, étoit parfaitement gueri: ce qui l'enhardit davantage à ſe préſenter devant D. Barthélemy, dont il avoit été Domeſtique, & de qui il reçut effectivement le plus favorable accueil, qu'il pouvoit eſperer. 1496.

Les offres, qu'on faiſoit à ce Commandant ſuffiſoient pour le déterminer à entreprendre un établiſſement à la côte du Sud; mais après qu'il eut reçû les ordres de ſon frere, il n'y eut plus à déliberer: ainſi ſans différer davantage, il ſe mit en marche avec Diaz. Il trouva, en arrivant chés la Dame Indienne, toutes choſes dans l'état, qu'on lui avoit dit: un Port ſûr & profond, un terrein propre à tout, & des Indiens fort prévenus en faveur des Eſpagnols. La Cacique en avoit trop bien uſé, pour qu'on ne lui laiſſât pas libre tout le côté du fleuve, où elle étoit placée; & la rive Orientale valoit encore mieux que l'Occidentale. Le plan de la nouvelle ville y fut tracé ſur le champ, & en aſſés peu de têms la plus grande partie des habitans d'Iſabelle vinrent s'y établir. On la nomma d'abord *la nouvelle Iſabelle*, & Chriſtophle Colomb ne l'a jamais appellée autrement; mais le nom de *San-Domingo* a inſenſiblement pris le deſſus, & l'on n'eſt pas trop d'accord ſur ſon origine. Les uns ont avancé que l'Adélantade le lui avoit donné en mémoire de ſon pere, qui s'appelloit Dominique: Fondation de San-Domingo.

—— que : d'autres ont prétendu qu'il étoit arrivé en ce
1496. lieu-là le jour de la Fête du Saint Patriarche des Freres Prêcheurs, & que cette Fête tomboit un Dimanche cette année-là, ce qui n'eſt pas vrai, car elle tomboit un Jeudi. Mais l'opinion la plus vraiſemblable eſt, que la premiere Egliſe de la nouvelle ville ayant été conſacrée à Dieu ſous le nom de ce Saint Patriarche, qui eſt encore aujourd'hui le Patron du Dioceſe, ce nom a été donné avec le têms à toute la ville, comme de la ville même nos François l'ont étendu à toute l'Iſle. Quant à ce qui regarde Diaz & ſa Maîtreſſe, il paroît qu'ils ſe marierent, & que la Cacique fut bâtiſée, car toutes les fois qu'Oviedo en parle, il lui donne le nom de Catherine.

Voyage de l'Adélantade à Xaragua.

Quoiqu'il en ſoit, un des premiers ſoins de Dom Barthélemy en bâtiſſant la nouvelle ville, fut d'y conſtruire une bonne forteresſe. Il en fit jetter les fondemens en ſa préſence, & ayant donné ſes ordres pour preſſer les travaux, il entreprit un autre voyage à la côte de l'Oueſt; dont voici le ſujet. Nous avons vû que tous les Caciques de l'Iſle s'étoient ſoumis au tribut, à la réſerve de Behechio Roi de Xaragua. Ce Prince ſe flattoit que ſon grand éloignement de tous les quartiers occupés par les Caſtillans le mettroit à couvert de leurs pourſuites; il ſe trompa, & la fondation de San-Domingo commença à lui donner de grandes inquietudes. Il faiſoit ſa réſidence dans une Bourgade, qui donnoit le nom à tout ſon Royaume, le plus étendu de toute l'Iſle. J'ai parlé ailleurs de ſa ſituation; mais pour l'intelligence de ce que nous devons dire dans la ſuite, il eſt bon d'ajoûter, que toute cette côte Occidentale eſt une fort grande Baye, à laquelle

quelle les François ont donné le nom de *Cul-de-sac*; & que les Etats de Behechio comprenoient non-seulement toute cette Baye, avec le Cap Tiburon & le Mole S. Nicolas, qui en sont les deux pointes; mais encore toute cette partie de la côte du Sud, qui s'étend jusqu'à la petite Isle *Beata*. Ce Cacique, ainsi que je l'ai déjà dit, avoit une sœur nommée Anacoana, qui avoit été mariée avec Caonabo, & qui après la mort de son Epoux, s'étoit retirée chés son frere. C'étoit une femme d'un génie beaucoup au-dessus de son sexe & de sa Nation, & il s'en falloit bien qu'elle eût épousé les sentimens de son mari contre les Espagnols: elle les estimoit, & souhaitoit fort de les avoir pour voisins, afin de pouvoir traiter avec eux. D. Barthélemy n'ignoroit pas les dispositions de cette Princesse; mais il savoit que celles de son frere y étoient bien opposées. Il se flatta pourtant de gagner l'un par l'autre. D'ailleurs il lui importoit trop, & pour sa gloire, & pour l'avantage de la Colonie, de réduire de gré, ou de force ce puissant Cacique à suivre l'exemple des autres, pour y rien negliger.

1496. Limites de ce Royaume.

Il partit donc de San-Domingo à la tête de 300. hommes, tous bien équipés, & plusieurs montés à l'avantage, enseignes déployées, au son des trompettes & des tambours, & de plusieurs autres instrumens, & marcha toûjours en ordre de bataille, pendant les 70. lieuës, qu'on comptoit de San-Domingo à Xaragua. Behechio fut bientôt instruit de sa marche, & fit avancer quelques troupes, pour lui disputer le passage de la Neyva. L'Adélantade en ayant eu avis par ses coureurs, envoya un exprès

1496. près au Cacique, pour l'assûrer qu'il ne venoit point en ennemi, mais uniquement pour visiter un Prince & une Princesse, dont on lui avoit dit beaucoup de bien. Behechio fut charmé du compliment, tout son camp retentit de cris d'allegresse, & ces pauvres Insulaires, qu'on menoit bien malgré eux combattre des hommes, dont le nom seul les faisoit trembler, se persuaderent si bien qu'ils n'avoient plus rien à craindre, qu'on les vit dans le moment courir à l'envi au-devant des Espagnols.

Réception des Espagnols à Xaragua.

Ils les rencontrerent assés près de la Neyva, leur donnerent toutes les marques d'une parfaite cordialité; se chargerent de leur bagage, leur rendirent pendant tout le reste du chemin, tous les services, dont ils étoient capables, & les porterent même sur leurs épaules à tous les passages des rivieres. Comme on approchoit de Xaragua, toute la Noblesse sortit à la campagne, en dansant & en chantant à la mode du pays. Les trente femmes du Cacique parurent ensuite, portant chacune une branche de palmier à la main, marchant en cadence, & faisant retentir l'air de leurs chants. Elles s'approcherent ainsi du Général, lui présenterent leurs palmes, & se prosternerent à ses pieds. Quantité d'Indiens, qui étoient à leur suite, firent la même chose à tous les Espagnols, & l'armée fut ainsi conduite en cérémonie jusqu'au Palais de Behechio. Il étoit fort tard, quand elle y arriva, & elle y trouva un grand repas tout préparé. Il étoit composé d'Utias, & d'autres animaux du pays, & de toutes sortes de poissons de riviere & de mer: la joye fut grande pendant tout le festin, après quoi

quoi on distribua à chacun des hamacs pour reposer.

1496.

Le lendemain, le Soleil fut à peine levé, qu'on vit paroître deux troupes d'Indiens, qui s'étant approchées l'une de l'autre en ordre de bataille, commencerent à se mêler & à se pousser, comme ces peuples ont accoûtumé de faire dans leurs combats. Le jeu s'échauffant un peu, ils prirent leurs Macanas, & s'en donnerent de bons coups sur la tête, sans se faire beaucoup de mal. Ce divertissement fini, l'Adélantade prit le Cacique en particulier, & lui représenta que lui seul n'avoit pas encore rendu hommage aux Rois d'Espagne, qu'il pouvoit venir de leurs Alteſſes des ordres de l'y contraindre par la force, & qu'il devoit être convaincu par l'expérience des autres, qu'il n'étoit pas en état de résister. Qu'il étoit de sa sagesse de prévenir les malheurs, auſquels une guerre de cette nature l'exposeroit, & qu'en se soûmettant de bonne grace à payer un tribut, qui ne l'apauvriroit pas, il se procureroit l'amitié & la protection du plus puissant Prince de la terre. Ce discours persuada Behechio, que sa sœur y avoit apparemment préparé, mais il déclara qu'il ne pouvoit point donner d'or, n'y en ayant pas dans ses terres. Le Général lui répondit que les Espagnols avoient trop d'équité, pour exiger de lui ce qu'il ne pouvoit pas fournir; on convint à l'amiable d'une certaine quantité de cotton & de vivres, & toutes choſes se passerent avec beaucoup de tranquilité.

Behechio se soumet au tribut.

Cette affaire terminée, l'Adélantade prit con-

Révolte de Guatiocex.

congé du Prince & de la Princeſſe, & ſe rendit par terre à Iſabelle, où il trouva qu'on manquoit abſolument de tout, & que, depuis ſon départ de cette ville, il étoit mort plus de 300. perſonnes de maladies & de miſeres. Comme il ne venoit aucun navire d'Eſpagne, il prit le parti d'en faire conſtruire, pour y envoyer chercher des vivres, & de diſperſer, en attendant, les Eſpagnols dans les Bourgades Indiennes voiſines des Fortereſſes; mais ces Barbares ſe laſſerent bientôt de pareils hôtes, qu'ils ne pouvoient raſſaſier, & dont pour toute récompenſe, ils recevoient toutes ſortes de mauvais traitémens. Les Sujets de Guarionex étoient les plus vexés, ils perdirent auſſi plûtôt patience, & ils réſolurent de ſecouër enfin un joug, qui de jour en jour leur devenoit plus inſuportable. Ils obligerent même leur pacifique Roi de ſe mettre à leur tête, en le menaçant, s'il le refuſoit, de ſe donner à un autre Souverain. 1496.

Priſe de ce Cacique.

L'Adélantade apprit cette nouvelle à San-Domingo, où il avoit fixé ſa demeure; il ne crût pas devoir donner au Cacique le têms de groſſir ſes troupes, ni aux autres celui de ſuivre ſon exemple. Il marcha promptement contre lui, & l'ayant rencontré à la tête de 15000. hommes, il l'attaqua ſi bruſquement pendant la nuit, qu'après lui avoir tué bien du monde, il le fit priſonnier. Il le relâcha néanmoins à la priere de ſes Sujets, qui le lui redemanderent avec les dernieres inſtances, mais ce ne fut qu'après avoir fait juſtice de ceux, qui avoient le plus contribué à lui faire prendre les armes. Nous verrons bientôt que

des

des Castillans même avoient eu grande part à cette rébellion. D. Barthélemy ne l'ignoroit pas, & croyoit devoir dissimuler ; mais il jugea que le crime de ces traitres rendoit Guarionex moins coupable, & qu'il y eût eu de l'injustice à le traiter en toute rigueur. 1496.

Il punit alors un autre crime de quelques Sujets de ce Prince avec beaucoup de sévérité. Deux Religieux, un Hieronymite nommé le P. Romain, & un Franciscain appellé le P. Jean Bourguignon, avoient prêché la Foi dans ce Royaume, d'abord avec quelque succès, le Cacique s'étant lui-même fait instruire de nos Saints Mysteres, & paroissant vouloir tout de bon se faire Chrétien ; mais la conduite des Espagnols effaça bientôt dans son cœur, tout ce qu'il avoit conçu d'affection pour le Christianisme ; & les choses en vinrent à un tel point, que les deux Missionnaires se virent contraints de sortir de ses Etats. Quelque têms après, des Indiens étant entrez dans la maison, où ces bons Peres avoient logé, y trouverent des Images ; ils les prirent, & les enterrerent dans un champ semé d'*Axi*, en disant : ***Vos fruits viendront désormais en abondance.*** Quelque têms après, la Mere de Guarionex arrachant quelques plantes d'*Axi*, s'aperçût que leurs racines avoient la figure d'une Croix : elle en fut surprise, & les montra au Capitaine Ojeda, qui fit fouiller la terre au même endroit, y trouva les Images, & ayant découvert les Auteurs du sacrilege, en donna avis à l'Adélantade, lequel crut devoir faire un exemple de ces impies, & or-

donna qu'ils fussent brûlés vifs, ce qui fut
1496. executé.

L'Adélantade va recevoir le premier tribut du Roi de Xaragua.

Il reçut vers le même têms un Exprès de Behechio, qui lui mandoit que son tribut étoit prêt, & qu'il pourroit, quand il voudroit, envoyer un bâtiment au Port de Xaragua pour le charger. Sur cet avis il dépêcha un courier à D. Diegue son frere, qui commandoit toûjours à Isabelle, pour le prier de faire passer une Caravelle à la côte de Xaragua, & il voulut y aller lui-même par terre, pour recevoir les premiers hommages, que Behechio rendoit à la Couronne de Castille. Il fut encore reçû de ce Roi avec un apareil & une politesse, où il crut reconnoître l'esprit & l'affection de la Princesse sa sœur. Le navire arriva peu de têms après à Xaragua, & fut chargé de cotton & de cassave, au-delà même de ce qui avoit été stipulé. L'Adélantade invita ensuite le Prince & la Princesse à venir voir son vaisseau. C'étoit le premier bâtiment d'Europe, qui paroissoit sur cette côte, & ce qu'on avoit dit au Cacique & à sa sœur de ces merveilleuses machines, avoit fort piqué leur curiosité. Ils en visiterent avec beaucoup d'attention tous les coins & les recoins, & virent avec bien du plaisir toutes les manœuvres qu'on lui fit faire: à la fin on les salua d'une décharge d'Artillerie, qui d'abord leur causa une grande frayeur, mais ayant vû que les Castillans ne faisoient qu'en rire, ils se rassûrerent.

Ainsi se passa l'année 1496. avec beaucoup de gloire pour D. Barthélemy, qui en peu de mois avoit fondé une grande ville, obligé le plus

plus puissant des Souverains de l'Isle à se rendre tributaire des Rois Catholiques, & dissipé une révolte, qui ne pouvoit manquer d'avoir de fâcheuses suites, s'il ne l'eût étouffée dans sa naissance. Il s'en faut bien qu'il ait eu autant de bonheur l'année suivante, &, si l'on en croit quelques Auteurs, qui ne paroissent pas même fort prévenus contre lui, un peu de hauteur, qu'on crût entrevoir en lui depuis ces derniers succès; des manieres trop dures, qu'il ne sût pas assez adoucir; & une séverité outrée dans le gouvernement, contribuerent un peu à attirer sur lui & sur les siens cet enchaînement de malheurs, dont nous allons voir la naissance, & dont sa famille ne s'est jamais bien relevée. Il est certain du moins, que ce furent là les prétextes, dont les ennemis des Colombs se servirent pour les rendre odieux à la multitude, & pour inspirer contr'eux au Roi même des sentimens peu favorables, dont ce Prince n'est jamais bien revenu. Ils alloient cependant au bien, & leurs intentions ont toûjours été droites. D. Barthélemy en particulier, ne paroît pas avoir eu d'autre passion, que celle de la gloire, & il mit toûjours la sienne à faire son devoir. Mais il importe beaucoup plus qu'on ne pense, de ne vouloir le bien, qu'autant, & de la maniere qu'il se peut faire, d'être en garde contre une certaine aigreur, en quoi dégénére aisément le zéle, quand il n'est pas tout à fait exempt d'humeur; & de se souvenir, que quand l'autorité se trouve dans une personne, qui n'est pas agréable, comme dans un 1496.

étranger, ou dans un homme nouveau, on
1496. ne peut trop s'étudier à en diminuer le poids, & à en adoucir la rigueur. La suite de cette Histoire nous fournira plus d'une occasion de sentir la verité & la justesse de ces réflexions.

*Fin du Livre Second.*

HIS-

# HISTOIRE
## DE
# L'ISLE ESPAGNOLE
## OU DE
# S. DOMINGUE.

*PREMIERE PARTIE.*

## LIVRE TROISIE'ME.

L'AMIRAL, en partant pour l'Espagne, avoit revêtu de la Charge d'Alcaïde Major, c'est-à-dire, de Juge superieur, ou de Grand Sénéchal de l'Isle, un certain François Roldan Ximenès, qui avoit été à son service, & qui s'étoit acquitté pendant quelque têms avec réputation de l'emploi de Juge ordinaire à Isabelle. C'étoit un homme peu lettré, mais de beaucoup d'esprit, & d'un grand sens naturel; ce qui avec un peu d'experience, suffisoit pour administrer la Justice dans

1497. Révolte de l'Alcaïde Major.

un pays, où il ne pouvoit gueres y avoir de
1497. procès bien épineux, ni embrouillez par la chicanne. Par malheur pour lui, pour la Colonie, dont il pensa causer la ruine entiere, & pour les Colombs, dont une bonne partie des disgraces furent le fruit de ses intrigues, ou occasionées par sa révolte, il étoit né le plus ambitieux, le plus hardi, & le plus violent de tous les hommes. On prétend que le Commissaire Jean Aguado avoit, du moins par son imprudence, & ses mauvaises manieres avec Christophle Colomb, jetté dans son esprit des semences de rébellion; & il paroît certain que s'étant persuadé que l'Amiral ne retourneroit point dans les Indes, & ne se justifieroit jamais des accusations intentées contre lui, il forma le dessein de se saisir du Gouvernement. Il commença par s'assûrer des artisans, qui lui étoient assés attachés, parce que c'étoit lui, qui les avoit commandez pendant la traversée, au second voyage de l'Amiral; il leur fit entendre que les Colombs pensoient à se rendre maîtres du pays; il leur fit remarquer qu'ils les traitoient déjà en esclaves; & il les engagea à demander qu'une Caravelle toute desagréée, qui se trouvoit au Port d'Isabelle, fut remise en état, & envoyée en Espagne, pour représenter au Roi l'extrémité, où étoit réduite la Colonie.

Il fait soulever les Indiens.

Dom Diegue, à qui ils s'adresserent, pénétra d'autant mieux leur dessein, qu'ils ne se cachoient pas trop de la résolution, où ils étoient, de poignarder l'Adélantade son frere, dès qu'ils pourroient l'avoir entre leurs mains; mais comme il ignoroit tout le progrès, qu'avoit fait le mal, il crut y pouvoir remedier,

en

en éloignant l'Alcaïde Major, ſous quelque prétexte honnête. Guarionex, qui ne ſe preſſoit pas de payer ſon tribut, lui en fournit un; qu'il ſaiſit d'abord; il propoſa à Roldan d'aller obliger ce Prince à ſatisfaire à ſes obligations, & il lui donna une eſcorte capable de l'en faire reſpecter. L'Alcaïde ſe voyant à la tête d'une troupe de ſoldats choiſis, ne ſongea qu'à les débaucher, & tous ceux, qui refuſerent de s'attacher à lui, il les deſarma & les congédia. Il fit plus, car pour ſuſciter des affaires aux Colombs, qui les occupaſſent, & les affoibliſſent, bien loin de travailler à remettre le Cacique dans le devoir, il fomenta ſa deſobéiſſance, & l'engagea à prendre les armes, comme nous avons vû que ce Prince fit; après quoi il revint à Iſabelle, & ne garda plus de meſures avec le Gouverneur. 1497.

Entrepriſes hardies de ce Rébelle.

Son premier acte d'hoſtilité fut de ſe ſaiſir par force des clefs du Magazin Royal: il en rompit toutes les ſerrures, & diſtribua à ceux de ſa ſuite une bonne partie de ce qu'il y trouva d'armes & de proviſions. Il fit la même choſe dans les troupeaux, qui appartenoient tous au Roi, il en emmena les meilleures bêtes, & après avoir fait bien des inſultes à Dom Diegue, qui pour ſauver ſa vie, fut obligé de ſe tenir enfermé dans le Château, il s'en alla avec environ 70. hommes bien armés du côté de la Conception, ſoulevant partout les Inſulaires contre le Gouvernement. Son deſſein étoit de s'emparer de cette Place, & il s'en aprocha de fort près; mais Balleſter, qui y commandoit, lui fit dire de ſe retirer, & l'Adélantade y étant accouru avec des troupes, Roldan, qui connoiſſoit la bravoure de ſon Général,

néral, ne voulut pas se commettre avec lui, 1497. & s'éloigna.

Progrès de la Révolte. Dom Barthélemy de son côté fut effrayé du progrès, que cette révolte avoit fait en si peu de têms, car il apprit que quelques personnes de consideration, & en particulier Diego de Escobar, Commandant d'une Forteresse, appellée la Magdelaine, y étoient déjà tout ouvertement entrés; & ne sachant pas trop à qui se fier, il se rendit en diligence à Isabelle, pour y conferer avec son frere sur le parti, qu'il y avoit à prendre dans une conjoncture si délicate. Il y étoit à peine arrivé, qu'il reçût avis par Ballester que sa vie n'y étoit pas en sûreté: ce Commandant l'exhortoit à le venir trouver; il le fit, & dès qu'il fut à la Conception, il pensa aux moyens de regagner Roldan, qu'il desesperoit de réduire par la force. Il lui envoya un nommé Malaber, lequel n'oublia rien pour l'engager par la consideration du bien public à mettre bas les armes: mais tout ce que put gagner cet Envoyé, ce fut que les deux Chefs, après s'être donné mutuellement des ôtages, se verroient dans un lieu sûr pour l'un & pour l'autre.

Entrevuë de Roldan avec D. Barthelemy sans succès. L'entrevuë se fit, mais les esprits s'y aigrirent encore davantage, & l'Alcaide Major en sortit résolu à porter les choses à toute extremité. Il en vouloit toûjours à la Conception, mais comme il n'avoit pas encore des forces suffisantes pour s'en rendre le maître, il se retira en attendant chez le Cacique Manicatex, dont il reçut le tribut; & la licence, qu'il donna à ses troupes, les ayant bientôt grossies, tandis que la faim faisoit tous les jours deserter des soldats de toutes les garnisons, Dom Barthelemy

thélemy se trouvoit dans un embarras, qui croissoit à chaque instant, & dont il ne voyoit point d'issuë: il eut pourtant moyen de respirer un peu par l'arrivée de deux Caravelles chargées de vivres, qui mouillerent à San-Domingo le 3. Février 1498. C'étoit celles, dont j'ai parlé plus haut, que l'Amiral avoit obtenuës, en attendant que son armement fut prêt. Elles étoient commandées par le Sergent Major Pierre Fernandez Coronel, homme de merite & fort attaché aux Colombs. 1497. 1498.

Au premier avis, qu'eut l'Adélantade de ce secours, il se mit en chemin pour la Capitale, & fut suivi par l'Alcaïde Major, qui se voyant prévenu par son ennemi, & sachant que tous les habitans de cette ville, & les équipages des deux Caravelles étoient fort peu disposés à entrer dans sa rébellion, s'arrêta à cinq lieuës de la Place. Aussitôt D. Barthélemy lui envoya faire de nouvelles propositions de paix, & il avoit d'autant plus lieu de s'attendre qu'elles seroient écoutées, que Coronel publioit partout que l'Amiral étoit plus en faveur que jamais, & ne tarderoit pas à arriver avec six Navires. Ce Capitaine avoit aussi aporté à D. Barthélemy les Provisions de la Charge d'Adélantade, signées du Roi & de la Reine, & il voulut bien se charger lui-même de la commission d'aller trouver Roldan, mais du plus loin qu'il fut apperçu par les rebelles, on le coucha en joüe, en lui criant: „ Demeure là, traitre, si tu „ avois encore tardé huit jours, nous étions „ les maîtres. Celui-ci reçoit du secours d'Espagne.

Coronel vit pourtant le Chef des révoltez & le pria d'avoir pitié d'une Colonie, qu'il déchiroit impitoyablement, sans pouvoir esperer d'en- Fuite de Guarionex.

1498. sortir à son honneur ; mais Roldan le prit sur un ton si haut, que Colomel ne douta point qu'il n'eut des ressources, qu'on ne savoit pas. Peu de jours après on sut qu'il s'étoit retiré dans le Xaragua. Tout en arrivant dans cette Province il déclara au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un tribut que l'Adélantade lui avoit imposé sans en avoir reçu l'ordre du Roi, lequel ne vouloit point avoir le bien, mais le cœur de ses alliés. Il tenoit le même langage à tous les autres Caciques, mais il n'étoit pas long-têms chez eux, sans en exiger beaucoup au delà du tribut, dont il les délivroit. Sur ces entrefaites on aprit à San-Domingo que les Sujets de Guarionex, molestés plus que jamais par les Espagnols des deux partis, l'avoient extrêmement pressé de profiter de leur division pour se remettre en liberté, mais que le paisible Cacique, pour éviter également les malheurs, à quoi l'exposoit un nouveau soulevement, & les vexations de ses insatiables vainqueurs, avoit pris le parti de se retirer avec quantité de ses Sujets chez les *Ciguayos*, peuple assez aguerri, qui habitoit vers le Cap Cabron ; & qu'il y avoit été fort bien reçû de Mayobanex, qui en étoit le Souverain.

L'Adélantade marche contre lui, & fait la guerre aux Ciguayos, chez qui il s'étoit retiré.

Le retraite de ce Prince frustroit les Castillans du tribut, qu'il s'étoit engagé à leur payer, aussi n'en fit-on un crime, & l'Adélantade ne crut pas devoir différer un moment à l'en aller châtier. Il lui fallut passer des détroits de montagnes fort difficiles, & quand il fut descendu dans la plaine, il eut avis qu'une armée d'Indiens l'attendoit pour le combattre. Il marcha à elle, & après avoir essuyé une grêle de fléches, qui ne blessa personne, il la vit se dis-

disperser en un moment d'elle-même, & gagner les montagnes. Il ne jugea pas à propos 1498.
de la poursuivre ; mais quelques jours après, les Indiens s'étant aperçu que les Castillans n'étoient point sur leurs gardes, ils tombèrent sur quelques-uns d'eux, qu'ils trouvèrent endormis à l'écart, & les massacrèrent. Alors les troupes se réunirent, on donna vivement la chasse aux Barbares jusques dans leurs montagnes, & l'on en tua un assez grand nombre. Mayobanex n'étoit pas fort loin de là, & Dom Barthélemy ayant découvert le lieu de sa retraite, il y marcha avec toutes ses troupes. Il lui envoya ensuite offrir son amitié, à condition qu'il lui remettroit Guarionex entre les mains. Le fier Indien répondit que Guarionex étoit un homme d'honneur, qui n'avoit jamais fait de tort à personne ; au lieu que les Espagnols étoient des voleurs & des assassins, qui usoient des moyens les plus indignes pour envahir le bien d'autrui ; qu'il ne seroit jamais assez lâche pour abandonner un Prince malheureux, son bienfaiteur & son ami, qui s'étoit jetté entre ses bras. Il fit la même réponse à ses Courtisans, qui voyant les ravages, que faisoient les Espagnols dans tout le pays, & touchez des cris du peuple, que cette guerre ruinoit, lui représenterent qu'il ne sauveroit pas Guarionex, & qu'il se perdroit lui-même. „ Il en arrive-„ ra, dit-il, ce qui pourra, mais je périrai „ plûtôt, que de le livrer à ses ennemis". Il appella aussitôt le Prince, & lui déclara sa résolution ; Guarionex en fut attendri ; ils s'embrasserent tendrement, & s'arroserent l'un l'autre de leurs larmes. Mayobanex envoya ensuite occuper toutes les avenuës, & tous les

1498. passages des montagnes, & donna ordre de faire main-basse sur tous les Castillans, si on les pouvoit attaquer avec avantage.

Les Indiens sont défaits. Prise de Mayobanex.

Dom Barthélemy, à qui, dans la situation présente de ses affaires, il importoit de gagner les Indiens, plûtôt que de les dompter, voulut encore faire une tentative, pour engager le Cacique à un accommodement; il lui renvoya trois prisonniers, qu'il avoit fait depuis peu, & il s'avança lui-même avec dix hommes de pied & quatre chevaux seulement: mais pour toute réponse, Mayobanex fit mourir les prisonniers, & se prépara au combat. Alors l'Adélantade vit bien qu'il n'y avoit plus rien à menager, & alla se présenter en bataille devant l'armée ennemie, qui étoit assés nombreuse, mais qui n'eût pas plûtôt vû la belle Ordonnance des Castillans, que saisie de frayeur, elle se débanda, & laissa les deux Caciques presque seuls à la merci de leurs vainqueurs. Le parti, qu'ils prirent, fut de fuïr dans les montagnes, où le Général se mit à leurs trousses avec 300 hommes choisis, ayant auparavant congédié le reste de ses troupes. Il apprit deux jours après, par deux Ciguayos, le lieu, où Mayobanex étoit caché, il fit sur le champ déguiser douze de ses gens, c'est-à-dire, qu'il les fit mettre tout nuds, & frotter de rocou à la maniere de ces Barbares, il leur donna les deux Ciguayos pour guides, & point d'autres armes que leurs épées cachées dans des feuilles de palmiers. Ils furent conduits en cet équipage jusqu'à la retraite de Mayobanex, qu'ils trouverent avec sa femme & ses enfans, & plusieurs de ses parens. Ils s'en saisirent sans résistance, & les menerent à leur Général, qui sur le champ re-

reprit avec ſa proye la route de la Conception. 1498.

Dans cette nombreuſe troupe de priſonniers, il y avoit une fille de Mayobanex, que ſon merite & ſa beauté avoient renduë extrêmement chere à tous les Ciguayos, & qui avoit épouſé un des principaux Seigneurs du pays. Son mari ayant appris ſa captivité, aſſembla ſes vaſſaux, prit avec eux le chemin de la Conception, & fit tant de diligence, qu'en peu de jours il joignit l'Adélantade. En l'abordant, il ſe jetta à ſes pieds, & le conjura les larmes aux yeux, de lui rendre ſon épouſe: D. Barthélemy fut touché du naturel de cet homme, il le releva, lui fit amitié, & lui remit ſa femme, ſans exiger même aucune rançon, mais il n'y perdit pas. La reconnoiſſance porta ce Seigneur à faire beaucoup plus, qu'on n'auroit pû lui demander. On fut aſſez ſurpris de le voir revenir quelque têms après, avec 4. à 500. hommes de ſes Sujets, qui portoient tous de certains bâtons brûlés, dont ces Peuples ſe ſervent pour remuer la terre; il demanda qu'on leur marquât un terrein, pour le cultiver, & y ſemer du bled: ſon offre fut acceptée, & il fit faire en très-peu de têms un défriché, que des Laboureurs à gage n'euſſent pas fait, dit l'Hiſtorien Eſpagnol, pour trente mille Ducats. Herrera.

Belle action d'un Seigneur Indien.

Les Sujets de Mayobanex, à la vûë de la généroſité du Général des Eſpagnols, envers la fille de leur Souverain, s'étoient flattez de quelque eſperance de le voir bientôt délivré lui-même; ils n'épargnerent pour cela, ni larmes, ni prieres, ni préſens, mais tout fut inutile: D. Barthélemy voulut faire un exemple, qui

Supplice de Mayobanex.

qui retint tous ces petits Princes dans la sou-
1498. mission ; il rendit aux Ciguayos toute la famille du Cacique ; mais il fut inéxorable sur sa personne. Ce refus jetta ces pauvres Insulaires dans la consternation, ils déchargerent leur ressentiment sur l'infortuné Guarionex, qu'ils livrerent aux Castillans ; mais ils ne sauverent pas la vie à Mayobanex, qui fut conduit à la Capitale, où on lui fit son procès dans les formes, & où il fut pendu, comme convaincu du crime de Rébellion.

Ce qui avoit si fort retardé le troisiéme voyage de l'Amiral.

Les choses étoient en ces termes, lorsque l'Amiral entra pour la premiere fois dans le Port de San-Domingo. Mais il est bon de reprendre la suite de son voyage, qui fut le troisiéme des quatre, qu'il a fait dans le Nouveau Monde. Nous avons vû avec quelle lenteur on travailloit en Espagne à son armement ; tous les jours on lui faisoit de nouvelles difficultés, & il sembloit qu'on ne cherchât qu'à le lasser. Cela pourtant ne venoit pas de la Cour : car le Roi & la Reine paroissoient uniquement appliqués à le combler d'honneurs & de biens. Non contents d'avoir de nouveau confirmé tout ce qu'ils avoient fait jusques-là en sa faveur, ils lui offrirent dans l'Isle Espagnole un terrein à son choix de 50. lieuës de long sur 25. de large, avec le titre de Duc, ou de Marquis ; mais il n'accepta point cette grace ; pour ne pas augmenter la jalousie des Grands contre lui, & pour éviter les discussions, qu'elle ne pouvoit manquer de faire naître avec les Ministres, & les Officiers Royaux, lesquels lui reprocheroient sans cesse d'avoir choisi le meilleur pays, & ne manqueroient aucune occasion de le chicanner. Ensuite, en con-

considération de la découverte des Isles de Cuba & de la Jamaïque, dont il n'avoit tiré aucun profit, on le déchargea de contribuer d'un huitiéme des avances, pour percevoir un huitiéme des profits de tous les navires, qui alloient aux Indes. Mais on ôta de ses provisions quelques termes trop généraux, & contre lesquels l'Amirante de Castille s'étoit récrié : on lui recommanda en même tems de préferer toûjours la douceur à la sévérité, quand elle ne seroit préjudiciable, ni à la Justice, ni à son honneur, & ce fut la seule chose, à quoi on lui fit connoître, qu'on avoit fait quelque attention aux dépositions du Commissaire Aguado, & de ses autres ennemis contre lui. 1498.

Le 20. d'Octobre 1496. les trois navires, qu'il avoit vû partir de Cadix à son arrivée dans ce Port, y furent de retour, & débarquerent trois cens Indiens, que l'Adélantade avoit fait prisonniers, qu'il envoyoit comme esclaves en Espagne. Les Rois Catholiques témoignerent n'approuver pas cette conduite, & dirent tout haut que, si ces Insulaires avoient fait la guerre aux Castillans, ils y avoient sans doute été contraints par les mauvais traitemens de ceux-ci. Cet incident chagrina l'Amiral, & il n'eût point d'autre parti à prendre, que de blâmer & de désavoüer son frere. Quelque têms après, le Doyen de Seville, D. Jean Rodriguez de Fonseca, qui avoit toûjours la direction des Armemens pour les Indes, & qui n'aimoit pas l'Amiral, fut nommé à l'Evêché de Badajoz, où il alla résider, & sa place fut donnée à Antoine de Torrez, qui avoit accompagné Colomb à son second voyage, & avoit ra-

ramené sa Flotte en Espagne. Ce changement
1498. accélera l'Armement de Colomb : mais il n'étoit pas encore fini, lorsque le Prince heréditaire d'Espagne étant venu à mourir, la Reine, qui avoit beaucoup de confiance dans l'Evêque de Badajoz, le rappella auprès de sa Personne, apparemment pour la consoler dans son extrême affliction, & le chargea de nouveau des affaires des Indes. Ce retour fut un contretems fâcheux pour Colomb, & retarda encore son départ. A la fin les ordres de la Cour ne souffrant plus de délai, les six Navires se trouverent en état de partir.

Il part d'Espagne.

Le 30. de Mai 1498. l'Amiral sortit du Port de San-Lucar; & pour éviter la rencontre d'une Flotte Portugaise, qui l'attendoit, disoit-on, au Cap Saint-Vincent, à dessein de l'insulter, il tira droit à l'Isle de Porto Santo, où il arriva le 7. de Juin. Il y fit de l'eau, & le 10. il toucha à Madere, où il se fournit encore de beaucoup de choses, le 19. il mouilla à la Gomera, d'où il passa à l'Isle de Fer. Là, il détacha trois de ses Navires, pour aller en droiture à l'Isle Espagnole; ils étoient montés par Alphonse Sanchez de Carvajal, Officier de merite & de naissance, dont nous avons déjà parlé, qui avoit accompagné l'Amiral à son second voyage, & avoit même fait un assés long séjour à Isabelle; par Pierre de Arana, proche parent de l'ancien Gouverneur de la Navedad, cette premiere Forteresse, qui avoit été bâtie dans les Etats de Goacanaric; & par Jean-Antoine Colomb, Génois, & de la même famille que l'Amiral. Ces trois Capitaines devoient commander tour à tour par semaine. Ils eurent ordre de faire l'Est quart Sud-Est, pen-

pendant l'espace d'environ 850. lieuës, ensuite de mettre le Cap à l'Oüest-Nord-Oüest, pour reconnoître l'Isle de Portoric, d'où il est aisé de gagner San-Domingo. Les trois autres Navires, que l'Amiral s'étoit réservés, appareillerent en même têms que ceux-ci, prirent la route des Isles du Cap Verd, y arriverent le 27. & resterent mouillés auprès de celle de Belle-Vuë, jusqu'au 5. de Juillet; de-là Colomb tira au Sud-Est, & voici ce qui l'engageoit à faire ce circuit. 1498.

Il fait un grand détour, & pourquoi.

Des Insulaires de l'Espagnole lui avoient dit qu'autrefois il étoit venu chés eux des hommes noirs, portant des especes de lances armées d'un très-beau métal, qu'ils nommoient *Guanin*, ils lui avoient même donné de ces bouts de lances, qu'il avoit portés en Espagne, où l'on trouva, que de 32. parties, il y en avoit 18. d'or, 6. d'argent, & 8. de cuivre. Supposez la vérité du fait, on ne peut gueres douter que ces hommes noirs ne fussent venus, ou des Canaries, ou de la côte Occidentale d'Afrique, d'où quelque tempête les avoit portés sur l'Isle Espagnole: mais Colomb en jugea autrement; il ne pût croire, que des hommes fussent venus de si loin sur des bâtimens aussi plats, & aussi fragiles, que ceux, dont se servoient les Afriquains, & les Canariens, & il se persuada que les hommes Noirs, dont on lui avoit parlé, étoient d'un pays beaucoup plus proche des Antilles. C'étoit pour le découvrir, qu'il prenoit son point de partance des Isles du Cap Verd, & il fit la route, que j'ai dite, jusqu'à ce qu'il se trouvât par cinq dégrez de Latitude Nord. Alors il eût à essuyer pendant huit jours un calme accompagné d'une chaleur

si

si excessive, que le godron se fondit, & que
1498. le navire fit eau de toutes parts, quoiqu'à l'exception du premier jour, le Soleil ne parût point, & qu'il y eût toûjours ou des pluyes, ou des brouillards, qui corrompirent les vivres, & gâterent le froment; ce qui joint à la perte de presque tout le vin, parce que les tonneaux s'ouvrirent, & à l'accablement, où les équipages se virent réduits, menaçoit l'Amiral des derniers malheurs.

Oviedo a peine à accorder ce récit, que je viens de faire d'après Herrera & D. Fernand Colomb, avec ce qu'il prétend avoir ouï de la bouche de Fernand Perez Matteos, qui étoit premier Pilote sur le Navire, que montoit l'Amiral, lequel assûroit qu'après qu'on eut fait environ 150. lieuës, au Sud Oüest, en partant des Isles du Cap Verd, on essuya une tempête si furieuse, qu'il fallut couper les mats, & jetter à la Mer une partie des Marchandises; & ce qui fait l'embarras de l'Historien, dont je parle, c'est que D. Fernand Colomb étoit, disoit-il, avec son Pere dans cette expedition. Mais il se trompe assûrément: D. Fernand à la mort du Prince d'Espagne, dont il étoit Page, fût mis en la même qualité chez la Reine, & il y étoit encore plusieurs années après, ainsi qu'il le dit lui-même. Il est vrai que dans la vie de son Pere, il parle toûjours en premiere personne du pluriel, comme s'il eût été témoin de tout ce qu'il raconte; mais il le fait dès le premier Voyage de l'Amiral, & lorsqu'il étoit encore presque au berceau; de sorte que, s'il se trouvoit en contradiction avec Matteos, il faudroit sans balancer s'en tenir au témoignage de ce Pilote, mais il me paroît qu'on

qu'on les peut concilier tous eux, en disant que les trois Navires essuyerent d'abord une violente tempête, qui incommoda fort les Navires, & que le calme joint à une extrême chaleur, étant survenu immédiatement après, avoit mis les équipages déja épuisés par de grandes fatigues, en grand danger de succomber tout-à-fait, & produit tous les mauvais effets, que nous venons de rapporter. 1498.

Il découvre l'Isle de la Trinité.

Quoiqu'il en soit, l'Amiral, quoique malade de la goute, & fatigué à l'excès, voulut encore avancer davantage au Sud, pour tourner ensuite à l'Oueſt, & tint bon jusqu'au 31. de Juillet; mais alors l'eau commençant à lui manquer, il changea de résolution, & fit le Nord-quart-Nord-Est, dans le dessein de gagner les Isles Caraïbes. Il falloit que les courants l'eussent porté au Nord & à l'Oueſt d'une maniere bien extraordinaire les derniers jours de cette Navigation, ou qu'il se fût étrangement trompé dans son estime, car sur le midi du même jour 31. de Juillet, un Matelot nommé Perez, qui étoit à la hune, apperçût la Terre à 13. lieuës au Sud-Est. Colomb ne balança pas à porter sur cette terre, laquelle paroissant d'abord comme une montagne à trois têtes, il lui donna le nom de la Trinité: quelques-uns ont écrit qu'il avoit fait vœu de nommer ainsi la premiere Terre qu'il découvriroit. Comme il approchoit de celle-ci il apperçût un Cap, à côté duquel il y avoit un port, formé en partie par un Rocher, qui de loin avoit la figure d'une Galere; il donna au Cap le nom *de Galera*, & voulut entrer dans le Port, qui paroissoit fort joli, mais il ne s'y trouva pas assez d'eau. Il tourna au Sud vers le premier Cap, qu'il

qu'il avoit apperçû, mais il ne s'y rencontra
1498. point de Port. Il continua à ranger la côte, & le lendemain ayant fait environ cinq lieuës à l'Oueſt, il mouilla derriere une langue de terre, où il fit de l'eau & du bois, & qu'il nomma *Punta de le Playa*, le 2. d'Août ayant appareillé de nouveau, & fait la même route, il aborda au Cap Occidental de la Trinité, qu'il appella *Punta del Arenal*. Il ne douta plus alors que la Trinité ne fût une Iſle; & comme il trouva ce mouillage aſſez ſûr, il permit à ſes équipages d'aller à terre. Il y fut lui-même pour viſiter cette terre, & il y étoit à peine arrivé, qu'il vit venir un Indien de bonne mine, lequel avoit ſur ſa tête une eſpece de couronne d'or. Il l'aborda & remarquant que cet homme avoit envie d'une toque de velours cramoiſi, qu'il portoit, il la lui offrit: l'Inſulaire, qui étoit apparemment le Cacique du lieu, l'accepta, & lui donna en échange ſa couronne d'or.

Il apperçoit la terre ferme ſans la reconnoître pour telle.

Dès la veille il avoit apperçû vers le Sud une terre, qu'il prit encore pour une Iſle, & qu'il nomma *Iſla ſanta*, & ce ne fut qu'au bout de quelques jours, qu'il reconnut que c'étoit le Continent. Tandis qu'il étoit mouillé à *la Punta del Arenal*, un grand canot rempli d'Indiens s'approcha des Navires; il venoit du côté de l'Orient, & il y avoit dedans 25. Indiens tous jeunes gens, de belle taille, plus blancs que tous les Inſulaires des Antilles, ayant la tête enveloppée d'une toile de cotton ouvragée avec des figures miſes en couleur: une autre toile toute ſemblable les couvroit depuis la ceinture juſqu'aux genoux; ils étoient armés de boucliers, d'arcs & de fleches, & avoient dans leur air & dans leur contenance quelque choſe de bien moins fauvage,

vage, que tout ce qu'on avoit vû d'Indiens jusques-là. Deux ou trois coups de Mousquets, qu'on tira en l'air dès qu'on les eut apperçûs, leur firent tomber les rames des mains, & ils se mirent à parler assez haut, mais on ne conçût rien à ce qu'ils disoient; on voulut alors les attirer aux Navires, & on leur montra toutes les babioles, qui avoient si fort donné dans les yeux des Habitans des autres Isles. Cela ne les ayant pas rassûrés; l'Amiral fit jouër de tous les Instrumens, dont les Navires Espagnols ont accoûtumé d'être bien fournis; mais ces Barbares prenant cette symphonie pour un signal de combat, se couvrirent de leurs boucliers, & tirerent quantité de fleches. Les Espagnols y répondirent par deux coups d'arbalêtres, uniquement pour les intimider, & cela eut son effet. Le canot alla se ranger sous la poupe d'un des Navires, dont le Pilote sauta dedans, & fit à ces Indiens de grandes caresses, qu'il accompagna de quelques présens. Ils l'inviterent à venir à terre avec eux, mais cet homme ne l'ayant pas voulu faire sans la permission de l'Amiral, & les ayant quittés pour l'aller demander, ils s'imaginerent qu'il ne vouloit pas les suivre, & ils ne l'attendirent pas. 1498.

Froid extraordinaire que les Espagnols ressentent sous la Zone Torride.

Cependant une chose surprenoit infiniment l'Amiral, il se trouvoit à dix dégrez de la Ligne Equinoxiale, & on étoit aux jours Caniculaires; toutefois les nuits & les matinées étoient si froides, que tout le monde étoit obligé de se couvrir comme en Hyver. C'est une experience, qui se fait en bien des endroits de la Zone Torride, sur tout quand les nuits sont calmes, &, ce qui en est une suite ordinaire, les rosées abondantes; mais Colomb à qui cela

était

étoit nouveau, ne savoit trop qu'en penser;
1498. il remarqua au même têms que les eaux couroient vers l'Oueſt avec une très-grande rapidité dans le Golphe, où il ſe trouvoit, & qu'il appella *le Golphe de la Baleine*. Il avoit devant lui au Nord quart-Nord-Eſt une Terre éloignée d'environ 15. lieuës, qu'il prit encore pour une troiſiéme Iſle, & à laquelle il donna le nom de *Gracia*; mais c'étoit une autre partie du Continent. Il paſſa le Canal, où il eût aſſez de peine à ſe ſoûtenir, & où il obſerva que la Marée montoit & deſcendoit ſoixante pas plus, qu'à San-Lucar de Barameda. Etant arrivé à la Terre ferme, qu'il prenoit toûjours pour une Iſle, il donna à la Côte le nom de *Paria*, il la trouva fort agréable, & les Habitans, pour l'ordinaire, aſſez traitables, & tous fort bien faits. Pluſieurs avoient de l'Or, mais il étoit preſque tout de bas aloy; les femmes avoient des Coliers & des Bracelets de Perles, & elles indiquerent aux Eſpagnols l'endroit, d'où l'on tiroit & l'Or & les Perles.

L'Amiral eût bien voulu découvrir tout ce Pays; mais ſes Vaiſſeaux ne pouvoient plus tenir la Mer; d'ailleurs les vivres lui manquoient, & il étoit preſſé de ſe rendre à l'Iſle Eſpagnole; ainſi après avoir employé les dix premiers jours d'Août à viſiter le Golphe de la Baleine, qui eſt celui où ſe décharge l'Orénoque; l'onziéme il fit l'Eſt, & le treiziéme il entra dans un très-beau Port, qu'il appella *le Port des Chats*; il eût dû l'appeller plûtôt *le Port des Singes*, car ce qu'il prit d'abord pour des Chats, étoient de très-gros Singes, dont tout cet endroit étoit rempli; ce Port eſt proche d'une des

Les habitans du pays les nomment *Tuyapari.*

bou-

bouches de l'Orénoque. Assez près de là, il entra dans un autre Port, où il y avoit quantité de Cabanes, & qu'il nomma *le Port des Cabanes*; le quatorziéme il passa au Cap *Lapa*, à dessein de sortir du Golphe en faisant le Nord. Entre ce Cap qui est la pointe de la Côte de Paria, & le Cap *Boto*, qui est la pointe du Nord-Ouest de la Trinité, il y a un peu moins de deux lieuës, & un peu au-dessus; le Canal en a cinq de largeur; les Vaisseaux y entrerent avant midi, & quoiqu'il ne fît presque point de vent, ils y trouverent la Mer si haute, si bruyante, & tellement couverte d'écumes, par le combat du courant avec la Marée, qu'ils se virent dans un très-grand danger de périr. Quelques-uns ne pouvant se soûtenir, voulurent mouiller, mais les vagues enleverent les ancres, & peu s'en fallut que les trois Bâtimens n'allassent se briser contre quelque terre, ou ne fussent engloutis par les vagues. Ils avoient bien éprouvé la même chose lorsqu'ils étoient entrés dans le Golphe par le Canal qu'ils nommoient de *la Sierpe* à côté de *la Punta del Arenal*, mais le vent les y avoit favorisés, au lieu qu'ici, étant surpris du calme, ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer, ni s'arrêter sans danger. Aussi l'Amiral se voyant engagé dans ce mauvais pas, dit que s'il en sortoit, il pourroit bien dire qu'il seroit sorti de la gueule du Dragon, & s'en étant enfin heureusement tiré, il donna à ce détroit le nom de *la boca del Drago*, qu'il porte encore aujourd'hui. 1498.

Ce qui le sauva, fut que la Marée commençant à perdre, le courant de l'Orénoque prit le dessus, & les entraîna en pleine Mer. L'éton- Imagina tous de Colomb.

nement de l'Amiral fut alors extrême, en
1498. voyant de l'eau douce si avant en Mer; car il étoit environ à 10. lieuës du fond du Golphe, d'où sortoit cette eau. La fraîcheur des matinées, qui continuoit toûjours, ne le surprenoit pas moins, & comme il avoit observé que se trouvant environ à 100. lieuës des Açorres, l'aiguille aimantée déclinoit d'un quart de vent au Nord-Oüest, que plus il avançoit au Ponent, plus l'air étoit doux & serein, les peuples plus traitables & moins noirs, & le pays plus beau; il s'alla mettre dans l'esprit, que la Mer montoit insensiblement de ce côté-là vers le Ciel, que la Terre n'étoit pas ronde, & que s'il alloit plus loin, il arriveroit enfin à une éminence, où se terminoit ce bas monde, & sur laquelle étoit situé le Paradis terrestre; il s'imagina même que l'eau douce, qu'il avoit rencontrée si avant en mer, pouvoit bien être celle de cette fontaine, dont l'Ecriture dit, que le Jardin de délices étoit arrosé, & d'où sortoient, par dessous la terre & le fond de la mer, les quatre Fleuves, dont il est parlé dans la Genese. Il n'y avoit pourtant rien que de très-naturel dans ce qui causoit sa surprise: la rapidité de l'Orénoque est extrême en tout têms, mais surtout dans les mois de Juillet & d'Août, que ce grand Fleuve est encore grossi par quantité de Rivieres & de Torrens, qui s'y déchargent alors; de sorte qu'il n'est pas fort étonnant que ses eaux demeurent long-têms séparées de celles de la mer, au milieu de laquelle on le voit passer impetueusement, & franchir même les plus fortes Marées.

Découverte de la pêche des perles.

L'Amiral ne fut pourtant pas long-têms dans l'erreur, dont je viens de parler; qu'on peut re-

regarder comme un de ces délires, auſquels les grands hommes ſont ſouvent encore plus ſujets, que les autres, & qui étoit d'autant plus excuſable dans Colomb, que le merveilleux de la découverte d'un Monde inconnu à tous les ſiecles paſſés, l'ébloüiſſoit peut-être encore un peu. Pour revenir, dès qu'il ſe vit hors de la bouche du Dragon, il fit le Nord, pour entrer dans le Golphe où on lui avoit dit que ſe pêchoient les Perles, & dont il lui donna le nom. Il en fit le tour, & fut par tout charmé de la beauté du pays. Au bout de quelques jours, la curioſité l'ayant engagé à deſcendre à terre, quantité de Sauvages vinrent à lui, portant au col de petites lames, qu'ils nommoient *Caracolis*, & qui avoient à peu près la figure des hauſſecols de nos Officiers. Ce nom de *Caracolis* étoit proprement celui du métal, dont ces lames étoient faites, ou plûtôt d'une compoſition de métaux, où l'or dominoit. Mais ce qui augmenta de beaucoup la joye des Caſtillans, c'eſt qu'ils apperçûrent quantité de femmes, qui avoient des colliers & des bracelets de perles, qu'elles leur donnerent preſque pour rien. On leur demanda en quel endroit préciſément ces perles ſe pêchoient, & elles firent entendre que c'étoit au voiſinage d'une Iſle, qu'elles montrerent à l'Occident. L'Amiral jugea que la choſe valoit bien la peine de s'y tranſporter; il tourna donc de ce côté-là, & après avoir fait ſix ou ſept lieuës, il aborda à une Iſle fort peuplée, qu'il nomma *la Marguerite*, laquelle à 15. lieuës de long ſur ſix de large; entre cette Iſle & la grande terre, que Colomb avoit enfin reconnu être un Continent, il apperçût deux

1498.

autres Isles plus petites, l'une se nommoit *Co-*
1498. *chem*, qui veut dire, *Venaison*, apparemment parce que le gibier y abondoit ; l'autre, qui n'est éloignée de la terre ferme, que de quatre lieuës, avoit nom *Cubagua*.

L'Amiral s'étant approché de celle-ci, vit au large des Indiens, qui pêchoient des perles : il leur envoya sa Chaloupe ; mais dès qu'ils l'eurent aperçuë, ils s'approcherent de l'Isle. La Chaloupe les suivit, & un Matelot ayant remarqué parmi eux une femme, qui portoit au col une grande quantité de fils de perles, il prit un plat de terre de Valence, peint de differentes couleurs, sur un assés beau vernis, le mit en pieces, & en présenta les morceaux à l'Indienne, qui lui donna en échange un bon nombre de ses perles. Il les porta à l'Amiral, qui le renvoya avec plusieurs autres bien fournis de plats de Valence, & de petites sonnettes ; ils ne tarderent pas à revenir avec trois livres pesant de perles, la plûpart médiocres, quelques-unes fort grosses ; car pour ce qu'on appelle la semence de perles, ce peuple n'en faisoit point de cas, & ignoroit même la maniere de la pêcher. Il est certain que, si Christophle Colomb eût voulu profiter de cette occasion, cette seule traitte eût pû dédommager l'Espagne des grandes avances, qu'elle avoit faites pour le Nouveau Monde ; mais il rappella d'abord sa chaloupe, & appareilla sur le champ.

Il arrive à San-Domingo.

Il avoit apparemment de bonnes raisons pour en user ainsi ; il fut pourtant accusé par ses ennemis d'avoir voulu tenir cette découverte secrette, afin d'en profiter tout seul ; mais il est certain, qu'encore qu'elle eût été publiée en

Espa-

Eſpagne par le retour des Vaiſſeaux, qui l'avoient faite, les Rois Catholiques en étoient déjà informés par des Lettres de l'Amiral; & peut-il en effet venir dans l'eſprit d'un homme ſenſé que Colomb, qui n'a jamais paſſé pour intereſſé, ait été pour cette ſeule fois aveuglé par la paſſion de s'enrichir au point, de ſe flatter qu'une choſe de cette nature, qui avoit pour témoins les équipages de trois Navires, ne ſe divulgueroit point? Ce fut le 15. d'Août que l'Amiral partit de Cubagua; & ce jour-là il fit à la faveur des courans 63. lieuës entre le lever & le coucher du Soleil. Les jours ſuivans il eût encore les vents & les courans extrêmement favorables, & le 19. il fit 100. lieuës & ſe trouva par le travers de la Beata, ayant dépaſſé San-Domingo de 25. lieuës; il en avoit pourtant été bien près, puiſque ſes navires furent apperçus de la ville. L'Adélantade ſe douta bien que c'étoit ſon frere, & envoya une Caravelle après lui: elle le trouva entre la Beata, & la grande Iſle, & le conduiſit le 22. à la Capitale, où il fût reçû avec des honneurs & des acclamations extraordinaires. 1498.

Mais la joye que devoit lui cauſer une telle réception, fut bien temperée par les fâcheuſes nouvelles, qu'il apprit en même têms. Nous avons vû qu'en partant des Canaries, il avoit envoyé en droiture à l'Iſle Eſpagnole trois de ſes navires; ils n'y étoient pas encore arrivés, les vents & les courants les ayant portés ſur les Côtes de la Jamaïque, qu'aucun de leurs Pilotes ne connoiſſoit; de ſorte qu'après avoir long-têms erré, ſans ſavoir où ils alloient, ils ſe trouverent à la côte de Xaragua, aſſez près

Progrès de la révolte de l'Alcaide Major.

de l'endroit, où Roldan, & ſa troupe vivoient
1498. à diſcretion ſans Dieu, & ſans loi, au milieu des Indiens, qu'un pareil voiſinage incommodoit beaucoup, & qu'une telle conduite ſcandaliſoit étrangement. Les Rebelles furent aſſés ſurpris de voir ſur cette côte trois Navires: ils craignoient d'abord que ce ne fuſſent des troupes, qu'on envoyoit contre eux, mais ils furent bien-tôt détrompés & raſſûrés: de leur côté ils n'eurent garde de faire connoître leur ſituation; les Chefs allerent viſiter les Capitaines ſur leurs bords, & en furent bien reçûs; ils demanderent des nouvelles de l'Amiral, & ils avertirent Carvajal & ſes deux collegues, qu'il n'étoit pas aiſé de remonter à San-Domingo de l'endroit, où ils ſe trouvoient, les courants dans toutes ces Mers portant preſque toûjours à l'Oueſt, auſſi bien que les vents, qui en ſont une des principales cauſes; juſques-là qu'on avoit vû des Navires mettre ſix mois à aller de la Beata à la Capitale; ils conclurent de là qu'ils feroient ſagement d'envoyer une partie de leur monde par terre, ſur-tout ceux, qui ſe trouvoient les plus incommodés de la Mer.

L'Alcaïde Major débauche pluſieurs Eſpagnols nouvellement débarqués.

Ce Conſeil dont on ne pouvoit pas pénétrer le motif, parut judicieux, & fut ſuivi; on débarqua des Ouvriers, gens, qui pour la plûpart avoient été tirés des priſons, & Jean Antoine Colomb fut prié de les conduire. Roldan ne les vît pas plûtôt à terre, qu'il leur exaggera la longueur & les difficultez du chemin, qu'ils avoient à faire, & beaucoup plus encore les travaux, qui les attendoient au terme fatal de leur exil; il leur parla enſuite de la hauteur & de la dureté des Colombs, & il leur ajoû-

ajoûta qu'ils pouvoient éviter tous ces malheurs, en s'attachant à lui, que dès ce moment ils seroient au bout de leurs travaux, qu'il ne tiendroit qu'à eux de mener une vie agréable, dans l'affluence de toutes sortes de biens, dont cette Province regorgeoit. Il n'en falloit pas tant pour persuader des gens du caractere de ceux, à qui l'Alcaïde s'étoit adressé; toutefois, de 40. qu'ils étoient, il y en eut huit, qui détestant sa perfidie, en allerent sur le champ avertir leurs Officiers. La surprise fut grande sur les Navires à cette nouvelle; on assembla le Conseil pour déliberer sur ce qu'il y avoit à faire, & il fut résolu que Carvajal iroit par terre à San-Domingo, avec une escorte capable de se faire respecter, & mettroit tout en usage pour ramener les Rebelles à l'obéïssance. Cette résolution prise, & Carvajal s'étant fait débarquer, les trois Navires, à qui l'Adélantade, averti par des Indiens, qu'on les avoit vûs à la côte, avoit envoyé une Caravelle pour leur servir de guide, arriverent heureusement à San-Domingo peu de jours après l'Amiral; mais comme la longueur du voyage leur avoit fait consumer les provisions, dont ils étoient chargés pour la Colonie, ils n'y porterent que de nouvelles bouches, qui firent bien-tôt croître la famine. On s'étonnera sans doute de ces frequentes disettes, dans un pays, où il y avoit si peu à faire pour se mettre en état de subsister indépendemment des secours d'Europe; mais on reviendra aisément de sa surprise, pour peu qu'on fasse attention que les Castillans, qui naturellement sont très-peu laborieux; l'étoient beaucoup moins dans un pays, où la chaleur extrême, la difference du 1498.

Climat, & ſouvent leurs débauches les ré-
1498. duiſoient d'abord à une foibleſſe, qui leur rendoit preſque impoſſible la culture de la terre: outre qu'ils ſe voyoient environnés d'un peuple nombreux, ſur lequel ils ne pouvoient s'empêcher de compter pour avoir des vivres, quelque expérience qu'ils euſſent que c'étoit là une très-foible reſſource pour eux, les Indiens ſouvent par mauvaiſe volonté, & plus ſouvent encore par un effet de leur indolence & de leur pareſſe naturelle, leur manquant preſque toûjours au beſoin.

L'Amiral eſſaye de les gagner.

Carvajal ſuivit de près ſes deux collegues, & quoique ſur ſon rapport il y eût peu d'eſperance de regagner les Révoltés; Colomb, à qui il importoit qu'on n'apprît en Eſpagne ce ſoulévement, qu'après qu'il ſeroit appaiſé, voulut encore tenter la voye de la douceur, avant que de prendre celle de la force; mais avant toutes choſes, il crut devoir mettre dans ſes interêts tous ceux, dont la fidelité pouvoit être ſuſpecte, & comme il ſavoit que pluſieurs ſouhaitoient avec paſſion de retourner en Eſpagne, & que le peu de liberté, qu'on avoit eu juſques-là ſur ce point, avoit fort contribué à former, ou du moins à groſſir le parti des méconteus, le 12. de Septembre il fit publier que, non ſeulement il permettroit à quiconque de repaſſer la Mer, mais qu'il fourniroit même des bâtimens, & des vivres à ceux qui voudroient s'embarquer. Pluſieurs accepterent l'offre, & l'Amiral tint parole. Roldan de ſon côté n'eut pas plûtôt apris l'arrivée de Colomb, qu'il s'approcha, bien accompagné, de Bonao, Bourgade, qui s'étoit formée auprès des Mines de S. Chriſtophle à 16. ou 17. lieuës de

de la Capitale. On fut quelque têms en doute du deſſein, qu'il avoit en faiſant cette démarche, & on eut tout lieu de connoître par la ſuite, qu'il étoit venu là également diſpoſé, & à ſe défendre, ſi on l'attaquoit, & à s'accommoder, ſi on lui faiſoit des propoſitions, qu'il pût accepter avec honneur & avec ſûreté. 1498.

Il ne tint pas à l'Amiral qu'il ne prît ce dernier parti. Balleſter qui étoit toûjours Commandant de la Conception, lui alla offrir de la part de Colomb une amniſtie en bonne forme, & lui repréſenta le préjudice, que ſa révolte cauſoit à la Colonie, au ſervice des Rois Catholiques, & à ſes propres interêts. Cet Officier eut auſſi ordre de l'aſſûrer, que l'amitié, dont l'Amiral lui avoit donné tant de marques, n'avoit rien perdu de ſa vivacité, qu'il le ſentoit au chagrin, qu'il avoit de voir un homme de ſon rang, dont il avoit répondu à leurs Alteſſes, ſe tenir à la tête d'une troupe de factieux & de bandits, mener avec des gens, qui avoient mérité la corde, une vie, qui deshonoroit également ſa religion & ſa patrie; détourner les tributs, qui ſe devoient payer à la Couronne de Caſtille, & mettre en péril une Colonie naiſſante, qui avoit tant coûté à l'Etat, & ſur laquelle les Rois leurs Maîtres avoient fondé de ſi grandes eſperances; que malgré tant d'excès criants, il oublieroit le paſſé, s'il vouloit rentrer dans ſon devoir, & que s'il ſouhaittoit d'autres garants, que ſa parole de Vice-Roi & d'Amiral, il étoit prêt, pour faciliter ſon retour à l'obéiſſance, d'entrer avec lui dans tous les engagemens, qui ne

Négociation de Balleſter avec Roldan ſans fruit.

feroient pas contraires à la dignité de ſa per-
1498. ſonne & de ſon caractere.

Balleſter s'acquitta de ſa commiſſion, avec le même zele, qu'il avoit déja fait paroître dès le commencement de cette révolte, mais avec auſſi peu de ſuccès. Il trouva Roldan à Bonao avec Eſcobar & deux autres de ſes principaux Officiers, nommés Adrien de Moxica, & Pierre de Garniz : il leur dit tout ce qu'il pût imaginer de plus fort, pour leur faire prendre des ſentimens plus raiſonnables, & il n'en reçût que des réponſes pleines de hauteur, & de mépris pour les Colombs, dont à les entendre parler, la vie étoit entre leurs mains; ils le chargerent même d'une Lettre adreſſée à l'Amiral, dans laquelle ils lui marquoient que, s'ils n'euſſent pas retenu leurs ſoldats, il y auroit long-têms que l'Adélantade auroit payé de ſa vie les torts, qu'il leur avoit faits. Après un long détail des griefs, qu'ils avoient contre D. Barthélemy & D. Diegue, ils ajoûtoient, qu'ils avoient long-têms ſoupiré après ſon retour, comme après la fin de leurs maux : qu'ils voyoient bien qu'ils s'étoient flattés d'une vaine eſperance, qu'ils ne pouvoient prendre aucune confiance en un ennemi, qu'ils ſavoient être réſolu à les perdre, ni reconnoître pour leur Vice-Roi un homme, qui ne craignoit point de ſacrifier la Juſtice à ſes interêts particuliers, & à ceux de ſa famille. Qu'au reſte ils ne vouloient plus entendre parler d'accommodement, à moins qu'on ne leur envoyât D. Alonſe Sanchez de Carvajal.

L'Amiral entre en défiance de Carvajal.

Cette Lettre embarraſſa l'Amiral, en qui elle faiſoit naître contre la fidelité de Carvajal

des

des soupçons assez bien fondés. Il savoit que cet Officier avoit demandé à la Cour, & obtenu sans sa participation une patente, qui lui donnoit dans l'Isle Espagnole une autorité peu inferieure à la sienne, & qu'il avoit eu Roldan & plusieurs de ses complices sur son Navire pendant deux jours, & ne les avoit pas arrêtez comme il le pouvoit; on assûroit même qu'il les avoit engagés à venir à Bonao, & avoit promis à l'Alcaïde Major, de l'associer au gouvernement, dont il devoit, disoit-on, se saisir en dépit de l'Adélantade, & en vertu d'une commission de la Cour, si l'Amiral ne revenoit pas. On ajoûtoit qu'il étoit en commerce d'amitié avec ce Chef de la rébellion, qu'il lui faisoit des présens, & qu'il en recevoit. On faisoit réflexion qu'à l'arrivée de Coronel, la crainte avoit parû saisir ces factieux, & les disposer à se soûmettre, & que six autres navires étant venus depuis ce tems-là d'Espagne, ils avoient repris cœur, ce qui faisoit juger qu'ils comptoient d'être soûtenus. On publioit encore que Carvajal leur avoit vendu des armes, & il étoit certain qu'il s'étoit fait escorter par Pierre de Gamiz, jusqu'assés près de la Capitale, sous prétexte qu'il avoit à passer sur les terres de quelques Indiens, dont il craignoit d'être insulté; enfin les Rebelles disoient tout haut que, s'ils avoient à se choisir un Chef, ils n'en voudroient point d'autres, que lui. 1494.

Il ne laisse pas de se servir de lui pour négocier avec Roldan.

Néanmoins tout bien consideré, l'Amiral qui vouloit absolument la paix, par la raison qu'il ne se voyoit pas en état de faire la guerre, & que d'ailleurs la guerre civile la plus juste, pouvoit fournir à ses ennemis bien des prétex-

tes pour lui nuire; l'Amiral, dis-je, se résolut
1498. à ne rien épargner pour mettre dans la plus grande évidence la sincerité de son procedé, & pour convaincre les moins prévenus en sa faveur qu'on avoit tort de l'accuser de prendre toûjours plus volontiers la voye de la severité, que celle de la douceur, il consentit à se servir de l'entremise de Carvajal. Il crut qu'après tout, cet Officier, qui étoit homme de condition, & passoit pour avoir de la droiture, ne feroit rien, qui pût le deshonorer, & il se flatta qu'une marque de confiance si peu attenduë & si peu meritée, ou le lui gagneroit, ou l'engageroit du moins à le servir fidellement. La suite fera voir qu'il en avoit bien jugé, mais il lui donna Ballester pour associé, & le chargea de la Lettre suivante pour l'Alcaïde Major.

Lettre de l'Amiral à Roldan.

„ Cher ami, mon premier soin en arrivant „ dans cette Capitale, après avoir embrassé „ mon frere, fut de demander de vos nouvel- „ les. Vous ne sauriez douter qu'après ma „ famille, vous n'ayiez depuis long-têms oc- „ cupé la principale place dans mon cœur, & „ j'ai toûjours tellement compté sur le vôtre, „ qu'il n'est rien, dont je ne me fusse entie- „ rement reposé sur vous; jugez par-là de ma „ douleur en apprenant que vous vous étiez „ brouillé avec les personnes du monde, qui „ me touchent de plus près, & me doivent „ être les plus cheres. On me consola néan- „ moins en me disant que vous attendiez mon „ retour avec ardeur; je me flattai alors que „ vos premiers sentimens à mon égard n'étoient „ point changés, & je m'attendois qu'aussi-tôt „ que vous sauriez mon arrivée, vous ne tar-

„ deriez

„ deriez pas à vous rendre auprès de moi; ne
„ vous voyant point paroître, & croyant que 1498.
„ vous apprehendiez quelque reſſentiment de
„ ma part, je vous envoyai Balleſter, pour
„ vous donner toutes les aſſûrances, que vous
„ pouviez déſirer. Le peu de ſuccès de cette
„ démarche a mis le comble à mon chagrin;
„ & d'où vous peuvent donc venir ces défian-
„ ces, que vous témoignez avoir de moi? En-
„ fin vous m'avez demandé Carvajal, je vous
„ l'envoye, ouvrez-lui votre cœur, & mar-
„ quez-lui ce que je puis faire pour regagner
„ votre confiance; mais au nom de Dieu ſon-
„ gez à ce que vous devez à la patrie, aux
„ Rois nos ſouverains Seigneurs, à Dieu, à
„ vous-même: prenez ſoin de votre réputa-
„ tion, & jugez plus ſainement de toutes cho-
„ ſes, que vous n'avez fait par le paſſé; con-
„ ſiderez avec attention, l'abîme que vous
„ creuſez ſous vos pieds, & ne perſiſtez pas
„ plus long-têms dans une réſolution déſeſpe-
„ rée. Je vous ai repréſenté à leurs Alteſſes,
„ comme un des hommes de la Colonie, ſur
„ qui elles pouvoient plus ſûrement compter;
„ il y va de mon honneur & du vôtre, qu'un
„ témoignage ſi avantageux ne ſoit pas démen-
„ ti par votre conduite; hâtez-vous donc de
„ vous remontrer tel, que je vous ai autrefois
„ connu; j'arrête les Navires, qui ſont tout
„ prêts à partir, dans l'eſperance que par une
„ prompte & parfaite ſoûmiſſion, vous me
„ mettrez en liberté de confirmer tout le bien,
„ que j'ai dit de vous. Je prie le Seigneur
„ qu'il vous ait en ſa ſainte garde. Le 20.
„ d'Octobre 1498.

Quel en fut le ſuccès.

Cette Lettre ſecondée de la prudence de Car-

1498. Carvajal, parut faire impreſſion ſur Roldan; il ſe laiſſa enfin perſuader d'aller trouver l'Amiral, mais ſes gens, qui craignoient d'être ſacrifiez au reſſentiment des Colombs, & qui avoient de la peine à quitter leur vie libertine, s'oppoſerent à ce voyage, & s'obſtinerent à vouloir qu'on traitât par Lettres & au nom de toute la troupe. L'Alcaïde Major parut mortifié de ce contre-tems, il écrivit une Lettre aſſés meſurée à l'Amiral, dans laquelle néanmoins il rejettoit ſur l'Adélantade la faute de tout ce qui s'étoit paſſé, déclaroit qu'il n'avoit rien fait contre le ſervice du Roi, & demandoit un ſauf-conduit pour aller à la Capitale avec ſes principaux aſſociés, dès qu'il ſeroit en liberté de le faire. Carvajal ſe chargea de porter cette réponſe à l'Amiral, & laiſſa Balleſter à Bonao. Balleſter écrivit auſſi à Colomb, que ſon ſentiment étoit, qu'on ne refuſât rien aux Rébelles, de ce qu'on pouvoit honnêtement leur accorder, ſurtout, qu'on leur permît de retourner en Caſtille, comme pluſieurs d'entr'eux le ſouhaittoient avec paſſion; qu'au reſte il n'y avoit point de têms à perdre, que le parti des mutins croiſſoit tous les jours, que déjà huit ſoldats de ſon eſcorte s'étoient donnez à eux, qu'il étoit à craindre que les autres ne ſuiviſſent un ſi pernicieux exemple, & que bien-tôt ces gens-là, ſi on ne ſe hâtoit de les diſſiper, ſeroient en état de tout entreprendre.

Embarras de l'Amiral.

Il eſt aſſés difficile d'exprimer l'embarras, où l'Amiral ſe trouva à la lecture de cette Lettre; il ſentoit la néceſſité abſoluë de finir cette affaire: les tributs ne ſe payoient point, ou étoient détournés par les factieux; les Inſulaires,

res, charmez de voir leurs vainqueurs occupez à s'entre-détruire les uns les autres, ne cultivoient point les terres dans le voisinage des Espagnols, & espertoient de les réduire par la famine, à évacuer leur Isle; il y avoit même tout à craindre de ce peuple irrité, pour peu qu'on en vînt aux armes. Enfin Colomb se persuada, que pour rétablir son autorité, & le bon ordre dans les Indes, il falloit poursuivre les Rébelles par la voye de la rigueur; mais ayant voulu assembler ses troupes pour marcher contre eux, presque tous ses soldats refuserent de le suivre, d'abord sous divers prétextes, & puis tout ouvertement, en disant qu'ils ne vouloient point répandre le sang de leurs Compatriotes. 1498.

Alors il fallut changer de systême; l'Amiral fit publier une Déclaration dattée du 9. de Novembre, laquelle portoit que pour ceux, qui dans le terme de 16. jours, où s'ils étoient trop éloignez, dans celui d'un mois, rendroient les armes; il y auroit abolition entiere du passé, qu'ils seroient traités avec toute la douceur & l'humanité convenable à des Chrétiens, & des Sujets des mêmes Princes, qu'on envoyeroit en Espagne tous ceux, qui le souhaitteroient, & qu'on payeroit à chacun ce qui étoit dû de sa solde. Outre cette créance generale dont la copie fut affichée à la porte de la Forteresse, l'Amiral envoya à Roldan, un sauf-conduit dont voici la teneur: „ D. Christophle Co- „ lomb Amiral de l'Ocean, Vice-Roi & Gou- „ verneur perpetuel des Isles & Terre-Ferme „ des Indes, pour le Roi & la Reine, nos „ souverains Seigneurs, que Dieu conserve, „ & Conseiller dans leur Conseil d'Etat, fai- „ sons

Déclaration de l'Amiral portant Amnistie pour les Rébelles.

1498. » ſions ſavoir à qui il appartiendra, que déſi-
» rant faire ceſſer les maux cauſés par la divi-
» ſion, qui s'eſt miſe pendant notre abſence,
» entre l'Adélantade notre frere, & l'Alcaïde
» Major, François Roldan Ximenez, & re-
» medier au préjudice, que le ſervice de leurs
» Alteſſes reçoit de ces troubles, nous avons
» jugé que ledit François Roldan devoit venir
» nous inſtruire par lui-même de ſes préten-
» tions, & nous expoſer ſes griefs, & en con-
» ſequence avons trouvé bon de lui donner,
» & lui donnons par ces Préſentes, au nom
» de leurs Alteſſes, toutes les aſſûrances, qu'il
» peut ſouhaitter, tant pour lui, que pour ceux,
» dont il voudra être accompagné de Bonao
» en cette Ville, promettant que, ni pendant
» le voyage, ni pendant leur ſéjour ici, ni
» juſqu'à leur retour à Bonao, il ne leur ſera
» fait aucun déplaiſir : dequoi nous donnons,
» ſuivant la coûtume d'Eſpagne, foi de Gen-
» tilhomme, & avons ſigné cet écrit de notre
» main. A la nouvelle Iſabelle ce 29. de No-
» vembre 1498.

Il écrit aux Rois Catholiques toute la ſuite de cette affaire.

Cependant les Navires ne pouvoient plus differer leur départ pour l'Eſpagne, le terme, qui leur avoit été preſcrit, étant paſſé depuis trois ſemaines ; quantité d'eſclaves Indiens, qu'on y avoit embarqués, étoient déjà morts, & les équipages, qui apprehendoient de manquer de vivres, demandoient avec empreſſement qu'on les expediât. L'Amiral fut donc forcé de les faire partir, & il ne put ſe diſpenſer d'inſtruire par cette voye la Cour de ce qui ſe paſſoit dans l'Iſle. Il pria en même tems leurs Alteſſes de lui envoyer des Religieux, pour inſtruire les peuples dans la Religion Chré-

Chrétienne, & quelque habile homme, pour adminiſtrer la Juſtice, ſans quoi les Prédicateurs & Miſſionnaires ne ſeroient pas, diſoit-il, d'une grande utilité. Il mandoit encore, qu'à la verité le changement d'air, l'excès de la chaleur, & la crudité des eaux, avoient dans les commencemens cauſé quelques maladies, mais qu'elles avoient heureuſement ceſſé, que les Caſtillans ſe faiſoient au Climat de l'Iſle, que le pays ſe fourniſſoit de vivres, & qu'aux vêtemens & au vin près, il ne ſeroit plus bientôt néceſſaire de rien faire venir d'Eſpagne pour la vie. Il parloit enſuite de la pêche des perles, ſur quoi il marquoit les meſures qu'il falloit prendre pour s'en aſſûrer. Au ſujet de Roldan, après avoir expoſé en peu de mots les commencemens & les progrès de ſa révolte, il ajoûtoit, que ce chef des Rébelles prétendoit n'avoir beſoin d'aucun pardon, diſant que tout ce qui s'étoit paſſé, n'étoit qu'un different perſonnel entre lui & l'Adélantade; qu'encore que cela ne fût pas vrai, il croyoit néanmoins devoir s'abſtenir d'être Juge dans cette cauſe, & qu'il ſupplioit leurs Alteſſes, ou leur Conſeil de vouloir bien en connoître, de faire venir en Eſpagne les parties, comme l'Alcaïde Major le requeroit, & de s'en rapporter ſurtout à Carvajal & à Balleſter. Qu'il ne répondoit pas, ſi les factieux ne ſe mettoient inceſſamment en regle, & s'ils continuoient leurs brigandages, qu'il ne fût contraint d'employer pour les réduire, toutes les forces, qu'il avoit entre les mains, ſans quoi la Colonie ſeroit pérduë, que ce ſoulévement étoit l'unique ſujet, qui l'avoit empêché d'envoyer D. Barthélemy ſon frere continuer la découverte de la

1498.

Ter-

Terre-Ferme, comme il en avoit eu la penſée,
1498. qu'il tenoit trois Bâtimens tout prêts pour cette expédition, mais qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe priver d'un tel ſecours, & ſurtout d'un auſſi brave homme que l'Adélantade, tandis qu'il n'étoit pas en ſûreté dans la Capitale même. Enfin, comme il ſavoit qu'on ne ceſſoit de repréſenter au Roi & à la Reine, que les Indes étoient à charge à l'Etat, il s'appliqua à faire voir que ces bruits n'avoient point d'autre fondement, que la jalouſie des Grands, qui par les mauvaiſes affaires, qu'ils lui ſuſcitoient, le mettoient hors d'état de profiter des découvertes, qu'il avoit déjà faites, & d'en faire de nouvelles. En effet, il n'y a aucun lieu de douter que, ſans la révolte de Roldan, qui étoit fomentée en Eſpagne par plus d'une perſonne en place, D. Barthélemy n'eût découvert la nouvelle Eſpagne; il eſt certain du moins, & Colomb le fit remarquer à leurs Alteſſes, que, ſi on n'eût pas ſi long-têms differé ſon armement, tous ces malheurs ne ſeroient pas arrivés, ou n'auroient pas eu les ſuites fâcheuſes, qui faiſoient le ſujet de ſon inquiétude.

Roldan écrit de ſon côté & trouve de l'appui à la Cour.

L'Amiral ſe doutoit bien que Roldan ne manqueroit pas d'écrire de ſon côté: il ne fut pas trompé dans ſa conjecture, & ſon malheur fut que ce ſéditieux trouva des appuis parmi quantité de perſonnes puiſſantes, qui furent ravis d'avoir une occaſion de perdre les Colombs. L'Evêque de Badajoz étoit de ce nombre, du moins l'Amiral a toûjours crû que les plus rudes coups, qui lui furent portés dans la ſuite, partoient de ce Prélat. Les Rois Catholiques en furent pourtant pas auſſi aiſés à ſurprendre, qu'on

qu'on l'avoit eſperé, les derniers Vaiſſeaux avoient apporté une aſſés belle Cargaiſon en cotton, en or, en perles, en indigo, en bois de Breſil, & en pluſieurs autres marchandiſes précieuſes, ce qui faiſoit tomber bien des diſcours, qu'on ne ceſſoit point de tenir contre l'Amiral, mais nous verrons bientôt que les batteries furent ſi bien dreſſées, ſi bien ſervies, & en ſi grand nombre, que l'innocence fut opprimée, & ne s'eſt jamais bien relevée. 1498.

Pour revenir à Roldan, il prit enfin le parti d'aller trouver l'Amiral à San-Domingo, mais ſon veritable deſſein étoit de lui débaucher autant qu'il pourroit de ſes gens. Et il fit bien connoître par la hauteur, avec laquelle il parla, & par les demandes, qu'il fit, qu'on ne devoit pas ſe flater de lui voir mettre les armes bas. L'Amiral ne voulut pourtant pas lui faire connoître toute l'indignation, que lui cauſoit une conduite ſi indigne, il lui fit même des propoſitions fort raiſonnables, & comme Roldan lui eut répondu qu'il ne pouvoit rien réſoudre ſans en avoir conferé avec ſon conſeil, Colomb le fit accompagner à ſon retour par Diego de Salamanca ſon Maître-d'Hôtel. A peine étoient-ils arrivés à Bonao, que Roldan, comme s'il ſe fut repenti des avances, qu'il avoit faites, en allant trouver ſon Général, lui écrivit une Lettre fort inſolente, lui propoſa des conditions, qu'il ſavoit bien lui-même ne pouvoir être acceptées, & ſans attendre de réponſe, partit pour la Conception, dont il eſperoit de s'emparer par ſurpriſe.

Entrevuë de Roldan avec l'Amiral ſans fruit.

L'Amiral ne ſe rebuta point, il commença par publier une nouvelle Amniſtie accompagnée de toutes les promeſſes, qu'il avoit déjà fai-

Carvajal conclut un accommodement avec les Rébelles.

1498. faites à son arrivée, il mit ensuite Carvajal aux trousses des Rébelles, & lui donna un plein pouvoir pour agir suivant que sa prudence & les occurrences le demanderoient. Ballester étoit dans le Fort de la Conception lorsque Roldan se présenta devant la Place, elle étoit forte & défenduë par un brave homme, les Rébelles desesperant de l'emporter d'assaut, se préparoient à la prendre par famine, & en avoient déjà détourné les eaux, lorsque Carvajal les joignit. Ils s'éloignerent, dès qu'ils l'apperçurent, & peu de jours après les négociations recommencerent, entre cet Officier & Roldan. Elles furent conduites avec tant de dexterité de la part du premier, que l'on convint enfin de ces conditions. 1°. Que tous ceux, qui voudroient repasser en Castille, le pourroient en toute liberté, & que l'Amiral leur feroit préparer deux bâtimens au Port de Xaragua, où il étoit plus aisé d'avoir les provisions nécessaires pour le voyage. 2°. Qu'au lieu des Esclaves, qu'ils avoient d'abord demandés, on leur permettroit d'embarquer les jeunes Indiennes, qui se trouveroient grosses, ou nouvellement accouchées de leur fait, mais qu'ils n'emmeneroient aucun Insulaire malgré lui. 3°. Que l'Amiral leur donneroit à tous des certificats de leurs services, & bonne conduite, & qu'on leur feroit restituer tout ce qu'on avoit saisi sur eux. 4°. Qu'on prendroit des mesures pour la sûreté des effets, qu'ils laisseroient dans l'Isle en partant pour l'Espagne.

Nouveaux incidens, qui le rompent.

Roldan signa sur le champ ces articles le quatorziéme de Novembre, à condition, qu'ils seroient ratifiés dans dix jours par l'Amiral. Colomb

lomb les ſigna le 21. & mit à ſon tour une condition, à ſavoir que les Rébelles partiroient dans cinquante jours pour l'Eſpagne. Il donna auſſitôt les ordres néceſſaires pour que les deux Navires ſe trouvaſſent à Xaragua au têms marqué. Les Rébelles s'étoient mis en chemin pour s'y rendre, mais comme pluſieurs témoignerent n'avoir nulle envie de paſſer en Eſpagne, il leur fit dire qu'il leur laiſſoit ſur cela une liberté entiere, & offrit même de mettre à la ſolde du Roi tous ceux, qui voudroient reſter dans l'Iſle, & s'y établir. Il partit enſuite pour aller viſiter Iſabelle, dont il confirma le Gouvernement à Dom Diegue ſon frere, en lui recommandant d'obliger les Caciques à payer exactement les tributs, & il envoya en même têms Carvajal à Xaragua, pour tenir la main à l'éxécution du Traité. Les Bâtimens, qu'on avoit promis aux Rébelles, étoient en chemin pour ce Port, mais ayant été battus d'une violente tempête, ils ne purent ſe rendre dans le têms, dont on étoit convenu, & Roldan prit ce prétexte pour refuſer de s'en tenir à ce qui avoit été conclu. Carvajal au deſeſpoir de cet incident, fit faire aux Rébelles une ſommation dans les formes, mais ils s'en mocquerent. 1498.

L'Amiral averti de ce qui ſe paſſoit, en fut d'autant plus chagrin, qu'il avoit eu bien de la peine à ſe réſoudre de donner aux Mutins deux Navires, dont il avoit fort envie de ſe ſervir pour envoyer à l'Iſle des Perles, & pour continuer enſuite la découverte du Continent. Il prit néanmoins encore ſur lui d'écrire à Roldan & à Moxica, & il le fit de la maniere du monde la plus propre à les gagner. Il n'y réuſſit 1499. Nouvel accord conclu & executé.

fit pas, & le premier lui fit une réponſe fort
1499. haute. Toutefois Carvajal ayant trouvé jour à reprendre encore une fois la Négociation, on parut ſur le point de s'accorder. Il eſt vrai que Colomb eut beſoin de tout le flegme Italien, & de toute ſa modération, pour eſſuyer les incartades de Roldan, lequel ſembloit chercher à le laſſer par ſes inſultes, ou à l'engager à quelque coup violent, qui lui ſervît de prétexte pour reſter armé. Mais l'Amiral accorda tout, & de grandes raiſons l'y déterminerent. Le mal devenoit contagieux: les Indiens paroiſſoient en bien des endroits fort diſpoſés à ſe ſoulever: ceux des Caſtillans, qui juſques là étoient demeurés fideles, commençoient à dire tout haut, que s'ils ſe fuſſent joints à Roldan, ils ſe ſeroient enrichis, & auroient la liberté de retourner en Eſpagne. Pluſieurs même parloient de s'en aller dans la Province de Higuey, où ils croyoient trouver de l'or, & vivre dans l'indépendance, comme avoient fait les Révoltés à Xaragua. Ainſi c'étoit une néceſſité pour l'Amiral de finir, à quelque prix que ce dût être, & il ne fit difficulté ſur rien. Les Articles furent enfin ſignés & executés de bonne foi.

L'Amiral balance s'il n'ira pas en Eſpagne.

Les deux Caravelles ne tarderent pas beaucoup après cela à mettre à la voile. Colomb fut fort tenté de s'embarquer ſur une des deux, pour informer lui-même le Roi & la Reine de toute cette affaire, à laquelle il venoit d'apprendre qu'on donnoit en Eſpagne un tour, qui ne lui étoit point favorable; & il eût tout lieu dans la ſuite de ſe repentir de n'avoir pas ſuivi ce mouvement. Mais le zele du bien public l'emporta ſur ſes propres interêts; il crut

ſa

sa présence nécessaire dans l'Isle, où quelques Ciguayos faisoient mine de remuer, & il se contenta d'envoyer à sa place Ballester & Garcias de Barrantez, ausquels il donna un Mémoire très-circonstancié de tout ce qui s'étoit passé, signé par Carvajal, par Coronel, & par plusieurs autres personnes en place, pour être présenté au Roi & à la Reine. 1499.

Il rend compte aux Rois Catholiques de tout ce qui regarde les Séditieux.

Après un détail exact de tous les brigandages & des excès en tout genre commis par les Séditieux, l'Amiral exposoit dans cet écrit les funestes effets, que cette révolte avoit produits, la nécessité, où il s'étoit trouvé, de consentir à tout, pour ne pas mettre la Colonie en risque, & combien il seroit dangereux que leurs Altesses ratifiassent un accord souscrit par force, & indigne de la Majésté Royale; il insinuoit même que depuis la consommation du Traité les Rébelles s'étoient comportés d'une maniere, qui mettoit la Cour en liberté de ne rien tenir de ce qu'on leur avoit promis; outre qu'ils étoient redevables de tous les tributs des Rois & des Seigneurs Indiens, qu'ils avoient détournés; qu'il n'avoit pu leur donner un acquit de ces dettes, ni infirmer deux Sentences, par lesquelles ils avoient été déclarez traitres, convaincus du crime de Rébellion, & condamnés à toutes les peines encouruës par les criminels de Leze Majesté. A la fin du Mémoire l'Amiral renouvelloit ses instances pour avoir un Magistrat habile, demandoit qu'on y ajoûtât un Intendant des Finances, ou Thrésorier Royal; representoit que, si leurs Altesses vouloient être bien servies par les Gouverneurs & Commandans, qu'il établissoit dans les Indes sous leurs Ordres, il falloit les honorer

norer & les récompenſer à proportion de leurs
1499. ſervices ; ſans quoi on les expoſoit à la tentation de veiller plûtôt à leurs interêts, qu'à celui du Prince ; il prioit auſſi qu'on lui envoyât ſon fils aîné D. Diegue, pour le former aux grandes affaires, puiſqu'il devoit heriter de ſes deux Charges d'Amiral & de Vice-Roi.

Origine des départemens d'Indiens.

Les deux Caravelles, qui portoient ces dépêches, mirent à la voile au commencement d'Octobre, & le 19. du même mois, Roldan, qui étoit rentré dans l'exercice de ſa Charge, préſenta à Colomb une Requête de la part de 102. de ſes Compagnons, leſquels vouloient s'établir dans l'Iſle, & demandoient des terres dans la Province de Xaragua. L'Amiral comprit que s'il laiſſoit un ſi grand nombre de ces gens-là enſemble, il étoit à craindre qu'ils ne perpétuaſſent la rébellion ; il tira cette affaire en longueur, & les mécontens s'étant enfin diviſés en pluſieurs bandes, il ne fit plus aucune difficulté de leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient. Le plus grand nombre s'arrêta à Bonao, d'autres ſe placerent au milieu de la Vega-Real, ſur les bords de la Riviere verte ; quelques-uns paſſerent ſix lieuës au delà de Sant-Yago, en tirant vers le Nord. On donna à chacun du terrein à diſcretion, avec mille pieds de Manioc, & on obligea les Caciques voiſins de faire cultiver ces terreins par leurs Sujets, & c'eſt de là qu'on a pris l'idée de ces partages d'Indiens, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite, ſous les noms de Départemens, de Diſtributions, de Commandes, & de Conceſſions.

*Repartimientos.*

Ojeda & Americ Veſpuce

Roldan continuoit cependant toûjours à ſe comporter avec l'Amiral, plûtôt en vainqueur, qui

qui a donné la Loi, qu'en criminel, à qui on a fait grace. Colomb, de son côté, dissimuloit ses insultes, dont il esperoit que la Cour le vengeroit enfin: il se servit même de lui, comme s'il eût eu une entiere confiance en sa fidelité, & cela, dans une occasion délicate, où il semble qu'il risquoit beaucoup plus, que sa prudence ne le permettoit: voici de quoi il s'agissoit. La nouvelle de la découverte du Continent, & de la pêche des perles, avoit extrêmément réveillé la jalousie des rivaux, & des ennemis de l'Amiral-Vice-Roi; & comme les premiers avis de la révolte de l'Alcaïde Major, avoient causé de grandes inquiétudes à la Cour, ils profiterent de cette occasion, pour jetter dans l'esprit de Ferdinand & d'Isabelle la semence de bien des soupçons contre lui, & contre sa famille. Ils représenterent cette révolte comme le fruit de la dureté, & de l'incapacité des trois freres dans le gouvernement, & ils blâmerent surtout l'Amiral, de n'avoir pas éteint d'abord, comme il le pouvoit, un feu capable de causer dans les Indes un incendie général. Fonseca, qui cette même année passa de l'Evêché de Badajoz à celui de Cordouë, entra même si bien dans ce dernier sentiment, qu'il écrivit sur cela des Lettres assez dures à Colomb; mais celui-ci lui auroit sans doute plus volontiers pardonné l'amertume de son stile, que l'infidelité, qu'il lui fit dans le même têms.

1499. partent pour les Indes.

Alphonse de Ojeda étoit retourné depuis peu en Espagne, & il se trouva à la Cour, lorsqu'on y reçut les Mémoires du dernier Voyage de l'Amiral. Il étoit bien venu chez le Prélat Ministre, & il ne pouvoit gueres ignorer que

les Colombs ne lui étoient pas agréables. Cette connoissance lui fit naître la pensée de partager avec l'Amiral la gloire de ses Découvertes ; il demanda à l'Evêque de Cordouë la communication des Mémoires, dont je viens de parler, & il l'obtint sans peine. Après les avoir examinés, il comprit qu'il lui seroit aisé de continuer ce qui avoit été si heureusement commencé ; il fit son plan, le montra au Ministre, qui l'agréa, & il en reçût une permission par écrit, mais qui ne fut point signée, & qui fut même apparemment ignorée des Rois Catholiques, de découvrir tout ce qu'il pourroit du Continent des Indes, à condition, qu'il n'entreroit pas sur les terres du Roi de Portugal, ni sur celles, qui avoient été découvertes par Christophle Colomb, avant l'année 1495. c'est-à-dire, dans ses deux premiers Voyages : par-là, nulle partie du Continent n'étoit exclue de cette commission, non plus que l'Isle des perles, ce qui étoit formellement contraire aux conventions faites entre l'Amiral & la Couronne de Castille. 1499.

Infidelité d'Americ Vespuce.

Ojeda muni de cette piece, se rendit en diligence à Seville, où il eut bientôt trouvé des fonds pour l'Armement, qu'il projettoit. Jean de la Cosa, un des plus habiles Pilotes, qui fussent alors en Europe, s'engagea à lui. Americ Vespuce, riche Marchand Florentin, non seulement s'y interessa pour une somme considerable, mais voulut même être du voyage ; & Ojeda en eût d'autant plus de joye, que cet Italien avoit la réputation d'être habile dans la Navigation, l'Astronomie & la Cosmographie. C'est ce même Americ Vespuce, qui à son retour en Europe, publia une Relation de son

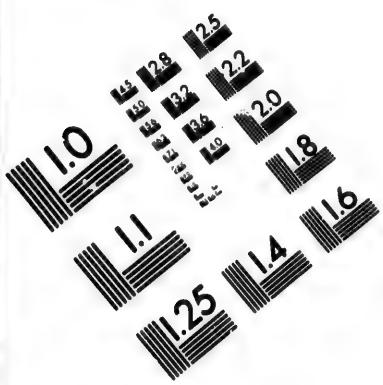
son Voyage, dont il ne fait aucune difficulté de s'attribuer tout l'honneur ; il eut même la hardiesse d'y avancer, qu'il avoit le premier de tous découvert le Continent du Nouveau Monde, & il en fut si bien crû sur sa parole, quoique démentie par la notorieté publique, que son nom est devenu celui de cette quatriéme partie de la Terre, qui seule égale, si même elle ne surpasse pas les trois autres en grandeur, & en richesses. Exemple mémorable, & trop souvent renouvellé du peu de fondement de ce qu'on appelle grand Nom, & qui fait voir d'une maniere sensible que la hardiesse & l'impudence emportent souvent la récompense dûë au mérite, & que l'ignorance & l'injustice président à la plûpart des jugemens des hommes. 1499.

Succès de ce voyage.

On peut bien croire que Colomb ne fut pas insensible à tant, & de si injustes entreprises contre ses droits, & contre sa gloire ; mais il eut bien d'autres plaintes à faire dans la suite, & qui ne furent pas mieux écoutées. Les Espagnols, de leur côté, ont bien de la peine à digérer, qu'un étranger sans caractere, ait eu la gloire de donner son nom à un grand Continent, qui avoit déjà été découvert par leur Amiral, & préférablement à Ojeda, qui commandoit la Flotte, où Americ Vespuce n'étoit que passager, & à la Cosa qui la conduisoit. Dans le vrai, aucun des trois ne méritoit cet honneur. La premiere terre, où ils aborderent, fut à 200. lieuës à l'Orient de l'Orénoque, & Vespuce, pour persuader au Public qu'il avoit le premier découvert ce Golphe, avança que son voyage avoit duré 25. mois ; en quoi il fut démenti par le serment, que prêta

juridiquement Ojeda pour atteſter le contraire.
1499. Ayant enſuite paſſé la Bouche du Dragon, ils continuerent encore leur route à l'Oueſt pendant 200. autres lieuës, juſqu'au Cap de *la Vela*, qui fut ainſi nommé par Ojeda. Ils découvrirent dans cette courſe le Golphe *de Venezuela* ou de la petite Veniſe, auquel ils donnerent ce nom à cauſe d'un Village, qu'ils y trouverent bâti ſur pilotis dans de petites Iſles, avec des ponts de communications de l'une à l'autre. D'autres diſent que ce n'étoit que des cabannes dreſſées ſur des arbres. Du Cap de la Vela, Ojeda revint à la Marguerite, & ſes Navires faiſant eau de toutes parts, il les mit en carene, à la côte *de Cumana*, auprès d'un Village nommé *Maracapana*, où les Indiens le reçurent avec de grandes démonſtrations d'amitié, & lui furent d'un très-grand ſecours dans l'embarras, où il ſe trouvoit. Il y fit même conſtruire un brigantin, & ayant enſuite pris au Nord, il mit pied à terre dans une des Iſles Caraïbes, où il ſe battit pendant pluſieurs jours contre les Inſulaires, dont il tua un très-grand nombre. Americ Veſpuce a encore avancé, que de cette Iſle ils étoient revenus tout droit en Caſtille, ſans paſſer par l'Iſle Eſpagnole; mais il fut prouvé au Fiſc Royal, ſur le ſerment d'Ojeda & d'André de Moralez, un de ſes Pilotes, que ce fut dans ce même têms qu'arriva tout ce que nous allons voir, qui ſe paſſa entre le même Ojeda & Chriſtophle Colomb. Il eſt donc certain que nos avanturiers s'étant remis en mer après avoir défait les Caraïbes, firent voiles vers l'Iſle Eſpagnole, & que le 5. de Septembre 1499. ils prirent terre au Port d'Yaquimo, où ils avoient deſſein de char-

phe Ord.re du Roi.
agua Juin 1730.
re
7
324



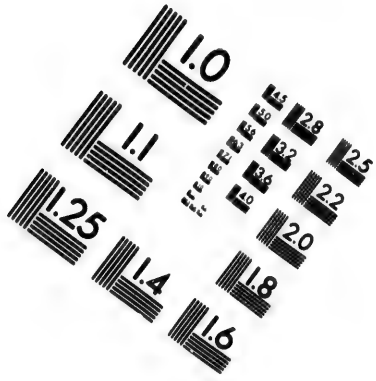
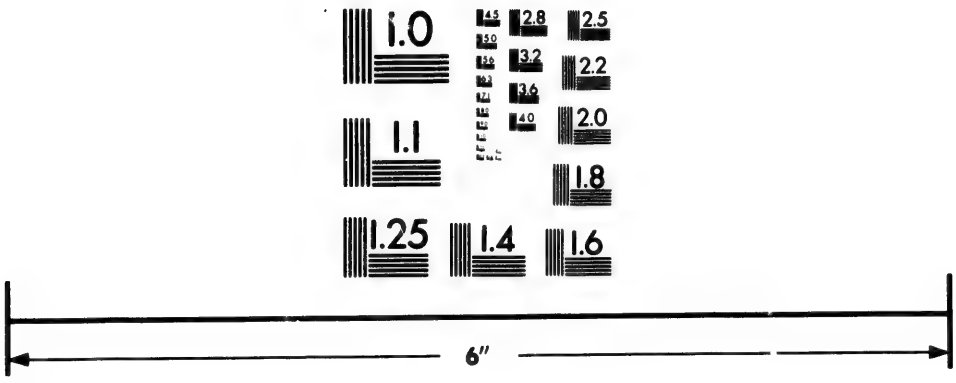
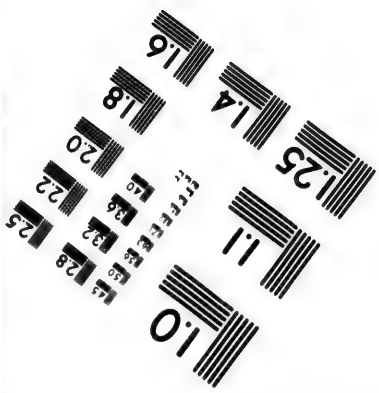
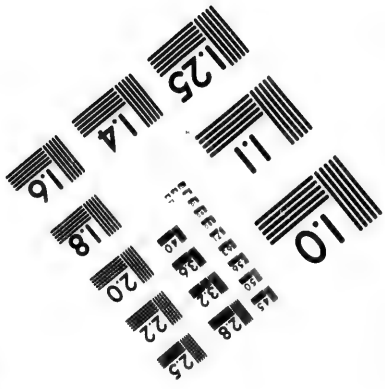




**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CURACAO
ISLES SOU
selon que plusieurs
GOLFE DE VENEZUELA
Coro
Giraharas
Indiens non soumis.
Valencia
Laguna de Tacarigua
VENEZUELA
Llanos de Carora
Terres arides
Portillo de Carora
Nueva Xerez
selon quelques auteurs
LOS LLANOS DE VENEZ
Ces quatre ou Plaines
Elles sont très unies
et inondées dans la
Barquisimeto
Tocuyo
Coyones
Guanaguanare
Chaquetios
Toreros
Barbudos
Merida
Valle de Cucuta
Sierras
Nouv.au Roy.me

VENT
SOUS LE
selon que plusieurs le prétendent
Orchilla
Roca
LA MARGUERITE
Cubagua
Punta de Arya
de Cariaco
ARACAS
d'où vient le bon Cacao
CUMANA
Les Espagnols ont une Peuplade à 40. lieues de Cumanacoa vers le Sud etc. nommée San Felipe de Austria, et située dans des Montagnes.
LLANOS ou LES PLAINES DE VENEZUELA
Ces quatre ou Plaines s'étendent jusqu'à l'Orinoque vers le Sud: Elles sont très unies, coupées de grandes Rivieres, et inondées dans la Saison des Pluies.
CARTE PARTICULIERE DU GOUVERNEMENT DE VENEZUELA
DRESSÉE
Sur ce que les Espagnols en ont écrit
PAR LE Sr D'ANVILLE
Geographe Ord.r du Roi.
Juin 1730.
Lieues Espagnoles, à 17½ au Degré.
Lieues Marines, à 20 au Degré.
Lieues communes de France à 25 au D.
340
341
342
343
344

charger du bois de Brefil, qui se trouvoit alors en quantité dans tout ce quartier-là. 1499.

L'Amiral en fut bientôt instruit, & envoya l'Alcaïde Major à Ojeda, pour lui commander de se retirer. Roldan trouva ce Capitaine assés mal accompagné dans un village d'Indiens, à six ou sept lieuës de l'endroit, où ses Navires étoient mouillés. Il pouvoit l'arrêter prisonnier, mais il ne le fit pas; il lui demanda seulement à voir ses provisions, & pourquoi il coupoit du bois de Brefil, sans en avoir obtenu la permission de l'Amiral, & sans lui avoir envoyé faire une civilité. Ojeda répondit qu'il avoit laissé ses provisions dans son Bord, qu'il comptoit bien d'aller rendre ses devoirs à l'Amiral, & que s'il avoit différé jusques-là à s'acquitter de ce devoir, c'est qu'il n'en avoit pas encore eu la commodité. L'Alcaïde se contenta de cette réponse, & après avoir visité les Navires d'Ojeda, il reprit, sans rien entreprendre, le chemin de San-Domingo. Conduite d'Ojeda avec l'Amiral.

Quelque têms après on sut qu'Ojeda étoit avec ses vaisseaux à la côte de Xaragua: l'Alcaïde Major y fut encore envoyé, & en y arrivant, il aprit que plusieurs des nouveaux habitans de ces quartiers-là s'étoient déclarés pour lui, avoient voulu contraindre par la force les autres à suivre leur exemple, & qu'il y avoit même eu de part & d'autre du sang répandu. Il connut alors la faute, qu'il avoit faite, en ne s'assûrant pas de ce Capitaine auprès du Port d'Yaquimo, & il eût bien voulu la réparer, mais Ojeda étoit sur son Bord. Il lui écrivit pour lui proposer une entrevûë, elle ne fut pas acceptée, & après que ces deux hommes, qui se craignoient également l'un l'autre, 1499. 1500.

& qui étoient tous deux gens d'esprit & de ré-
1499. solution, se furent quelque têms observés; O-
jeda s'éloigna, & alla faire quelques provisions
1500. dans la province de *Cahay*, à 12. lieuës de Xaragua, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui *l'Arcahay*. Roldan l'y suivit, & après bien des difficultés, qu'il surmonta par son adresse & par son courage, il l'engagea enfin à une conference, dont le fruit fut la retraite d'Ojeda. En quoi il faut convenir qu'il rendit un service essentiel à l'Amiral, qui alloit se trouver replongé dans un abîme de troubles & de séditions, d'où il ne lui auroit pas été facile de se retirer. Il en fut quitte pour quelques insultes, qui lui aprirent, ce qu'il savoit déjà bien, qu'on étoit sûr d'être appuyé en se déclarant son ennemi. Ojeda lui écrivit en partant que n'ayant pû venir à bout de le perdre dans son Isle, il alloit le faire connoître au Conseil d'Espagne, où l'on sauroit bien lui faire justice. Ce fut vers la fin de Fevrier 1500. qu'il appareilla pour retourner en Castille, d'où il étoit parti le 20. Mai de l'année précedente.

Cependant l'Amiral ne connut bien le danger, qu'il avoit couru en cette occasion, qu'après qu'il fut passé. Le feu de la sédition mal éteint, se réveilloit déjà de toutes parts; & pour peu qu'Ojeda eût été instruit de la disposition, où étoient les esprits d'un grand nombre de personnes, il se fut apparemment donné bien de garde de quitter si aisément la partie. Mais Colomb n'ayant plus rien à craindre de ce côté-là, n'eût pas beaucoup de peine à dissiper ces commencemens d'une révolte renaissante; les plus coupables furent pendus, & entre autres Adrien de Moxica, & le calme fut

fut rétabli partout. Ce calme, à la vérité, ne fut pas de durée, & il cachoit même une horrible tempête, dont tout ce qui s'étoit passé jusques-là, n'étoit qu'un léger prélude. En effet, tandis que Christophle Colomb, s'appuyant trop sur son innocence, & sur la protection de la Reine Isabelle, se croyoit inaccessible à tous les traits de ses ennemis, ceux-ci firent jouer tant de ressorts, les accusations intentées contre lui, furent conduites avec tant d'art, & vinrent de tant d'endroits, qu'il se fit comme un cri général, contre lequel la protectrice même ne put tenir. 1499. | 1500.

Mouvement à Grenade contre les Colombs.

La Cour se trouvoit alors à Grenade, où s'étoient rendus, comme de concert, environ 30. personnes revenus depuis peu de l'Isle Espagnole, qui paroissoient avoir entrepris de soulever la populace contre les Colombs & contre la Cour, qui les soûtenoit. Ils publioient sans cesse mille calomnies contre l'Amiral, & il n'est rien qu'ils n'imaginassent pour le rendre odieux au peuple, & suspect au Roi, à qui l'on avoit déjà écrit des Indes, que cet étranger songeoit à se rendre Souverain de tous ces grands Pays; or on sait l'impression, que pouvoit faire sur l'esprit ombrageux de Ferdinand, une accusation de cette nature. Un jour les Séditieux, dont je viens de parler, ayant acheté une charge de raisins, s'assirent à terre au milieu de la place pour la manger; & se mirent à crier, que le Roi & les Colombs les avoient réduits à la misere, où on les voyoit, en ne leur payant pas le salaire, qu'ils avoient mérité dans les pénibles travaux des mines. Ferdinand ne paroissoit presque point dans les ruës de Grenade; que ces insolens ne le pour-

—— suivissent avec de grands cris, en lui demandant leur paye ; & s'ils voyoient passer les enfans de l'Amiral, qui étoient encore Pages de la Reine : „ Voilà, s'écrioient-ils, les fils de „ ce traître, qui a découvert de nouvelles terres, pour y faire périr toute la noblesse de „ Castille". Le Roi, qui n'avoit pas, à beaucoup-près, la même affection pour l'Amiral, que la Reine, se rendit bien plûtôt à la vûë d'un soulévement si universel, Isabelle tint bon plus long-têms ; elle se laissa pourtant persuader à la fin, & ce qui porta dans son esprit le dernier coup au malheureux Colomb, ce fut une chose, à quoi personne ne pensoit.

1499. 1500.

La Reine s'irrite contre lui, & le dépose de la Vice-Royauté.

Nous avons vû qu'une des conditions du traité fait avec Roldan, portoit que ceux des Rébelles, qui voudroient repasser en Espagne, auroient la permission d'emmener avec eux les filles, ou femmes Indiennes, qui s'étoient laissé abuser, & se trouvoient, ou actuellement enceintes, ou nouvellement accouchées. Plusieurs ne se contentant pas de ces créatures, dont ils ne pouvoient pas tirer de grands services, avoient apparemment embarqué des hommes, ou à l'insû, ou par la connivence de l'Amiral, lequel étoit obligé de fermer les yeux sur bien des choses, qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'empêcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nombre de ces Esclaves montoit à 300. & la Reine, qui n'avoit rien tant recommandé, que de ne point attenter à la liberté des Indiens, ne pût voir arriver ceux-ci, sans en être outrée ; cette contravention à ses ordres, dont personne ne s'étoit avisé de faire un crime à Colomb, lui parut un attentat impardonnable ; elle commença même à croire qu'il n'étoit

n'étoit peut-être pas tout à fait innocent ſur tout le reſte, & après avoir envoyé partout des ordres, ſous peine de la vie, de remettre en liberté tous les Eſclaves, qu'on tenoit de lui, elle prit ſur le champ la réſolution de lui ôter abſolument le gouvernement du Nouveau Monde. Elle n'en prit jamais aucune, dont elle ait eu plus lieu de ſe repentir: tant il eſt vrai que les Princes ne ſauroient être trop en garde contre les premiers mouvemens, lors même qu'ils ont la vertu pour objet. Effectivement, elle eût jugé l'Amiral bien moins coupable, ſi elle avoit été inſtruite de la néceſſité, où il s'étoit vû réduit, & de la ſituation, où il ſe trouvoit alors; car il étoit venu à bout d'extirper juſqu'aux moindres ſemences de rébellion; il gouvernoit avec une autorité, qui ne rencontroit plus d'obſtacle, il voyoit ſes Caſtillans ſoûmis, les Inſulaires diſpoſés à recevoir le joug de l'Evangile, & celui de la domination de Caſtille; ſes plus grands ennemis, preſque tous réconciliés; & il ſe flattoit que dans trois ans au plus, il augmenteroit le revenu de la Couronne de 60. millions, en y comprenant la pêche des perles, dont il ſongeoit à s'aſſûrer par une bonne Forteresſe. 1499. 1500.

Ce que je viens de dire ſe paſſoit ſur la fin de cette année 1499. Cependant la dépoſition de l'Amiral ne fut ſignée qu'au mois de Juin de la ſuivante. Le tour, qu'on donna à une action d'un ſi grand éclat, fut que Colomb avoit demandé un premier Magiſtrat pour adminiſtrer la Juſtice dans l'Iſle Eſpagnole, & prié leurs Alteſſes de faire juger ſon different avec l'Alcaïde Major par un homme, qui ne pût être ſoupçonné d'avoir favoriſé une partie. Prétexte qu'on prend pour le rappeller. 1500.

au préjudice de l'autre. On publia donc que
1500. ces propositions avoient été jugées raisonnables, mais qu'on ne croyoit pas devoir partager ces deux emplois, qui d'ailleurs demandoient une autorité absoluë, & ne pouvoient être donnés, qu'à une personne de distinction, avec laquelle il ne convenoit pas de laisser un homme revêtu de deux aussi grandes Charges que l'étoient celles d'Amiral & de Vice-Roi perpetuels.

François de Bovadilla envoyé Gouverneur général dans les Indes.

Une Commission si importante & si délicate demandoit un homme bien sage, bien impartial, bien désintereſſé, & bien moderé. Le Roi & la Reine crûrent avoir trouvé toutes ces qualitez dans la personne de Dom François de Bovadilla, Commandeur de l'Ordre de Calatrava, mais ils se tromperent assûrément, & ils ne tarderent pas à le reconnoître. En effet Bovadilla étoit pauvre, il parut interesſé, emporté, ambitieux: il gouverna pourtant, si on en croit Oviedo, avec assez de douceur; mais ce ne fut qu'à l'égard de ceux, que sa Commission l'obligeoit le plus à châtier, & par une conduite si peu sensée & si peu excusable; non seulement il n'entra point dans les vûës de ses Souverains, surtout par raport aux Insulaires, & aux Auteurs des troubles passés; mais on fut assez surpris de le voir prendre avec ardeur les interêts des coupables, dans le têms, qu'il poursuivoit à toute rigueur des gens, qui n'ont enfin été convaincus, que de quelques défauts d'humeur, ou d'excès de vertus.

Le premier ordre, que lui donna la Reine, fut de déclarer les Indiens libres, & de les traiter comme tels; mais il lui étoit surtout enjoint, de tenir secrettes ses Provisions de Gouverneur Gé-

Général ; jusqu'à ce qu'il eût été reçû à San-Domingo : précaution, qui fait voir que les Rois Catholiques avoient donné quelque croyance à ce qui s'étoit publié du prétendu dessein, que formoit l'Amiral, de se rendre Souverain du Nouveau Monde. Bovadilla mit à la voile sur la fin de Juin avec deux Caravelles seulement, & le 23. d'Août on apperçût de San-Domingo ces deux Bâtimens, qui faisoient effort pour entrer dans le Port, d'où le vent de terre les repoussoit. L'Amiral n'y étoit pas, non plus que l'Adélantade : le premier étoit occupé à fortifier la Conception de la Vega, qui insensiblement devenoit une Ville, & le second étoit à Xaragua avec Roldan, occupé à la recherche des complices d'une conspiration, qui s'étoit formée depuis peu pour faire périr l'Alcaïde Major, & dont les principaux auteurs étoient déjà dans les prisons de la Capitale. 1500.

Au premier avis, qu'il paroissoit deux Caravelles, Don Diegue, qui commandoit dans la Place, envoya un Pilote dans une chaloupe pour les reconnoître, & les faire entrer dans le Port. Le Pilote, suivant l'ordre, qu'il en avoit, commença, en abordant une des Caravelles, par demander, si le fils aîné de l'Amiral n'étoit pas dans une des deux ; on lui dit que le jeune Colomb étoit resté en Espagne, & que le Navire portoit un Intendant de Justice, & sur le soir les deux Caravelles entrerent dans le Port ; mais Bovadilla voulut encore passer la nuit dans son Bord. Le lendemain il débarqua de bon matin, & alla droit à l'Eglise, où il entendit la Messe, au sortir de laquelle, étant accompagné de D. Diegue, du Son arrivée à San-Domingo.

Sergent Major Rodrigue Perez, & d'un grand
1500. nombre d'Officiers; il s'arrêta à la vûë de tout le peuple, & donna sa Commission d'Intendant de Justice à lire à un Notaire Royal, qu'il avoit amené d'Espagne; il demanda ensuite à D. Diegue, qu'il lui remît tous les prisonniers détenus pour cause de révolte. Il entendoit celle de l'Alcaïde Major, dont il croyoit qu'il y avoit encore des complices en prison, & il prétendoit en vertu de ses provisions, qu'ils ne doivent pas être réputez criminels, qu'ils n'eussent été déclarez tels à son Tribunal: comme il ne s'expliqua point, on ne s'entendit pas d'abord, il se picqua, & n'en voulut pas avoir le démenti. D. Diegue répondit que tous les prisonniers lui avoient été confiez & consignez par l'Amiral, & qu'il n'en pouvoit disposer, que par son ordre: „ Je vous ferai „ bientôt connoître, reprit le Commandeur, „ que vous devez m'obéir, & que votre frere „ même est soûmis à mon autorité". Il n'en dit pas davantage pour lors, mais le jour suivant au sortir de l'Eglise, toute la Ville étant accourüe à la Place, il fit lire les Patentes, qui le constituoient Gouverneur Général des Isles & Terre-Ferme du Nouveau Monde, pendant le têms qu'il plairoit à leurs Alteſſes, avec un pouvoir absolu & sans limitation.

Il force la Citadelle.

Cette lecture finie, il prêta le ferment accoûtumé, & sur le champ il requit de nouveau D. Diegue, & Rodrigue Perez, de lui donner les clefs de la prison; il en reçut la même réponse, que la veille, & cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres Mandemens des Rois Catholiques, dans l'un desquels

il

il étoit ordonné à l'Amiral, & à tous les Commandans des Forteresses, & des Navires, aux Tréſoriers, & aux Gardes Magaſins de reconnoître pour leur Superieur le Commandeur D. François de Bovadilla. L'autre regardoit la paye des Soldats, & la ſolde des Artiſans & des Engagés. Après cette lecture, qui mit dans ſes interêts tous les gens de guerre, il ſomma pour la troiſiéme fois Dom Diegue de lui livrer les priſonniers, & ſur ſon refus, il alla droit à la Citadelle, fit appeller Michel Diaz, qui y commandoit en qualité d'Alcaïde, lui ſignifia ſes Patentes, & lui ordonna de faire ſortir à l'heure même tous les priſonniers. Diaz demanda du têms pour ſe réſoudre, mais le Commandeur, qui ſavoit que l'ordre étoit venu de faire pendre D. Fernand de Guevare, un des Chefs de la derniere conſpiration, & pluſieurs de ſes complices, craignit que ce délai ne fût employé à les exécuter; il fit donc mettre à l'inſtant ſous les armes toutes les troupes, & les équipages des deux Caravelles, & paroiſſant à leur tête, il leur ordonna d'enfoncer les portes de la Citadelle. Cette Place n'avoit pas encore d'autres défenſes, & quoique Diaz, & un autre Officier nommé Diego de Alvarado ſe fuſſent montrez l'épée à la main ſur les Crenaux, le Commandeur y entra ſans beaucoup de réſiſtance. 1500.

Il ſe fit auſſi-tôt conduire à la priſon, & ayant fait ſubir un leger interrogatoire à ceux, qu'il y trouva les fers aux pieds, il les laiſſa à la garde d'un Sergent, nommé Jean de Eſpinoſa. On eut enſuite grand ſoin de répandre dans le public, qu'on ne devoit pas être ſurpris, ſi les Rois Catholiques avoient ôté le

1500. Gouvernement des Indes à Christophle Colomb, leurs Altesses ayant été informées par des personnes sûres, qu'il en étoit le tyran, plûtôt que le Gouverneur, qu'il se plaisoit à répandre le sang Espagnol; que pour enrichir sa famille, il privoit les Soldats & les Artisans de leur paye, qu'il visoit à s'y ériger en Souverain, qu'il empêchoit qu'on ne tirât de l'or des mines, & qu'on n'allât à la pêche des perles, dont il vouloit faire le fondement de sa Principauté; on concluoit que persister à le reconoître pour Vice-Roi, c'étoit se déclarer complice des mêmes crimes, dont il étoit chargé.

Conduite de Colomb à cette nouvelle.

L'Amiral reçut avec assés de tranquilité les premieres nouvelles de ce qui venoit de se passer; il se persuada que Bovadilla étoit quelque avanturier semblable à Ojeda, & dont il viendroit aussi aisément à bout; ou du moins que ses pouvoirs ne s'étendroient pas plus loin, que ceux de Jean Aguado, mais quand on lui eut rapporté que le Commandeur s'étoit déja rendu maître de la Forteresse, & que toutes les troupes lui obéissoient, l'affaire lui parut sérieuse, & il crut ne devoir rien négliger pour se mettre en état de n'être point opprimé. Il prit donc le chemin de Bonao, après y avoir donné rendés-vous à plusieurs Castillans, qu'il croyoit dans ses interêts, & envoyé ordre à quelques Caciques de l'y venir joindre, avec ce qu'ils pourroient assembler de Troupes. En arrivant dans cette Place, il y trouva un Huissier à Baguette, qui l'attendoit de la part du Commandeur, & qui lui remit des copies legalisées de toutes les Commissions de ce nouveau Gouverneur. Il les prit, & après les avoir lûës, il dit qu'il n'y avoit rien dans la premiere, que de conforme à ce qu'il

qu'il avoit demandé lui-même, mais que pour les autres, il les croyoit subreptices, étant hors de toute vrai-semblance que leurs Alteſſes l'eûſſent dépouillé d'une Charge, dont elles lui avoient donné des Patentes perpetuelles & irrévocables, & cela, ſans lui avoir fait ſon procès, & ſans l'avoir même entendu dans ſes défenſes; qu'ainſi, avant que de ſe ſoûmettre à des ordres, qui lui étoient juſtement ſuſpects, il vouloit voir quelque choſe de plus clair & de plus précis; qu'il alloit en écrire en Cour, & qu'il ſommoit tous les Sujets des Rois Catholiques de continuer à lui rendre obéiſſance, comme à leur Vice-Roi, & de lui prêter main-forte contre quiconque attenteroit à ſon autorité. 1500.

Il n'y eût alors perſonne, qui ne crût que cette affaire alloit dégénérer en une guerre civile, mais on fut bientôt détrompé. Jean Velaſquez Tréſorier Royal, & le P. Jean de Treſſierra Franciſcain, arriverent peu de jours après à Bonao, & remirent à l'Amiral une Lettre, dont le Roi & la Reine avoient chargé le Religieux, & qui étoit conçûë en ces termes. „ D. Chriſtophle Colomb, notre „ Amiral dans l'Ocean, nous avons ordonné „ au Commandeur D. François de Bovadilla „ de vous dire de notre part bien des choſes, „ & nous vous enjoignons d'y ajoûter foi, & „ d'exécuter ce qu'il vous déclarera en notre „ nom, à Madrid ce 26. Mai 1499. Moi „ le Roi, Moi la Reine. L'Amiral réflechit long-têms ſur cette Lettre, où il remarqua que le titre de Vice-Roi ne lui étoit point donné ſelon l'uſage, & après en avoir déliberé avec ſes amis, il ſe réſolut enfin à re-

Il ſe met à la diſcretion de Bovadilla, qui lui fait mettre les fers aux pieds, auſſi-bien qu'à ſon frere D. Diegue.

con-

connoître Bovadilla en qualité de Gouverneur
1500. Général, & à l'aller trouver au plûtôt. Il partit donc pour la Capitale, & fut extrêmement ſurpris en arrivant, d'apprendre que le Commandeur s'étoit logé dans ſa maiſon, avoit ſaiſi ſes papiers, confiſqué ſes meubles, ſes chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, ſous prétexte de payer tous ceux, à qui il étoit redevable, & transferé ſon frere dans une des Caravelles qui l'avoient amené, après lui avoir fait mettre les fers aux pieds, & cela ſans lui en avoir dit la raiſon, & ſans garder aucune formalité de Juſtice. Enfin qu'on venoit de publier une Ordonnance, par laquelle il étoit permis à tout le monde d'aller chercher de l'or, en payant au Roi l'onziéme ſeulement de ce qu'on en tireroit, au lieu du tiers, qu'on avoit payé juſques-là.

Il n'avoit pas encore eu le têms de faire ſes réflexions ſur une ſi étrange conduite, que Bovadilla, ſans lui vouloir permettre de le voir, ni ſouffrir que perſonne lui parlât, le fit enlever lui-même & enfermer dans la Citadelle, les fers aux pieds. Une maniere d'agir ſi violente & ſi irréguliere, eut peut-être encore quelque choſe de moins ſurprenant, que l'applaudiſſement, qu'on lui donna: ceux même qui devoient leur fortune aux Colombs, & ne ſubſiſtoient que par leur faveur, furent les premiers à leur inſulter, & le propre Cuiſinier de l'Amiral s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, ce qu'aucun de ſes Ennemis n'avoit oſé faire.

Il engage ſon frere D. Barthélemy à

C'eſt dans les grands revers, qu'on connoit les Grands Hommes: Colomb ſouffrit ſa diſgrace & toutes les indignités, dont elle fut accompagnée, avec une fermeté d'ame, qui lui fit

fit bien autant d'honneur, que ce qui lui avoit mérité la grande élevation, d'où il ſe voyoit tombé dans la plus profonde humiliation. Il fit [illegible]; l'Adélantade étoit encore en liberté, & il étoit à préſumer qu'il alloit tout entreprendre pour tirer ſes freres des mains d'un homme, qui lui paroiſſoit capable de ſe porter aux dernieres violences, & qui paſſant viſiblement ſes pouvoirs, ne pouvoit manquer d'être déſavoüé: car quoi qu'Oviedo, & même Herrera, ſemblent laiſſer en doute, ſi Bovadilla avoit le pouvoir de toucher à la perſonne de l'Amiral, & de le traiter en criminel, ſuppoſé qu'il ſe trouvât tel, il parût dans la ſuite par toute la conduite de Ferdinand & d'Iſabelle, qu'il n'avoit ordre, que d'informer. Auſſi fut-il accuſé de n'avoir pouſſé les choſes ſi loin, que pour plaire à l'Evêque de Badajoz. Quoiqu'il en ſoit, l'Amiral écrivit à ſon frere par ordre de Bovadilla de ne faire mourir aucun des priſonniers, qu'il tenoit dans les fers; il ajoûta de lui-même qu'il le chagrineroit extrêmement, s'il n'obéiſſoit pas, & il le conjura au nom du Seigneur, des Rois leurs Maîtres, & de la tendre amitié, qui avoit toûjours été entr'eux, de venir ſe rendre priſonnier avec lui; „ toute notre reſſource, lui diſoit-il, eſt dans „ notre innocence, & rien n'eſt plus à déſirer „ pour nous, que d'être menés tous enſemble „ en Eſpagne, où il nous ſera aiſé de nous „ juſtifier ". C'étoit demander beaucoup à un brave homme, & du caractere de D. Barthélemy, il défera néanmoins à l'avis de ſon frere, il vint à San-Domingo, où il étoit à peine arrivé; qu'il fut conduit enchaîné dans la même Caravelle, où étoit D. Diegue.

1500. ſe rendre priſonnier.

Mais

1500. Conduite irrégulière du Commandeur.

Mais ce qui mit le comble à l'iniquité de Bovadilla, & acheva de lui ôter tout moyen d'excuser son procedé, c'est que tandis qu'il traitoit avec tant d'indignité des personnes de ce rang, il combloit d'honnêtetés l'Alcaïde Major, Roldan Ximenez, & Guevara, leur donnoit de grandes marques de distinction, & faisoit mille amitiés à tous ceux, qui avoient été leurs complices. Sa premiere attention, ainsi que nous avons vû, s'étoit tournée à sauver une bande de brigands & de séditieux, qui étoient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice: on s'attendoit qu'il feroit au moins des informations, pour voir, s'ils étoient coupables, ou non, mais il n'en fut nullement question. & il n'eut pas même le soin de garder sur cela les bienséances. Tant de violence & si peu de conduite firent craindre pour la vie des trois freres prisonniers; effectivement Bovadilla en avoit trop fait, pour ne pas donner à penser qu'il avoit dessein d'en venir aux dernieres extrémités. Le procès des prétendus criminels s'instruisoit, & tout concouroit à confirmer le public dans l'opinion, où il étoit, que la perte de leur vie suivroit de près celle de leur liberté.

Chefs d'accusation contre les prisonniers.

Le principal chef d'accusation contre l'Amiral, étoit, qu'il avoit différé à donner avis aux Rois Catholiques de la pêche des perles, & cela, ajoûtoit-on, à dessein d'exiger de leurs Alteſſes, en vertu d'une si précieuse découverte, de nouveaux droits, & de nouvelles prérogatives: car on n'osa inférer dans le procès, ce qui se publioit néanmoins avec affectation, qu'il avoit eu dessein de s'approprier ce riche commerce; encore moins qu'il eût

eût formé le projet de se faire une Souveraineté dans les Indes. Les autres dépositions, dans la plûpart desquelles on impliquoit ses freres, étoient, sa dureté dans le gouvernement, sa cruauté dans l'administration de la Justice criminelle, d'avoir retenu la solde des gens de guerre & des ouvriers, & d'avoir empêché de travailler aux mines, de s'opposer à ce qu'on bâtît les Insulaires, & de leur faire la guerre sans aucun sujet légitime, uniquement pour les rendre Esclaves, & les envoyer en Castille; de maltraiter les serviteurs du Roi, & de n'obéir aux ordres de la Cour, qu'autant qu'il le jugeoit à propos. On lui communiqua ces articles par écrit, & il répondit à tous d'une maniere, qui ne laissa pas d'embarrasser ses accusateurs; elle donna encore plus à penser au Gouverneur Général, qui avoit commencé par le traiter en criminel, avant que de savoir s'il l'étoit, & qui, sans un caractere suffisant, s'étoit fait le Juge d'un Grand Officier de la Couronne, n'ayant eu commission, que d'informer sur sa conduite, & de l'envoyer en Espagne en rendre compte au Roi & à la Reine. 1500.

Dans le vrai, rien n'étoit plus aisé aux accusés, que de répondre à tout ce qui leur étoit objecté. J'ai déja dit que ce fût par l'Amiral, que la Cour eut les premieres nouvelles de la découverte des perles. Les autres accusations n'avoient rien que de vague, & l'Amiral disoit bien, qu'étant homme il ne prétendoit pas être impeccable, mais il ajoûtoit qu'on ne pouvoit le convaincre que de ces fautes, qu'on devoit pardonner aux grands embarras, où il s'étoit trouvé; & au défaut d'experience: il pro- Les réponses de l'Amiral.

protesta que ses intentions avoient toûjours
1500. été droites, il assûra qu'on ne le convaincroit jamais de la moindre infidelité envers les Rois ses Souverains Seigneurs; au reste il déclara que, s'il avoit bien voulu répondre, c'étoit uniquement pour empêcher qu'on ne tirât aucun avantage de son silence, qu'il ne prétendoit le faire juridiquement qu'au Tribunal de leurs Alteſſes, auquel il appelloit des procédures, qu'on pourroit faire, & du jugement qu'on pourroit porter contre lui, & auquel il demandoit d'être renvoyé.

Bovadilla se résout à l'envoyer en Espagne.

L'embarras du Commandeur augmentoit; il eût apparemment bien voulu pouvoir aller plus loin, & se défaire de ses prisonniers, mais il n'osoit le prendre sur soi; tout bien considéré, il crut devoir se contenter de faire rendre contre eux un Arrêt de mort, & de les envoyer en Espagne avec leur procès tout instruit: & il se flatta que le nombre & l'uniformité des dépositions, la grieveté des charges, & la qualité des accusateurs, dont plusieurs avoient été liés d'interêt avec les accusés, feroient confirmer la Sentence. Les Prisonniers de leur côté attendoient avec quelque sorte d'inquiétude quelle seroit la décision de leur sort, quand Alphonse de Vallejo, Capitaine de la Caravelle, où étoient les deux freres de l'Amiral, vint tirer celui-ci de prison pour le conduire à son Bord. A la vûë de cet Officier, Colomb fut un peu troublé, & jettant quelques larmes, Vallejo, lui dit-il, „ où vas-tu me mener? En Espagne, Mon„ seigneur, répondit le Capitaine. Est-il bien „ vrai, reprit l'Amiral, ne me caches-tu rien? „ Je vous jure, Monseigneur, repartit Valle-

„ jo,

» jo, que j'ai ordre de conduire votre Excel- ——
» lence en Eſpagne. Ces aſſûrances & les 1500.
» manieres reſpectueuſes de cet Officier, calmerent le Priſonnier, & il ne douta plus du retour de ſa fortune. Mais Bovadilla ne voulut pas qu'il manquât rien à ſon humiliation. Il fit avant ſon départ publier une amniſtie, en faveur de tous ceux, qui avoient eu plus de part aux rébellions [illegible]bes, & remplit pluſieurs brevets, qui lui avoient été donnés en blanc, des noms de Roldan, de Guevara, & de tous ceux, qui étoient plus décriés par leur mauvaiſe conduite, & qui avoient plus ouvertement perſecuté les Colombs; puis il ordonna à Vallejo d'aller prendre terre à Cadix, & de mettre les Priſonniers avec toutes les Procédures, entre les mains de l'Evêque de Cordouë, & de Gonzalo Gomez de Cervantez, parut du Commandeur, tous deux ennemis déclarés des trois freres.

Vallejo mit à la voile au commencement d'Octobre, & dès qu'il fut ſorti du Port, il voulut ôter les fers à ſes Priſonniers: mais l'Amiral s'y oppoſa, & proteſta qu'il ne les quitteroit point, que par l'ordre du Roi & de la Reine, & il ordonna même dans la ſuite par ſon teſtament, qu'après ſa mort on les mît avec lui dans ſon cercueil, pour conſerver juſques dans le tombeau ce gage de la reconnoiſſance, dont le monde paye les ſervices, qu'on lui rend. Il n'en parut pas moins ſenſible à la bonne volonté du Capitaine, qui, auſſi bien que tous ſes Officiers, lui fit, & à ſes freres toutes les politeſſes poſſibles. La traverſée fut courte & heureuſe, & Vallejo mouilla devant Cadix le 25. de Novembre.

L'Amiral arrive en Eſpagne.

Le

1500. Réception de l'Amiral à la Cour.

Le bruit ne se fut pas plûtôt répandu dans ce Port, & de-là à Seville, qui n'en est pas éloigné, que Christophle Colomb & ses deux freres venoient d'arriver chargés de fers, & condamnés à la mort ; qu'il s'y excita une très-grande rumeur, & qu'on y donna des marques éclatantes de l'indignation publique. Ferdinand & Isabelle, qui furent bientôt instruits de toutes choses par un exprès, que l'Amiral leur avoit secrettement dépêché, au moment que les ancres furent jettés, enchérirent encore sur ces démonstrations populaires, & furent extrêmement offensés qu'on eût ainsi abusé de leur nom & de leur autorité, pour commettre des violences qui les deshonoroient. Ils donnerent sur l'heure de bons ordres pour mettre en liberté les Prisonniers, & pour leur faire rendre les honneurs, qui leur étoient dûs, ils leur firent tenir mille écus, pour se rendre incessamment à Grenade, où la Cour se trouvoit pour lors : ils les y accueillirent avec des marques extraordinaires de distinction, ils désavoüerent, & annullerent sans rien examiner tout ce qui avoit été fait contre eux, & ils promirent de les dédommager & de les venger.

Audience particuliere obtenuë de la Reine par l'Amiral, & ce qui s'y passe.

L'Amiral parla peu en présence du Roi, qu'il savoit bien n'être pas dans ses interêts. Mais ayant été admis quelques jours après à une audience particuliere de la Reine, il commença par se jetter à ses pieds, & en cette posture, où il voulut demeurer quelque têms, il dit les choses du monde les plus touchantes, & toucha effectivement juqu'aux larmes le cœur de cette bonne Princesse. Il la supplia ensuite de ne point souffrir qu'on eût impunément opprimé son innocence, & de lui accor-

der

der sa protection Royale contre ceux, qui jaloux de son élévation vouloient à toutes forces le trouver criminel; peu contents de le perdre, s'ils ne le deshonoroient. Ses soupirs & ses larmes l'interrompirent dans ce moment, & dirent le reste. Alors Isabelle, en qui l'indignation prit la place de la douleur, le releva, & fut aussi quelque têms sans pouvoir parler; elle se remit enfin, & lui dit avec beaucoup de douceur: „ Vous voyez combien je suis touché du traitement, qui vous a été fait, je „ n'omettrai assûrément rien pour vous le faire oublier. Je n'ignore pas les services, que „ vous m'avez rendus, & je continuerai à les „ récompenser, comme ils méritent de l'être. „ Je connois vos ennemis, & j'ai pénétré les „ artifices, dont ils se servent pour vous détruire: mais comptez sur moi. Cependant „ pour ne vous rien dissimuler, j'ai peine à „ me persuader que vous n'ayiez pas donné lieu „ à quelques plaintes, trop universelles, pour „ n'être pas fondées. La voix publique vous „ taxe d'une sévérité peu convenable dans une „ Colonie naissante, & capable d'y exciter „ des révoltes, qui ébranlent ses fondemens „ encore mal affermis; mais il y a surtout une „ chose, que j'ai pû encore moins vous pardonner; c'est d'avoir de votre chef, & malgré mes défenses ôté la liberté à un grand „ nombre d'Indiens, qui n'avoient pas mérité „ un châtiment si sévere. Votre malheur a „ voulu qu'au moment que j'ai appris cette „ désobéissance; tout le monde se plaignoit „ de vous; & personne ne parloit en votre „ faveur. Je n'ai donc pû me dispenser d'envoyer aux Indes un Commissaire, qui s'in-

1500.

„ trui-

1500. » truisît, & m'informât de la verité de tou-
» tes choses ou moderât une autorité, qu'on
» vous accusoit de porter trop loin, & qui, sup-
» posé que vous fussiez coupable des crimes,
» dont on vous accusoit, prît le Gouverne-
» ment Général, & vous envoyât en Espagne
» rendre compte de votre conduite; ses instruc-
» tions ne portoient rien de plus. Je recon-
» nois que j'ai fait un mauvais choix, j'y met-
» trai ordre, & ferai de Bovadilla un exem-
» ple, qui apprendra aux autres à ne point pas-
» ser leurs pouvoirs: mais je ne puis vous pro-
» mettre de vous rétablir si-tôt dans votre
» Gouvernement; les esprits y sont trop aigris
» contre vous, il faut leur donner le têms de
» revenir; quant à votre Charge d'Amiral,
» mon intention n'a jamais été de vous en ôter
» ni la possession, ni l'exercice, laissez faire
» le reste au têms, & fiez vous à moi.

Nouvelles propositions de l'Amiral à la Reine.

Colomb comprit par ce discours d'Isabelle, plus que cette Princesse n'avoit voulu lui faire connoître. Il jugea que son rétablissement n'étoit pas selon les regles de la bonne politique, que le Roi étoit par rapport à cela sa partie secrette, qu'on se repentoit de l'avoir fait si Grand, & qu'il ne devoit pas se flatter de faire changer la Cour en sa faveur. C'est pourquoi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la Reine des nouvelles marques de bonté, qu'elle venoit de lui donner, il la pria d'agréer qu'il ne demeurât pas dans l'inaction, à son service & à l'Etat; mais qu'il lui fût permis de continuer la découverte du Continent du Nouveau Monde, & de chercher quelque détroit, qui pût le conduire aux Moluques. Ces Isles étoient alors extrême-

ment

ment célébres par le grand Trafic d'Epiceries, que les Portugais y faiſoient, & les Eſpagnols ſouhaittoient paſſionnément de partager avec eux un commerce ſi lucratif. Auſſi Iſabelle approuva-t-elle avec de grands éloges ce projet de l'Amiral: elle lui promit de lui faire équipper au plûtôt autant de Navires, qu'il en demanderoit, & l'aſſûra que, ſi la mort le ſurprenoit dans le cours de cette expedition, elle rétabliroit ſon fils aîné dans toutes ſes Charges. 1500.

Conduite de Bovadilla dans ſon Gouvernement.

Mais rien ne juſtifia davantage Chriſtophle Colomb dans l'eſprit de tous ceux, qui étoient ſans paſſion, que la conduite de Bovadilla; ſa principale attention fut d'abord, à augmenter de plus en plus la haine, qu'on portoit dans les Indes aux Colombs, & il ne fit pas réflexion que cette animoſité leur faiſoit honneur dans l'eſprit de ceux, qui connoiſſoient les habitans du Nouveau Monde. En effet, excepté quelques Officiers, le reſte n'étoit gueres que des gens ramaſſés parmi la plus vile canaille, ou ſortis des priſons de Caſtille, & par conſequent ſans mœurs, ſans religion, ſans conſcience, ou, qui n'étant venus ſi loin, que pour s'enrichir, ſe perſuadoient, que les Loix n'étoient point faites pour eux, & que perſonne n'avoit droit de s'oppoſer, ni à la vie licentieuſe, qu'ils vouloient mener, ni aux moyens, qu'ils imaginoient d'augmenter leurs richeſſes. Outre que malgré les précautions de la Reine, il s'en trouvoit de toutes les Provinces d'Eſpagne, entre leſquelles on ſait qu'il y a des antipathies inſurmontables, ſources intariſſables de querelles, & de diviſions, d'autant plus funeſtes dans ce nouvel établiſſement, qu'il s'y ren-

—— contre toûjours des mécontens, & que les Loix
2500. y ſont moins en vigueur.

De tout ceci, on peut juger que le nouveau Gouverneur en voulant prendre le contre-pied de l'Amiral, ne pouvoit éviter de faire de grandes fautes. Car comme il n'y avoit dans le fond rien de reprehenſible dans celui-ci par rapport aux Eſpagnols, qu'un peu trop de ſéverité, & que d'ailleurs lui & ſes freres s'étoient aſſés étudiés à rendre juſtice à un chacun; entreprendre de faire en tout le contraire de ce qu'ils avoient fait, c'étoit s'expoſer à donner dans les plus grands travers, & ne s'attacher que des brigands; comme fit effectivement Bovadilla: il le fit même d'une maniere ſi marquée, & avec ſi peu de ménagement, qu'on entendoit tous les jours les plus honnêtes gens s'écrier qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, & de s'être tenus inviolablement attachés au ſervice du Prince; puiſque c'étoit un Titre pour être exclus des graces.

Il rend les Inſulaires Eſclaves.

Le Commandeur ne ſe comporta pas plus équitablement à l'égard des Inſulaires, qu'à l'égard des Eſpagnols: car ayant réduit à l'onziéme les Droits du Prince, & donné, ainſi que nous l'avons vû, la liberté de faire travailler aux Mines, il falloit, pour empêcher que le Domaine ne perdît rien à ce changement, que les particuliers tiraſſent une quantité d'or prodigieuſe. Pour les mettre en état d'en venir à bout, il contraignit les Caciques de fournir à chaque Eſpagnol un certain nombre de leurs Sujets, dont ceux-ci ſe ſervoient, comme ils auroient pû faire des Bêtes de charge; & pour empêcher ces malheureux de pouvoir ſe ſouſtraire au joug, qu'il venoit de leur impoſer, il com-

commença par faire un dénombrement de tous les Inſulaires, puis il les rédigea par claſſes, enſuite il les diſtribua aux habitans, plus ou moins, ſuivant qu'il vouloit gratifier un chacun. De cette ſorte toute l'Iſle ſe trouva réduite ſous le plus dur eſclavage, qui fut jamais. Ce n'étoit pas le moyen d'affectionner ces malheureux Indiens, ni à la Religion Chrétienne, ni à la Domination Caſtillane; mais le Commandeur ne ſongeoit qu'à gagner ceux, avec qui il avoit à vivre, & il étoit aſſûré d'en venir à bout, en leur procurant les moyens de s'enrichir promptement & ſans beaucoup de riſque. D'ailleurs il ſe flattoit qu'en faiſant de gros envois d'or en Eſpagne, il ſe rendroit néceſſaire, & confirmeroit d'autant plus les ſoupçons, qu'il avoit tâché d'inſpirer à la Cour de la fidelité de l'Amiral, & comme il avoit pris un très-bon moyen d'engager tout le monde à travailler aux Mines, il comptoit que malgré la réduction des Droits du Souverain, il les feroit encore monter de beaucoup plus haut, que ne les avoit portés le tiers établi par Colomb. 1500.

Il ſe tira effectivement en peu de mois, une ſi prodigieuſe quantité d'or de toutes les mines de l'Iſle Eſpagnole, que, ſans le malheur, dont nous parlerons bientôt, l'arrivée d'une ſeule Flotte, pouvoit dédommager l'Eſpagne de toutes ſes avances, & les payer même au centuple. On ſe preſſoit d'autant plus de profiter du têms, qu'on ſe doutoit bien qu'il dureroit peu; & il en coûta la vie à un ſi grand nombre d'Indiens, qu'en peu d'années l'Iſle Eſpagnole parut deſerte. Il eſt aiſé de juger avec quelle inhumanité, la paſſion d'amaſſer l'or faiſoit traiter ces infortunés, par les traite-

mens barbares, auſquels les a expoſés la ſeule
1500. cruauté, & dont on ne ſauroit lire ſans horreur le récit qu'en ont fait des Eſpagnols même qui en ont été les témoins oculaires.

Grain d'or extraordinaire.

Il eſt vrai, qu'on n'a point trouvé ailleurs, ni des mines plus abondantes, ni un or ſi pur. Michel Diaz & François de Garay, dont nous avons déja parlé plus d'une fois, s'étoient aſſociés pour faire travailler aux mines de Saint Chriſtophle. Un jour, que leurs Eſclaves déjeûnoient ſur le bord de la riviere Hayna, une femme s'étant aviſée de frapper la terre d'un bâton, qu'elle avoit à la main, elle ſentit quelque choſe de fort dur, elle regarda, & vit que c'étoit de l'or, elle le découvrit entierement, & ſurpriſe de la groſſeur de ce Grain, elle jetta un cri, qui fit bientôt accourir François de Garay, lequel n'étoit pas fort loin. Il ne fut pas moins ſurpris, que l'avoit été l'Indienne, & dans le premier tranſport de ſa joye, il fit tuer un cochon, le fit ſervir à ſes amis ſur ce Grain, aſſés grand pour tenir la Bête toute entiere, & il leur dit qu'il pouvoit bien ſe vanter que les Rois Catholiques n'étoient pas ſervis en vaiſſelle plus riche que lui. Bovadilla achetta ce Grain pour leurs Alteſſes, il peſoit 3600. écus d'or, & les Orfévres, après l'avoir examiné, jugerent qu'il n'y en auroit pas plus de 300. de déchet à la fonte. On y voyoit bien encore quelques petites veines de pierres, mais ce n'étoit gueres que des taches, qui avoient peu de profondeur; enfin, il ne s'en eſt jamais vû nulle part un pareil, & l'on peut juger combien cette découverte anima les eſperances de ceux, qui s'occupoient à la même recherche.

1501. Bova- Cependant on apprit à la Cour la maniere, dont

dont les habitans de l'Iſle Eſpagnole étoient traittés, & il n'eſt pas poſſible d'exprimer l'indignation, qu'en conçûrent Ferdinand & Iſabelle. Le rapel de Bovadilla étoit déja réſolu; cette nouvelle le hâta, & ſur le champ, on nomma pour ſon ſucceſſeur, Dom Nicolas Ovando, Commandeur de Larez, de l'Ordre d'Alcantara, & qui fut peu de têms après Grand Commandeur de tout l'Ordre; mais ſes Proviſions ne portoient qu'une Commiſſion pour deux ans, apparemment, parce qu'Iſabelle vouloit au bout de ce têms-là, rétablir Chriſtophle Colomb dans ſa Charge de Vice-Roi. Ovando étoit un homme de mérite, fort ſenſé, d'un abord gracieux, & qui inſpiroit en même-têms un grand reſpect pour ſa perſonne: modeſte, juſqu'à ne pouvoir ſouffrir les marques de diſtinction, ni les titres, qui lui étoient dûs, grand amateur de la Juſtice, & fort déſintereſſé. Le Nouveau Monde eût été heureux d'être gouverné par un homme de ce caractere, s'il l'eût ſoûtenu tout entier juſqu'au bout. Mais il ſembloit que l'emploi, dont on le revêtit, fût contagieux, & transformât d'abord les hommes les plus doux & les plus modrées en tyrans, ſuſcités pour la deſtruction des malheureux Indiens: à l'égard même des Eſpagnols, il ne parut pas ſe comporter toûjours avec ce déſintereſſement & cette équité, qu'on lui avoit connus, ni être aſſés en garde contre les rapports de gens mal intentionnés; ce qui le fit quelquefois donner dans de grands travers. On lui fit équiper en diligence, une Flotte de 32. voiles, ſur laquelle, outre les équipages ordinaires, on embarqua 2500. hommes, pour remplacer dans l'Iſle Eſpagno-

1501. Bovadilla revoqué, Ovando envoyé ſa place. Son caractere.

On change beaucoup d'habitans de l'Iſle Eſpagnole.

1500. pagnole quantité de perſonnes, que la Reine voulut qu'on en fît ſortir, afin de purger la Colonie de tout ce qui pouvoit y cauſer du trouble. Parmi ces nouveaux habitans, il y avoit pluſieurs Gentils-hommes, tous Sujets de la Couronne de Caſtille; Iſabelle ſe confirmant de plus en plus dans la réſolution d'exclure du Nouveau Monde tous ceux, qui n'étoient pas ſes Sujets naturels. Il eſt vrai qu'après ſa mort, il n'y eût plus de diſtinction ſur cela entre les Caſtillans & les Aragonnois, & que ſous Charles V. tous les Sujets des differens Etats, que poſſedoit ce Prince, eurent la même liberté.

Inſtructions données à Ovando.

Comme la Cour étoit réſoluë à rappeller en Eſpagne l'Alcaïde Major, François Roldan Ximenès, & que la Juſtice ne pouvoit gueres être adminiſtrée par un homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement général; elle nomma à cette importante Charge, un habile Juriſconſulte, nommé Alphonſe Maldonado, dont les Proviſions furent expediées à Grenade le 3. Septembre 1501. On travailla enſuite aux Inſtructions du Commandeur de Larez, & elles portoient en ſubſtance, qu'après avoir examiné les comptes du Commandeur François de Bovadilla, il le renvoyât en Eſpagne ſur la même Flotte, qui l'alloit porter lui-même aux Indes. Qu'il revît auſſi ceux de l'Amiral, mais qu'il ne les ſignât point: qu'il déclarât à tous les Caciques dans une Aſſemblée Générale, que les Rois Catholiques les prenoient ſous leur protection Royale, eux & tous leurs Sujets. Qu'il ne traitât point ces Inſulaires autrement que les Eſpagnols, qu'il tînt ſeulement la main à en exiger le tribut, qu'on leur avoit impoſé. Surtout, qu'il ne

souffrît point qu'on employât personne au travail des mines, que sur le pied d'ouvriers libres, & en les payant exactement. Qu'il fît bâtir des Villes & des Forteresses aux endroits, qu'il jugeroit convenables, qu'il les fît jouïr des mêmes privileges, dont jouïssoient celles d'Espagne, & ne permît point aux Espagnols, surtout aux Soldats, de s'établir ailleurs; qu'il remît le droit du Prince au tiers pour le passé, & à la moitié pour l'avenir. Qu'il prît bien garde, dans la coupe du bois de Brésil, de ne point laisser arracher le pied des arbres. Qu'il ne permît à aucun étranger, surtout aux Juifs & aux Maures, de s'établir dans les Indes, ni d'aller à de nouvelles découvertes. Qu'il ne souffrît point que Bovadilla vendît aucun des biens immeubles ou heritages, qu'il pourroit avoir acquis dans l'Isle Espagnole; mais seulement ceux, qu'il avoit reçûs des liberalités de leurs Altesses. Qu'il apportât tous ses soins à faire ensorte, que l'Amiral & ses freres fussent parfaitement dédommagés de tous les torts, qu'ils avoient soufferts: & sur cela l'instruction entroit dans un détail, qui faisoit voir combien le Roi & la Reine avoient à cœur cet article. Carvajal eût même ordre de rester dans l'Isle, en partie pour avoir soin des interêts des Colombs, avec lesquels il étoit demeuré très-uni pendant leur disgrace. 1501.

Il y avoit encore quelques autres articles, qui comprenoient plusieurs Reglemens particuliers, pour le detail de la conduite du nouveau Gouverneur; mais il lui étoit surtout recommandé d'avoir l'œil à ce que l'on travaillât sérieusement à la conversion des Insulaires. On en avoit déjà baptisé un assés grand nombre, Attention de la Cour pour la conversion des Indiens.

bre, mais la plûpart avoient reçû le Sacrement
1501. sans trop savoir ce que c'étoit, & en avoient d'abord profané la sainteté par leur Apostasie. D'ailleurs, les cruautés, qu'on exerçoit contre-eux, & les exemples des anciens Chrétiens ne les prévenoient pas en faveur d'une Religion, dont on ne leur donnoit guere, ni le têms, ni les moyens de s'instruire; outre que le petit nombre des Prêtres, qui étoient dans l'Isle suffisoit à peine pour les Espagnols. Une bonne recruë de Religieux Franciſquains, qui les premiers, ont eu un établissement fixe dans les Indes; & les ordres, dont je viens de parler, devoient lever tous les obstacles, & l'on s'attendit bientôt, à voir toute l'Isle Espagnole adorer Jesus-Christ.

1502. Ovando arrive à l'Isle Espagnole.

Tout étant prêt pour le départ de la Flotte, Ovando alla recevoir les derniers ordres des Rois Catholiques, & ayant été admis à leur Audience, Antoine de Fonseca, Seigneur de Coca, Conseiller d'Etat, lui fit de la part de leurs Altesses, un discours fort long & fort touchant, sur la mauiere, dont il devoit se comporter dans l'exercice de sa Charge; & il lui recommanda sur tout la Religion, la bonté & la justice. Peu de jours après le Commandeur se rendit à San-Lucar, où il s'embarqua le 13. Fevrier 1502. Une tempête, qu'il essuya assez près des Canaries, dissipa sa Flotte, & fit périr un de ses plus grands Navires avec 150. hommes, qui étoient dessus. Tous les autres se retrouverent à la Gomera, où étoit le rendez-vous général, & où l'on acheta un Navire, pour remplacer celui, qui avoit péri. Quantité d'Espagnols habitans des Canaries, s'offrirent à en former l'équipage, & leur offre

fut

fut acceptée. Ovando partagea enſuite ſa Flotte en deux bandes, prit avec lui les Navires, qui alloient mieux à la voile, laiſſa les autres ſous les ordres d'Antoine de Torrez, qui devoit tout commander au retour, & arriva le 15. d'Avril au Port de San-Domingo. 1502.

Bovadilla ne s'attendoit à rien moins, qu'à être relevé ; il vint néanmoins recevoir ſon ſucceſſeur ſur le rivage, & le conduiſit à la Forteresſe, où les proviſions d'Ovando furent luës en préſence de tous les Officiers Royaux & de Juſtice. Il fut auſſi-tôt reconnu & ſalué en qualité de Gouverneur Géneral, & Bovadilla ſe trouva tout à coup abſolument abandonné. Quelques-uns ont écrit qu'il avoit été fait priſonnier, mais ceux, qui paroiſſent le mieux inſtruits, ne le diſent pas, & il paroît même qu'il fut toûjours honorablement traité. Il n'en fut pas de même de Roldan, le nouveau Gouverneur informa contre lui, & contre ce qui reſtoit de ſes principaux complices, & les ayant tous fait arrêter, il les repartit ſur la Flotte, pour être conduits en Eſpagne avec les pieces de leur procès. Les Indiens furent enſuite déclarés libres, & l'on publia en même-têms l'Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portoit, que déſormais on payeroit au Domaine la moitié de l'or qu'on tireroit des mines, & que pour le paſſé, on s'en tiendroit au tiers, ainſi qu'il avoit été reglé par l'Amiral. Sa conduite à l'égard de tout le monde.

Il eſt vrai, que cette Ordonnance ne fut pas plûtôt miſe en exécution, que le travail des mines ceſſa tout à coup. Quoiqu'on pût offrir aux Inſulaires, ils n'en voulurent plus entendre parler, dès qu'ils virent qu'on ne pouvoit plus les y forcer, & ils aimerent mieux vivre tran- Le travail des Mines ceſſe entierement.

1502. quillement dans leur premiere ſimplicité, que de ſe conſumer de fatigues, pour gagner des biens, dont ils ne faiſoient aucun cas. D'ailleurs, il parut exorbitant, qu'on obligeât de payer au Prince la moitié de ce qui ſe gagnoit avec tant de peine & de dépenſe, & la plûpart vendirent leurs outils, & ſe retirerent. Pluſieurs de ceux, qui étoient venus ſur la Flotte, demanderent à être mis à leur place, mais ils ne tarderent pas à s'en repentir. Le plus aiſé étoit fait, & il falloit déja creuſer bien avant pour trouver de l'or. De plus, ces nouveaux débarqués manquoient tout à la fois d'expérience & de bons ouvriers; la maladie ſe mit parmi eux, & en emporta juſqu'à mille en aſſés peu de têms; enfin tous renoncerent à un travail, qui les accabloit, & ne les enrichiſſoit pas. Le mauvais ſuccès des nouvelles Ordonnances, fit juger au Grand Commandeur, qu'il falloit y apporter quelque moderation, (j'appellerai déſormais ainſi Ovando, parce que fort peu de têms après ſon arrivée aux Indes, il parvint à cette grande dignité par la mort d'Alphonſe de Santigliano, qui en étoit revêtu,) il fit dire aux habitans, qu'il alloit écrire à leurs Alteſſes, pour les engager à ſe contenter du tiers, & ſur cette aſſûrance, quelques-uns reprirent cœur. Il leur tint parole, & fut écouté; il fallut même dans la ſuite ſe relâcher encore, & l'on en eſt venu enfin à ſe contenter du quint des métaux, des perles, & des pierres précieuſes: & ce Reglement a toûjours ſubſiſté depuis.

Reglemens pour les nouvelles Villes.

Le Gouverneur Général ſongea enſuite à bâtir des villes & des bourgades, comme on le lui avoit recommandé, & pour cela il fit un Traité avec un nommé Louïs Arriaga, par lequel

quel celui-ci s'obligeoit à lever 200. Familles, pour commencer quatre peuplades aux conditions ſuivantes. 1°. Que ces Familles ſeroient tranſportées aux frais du Roi, juſques ſur le lieu de leur deſtination. 2°. Qu'il ſeroit donné à chacune une étenduë de terrain ſuffiſante, pour la faire ſubſiſter, en payant au Prince les Dixmes & les Prémices, qui lui avoient été accordées par le Saint Siege. 3°. Que les nouveaux habitans ne payeroient aucuns droits, & ne ſeroient ſujets à aucune impoſition pendant cinq ans à l'exception des Mines, de quelque matiere qu'elles fuſſent, du bois de Breſil, des Salines, des Ports de mer, en un mot, de tout ce qui appartient aux Souverains par un droit inaliénable. 4°. Qu'ils ne pourroient achetter, ni troquer de l'or des Indiens. 5°. Que de tout ce qu'ils négocieroient avec les mêmes Indiens, hors des limites de leurs Villes, ils en payeroient le tiers au Tréſor Royal, à l'exception des proviſions de bouche. 6°. Que ſi parmi eux il y avoit des Mineurs, qui travaillaſſent eux-mêmes, & à leurs dépens aux Mines, de tout l'or, qu'ils recueilleroient, la moitié ſeroit au Roi; mais que leurs frais ſeroient pris ſur cette moitié. 7°. Que s'ils faiſoient quelque nouvelle découverte, ils payeroient pareillement la moitié de l'or & des perles, qu'ils en tireroient, & le quint ſeulement des autres marchandiſes. 8°. Enfin, que dans ces quatre Villes, on ne recevroit aucun Banni, aucun Maure, ni aucun Juif; que les habitans y ſeroient toûjours prêts à exécuter tous les ordres, que les Gouverneurs leur envoyeroient de la part du Roi, ſans pouvoir exiger de ſolde, & que ceux, qui avant cinq ans voudroient retourner 1502.

1502. en Castille, ne pourroient vendre aucune des choses, qu'on leur auroit avancées des Magazins du Roi pour leur établissement. Ces Reglemens ne furent pourtant d'aucun usage pour lors, Arriaga n'ayant pû ramasser à beaucoup près le nombre de familles, dont on étoit convenu ; mais on les trouva si sages, que dans la suite on les prit pour modéles, dans la fondation des nouvelles Villes, dont nous parlerons bientôt.

Lettre de Ferdinand à l'Amiral.

Les choses étoient en ces termes, & la Flotte, qui avoit amené le Grand Commandeur, étoit sur son départ, lorsqu'on vit arriver une Chaloupe envoyée par l'Amiral, qui demandoit la permission d'entrer dans le Port, pour y changer un de ses Navires, lequel ne pouvoit plus tenir la mer. Mais l'ordre de l'Histoire demande que je reprenne les choses de plus haut. Le Roi Ferdinand avoit fort goûté, à l'exemple de la Reine, le projet, dont ce Seigneur avoit parlé à cette Princesse ; mais les Ministres ne s'étoient point pressés de lui fournir les vaisseaux, qu'il demandoit, & il aprit même que l'on travailloit sous main à faire de nouvelles informations contre lui. Tant de délais, & un si grand acharnement à le perdre, le rébuterent enfin, & il dit assés haut, qu'il étoit las de lutter contre la fortune, qu'il avoit montré le chemin des Indes, qu'on pouvoit y aller déformais sans lui, & qu'il alloit prendre le parti de se retirer. Ces discours furent rapportés à Ferdinand ; qui en devina aisément le sujet, & y remedia. Ce Prince écrivit ensuite à l'Amiral, & acheva de le regagner. „ Vous devez être persuadé, „ lui manda-t-il, du déplaisir, que nous avons

„ eu

„ eu de votre priſon, puiſque nous n'avons
„ pas differé un moment à vous mettre en li- 1502.
„ berté. Tout le monde connoît votre inno-
„ cence, vous ſavez avec quel honneur &
„ quelle amitié nous vous avons traité ;
„ graces, que vous avez reçues, ne ſeront pas
„ les dernieres, que vous recevrez de nous ;
„ nous vous confirmons vos priviléges, &
„ voulons que vous & vos enfans en jouïſſiez.
„ Nous vous offrons de les confirmer de nou-
„ veau, & de mettre votre fils aîné en poſ-
„ ſeſſion de toutes vos charges, quand vous
„ le ſouhaiterez. Soyez aſſûré que nous au-
„ rons ſoin des autres. Nous vous prions
„ donc de partir au plûtôt. A Valence le
„ 14. de Mars l'an 1502.

De bons ordres accompagnerent cette Let- Il part de Cadix.
tre, & tout fut bientôt prêt pour le départ des quatre vaiſſeaux, qu'on avoit accordés à l'Amiral, de ſorte que le 9. de Mai il ſortit du Port de Cadix, ayant avec lui Dom Barthélemi ſon frere, & Dom Fernand le ſecond de ſes fils, âgé d'environ 13. ans. Comme il ſavoit que la Fortereſſe d'Arzilla, ſur la côte d'Afrique, poſſedée alors par les Portugais, étoit aſſiegée par les Maures, il s'en approcha pour la ſecourir ; mais il trouva le ſiege levé. Il envoya ſon frere & ſon fils au Gouverneur, qui avoit été bleſſé, pour lui faire compliment, & lui offrir ſes ſervices, & le 20. de Mai il mouilla devant la grande Canarie. Il eût enſuite les vents ſi favorables, que ſans changer ſes voiles, il arriva le 13. de Juin à la vûë de l'Iſle *Marinino*, aujourd'hui la *Martinique*, où il reſta trois jours. Ayant appareillé de nouveau, il fut aſſés ſurpris de

voir que ſon plus grand Navire, qui étoit de
1502. 70. tonneaux, ne ſoûtenoit plus la voile, & donnoit du nez dans l'eau ; c'eſt ce qui lui fit prendre le deſſein d'aller à l'Iſle Eſpagnole pour le changer, perſuadé que la défenſe, qu'on lui avoit faite de toucher à cette Iſle, devoit ceder à la néceſſité, où il ſe trouvoit.

Il n'y eſt pas reçû, & pourquoi. Naufrage de la Flotte.

Le Grand Commandeur n'en jugea pas ainſi ; car faiſant réflexion que, s'il lui donnoit entrée dans la ville, tandis que Bovadilla, & quantité d'autres perſonnes, de qui il avoit reçu tant de chagrin, y étoient encore, il en pourroit arriver quelque déſordre ; ayant d'ailleurs une défenſe expreſſe de l'y recevoir, & n'étant pas trop de ſes amis, comme il parut aſſés dans la ſuite, il le fit prier de trouver bon qu'il ne paſſât point perdeſſus les ordres, qu'ils avoient tous deux. Cette réponſe, à laquelle il devoit aſſés s'attendre ne laiſſa pas de le mortifier ; mais apprenant que la Flotte étoit ſur le point de lever les ancres, il fit avertir Ovando, qu'il voyoit des ſignes certains d'une tempête prochaine, & qu'il lui conſeilloit d'engager Torrez à differer ſon départ. On ſe moqua de ſon avis & la Flotte appareilla. Elle étoit encore à la vûë de la pointe Orientale de l'Iſle, qu'un des plus terribles ouragans, qu'on eut encore vûs dans ces Mers, en fit périr 21. Navires tous chargés d'or, & les meilleurs de la Flotte, ſans qu'on en pût ſauver un ſeul homme. Ce beau Grain d'or, dont j'ai parlé plus haut, périt en cette occaſion, & l'Ocean n'avoit peut-être jamais reçu tout à la fois tant de richeſſes dans ſon ſein. Mais c'étoit le prix de l'iniquité, & de la cruauté, & le Ciel voulut

ſans

ſans doute venger par la perte de tant de ſiécles le ſang de tant de malheureux, qu'on avoit ſacrifiés pour les amaſſer. Le Capitaine Général Antoine de Torrez, le Commandeur François de Bovadilla, Roldan, un Cacique Chrétien, dont je n'ai pu ſavoir le nom, qui avoit eu la curioſité de voir l'Europe, & l'infortuné Guarionex, qu'on envoyoit en Eſpagne, je ne ſai à quel deſſein, finirent leurs jours en cette occaſion. Guarionex, ainſi que je l'ai dit ailleurs, avoit été ſur le point de ſe faire bâtiſer; mais le procedé tyrannique des Caſtillans, & l'action brutale d'un ſcelerat, qui enleva ſon épouſe favorite, & en abuſa par force, le dégouterent d'une Religion, qui avoit de tels Sectateurs, & qu'il s'imagina peut-être autoriſer de ſi grands excès. 1502.

Le plus petit Navire de la Flotte, où étoit tout le bien de l'Amiral ſe ſauve.

Découverte de Baſtidas dans le Continent.

Mais ce qui fit ſur-tout juger que ce grand malheur étoit un effet de la Juſtice divine, c'eſt que les onze Navires, que la tourmente épargna, étoient les plus foibles, & les plus mal équippés de la Flotte, & que le plus petit, & le plus mauvais de tous, ſur lequel on avoit chargé tout le bien de l'Amiral, fut le premier, qui arriva en Eſpagne. On remarqua auſſi que la ſeule perſonne de diſtinction, qui ſe ſauva, fut un nommé Rodrigue de Baſtidas. C'étoit un fort honnête homme, riche, & habile navigateur, qui l'année précédente s'étant aſſocié avec le célébre Pilote, Jean de la Coſa, avoit obtenu une Commiſſion du Roi, & avoit armé deux Navires à Cadix. Il ſuivit la même route, que l'Amiral avoit faite dans ſon troiſiéme voyage, & navigua fort heureuſement. Il traita de l'or & des perles, pouſſa les découvertes cent lieuës

au

au delà de ce qui étoit déja connu, donna le
1502. nom de *Carthagene* au Port, où l'on a depuis bâti cette fameuſe Ville, dont nous aurons plus d'une occaſion de parler dans la ſuite de cette Hiſtoire, & après s'être avancé juſques par-delà l'endroit, qui fut depuis appellé *Nombre de Dios*, ſes Navires ne pouvant plus tenir la Mer, il gagna avec beaucoup de peine le Golphe de Xaragua; où il fut obligé de les échoüer. De-là, il ſe rendit par terre avec tout ſon monde à San-Domingo, où Bovadilla, ſous prétexte qu'il avoit traité de l'or à Xaragua, l'arrêta priſonnier. Mais dans la ſuite la Cour informée de la verité de toutes choſes, & de la bonne conduite, que Baſtidas avoit tenuë avec les Indiens dans tous les pays, où il avoit paſſé, non-ſeulement le dédommagea de ſes pertes; mais lui donna encore une récompenſe proportionnée à ſes ſervices.

Second voyage d'Americ Veſpuce avec Ojeda.

Ojeda étoit auſſi parti de Cadix, à peu près dans le même têms que Baſtidas; mais comme il ne ſavoit pas de quel côté ce Capitaine avoit tourné, il ne fit autre choſe, que le ſuivre. Il étoit encore accompagné d'Americ Veſpuce, avec lequel il ſe brouilla au ſujet des vivres, dont il étoit extrêmement ménager. L'Equipage, ſe voyant ſoutenu de Veſpuce, ſe révolta, & mit ſon Commandant aux fers. Herrera prétend que la même choſe lui étoit arrivée dès le voyage précédent. Quoiqu'il en ſoit, le terme de celui-ci fut le même, que de celui de Baſtidas, d'où Veſpuce ſe rendit au Port *d'Yaquimo*, ou du Breſil, dans l'Iſle Eſpagnole. Là Ojeda, qui étoit toûjours enchaîné, voyant que ſon Navi-

vire n'étoit mouillé qu'à un jet de pierre de la terre, s'avisa de se couler tout doucement dans la Mer pendant la nuit. Il se fioit sur sa force, qui étoit effectivement extraordinaire, & il comptoit bien de gagner le rivage en nageant, mais il s'étoit trompé, & il se seroit infailliblement noyé, s'il n'eût été promptement secouru. 1502.

La Ville de San-Domingo renversée par l'Ouragan.

Cependant on peut juger de la consternation, où fut toute l'Espagne, à la nouvelle du naufrage de la Flotte des Indes; il ne fut personne, qui ne la regardât comme une suite de l'injustice, qu'on avoit faite aux Colombs; chacun se persuadant avec beaucoup de vraisemblance, qu'un si grand malheur ne fut pas arrivé, s'ils eussent été en place: & lors qu'on fut instruit de l'avis que l'Amiral avoit donné à Ovando, la Cour fit à celui-ci de grands reproches de n'y avoir pas eû d'égard. Mais ce ne fut pas seulement la Flotte, qui se ressentit d'une si furieuse tourmente. La Ville de San-Domingo, dont les maisons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut presque toute renversée, ce qui donna occasion de la rebâtir ailleurs, comme nous le dirons bientôt. Le travail des Mines alloit toûjours fort lentement, & Ovando ne voyoit point d'autre rêmede à ce mal, que de remettre les Insulaires sous le joug. Il y pensoit sérieusement, mais n'osant pas encore heurter de front les ordres précis de la Reine, qu'il savoit être inflexible, & d'une vivacité extrême sur ce point, il imagina un moyen, qui laissant à ces malheureux toutes les apparences de la liberté, les exposoit à toutes les rigueurs d'un veritable esclavage.

Ce

1502. On oblige les Indiens à travailler aux Mines en les payant.

Ce fut de les obliger à travailler aux Mines pour les Caſtillans, comme ils avoient fait par le paſſé, avec cette différence, qu'ils ſeroient payez de leur travail; & le prétexte, dont on couvrit cette violence, c'eſt que ſans cela on n'en pourroit pas tirer le tribut, dont ils étoient chargez, la plûpart ſe mettant par leur pareſſe hors d'état d'y ſatisfaire. Le grand Commandeur apporta encore une autre raiſon de cette conduite, en écrivant au Conſeil; c'eſt qu'il n'étoit pas poſſible de fixer l'inconſtance naturelle des Indiens, ni de faire ceſſer leurs autres déſordres, qu'en les occupant par un travail moderé. Auſſi fut-il fort applaudi, d'autant plus que, ſur la ſeule eſperance, qu'il avoit donnée aux habitans, de faire réduire le droit du Prince au Tiers de l'or, & au Quatriéme des autres marchandiſes, tous s'étoient remis avec tant d'ardeur à creuſer les Mines, qu'en peu de têms la perte cauſée par le dernier naufrage avoit été réparée.

Ovando ſonge à établir Puerto-di-Plata.

Ovando ne ſongeoit qu'à faire ainſi fleurir le commerce dans l'Iſle Eſpagnole, lorſqu'il ſe trouva tout à coup ſur les bras une guerre, dont les commencemens ne laiſſerent pas de l'inquietter: voici quelle en fut l'occaſion. Iſabelle, la ſeule Place, que les Caſtillans euſſent à la côte du Nord, ſe dépeuplant tous les jours; & bien des raiſons, que j'ai touchées ailleurs, concourant à la faire abandonner tout-à-fait, le Gouverneur Général ſongea à l'établiſſement d'un autre Port de cette côte, ſur laquelle il étoit d'une extrême conſequence d'en avoir un, qui pût ſervir d'abri en cas de beſoin, & il ſe détermina enfin à Puerto-di-Plata. Ce Port avoit encore d'autres avantages

Ou Porto-Plate.

très-

très-conſiderables ſur celui de San-Domingo, il abrégeoit de beaucoup le chemin des Navires, qui étoient encore plus aſſûrez d'y trouver toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il n'eſt qu'à dix ou douze lieuës au plus des Mines de Cibao ; qui étoient toûjours regardées comme les plus abondantes de toutes, & celles dont l'or étoit le plus pur. Sant-Yago n'en eſt gueres plus éloigné, la Conception de la Vega n'en eſt qu'à dix lieuës, & il pouvoit ſervir d'Echelle à ces deux Villes, à la premiere deſquelles il ne manquoit que cette commodité pour être la plus riche & la plus commerçante de toute l'Iſle. D'ailleurs il falloit s'aſſûrer des Habitans de ces quartiers-là, qui étoient encore aſſez peuplés, & dont on pouvoit ſe ſervir pour profiter du voiſinage des Mines. Je ne ſai, ſi dès-lors on ſavoit que les Montagnes, qui ſont voiſines de ce Port, renferment une Mine d'Argent très-abondante, mais la choſe eſt aujourd'hui certaine. Enfin il étoit aiſé de tenir de-là en bride les Provinces Orientales dont les Peuples n'avoient jamais été bien domptés, & paſſoient avec raiſon pour les plus aguerris de l'Iſle ; ainſi Ovando n'avoit rien de mieux à faire, qu'un établiſſement ſolide dans un lieu ſi avantageux, & nous avons vû que l'Amiral avoit eu deſſein quelques années auparavant d'y bâtir une Ville. Il ne differa donc point à prendre de bonnes meſures pour cela : il arma une Caravelle à San-Domingo, y fit embarquer tous ceux, qu'il deſtinoit à peupler la nouvelle Ville, & comme il ne put leur donner des vivres pour long-têms, il leur recommanda de paſſer par la Saona, où il les aſſûra qu'ils en trouveroient en quantité. 1502.

J'ai

1502 Action cruelle d'un Espagnol.

J'ai dit ailleurs que la Saona est une petite Isle fort proche de la Province de Higuey, la plus Orientale de l'Espagnole : elle est extrêmement fertile, & les habitans de San-Domingo en tiroient beaucoup de provisions de toutes les sortes; les Indiens trouvant leur compte dans ce commerce, & le profit, qu'il leur apportoit, les engageant à cultiver leur Isle avec soin. Mais il venoit d'arriver une chose, qui avoit rompu cette bonne intelligence, & il est assez surprenant qu'Ovando n'eût pas averti ses gens d'être sur leurs gardes. Ceux, qui étoient dans la Caravelle destinée pour Puerto-di-Plata, furent donc fort surpris, qu'ayant mouillé l'ancre auprès de la Saona, & ayant envoyé la chaloupe à terre avec huit hommes; elle fut saluée, en abordant, d'une grêle de fléches, & que des huit hommes pas un n'échappa. Or voici quel étoit le sujet de cette hostilité. Peu de têms avant l'arrivée d'Ovando, une Caravelle étant venuë à la Saona pour y charger de la Cassave, tandis que le Cacique du lieu se donnoit de grands mouvemens pour l'expedier, un Castillan ayant apperçû un chien d'attache, qu'un autre tenoit par sa chaîne, eut l'indiscretion de dire à ce Dogue, en lui montrant le Cacique, ce qu'on a coûtume de dire à ces Animaux pour les agacer, *pille, pille.* Il ne vouloit que badiner, dit Herrera, & l'autre tenoit toûjours le bout de la corde, ou de la chaîne, qui étoit fort longue, mais il n'en fut pas le maître. D'autres disent qu'il lâcha le chien, & le laissa faire. Ce qui est certain, c'est que le Dogue éventra le Cacique, lui dévora les intestins, & que ce malheureux en mourut sur l'heure.

Quel-

Quelques-uns ajoûtent que les Sujets de ce Seigneur allerent sur le champ trouver le Gouverneur Général Bovadilla, & lui demanderent justice d'une action si brutale, mais qu'ils ne furent pas même écoutez; ce qui les mit en fureur; ils surent néanmoins dissimuler, jusqu'à ce qu'ils eussent eu le têms d'avertir tous leurs voisins, & de les engager dans leur querelle. Cela fut bientôt fait, & le Cacique Cotubanama Souverain de la Province de Higuey s'étant mis à leur tête, ils leverent le masque à l'occasion, & de la maniere, que je viens de raconter. 1502.

La Province de Higuey prend les armes.

On étoit alors si persuadé que ces Insulaires n'étoient plus en état de se soulever, qu'on ne pensa point qu'ils vouluſſent porter leur ressentiment au-delà de ce qui venoit de se passer. On se trompoit, & le massacre des huit Espagnols, étoit la déclaration d'une guerre, que les Barbares étoient déterminez à pousser à toute outrance. Le Grand Commandeur ne tarda pas d'en être informé, & ne crut pas devoir négliger une affaire, qui lui parut sérieuse. Jean de Esquibel, Officier de mérite, eut ordre de partir avec 400. hommes pour la Province de Higuey, & d'y faire repentir les Indiens, d'avoir osé se venger. Il n'y trouva pas autant de facilité, qu'il l'avoit espéré, & quelques-uns de ses détachemens furent bien battus. Ovando lui avoit ordonné de tâcher, s'il trouvoit les ennemis trop forts, de les amener à un accommodement, qui sauvât l'honneur de la nation, & rétablît la tranquilité dans cette Province. Elle étoit veritablement toute en armes, & Cotubanama fit très-bonne contenance à l'approche des troupes Espa-

Eſpagnoles. Eſquibel, ſuivant ſes ordres, lui
1502. offrit des conditions aſſez raiſonnables ; il les rejetta avec hauteur, & continua quelque-têms à faire la guerre avec ſuccès.

**Belle action d'un Indien, qui ſe bat contre deux Eſpagnols.**

On commença dès-lors à rencontrer des braves parmi ces Inſulaires, & il y en eut un qui fit une action, qu'on peut croire ſur le témoignage des Auteurs Caſtillans, toute peu vrai-ſemblable qu'elle eſt. Deux Cavaliers Eſpagnols, dont l'un ſe nommoit *Valdenebro* & l'autre *Pontevedra*, apperçûrent cet Indien, qui paſſoit ſon chemin, & Valdenebro ſe détachant auſſitôt de ſon Camarade, courut ſur lui la lance haute. L'Indien voulut le prévenir, & lui tira une fléche, mais il le manqua, & dans le moment le Cavalier lui paſſa ſa lance au travers du corps. L'Indien l'arracha auſſitôt, ſaiſit la bride du cheval de ſon ennemi, & l'alloit percer, lorſque celui-ci lui enfonça ſon épée juſqu'à la garde dans le ventre ; il la retire, comme il avoit fait la lance, & quoique le Caſtillan la tînt encore par la poignée, il la lui fait lâcher : Valdenebro prend ſon poignard, & le plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui s'en délivre avec la même facilité, qu'il avoit fait de l'épée & de la lance. Pontevedra, qui voit ſon Compagnon déſarmé & en danger, picque auſſitôt ſon cheval, pour le ſecourir. L'Indien l'attend de pied ferme ; quoique perdant tout ſon ſang par les trois larges plaies, que lui avoit faites Valdenebro. Pontevedra lui en fait ſucceſſivement trois autres de la même maniere, & avec le même ſuccès, & deux Cavaliers ſe trouvent déſarmez & mis en fuite, par un ſeul de ces Hommes, qu'ils jugeoient à peine dignes

gnes

gnes de la colere de leurs Chiens. Un moment après l'Indien tomba mort saisi de deux lances, de deux épées, & de deux poignards, & non seulement on peut dire que jamais Guerrier ne mourut plus glorieusement les armes à la main, mais par une bizarrerie, dont l'Histoire n'avoit peut-être pas encore produit d'exemple, on vit les victorieux chercher leur salut dans la fuite, & le vaincu périr avec toutes les marques de la victoire. 1502.

Les Indiens sont défaits & on leur donne la paix.

Il s'en fallut bien que tous les autres Insulaires fissent paroître la même valeur, que ce brave Homme. Esquibel vint enfin à bout de leur faire quitter la campagne, & les poursuivit vivement dans les montagnes, où ils s'étoient retirés, ils n'y firent pas même grande résistance, & il en fut tué un si grand nombre, que cette Province assez peuplée jusqu'alors, parut toute deserte. Cotubanama demanda la paix, qu'il avoit refusée; Esquibel la lui accorda de bonne grace, & le Cacique fut si charmé des manieres de ce Capitaine, qu'il se fit toûjours appeller depuis *Jean de Esquibel*. Ce n'est pas qu'il se fît Chrétien, mais l'usage de ces peuples est de prendre les noms de ceux, pour qui ils ont conçû de l'estime & de l'affection. Esquibel crut pourtant devoir s'assûrer de la fidelité de ce Prince autrement, que par de simples protestations d'un dévouëment entier; il bâtit une Citadelle dans ses Etats, & y laissa neuf Espagnols en garnison sous les ordres d'un Capitaine nommé Martin de Villaman.

San-Domingo rebâti dans une

Ce fut pendant cette guerre, que le Grand Commandeur songea à rebâtir San-Domingo, presque entierement renversé par l'Ouragan, dont

dont nous avons parlé plus haut. Veritable-
1502. ment il lui donna un air de ſplendeur digne de
Situation peu avantageuſe. la premiere Metropole du Nouveau Monde, mais il lui fit grand tort en la changeant de place. Elle étoit, comme je l'ai déjà remarqué, ſituée à l'Orient du fleuve Ozama, & par la ſeule raiſon qu'il y avoit des Habitations Eſpagnoles de l'autre côté, le Grand Commandeur l'y tranſporta, ſans faire réflexion que pour la commodité de quelques particuliers, il en faiſoit perdre à la Ville deux beaucoup plus conſiderables, dont l'une ne ſe pouvoit abſolument remplacer, & l'autre ne ſe peut encore ſuppléer, ſans qu'il en coûte beaucoup. Car en premier lieu la Ville étant au Couchant, ſe trouve continuellement enveloppée des vapeurs du Fleuve, que le Soleil chaſſe toûjours devant lui; ce qui n'eſt pas une petite incommodité dans un pays auſſi chaud & auſſi humide, que celui-là; en ſecond lieu, elle eſt privée d'une Source d'une eau excellente, dont elle jouïſſoit auparavant, & comme l'eau des puits & celle du Fleuve ſont ſaumatres, on a été obligé d'y ſuppléer par des Ciſternes, dont les eaux ne ſont pas bonnes. Ceux, qui en vouloient boire de la ſource, étoient obligés d'avoir des Eſclaves, qui ne fuſſent occupés, qu'à en aller chercher. M. Butet, que j'ai déjà cité, dit dans ſon Memoire qu'on a découvert une autre Source à une portée de fuſil, au Nord de la Ville, & que tous les Navires y font leur proviſion d'eau: mais que les Habitans de cette Capitale trouvent qu'elle eſt encore trop loin; & aiment mieux s'en tenir à celle de leurs Ciſternes, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, que de ſe donner un peu de peine pour en avoir de meil-

# PLAN DE LA VILLE D

# A VILLE DE SAN-DOMINGO

termes, quelque mauvaise qu'elle soit, que de se donner un peu de peine pour en avoir de meil-

meilleure. Le dessein du Grand Commandeur étoit de faire un Réservoir avec une magnifique Fontaine au milieu de la Ville, pour y recevoir les eaux de la Riviere Hayna, qui sont excellentes, & qu'il ne falloit faire venir, que de trois lieuës, mais il n'a pas eu le têms d'exécuter son projet. 1502.

Situation de cette ville. Son Port.

Oviedo, qui a vû cette Capitale dans tout son lustre, assûre qu'il ne lui manquoit que cet ouvrage, pour être une des plus belles Villes du monde. Elle est située sur un terrein parfaitement uni, & s'étend du Nord au Sud le long du Fleuve, dont le rivage bordé de jardins bien cultivés, fait un très-bel aspect. La Mer borne la vûë au Midi, le Fleuve, & ses bords si bien ornés, la terminent à l'Orient, & ces deux côtés occupent plus de la moitié de son Horizon, parce que le Fleuve tourne un peu à l'Oüest. La Campagne des deux autres côtés est des plus belles, & bien diversifiée. Le dedans répondoit parfaitement à de si beaux dehors, les ruës étoient larges & bien percées, & les Maisons exactement allignées. Elles étoient bâties pour la plûpart d'une sorte de Marbre, qu'on a trouvé dans le voisinage. Les autres étoient d'une espece de terre extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure presque autant que la Brique. Le pied des murs est baigné par la Mer, & lui fait une digue assés forte, pour la mettre à l'abri de ses fureurs. Les Vaisseaux passent le long de la Ville, & le mouillage y est bon par tout, même pour les Navires de Guerre, s'ils pouvoient venir jusques-là; mais à l'entrée du Fleuve il y a une Barre, laquelle n'a ordinairement qu'onze pieds d'eau, treize à quatorze, quand la Marée est haute, & quinze au plus dans les grandes Marées:

1502. il eſt vrai que la Rade exterieure eſt aſſés ſûre, ſi ce n'eſt depuis la mi-Juillet juſqu'à la mi-Octobre, qu'il regne ſur cette côte du Sud des Ouragans d'une violence extraordinaire; mais, cette ſaiſon paſſée, il n'y a rien à craindre, & il eſt ſans exemple qu'aucun Navire y ait échoué, à moins que ce n'ait été par l'ignorance des Pilotes.

Des qualités de ſon terroir & de ſon climat. Maladies, auſquelles on y eſt ſujet.

Le terrein des environs de cette Ville, n'eſt pas le meilleur de l'Iſle, il eſt raboteux, inégal, ſemé de petites collines, & d'un fond de pur argile; auſſi y fait-on beaucoup de Briques & de très-belles Poteries. Elles ſont d'une terre beaucoup plus fine, & d'un rouge plus vif, que celles de la Havane, d'ailleurs ſi eſtimées, & l'eau s'y conſerve extrêmement fraîche. Mais ſi San-Domingo n'eſt pas ſitué ſur un terroir fertile, en récompenſe il jouït d'un air aſſés frais; ce qu'on attribuë en partie à la Riviere & à la Mer, dont la meilleure partie de la Ville eſt environnée, & en partie au ſalpêtre, qui s'y trouve en abondance: les vents du Nord, qui y regnent toutes les nuits, & les Briſes de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt, qui y ſouffient ordinairement tous les jours, contribuent auſſi beaucoup à cette fraîcheur. Les Eſpagnols y ſont néanmoins ſujets à une maladie, qui leur eſt particuliere, & qu'ils appellent *Paſmo*; elle attaque les nerfs, qui ſe roidiſſent & ſe retirent, le ſang ſe congéle dans les veines, les Malades ſouffrent beaucoup du défaut de reſpiration, & il eſt rare qu'ils en guériſſent. On a vû dans nos habitations quelques Negres mourir de ce mal; mais jamais aucun François n'en a été attaqué. La Lépre eſt auſſi aſſés commune dans cette Capitale, & on prétend qu'elle a ſa principale ſource dans les eaux de Citernes,

nes, qu'on y boit. En effet, dans les Campagnes, où l'on a des Sources & des Rivieres en abondance, on ne voit pas un seul Lépreux. Les habitans de San-Domingo devroient bien, ce semble, s'assûrer au prix de la peine, qu'il y auroit d'aller puiser de bonne eau à la Fontaine, dont j'ai parlé, s'il ne tient qu'à cela, qu'une maladie aussi horrible ne cesse parmi eux. 1502.

Il y avoit autrefois dans l'enceinte de la Ville, une Mine de vif-argent d'une abondance merveilleuse, mais la Cour a ordonné qu'on la fermât, on y avoit aussi trouvé, dit-on, une Mine d'or, mais on ajoûte qu'elle rapportoit très-peu. Les débordemens du Fleuve Ozama, ne sont ni fréquens, ni dangereux, parce que ses bords sont fort élevés; du reste il pleut beaucoup dans ce quartier-là, & il est rare que les Séchereſſes y durent plus d'un mois. Les pluyes, qui viennent pour l'ordinaire du Nord-Est, & du Sud-Est, s'arrêtent à quatre lieuës sous le Vent aux environs de la Riviere Yuna; & l'on a observé que tous les quartiers, qui sont à l'Oueſt de la Capitale jusques-aux habitations Françoises, sont si souvent exposés aux Séchereſſes, que tous les Bestiaux y périroient de soif, si on n'avoit pas la précaution de les mener dans les doubles Montagnes, où on les nourrit des feuilles des arbres, encore n'en sauve-t-on par-là qu'une partie. Or on ne voit rien de semblable dans les Provinces, qui sont au Vent de San-Domingo. Enfin on assûre que les Tremblemens de Terre sont assés frequens aux environs du fleuve Ozama, mais on ajoûte qu'ils n'y ont presque jamais aucune suite fâcheuse. Mines dans la Ville. Pluye abondante.

Pour revenir, Ovando, outre la Forteresse, qui est son ouvrage, & la Maison, qui étoit magnifique, fit construire à San-Domingo un Cou-

vent pour les PP. de S. François, & un Hôpital,
1502. ſous le titre de S. Nicolas, dont il portoit le nom. Quelques années après les Religieux de S. Dominique & de la Merci, vinrent auſſi s'établir dans cette Capitale, & le Tréſorier Michel de Paſſamonté, dont nous parlerons bientôt, y ajoûta un ſecond Hôpital ſous le nom de S. Michel ſon Patron. Enfin on y a bâti une ſuperbe Cathédrale, & toutes ſes Egliſes ſont fort belles. Jamais Ville ne fut plus promptement achevée avec cette magnificence, où on l'a vûë: quelques Particuliers, qui ſe trouvoient en fonds, entreprirent d'abord de bâtir des ruës entieres, dont ils ne tarderent pas à retirer leur argent avec de gros profits. D'autres ſuivirent leur exemple, & s'en trouverent également bien. San-Domingo devint ainſi preſque tout à coup une ſi grande, & une ſi belle Ville, qu'Oviedo ne craignit point d'aſſûrer l'Empereur Charles Quint, que l'Eſpagne n'en avoit pas une ſeule, qui lui pût être préférée, ni pour l'avantage du terrein, ni pour l'agrément de la ſituation, ni pour la beauté & la diſpoſition des Places, & des Ruës, ni pour l'amenité des environs, & que ſa Majeſté Imperiale logeoit allés ſouvent dans des Palais, qui n'avoient ni les commodités, ni l'étenduë, ni les richeſſes de quelques-uns de ceux de San-Domingo. Puerto di-Plata fut auſſi achevé dans le même têms. Ce Port a été quelques années aſſés floriſſant, mais il s'en faut bien que les Eſpagnols en ayent tiré tous les avantages, dont ils s'étoient flattés, & qu'ils pouvoient s'en promettre avec fondement; nous verrons dans la ſuite qu'ils ne purent s'en prendre qu'à eux, ſi leurs eſperances furent trompées; il ne falloit que conſerver les Inſulaires.

*Fin du Livre troiſiéme & du Tome I.*

II.

Hôpital,
le nom.
. Domi-
blir dans
le Paſſa-
joûta un
ſon Pa-
hédrale,
nais Vil-
ec cette
Particu-
rent d'a-
ne tarde-
s profits.
trouve-
vint ainſi
ne ſi belle
rer l'Em-
'en avoit
, ni pour
t de la ſi-
des Pla-
environs,
s ſouvent
mmodités,
es-uns de
a fut auſſi
été quel-
faut bien
es avanta-
pouvoient
s verrons
ndre qu'à
ées; il ne